

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute

# L'ESPRIT DES JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

---

NOVEMBRE, 1777.

---

TOME XI.



A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.





# L'ESPRIT DES JOURNAUX.

---

*PRINCIPES de Morale , de Politique & de Droit Public , puisés dans l'Histoire de notre Monarchie , ou Discours sur l'Histoire de France , dédiés au Roi ; par M. MOREAU , Historiographe de France ; Tome Ier. Vol. in-8vo. de 412 pages. A Paris , de l'Imprimerie Royale , & se trouve chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine , rue du Hurepoix , 1777.*

LORSQU'EN 1775 , M. Moreau eut publié un ouvrage important dont nous avons rendu compte , (\*) & qui a pour titre : *les Devoirs du Prince réduits au même principe , ou Discours sur la Justice* , M. la Condamine lui écrivit que

---

(\*) Volume pour le mois de Janvier 1776 , pag. 103-120.

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plusieurs personnes l'accusoient d'avoir trop donné à l'autorité des Monarques François , & d'avoir même , par ses principes , favorisé le Despotisme. » Cette critique , dit ici notre Auteur dans un Avertissement , ne m'allarma point. On auroit pu me reprocher avec autant de raison , d'avoir circonscrit de trop près la puissance de la Souveraineté ; je crus cependant devoir répondre à mon ami , & dans cette réponse , je développai de nouveau l'ordre & la suite des vues qui m'avoient guidé. « A la tête du volume que nous annonçons , l'on trouve cet Ecrit , qui forme une Dissertation de plus de cent pages , à laquelle nous nous arrêterons : son importance & son étendue nous y déterminent également.

» Parmi ceux qui m'ont fait ce reproche ( d'avoir par mes principes favorisé le Despotisme , ) dit M. Moreau , il en est auxquels je crois fort inutile de répondre , car je ne les convaincrai pas ; ce sont ceux qui , pour décréditer mes principes , ont cru qu'il suffisoit du raisonnement que voici : *il écrit pour la Cour , donc il doit flatter...* Venons à des objections plus spécieuses. Je n'en connois que deux. D'un côté , j'ai répété cent fois qu'en France l'autorité du Monarque étoit absolue. D'un autre côté , dans l'histoire de notre constitution , je n'ai indiqué aucun moyen par lequel les sujets d'un Prince injuste pussent le réduire à l'impuissance d'agir ; de-là on a conclu que je favorisois la ty-

» rannie. Oui , Monsieur , j'ai dit avec le  
 » grand Bossuet , & je dirai toujours que la  
 » puissance de nos Rois est essentiellement ab-  
 » solue ; mais j'ai ajouté & j'ajouterai encore  
 » qu'elle est essentiellement réglée , & qu'elle  
 » ne subsiste que par la regle. L'autorité du  
 » Monarque est une puissance de Gouverne-  
 » ment : or , toute puissance de Gouvernement  
 » exclut de la part des sujets , non le droit de  
 » se plaindre , de représenter , d'éclairer ; non  
 » le pouvoir de réclamer , qui avertit au moins  
 » le Souverain qu'il y a *réaction* autour de lui ;  
 » mais la puissance de vaincre & le droit d'ar-  
 » rêter irrévocablement. La Souveraineté peut  
 » résider sur la tête d'un seul homme , elle  
 » peut appartenir à la multitude , elle peut être  
 » confiée à un petit nombre ; mais en quel-  
 » qués mains qu'elle soit remise , elle est tou-  
 » jours de la même nature , elle n'est en elle-  
 » même que ce pouvoir absolu qui nécessite  
 » l'obéissance & triomphe de tous les obsta-  
 » cles. Dans la Démocratie , quand le Peuple  
 » a parlé , il n'est point de résistance qui puisse  
 » arrêter l'exécution de ses ordres ; & l'Arif-  
 » tocratie de Venise est peut-être le Gouver-  
 » nement le plus absolu qui soit en Europe.  
 » Non , Monsieur , il n'est point de constitu-  
 » tion où l'homme puisse être soumis à des vo-  
 » lontés arbitraires , mais il n'en est point aussi  
 » où il ne doive être subjugué par la Loi :  
 » or , rien n'est impérieux comme elle. Ce  
 » n'est donc pas le pouvoir absolu qui carac-  
 » térise le Despotisme , c'est son usage arbi-

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» traire, c'est l'absence des Loix, c'est le mé-  
» pris des formes, c'est la funeste habitude de  
» substituer à l'autorité constante & à l'exercice  
» uniforme de la regle, les volontés passage-  
» res & les caprices injustes du Prince. *L'au-*  
» *torité du Monarque*, avoit dit avant moi, l'un  
» de nos plus grands Magistrats, est *essentielle-*  
» *ment absolue, mais ne doit jamais être dissolue.*

Admettez une regle connue, admettez des loix sages, quelle que soit l'autorité qui les a dictées; supposez des formes qui, constamment respectées, inspirent au citoyen la juste confiance de n'être arbitrairement ni dépouillé, ni puni; la puissance qui, appuyée sur ces loix, & à l'aide de ces formes, maintient la liberté & les propriétés, doit être, dit l'Auteur, ferme & invincible: elle ne peut ni fléchir ni céder. Qu'elle appartienne au peuple, qu'elle soit entre les mains du Monarque, ou d'un petit nombre de Grands, elle est toujours faite pour gouverner; donc elle doit être absolue; car si elle a sa regle, plus elle aura de facilités pour terrasser promptement la licence, plus les jouissances qu'elle doit procurer à l'homme lui seront assurées.

Supprimez au contraire, les loix & les formes; laissez agir les passions, l'enthousiasme, l'humeur; vous voyez dans le moment, le despotisme s'asseoir ou sur le trône du Monarque, ou dans l'assemblée du peuple, ou bien au milieu du conseil des Grands: le désordre alors ne vient pas de ce que le pouvoir est ferme & absolu; il l'est, au contraire, beau-

coup moins que lorsqu'il a sa route tracée : le mal vient de ce que l'autorité n'a plus de règle ; dans ce cas , c'est le même fléau qui écrase le citoyen & dans la Monarchie , & dans l'Oligarchie , & dans la Démocratie ; car si le despotisme n'est que la licence du Monarque , la licence n'est elle-même que le despotisme de la multitude. Alors , Jovien fera jeter dans un puits le Secrétaire de son prédécesseur ; Valentinien III assassinera Aëtius : voilà la tyrannie du Prince. Les soldats assemblés massacreront Stilicon en présence d'Arcadius ; & malgré le Prince , le Sénat fera égorger la veuve du Ministre. Voilà la tyrannie de la multitude ; dans un Gouvernement beaucoup plus réglé que celui des Romains du 4<sup>e</sup>. & du 5<sup>e</sup>. siècle , le plus petit enthousiaste , parlant à la multitude , fera prononcer sur le champ la proscription de 20000 de ses concitoyens , & rendra l'Aristocratie injuste comme Genseric , & despote comme Attila

Ensuite M. Moreau entreprend de montrer que , sous la première race , le Gouvernement fut non-seulement monarchique en France , mais beaucoup trop voisin du despotisme ; que sous la seconde , il parut plus réglé , mais aussi absolu ; que sous la troisième , les principes de l'indépendance du Souverain furent toujours les mêmes , quoiqu'exprimés dans les termes nouveaux introduits par le Gouvernement féodal ; que dans l'Histoire de la Monarchie Française , on trouve par-tout des conseils destinés à éclairer le Prince , nulle part des contre-

### 3 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

poids en état d'arrêter sa puissance par l'équilibre de leurs forces; que de toutes les constitutions politiques la nôtre est la plus favorable à la liberté, la plus opposée à la tyrannie.

Si dans toute espèce de Gouvernement, dit l'Auteur, il faut nécessairement un pouvoir quelconque qui ne ressortisse qu'à Dieu, l'intérêt de l'humanité ne demande-t-il pas que ce pouvoir, le seul que la constitution ne puisse changer, soit du moins le plus petit de tous les pouvoirs physiques? Or, qu'est-ce que le pouvoir d'un Roi? Considéré comme pouvoir physique, il n'est rien; c'est une puissance purement morale, un droit de commander, qui n'est efficace que parce qu'il suppose le devoir d'obéir. Un Monarque détruit donc son droit, lorsqu'il anéantit le devoir qui lui sert de base; & s'il ordonne ce que Dieu défend, le devoir n'existe plus; car s'il est vrai que la désobéissance au Prince n'est jamais permise, il peut arriver qu'elle soit quelquefois commandée par l'autorité qui seule a droit de se faire obéir & des Rois & des Peuples. Cette autorité, sans doute, ne conseillera jamais la révolte; à ses yeux la rébellion sera toujours un crime; mais le Prince injuste n'en fera pas plus puissant pour cela. Chez lui, en effet, le pouvoir qui commande, se trouve nécessairement séparé de la force qui agit. Celle-ci lui est étrangère, & il est obligé de l'emprunter. Mais entre le commandement du maître & la violence qui vient à son secours, il est une force intermédiaire supérieure à celle-ci;

c'est la conscience, c'est l'intérêt de ceux dont les bras & les armes lui sont nécessaires. Il ne peut rien sans eux ; car le Monarque , pour se faire obéir de la Nation , a besoin des forces de la Nation même , & jamais elle ne les lui prêterait pour en être la victime. Pourquoi ? C'est que la nature a dit à l'homme : *Obéis à celui qui te gouverne* , mais ne lui a jamais dit : *Obéis à celui qui t'égorge ; donne ta vie au meurtrier , & ton bien au ravisseur*.

Ce qui , dans tous les tems & dans tous les lieux , a fait , selon M. Moreau , l'essence de la Monarchie , c'est 1°. un corps de loix qui , toujours subsistant , garantit à la Nation la conservation des avantages que le Gouvernement est destiné à protéger ; 2°. un corps de Magistrature , obligé de veiller , sous les yeux du Prince , au maintien , à l'exécution constante & uniforme de ces loix , ce qu'il ne peut faire qu'en avertissant le Prince des défauts de la règle même , & des inconvéniens de son application. Que dans un pareil Gouvernement les Peuples soient instruits , que la morale soit connue & respectée ; que l'autorité , loin d'étouffer les lumières de la raison & de la justice , cherche au contraire , à les étendre , l'Auteur ne craint point de dire que les peuples ne seront jamais esclaves. Là , continue-t-il , le Souverain est le maître ; mais il fait pourquoi il l'est. Il fait que le Gouvernement a sa fin , qu'il suppose des devoirs fixes & invariables , des agens nécessaires , des instrumens dont l'usage n'est point arbitraire , parce que rien ne

## 10. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'est moins que leur destination. Les loix & les formes sont ces instrumens : les agens qui les emploient , ce sont les Magistrats. Le Prince établit les unes , donne la mission aux autres ; il corrige , il a intérêt de perfectionner. Il peut se tromper , & se faire à lui-même des instrumens moins parfaits ; mais il ne dira jamais : *Je me passerai d'instrumens*. Il ressembleroit à un pilote qui , voulant conduire un vaisseau , commenceroit par abattre les mâts , & faire briser les voiles & les cordages.

Si dans une Monarchie , le dernier mot est toujours pour le Souverain , si lui seul est revêtu de l'invincible pouvoir auquel tout doit céder , quel sera le contre-poids qui arrêtera l'injustice ? Sur cette question , M. Moreau demande à son tour , 1<sup>o</sup>. quel sera ce contre-poids dans une République , si la délibération du Peuple législateur est elle-même inique & cruelle , ce qui est arrivé plus d'une fois : 2<sup>o</sup>. si dans la Monarchie , ce contre-poids capable d'arrêter irrévocablement le pouvoir , se trouve lui-même entre les mains d'une homme pervers , & d'une multitude inconsidérée , quel nouveau ressort l'on imaginera pour vaincre cette résistance vicieuse. Il faut bien qu'il y en ait un dernier que rien n'arrête ; & s'il est de tous celui qui a la moindre force pour détruire , il ne faut pas en chercher d'autre.

» Mais , ajoute notre Auteur , voulez-vous  
» savoir où il est , ce contre-poids redouta-  
» ble à la tyrannie ? Il est dans la conscience  
» publique , il est dans ce cri général de la rai-



» son, de la justice, de l'humanité, qui ne  
 » manque jamais de se faire entendre chez une  
 » Nation libre & instruite ; il est dans la réac-  
 » tion des agens intermédiaires qui n'ayant,  
 » par eux-mêmes, aucune puissance coactive,  
 » se saisissent du plus fort de tous les pou-  
 » voirs, lorsqu'ils font entendre aux Rois la  
 » voix du seul Souverain dont ils ne puissent  
 » méconnoître le sceptre. Voilà ce qui dans  
 » toutes les Monarchies, a toujours modéré  
 » la rigueur du pouvoir, & en a peu-à-peu  
 » ramené l'exercice dans les routes de la jus-  
 » tice : voilà l'autorité tempérante qui est ve-  
 » nue au secours du Peuple ; car par-tout où  
 » il sera non-seulement permis, mais com-  
 » mandé même de parler raison aux Rois,  
 » par-tout où la vérité pourra emprunter des  
 » bouches éloquentes, son pouvoir durable  
 » triomphera toujours des passions qui n'ont  
 » qu'un tems. «

M. Moreau prouve enfin, que le Gouver-  
 nement François a constamment supposé une  
 Magistrature indéfectible, & des loix dont l'ac-  
 tion fût continue ; qu'il est aujourd'hui plus  
 favorable à la liberté qu'il ne l'a été à aucune  
 autre époque de la Monarchie ; qu'il l'em-  
 porte sur la constitution d'Allemagne, & que  
 la différence entre notre Magistrature actuelle  
 & l'ancienne est avantageuse au Peuple. Le  
 pouvoir de la Magistrature, observe-t-il, qui,  
 quoique sans cesse surveillé, est essentiellement  
 libre dans sa marche, se trouve chez nous né-  
 cessairement bienfaisant. Il n'emploie que des

## 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

hommes défarmés ; & ce pouvoir si redoutable de la violence , qui seul peut envahir & détruire , est par-tout enchaîné , excepté entre les mains du Souverain , qui de tous les hommes est le moins intéressé à en abuser , & qui , s'il n'est insensé , ne l'employera jamais à ravager l'héritage de ses peres.

L'autorité est presque toujours en action , & vous ne voyez presque nulle part la violence. Deux Huissiers font aujourd'hui ce que faisoit un détachement sous la premiere race de nos Rois. Les Gouverneurs des Provinces peuvent avoir entr'eux des démêlés : sous Charlemagne ils auroient pris les armes : aujourd'hui le Peuple n'est que Spectateur de leurs différends ; autrefois il eût été obligé d'y prendre part. Le Roi, nous dit-on , n'en est pas moins le maître ; car il a toujours à ses ordres les Ministres de ce pouvoir terrible ; il appelle les troupes à son secours ; il est sûr d'en être obéi. Ce Peuple qui n'essuie point de violence , est donc obligé de souffrir , parce qu'il fait que toute résistance est inutile. Oui , sans doute , répond l'Auteur , le Roi a les troupes à ses ordres. Mais sous Charlemagne & ses enfans , cinquante Magistrats suprêmes les avoient également : le Peuple en souffroit-il moins ? Etoit-il plus heureux sous des Magistrats injustes qu'il ne le seroit aujourd'hui sous un Maître , quand il se laisseroit quelquefois surprendre ?

M. Moreau nous paroît être d'accord , disent les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique* , avec les meilleurs Ecrivains politiques , & sur-

tout avec Montesquieu, sur les caractères essentiels de la Monarchie : en effet, le Législateur des Nations a dit (\*) : » Les pouvoirs » intermédiaires subordonnés & dépendans constituent la nature du Gouvernement monarchique, c'est-à-dire, de celui où un seul » gouverne par des loix fondamentales. J'ai » dit les pouvoirs intermédiaires subordonnés » & dépendans : en effet, dans la Monarchie » le Prince est la source de tout pouvoir politique & civil. Ces loix fondamentales supposent nécessairement des canaux moyens par où coule la puissance ; car, s'il n'y a dans l'Etat que la volonté momentanée & capricieuse d'un seul, rien ne peut être fixe, & par conséquent aucune loi fondamentale. « La critique osera-t-elle encore se faire entendre, demandent les Journalistes déjà cités, à la vue d'une conformité d'opinions aussi sensible entre notre Auteur & ce grand génie dont l'Univers a dit, après M. de Voltaire, dans les transports de l'admiration & de la reconnaissance : *Le genre-humain avoit perdu ses titres : Montesquieu les a retrouvés, & les lui a rendus* ? On remarque d'ailleurs, dans la Dissertation de M. Moreau, ajoutent-ils, des connoissances historiques très-profondes, de l'énergie & de l'élégance, qualités qui distinguent également le discours dont nous donnerons l'Analyse dans un instant.

---

(\*) *De l'Esprit des loix*, Liv. II, Chap. 4.

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On a objecté à M. Moreau, ainsi qu'on l'a vu plus haut, que si les mauvais Princes ne sont punis que par l'effet des loix naturelles, dont l'action est toujours lente, ils pourront écraser la Nation, sans être retenus par la foible crainte de nuire à l'autorité de leurs successeurs; les Peuples gémiront, ils seront les victimes de l'avidité, de l'injustice & de l'oppression; & l'Auteur, a-t-on dit, n'indique aucun moyen, aucune puissance intermédiaire, qui puisse, en pareil cas, arrêter l'abus du pouvoir. A cela l'Auteur répond qu'il n'est qu'Historien, qu'il n'a point disposé des faits; qu'il les a recherchés de bonne foi; qu'il a consulté les monumens, & qu'il n'a pu dire que ce qu'ils lui ont appris. Quelle est, en effet, la tâche que s'est proposé M. Moreau, demandent les Rédacteurs de *l'Année Littéraire*? Ce n'est point de fabriquer un projet de Gouvernement, répondent-ils, de créer, de combiner des ressorts & des contrepoids, qui puissent balancer la puissance du Souverain. Il s'agit ici d'un fait & non d'un système; il s'agit de rechercher & de faire connoître la nature du Gouvernement sous lequel nous vivons, sous lequel ont vécu nos peres, & qu'il n'est pas en notre pouvoir de changer ou de modifier. Or, le résultat auquel ces recherches ont conduit M. Moreau, c'est que notre Gouvernement est une Monarchie pure & absolue; c'est qu'il n'a jamais discontinué de l'être; c'est qu'en compulsant tous les monumens de notre Histoire, on ne découvre la trace d'au-

. N O V E M B R E , 1777. 15

cun fait qui donne lieu de soupçonner qu'il ait jamais existé en France de puissance intermédiaire, qui eût par elle-même le droit d'arrêter irrévocablement l'action de la Souveraineté. Puisque cette puissance intermédiaire n'est qu'une invention très-moderne de nos Philosophes publicistes ; puisque, dans aucun temps, elle n'a eu lieu dans notre Monarchie, comment a-t-on pu faire un crime à M. Moreau de ne l'avoir point établie comme un des élémens constitutifs de notre Gouvernement ? N'est-il pas bien étrange, ajoutent les Journalistes, qu'on l'accuse de favoriser le despotisme, pour avoir mieux aimé donner l'Histoire que le Roman de notre constitution ?

On sait que le sentiment de M. l'Abbé Velly est que sous nos premiers Rois, les affaires se discutoient & se décidoient à la pluralité des voix, dans le *Champ de Mars*. M. Moreau combat cette opinion, qui cependant a été soutenue par des Auteurs très-judicieux, qui ont voulu démontrer que le Gouvernement François avoit commencé par être Démocratique. Voici comment s'exprime à ce sujet M. l'Abbé de Mably, dans ses excellentes *observations sur l'Histoire de France*, opposées au sentiment de M. Moreau par les Auteurs du *Journal François*. » Quand on ne retrouveroit » pas dans les monumens les plus anciens & » les plus respectables de notre Histoire, une » assemblée générale, appelée le *Champ de Mars*, en qui résidoit la puissance légitime, » & un conseil composé du Roi & des Grands,

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui n'étoit chargé que du pouvoir exécutif,  
» ou de décider provisionnellement les affaires  
» les moins importantes ou les plus pressées ;  
» on jugera sans peine , après ce que j'ai dit  
» de la fortune & des mœurs des François ;  
» qu'ils devoient être souverainement libres.  
» Un Peuple fier , brutal , sans Patrie , sans  
» Loix , dont chaque Citoyen soldat ne vivoit  
» que de butin , qui ne vouloit être gêné  
» par aucun châtiment , & ne punissoit de  
» mort que la trahison , ou l'assassinat & la  
» poltronerie , devoit avoir un Capitaine , &  
» non pas un Monarque. Les François pou-  
» voient tolérer de la part de leur Chef quel-  
» ques violences atroces même , parce qu'elles  
» étoient dans l'ordre des mœurs publiques ;  
» mais une autorité suivie , raisonnée & sou-  
» tenue , eût été impraticable. De quelque  
» titre que le Général François fût revêtu ,  
» la coutume ne lui donnoit que quelques  
» prérogatives , qu'il eût été dangereux pour  
» lui de vouloir étendre. Il recevoit les res-  
» pects d'une Cour sauvage qui , ne pouvant  
» ni le corrompre par ses flatteries , ni être  
» elle-même corrompue par ses libéralités , le  
» jugeoit toujours avec justice. En un mot  
» le Prince , comme Roi , n'avoit point de  
» Sujets ; puisque , comme Général , il ne  
» commandoit que des soldats qui combattoient  
» pour leurs propres intérêts. «

Nous aurons bientôt occasion de donner en-  
core quelques éclaircissmens sur cette matiere ,  
en parlant du premier *Discours* de M. Moreau.

Nous croyons devoir ajouter ici , que M. l'Abbé Fontenai , sans paroître prendre parti ouvertement entre M. l'Abbé Velly & M. Moreau , observe que celui-ci , en quelques endroits , ne s'est pas assez occupé du *génie* , des *mœurs* & des *loix primitives* des François. Ce n'est néanmoins que d'après elles qu'on peut juger de quantité de traits des premiers tems de notre Monarchie.

Les Rédacteurs de la *Gazette de Littérature* observent que M. Moreau , après avoir dit que le *pouvoir de nos Rois est absolu* , parce que telle est la nature de toute espèce de souveraineté , appartient-elle au Peuple , ne définit point exactement ce qu'il entend par *pouvoir absolu*. Il établit une distinction entre le pouvoir absolu & le pouvoir du despote ; de sorte pourtant , qu'il paroît que le tyran & le Monarque juste ont également un pouvoir absolu qui nécessite à l'obéissance ; & certes il y a une si grande distance entre ces deux Souverains , qu'on est fâché de leur voir ce point de ressemblance. L'Auteur a beau dire , continuent les Journalistes , que dans le despotisme , le désordre ne vient point de ce que le pouvoir est ferme & absolu , mais de ce que l'autorité n'a plus de règles. Cela ne détruit point dans le despote le pouvoir absolu qui nécessite à l'obéissance..... Mais de tous les Gouvernemens où l'abus du pouvoir absolu , soit le moins à craindre , c'est une Monarchie réglée par les loix & dont les peuples sont éclairés par la raison , dit M. Moreau..... Ce n'est point ré-

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pondre à la question , selon les Journalistes ; c'est l'éluder. Quand depuis Clovis jusqu'à nous, tous nos Rois auroient été des Louis IX, des Louis XII, des Charles V, des Henri IV; cette longue suite de bons Rois ne prouveroit rien & ne pourroit dissiper les craintes de l'abus du pouvoir absolu. Donneriez-vous votre voix pour l'établissement de l'inquisition, quand même ce tribunal n'auroit jamais abusé de son autorité depuis St. Dominique jusqu'à ce jour?.... Mais comment concilier ce pouvoir absolu qui nécessite à l'obéissance, avec la désobéissance nécessitée par la nation à une loi émanée du pouvoir absolu qui contrarieroit les premières loix de la nature ? Car, comme le dit M. Moreau, s'il est vrai que la désobéissance au Prince n'est jamais permise, il peut arriver qu'elle soit quelquefois commandée, par l'autorité qui seule a droit de se faire obéir & des Rois & des Peuples.

Malgré ces observations, les Journalistes qui les ont faites, rendent à M. Moreau toute la justice qui lui est due pour nous avoir donné un ouvrage très-bien écrit, & semé de maximes excellentes & de très-bonnes vues : & il feroit parfait, disent-ils, si l'Auteur pouvoit garantir les abus du pouvoir absolu. Mais dire aux Princes : » vous avez le droit exclusif de » vous faire obéir, rien ne peut ni ne doit » vous résister : le seul frein que vous ayez à » craindre est la conscience publique & votre » propre conscience « ; est une instruction qui peut faire d'un bon Prince le meilleur des Rois,



mais aussi qui peut rendre un Prince né avec un caractère dur & fier, le plus cruel des tyrans.

Après la dissertation préliminaire que nous venons de faire connoître, on trouve dans ce volume un discours divisé en trois parties : la première qu'il faut lire en entier dans l'ouvrage même, a pour titre : le *Gouvernement des Gaulois au cinquième Siècle* ; dans la deuxième M. Moreau donne d'abord un abrégé très-satisfaisant de l'Histoire de l'Empire, depuis les enfans de Théodose jusqu'au dernier des Empereurs (Augustule :) ensuite il recherche les causes de sa décadence & de sa chute. Il en compte six principales : 1°. La trop grande étendue de l'Empire, & de-là le voisinage nécessaire de ces peuples belliqueux que l'on avoit provoqués après la perte de la République ; 2°. Le vice de la constitution qui rendoit les troupes trop puissantes, & soumettoit à leurs caprices l'autorité qui auroit dû les contenir : 3°. Le despotisme des Souverains, né de ce vice même, & les facilités qu'ils eurent pour s'affranchir des loix ; leurs injustices, leurs crimes, qui acheverent de tout corrompre, & de tout avilir : 4°. L'anéantissement de l'esprit national, la dépravation des mœurs, l'extinction de toute idée de patrie : 5°. La multiplicité des impôts, & la dureté des exactions, suites funestes de l'abus de l'autorité dans la main des Magistrats : 6°. Enfin, la nécessité qui réduisit les Empereurs à s'appuyer sur le secours des Barbares ; ceux-ci furent les maîtres

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'Empire , dès qu'ils se sentirent nécessaires à sa défense. Ces diverses causes n'ont point échappé à l'œil perçant de Montesquieu (\*); mais notre Auteur les a quelquefois , un peu plus développées ; nous ne citerons qu'une partie de ses observations sur la 3e.

» La politique des Empereurs qui succèdent à Jovien , mit , dit-il , au nombre de ses ressources les trahisons , les empoisonnemens , les assassinats. Chose effroyable pour l'humanité ! Docilité barbare , qui prouve qu'il n'y avoit ni principes , ni mœurs ! Le Monarque qui commandoit un crime , n'éprouvoit pas même de résistance , il étoit servilement obéi ; & cet affreux pouvoir , qui ne fut jamais un droit , & qui , heureusement pour le genre humain , seroit aujourd'hui inutilement essayé par les plus puissans Princes de l'Europe , étoit exercé , sans obstacle , par un homme que les soldats avoient mis sur le trône : que dis-je ? par le vil eunuque , par l'esclave dégoûtant qu'il faisoit son ministre... Respectons la mémoire du grand Théodose ; mais disons que le débordement de tous les crimes fut l'effet de la foiblesse de ses enfans ; car le plus terrible fléau du genre humain est un despote qui laisse tout faire. A cette époque , l'autorité est avilie pour jamais , &

---

(\*) Pour s'en convaincre , on peut consulter , entre autres , le 18e. chapitre des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains , & de leur décadence.*

» cesse de respecter des Princes qui ne res-  
 » pectent plus rien. Voyez alors l'Empire op-  
 » primé par l'audace, dévoré par l'avidité, dé-  
 » chiré par les perfidies des Stilicon, des Ru-  
 » fin, des Eutrope, & de tant d'autres tyrans  
 » subalternes dont la licence n'est punie que  
 » par une licence plus grande encore : des eu-  
 » nuques infames, flétris des fers de l'escla-  
 » vage, s'asseyaient sur les marches du trône,  
 » disposent de la liberté, des biens, de la vie  
 » des grands; tout est vendu, tout est au pil-  
 » lage. Qu'est devenu l'Empire Romain? Il  
 » a cependant encore des loix & des Magis-  
 » trats; mais il n'a plus de mœurs, & le  
 » pouvoir n'a plus de règle. Rien ne prouve  
 mieux que ces passages, (disent les Auteurs du  
*Journal Encyclopédique*,) où l'on trouve plusieurs  
 traits dignes de Tacite, combien M. Moreau  
 est éloigné de favoriser le despotisme.

L'établissement des Francs dans les Gaules;  
 la bataille de Soissons, & les motifs qui la dé-  
 cident, l'histoire du vase de la même Ville,  
 l'entrée des Goths en Italie, le mariage de  
 Clovis, les effets de sa conversion après la  
 bataille de Tolbiac, la réduction des Armori-  
 ques, les guerres & les traités du Roi des  
 Francs avec les Bourguignons & les Visigoths,  
 tels sont, entr'autres, les objets dont l'Auteur  
 s'occupe dans la troisième partie de ce discours.  
 Voici les motifs qui, suivant lui, déterminè-  
 rent Clovis à risquer la bataille de Soissons.

Ce Prince savoit combien il devoit peu com-  
 pter sur l'attachement & sur la fidélité des au-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tres Rois ses alliés. Cararic, l'un d'eux, avoit formé le dessein de le tromper; & lorsque l'armée s'ébranla, il se tint tranquille avec sa division, résolu de demeurer spectateur du combat, & de paroître venir au secours du vainqueur : il eût tombé sur les Saliens eux-mêmes, s'ils eussent été enamés par les Romains; & l'un des éloges que nos Historiens donnent à Clovis, est d'avoir apperçu la perfidie, & d'avoir pu la dissimuler dans un moment si décisif. Avec de pareils dangers à craindre, avec des troupes dont il n'étoit pas toujours le maître, le Roi sent que s'il s'occupe à prendre des Villes, tout est perdu pour lui. Son grand intérêt est d'étonner les ennemis par la hardiesse de sa marche, de leur en imposer par la fierté de sa contenance, d'aller au combat, & d'éblouir par un grand succès, des hommes qui ont cessé d'estimer leur propre Nation. Dix sieges heureux pouvoient le ruiner; le succès d'une bataille étoit décisif; & si les Francs la perdoient, ils étoient, depuis long-tems, accoutumés à ces irruptions rapides; ils ne pouvoient, d'ailleurs, être poursuivis que jusqu'à la forêt des Ardennes, où ils savoient bien que les Romains n'engageroient jamais leurs troupes. Un Général qui n'eût été qu'habile, auroit peut-être pris plus de précautions. Dans Clovis, l'audace fut un trait de génie; la prudence même lui ordonnoit de risquer la bataille; car Siagrius (Général des troupes Impériales dans les Gaules,) compromettoit les restes de la Puissance Romaine, & le Prince Franc ne hazardoit qu'une

défaite réparable. Toutes ces réflexons nous paroissent très-justes.

L'Histoire fameuse du vase de Soissons est devenue , comme l'on fait , le texte d'une multitude de Commentaires sur l'ancien Gouvernement de la France. M. Moreau observe que le meurtre dont Clovis se rendit coupable dans cette circonstance , fut une tache à sa gloire , un acte de violence , & non d'autorité ; il écoua , dit-il , son ressentiment , & abusa de son pouvoir. M. l'Abbé Dubos a donc tort de voir dans cette occasion , une preuve de la puissance absolue. Celle qui réside sur la tête des Rois est une puissance de Gouvernement ; elle juge , elle punit ceux qu'elle a jugés ; elle se montre à découvert , parce qu'elle est toujours armée des Loix. Elle a dans le territoire soumis à son Empire , des sujets qu'elle peut condamner , non des ennemis qu'elle haïsse , & qu'elle ait intérêt de perdre ; car si les Rois furent établis *les Pasteurs des hommes* ; ce ne fut point pour les égorger comme dè vils troupeaux.

L'opposition du soldat étoit mal fondée. puisqu'en faveur d'une loi de justice qui ordonnoit la restitution , Clovis pouvoit déroger à l'usage qui vouloit que l'on tirât au sort. Ainsi , conclut l'Auteur , nos Ecrivains républicains se trompent également , lorsqu'ils regardent la résistance du soldat comme un droit acquis auquel le Roi dut céder. Aussi ne céda-t-il point , & tous les Grands de la Nation reconnurent dans cette occasion , l'éminence de sa dignité , & le pouvoir absolu qui y étoit attaché.

Il sembleroit , d'après ce que dit M. Moreau sur ce fait historique , que toute discussion à cet égard devroit être terminée , & néanmoins il s'en faut de beaucoup que cela soit ainsi. M. l'Abbé de Fontenai , comme nous l'avons déjà dit , a observé que M. Moreau ne s'étoit pas assez occupé du génie , des mœurs & des loix primitives des François ; & nous avons tout lieu de croire que cette observation porte essentiellement sur le fait dont il s'agit , puisqu'elle le précède immédiatement. Dans l'Histoire du vase de foissons , dit M. l'Abbé Fontenai , *chacun exerça ses droits : le soldat ne fut pas un rebelle , ni Clovis un assassin.* Les Rédacteurs du *Journal François* ne sont pas plus d'accord avec M. Moreau à ce sujet. Après avoir rapporté le récit de Grégoire de Tours qui favorise , selon les Journalistes , l'opinion de M. Moreau & de l'Abbé Dubos , ils lui opposent les observations étendues de M. l'Abbé de Mably , d'après lesquelles on seroit tenté de regarder , avec le Pere Daniel , l'aventure du vase de foissons , comme une *Historiette.*

Pour justifier l'expédition de Clovis contre Alaric , Roi des Visigoths , Grégoire de Tours lui fait dire : *Je souffre avec bien de la peine de voir ces Ariens posséder une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu , vainquons-les , & rendons-nous maître de leur pays.* Il est très-doux , remarque M. Moreau , que le Roi des Francs ait tenu ce langage ; mais s'il eût parlé de cette manière , un Ministre fidele auroit dû lui

lui répondre : » Vous pouvez, Seigneur, avoir  
 » de justes motifs de faire la guerre à Alaric ;  
 » mais la différence de religion n'en est point  
 » un ; & si vous employez aujourd'hui ce  
 » prétexte, vous donnez à vos propres sujets  
 » des armes contre votre postérité. Vous avez  
 » reçu des Evêques les dogmes de la foi ; mais  
 » vous ne tenez point d'eux votre sceptre.  
 » Vous devez les croire lorsqu'ils vous disent :  
 » *Alaric est Hérétique* ; mais vous devez rejet-  
 » ter leurs conseils , quand ils vous disent :  
 » *Marchez , & emparez-vous de son héritage au*  
 » *nom du Dieu des armées.* Les relations que la  
 » justice établit entre les hommes , sont indé-  
 » pendantes de la religion qu'ils professent.  
 » J. C. a éclairé les Rois ; il n'est venu leur  
 » enlever ni leurs possessions , ni leur autorité  
 » Si l'hérésie de l'un de vos voisins peut au-  
 » toriser les hostilités que vous allez vous per-  
 » mettre contre lui, vous mettez votre cou-  
 » ronne même dans la dépendance des Evê-  
 » ques ; car c'est d'eux seuls que vous devez  
 » apprendre quelle est la foi de l'Eglise , &  
 » quelle est l'hérésie qui la contredit : si vous  
 » êtes obligé de les croire , lorsqu'ils vous di-  
 » sent : *Alaric est Arien* , donc il faut le chas-  
 » ser de ses Etats ; vos sujets les croiront éga-  
 » lement , si jamais ils leur disent : *Clovis est*  
 » *désobéissant à l'Eglise* , donc vous devez cesser  
 » de lui obéir à lui-même. «

Nous terminerons cet Extrait en rapportant  
 les principales réflexions de l'Auteur sur le titre  
 que le même Prince laissa à ses enfans. » La plu-

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» part des Gouvernemens , dit-il , ont commencé  
» par la conquête ; le long exercice du pouvoir  
» en a légitimé l'origine. Mais s'il est un con-  
» quérant qui ait eu de plus le vœu & le consen-  
» tement des Peuples , c'est le Monarque des  
» Francs..... Je ne justifierai point quelques dé-  
» marches indiscrettes des Evêques ; mais je  
» n'accuserai pas les Villes dont plusieurs d'en-  
» tr'eux purent être les interpretes. Je ne  
» louerai point la politique qui se sert du zele  
» Religieux des Peuples pour ouvrir une route  
» plus facile à l'ambition ; mais , quelqu'ait été  
» le motif du consentement des habitans des  
» Gaules , j'appuierai sur ce consentement ,  
» qui devint en faveur de Clovis , un titre  
» infiniment plus solide que ne l'avoient été  
» les conquêtes des Goths & des Bourgui-  
» gnons , & que ne l'eussent été les siennes  
» même. Ce consentement donné par les Ci-  
» tés , publié par le Clergé , reconnu par les  
» nations voisines , si je ne le sépare point de  
» l'état où se trouvoient alors ces mêmes Ci-  
» tés , ces Evêques , ces Magistrats Romains  
» qui se soumirent au Roi des Francs ; j'au-  
» rai , dès l'origine de la Monarchie François-  
» se , le premier titre du pouvoir de ses Rois ,  
» ainsi que le véritable caractère qui éloigne  
» également sa constitution de l'arbitraire du  
» Despotisme , & de la licence de l'Aristo-  
» cratie. «

Ce discours , très-estimable , fera bientôt  
suivi d'un autre » où l'on verra Clovis affer-  
» vir sa propre Nation , se croire supérieur aux



» loix qu'il ne vouloit point détruire , les re-  
 » garder comme le rempart qui mettoit les Su-  
 » jets à l'abri de leurs violences mutuelles ,  
 » mais non à couvert des injustices du Prin-  
 » ce ; emprunter des Romains tout ce qui pou-  
 » voit maintenir son autorité , & préparer par  
 » des crimes , l'affoiblissement & la ruine mê-  
 » me de ses Successeurs. «

Aux Observations particulieres que nous  
 avons insérées dans le cours de cet Extrait ;  
 nous croyons devoir encore ajouter deux re-  
 marques qui ont été faites dans les Ouvrages  
 Périodiques. Les Auteurs du *Journal François* ,  
 ont trouvé que le début du *Discours* sentoit  
 un peu trop le Rhéteur , & ils ont mis  
 en opposition le début de l'éloquent Bossuet  
 dans son *Discours* sur l'Histoire-Universelle ;  
 qui réunit la noblesse , la force & la simpli-  
 cité. En général , disent les Journalistes , le  
 style de M. Moreau , quoique pur & même  
 élégant , est trop souvent monté sur le ton em-  
 phatique ; ce n'est pas en se guindant qu'on  
 s'élève au sublime. La seconde remarque est du  
 Rédacteur des *Affiches & Annonces* de Paris.  
 L'idée peu vraie du célèbre M. Robertson ,  
 que *Tacite ne connoissoit que très-imparfaitement*  
*les mœurs des Germains* , a trompé M. Moreau ,  
 dit M. l'Abbé Fontenai , & l'a empêché d'or-  
 ner cette premiere partie de son travail de plu-  
 sieurs traits que pouvoit lui fournir l'Ecrivain  
 le plus vigoureux & le plus politique des Ro-  
 mains , qui a le mieux senti les vices de leur  
 Empire & les vertus mâles des Nations Ger-  
 maniques.

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

Après nous être permis de recueillir quelques Observations critiques sur l'ouvrage de M. Moreau, si nous voulions rapprocher les éloges que lui a mérité son travail, il faudroit nous résoudre à ajouter à cet Extrait autant d'espace que nous en avons déjà employé. Nous nous contenterons de résumer en peu de mots les avantages que doit procurer la publication d'un Livre aussi estimable. On ne peut le lire sans éprouver les mouvemens de la plus tendre reconnoissance pour le Prince illustre & vraiment bienfaisant qui en a conçu la première idée, & pour l'Homme-de-Lettres qui fait les développer d'une manière si lumineuse. Rien de plus propre qu'un pareil ouvrage à resserrer les liens mutuels entre le Souverain & les Sujets. Cet important ouvrage marquoit à l'Histoire de France ; la manière dont les François traitent depuis trente ans leur propre Histoire, rendoit plus nécessaire que jamais les travaux de notre Auteur. La plupart des Ecrits qui ont paru sur le Droit Public dans cet intervalle, n'ont été que des factums pour & contre les systèmes que les différens partis avoient embrassés : on s'est battu pour des opinions ; & pendant toute cette longue guerre, tous les monumens ont été altérés, dispersés ; chacun s'en est saisi, chacun a voulu les faire entrer dans son plan ; & pour construire l'édifice dont il avoit conçu l'idée, il a cherché non la place que les matériaux pouvoient occuper dans l'ancien édifice ; mais la manière dont il pourroit les ranger dans le

lien. M. Moreau a cru devoir remettre tout à sa place dans un ouvrage que tout homme vertueux , tout citoyen impartial doit lire & méditer. L'Auteur n'a point trahi la Nation en flattant ses Maîtres ; il a osé dire à l'Héritier du trône des vérités qu'un Philosophe peut-être n'auroit pas eu le courage d'annoncer..... Tandis qu'en France on a voulu peindre l'Auteur comme l'Apôtre & le Panégyriste du Despotisme , n'est-il pas bien étrange que des Républicains , les Publicistes de Hollande aient accueilli son Livre avec transport , & en regardent l'Auteur comme un des plus intrépides Vengeurs de la liberté des Peuples ? Son ouvrage a été traduit en Hollandois , on le cite actuellement dans les Universités de Leyde & de Groningue , & l'Auteur vient de recevoir un Diplôme honorable de la Société des Sciences établies à Harlem , qui l'agregé à son Corps.

( *Année Littéraire ; Journal Encyclopédique ; Journal François ; Mercure de France ; Journal de Politique & de Littérature ; Gazette Universelle de Littérature ; Journal de Paris ; Affiches & Annonces de Paris ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts.* )



---

BESCHREIBUNG , &c. ou *Description* de toutes les Nations de l'Empire Russe , où l'on rend compte de leur manière de vivre , de leur Religion , de leurs usages , de leurs demeures , de leurs habillemens & des autres particularités remarquables qui les concernent. Premier Recueil. Nations d'origine Finnoise. Avec XXV planches gravées & des figures enluminées A Pétersbourg , 1777. in 4<sup>o</sup>.

**O**N a annoncé il y a quelque tems cette entreprise dont nous ferons connoître l'exécution , à mesure qu'elle aura lieu. Les nations comprises dans ce premier recueil sont les Finnois proprement dits , les Lapons , les Esthoniens , les Lettes & les Lieves , les Ingriens , les Tschermiffes , les Tschwasches , les Mordwines , les Worjacks , les Teptjæteis , les Wogules & les Ostiakes. Originaiement tous ces peuples étoient Nomades ; mais dans la suite des temps , & sur-tout en passant de l'idolâtrie Payenne au Christianisme , ils ont joint la vie pastorale à l'Agriculture , & au lieu de leurs tentes , ils se sont fait des demeures fixes.

Les Lapons parlent tant de dialectes , qu'ils

ne s'entendent pas tous. Ils n'ont ni lettres alphabétiques, ni écriture; mais ils se servent de hiéroglyphes qu'ils tracent sur les pierres Runiques, qui sont leurs calendriers, & qu'ils employent aussi en guise de signature. Les noms qu'ils donnent aux mois sont tirés des plantes ou des animaux qu'on y voit paroître. C'est ainsi que le mois de Mai s'appelle *Tschefmes*, ou le mois des Grenouilles. Malgré leur Christianisme, les Lapons sont demeurés Nomades. Ils se distinguent en montagnards & en marins. Les premiers conduisent d'un lieu à l'autre leurs troupeaux de Rennes, suivant les diverses saisons, ne quittant pourtant presque jamais les montagnes, parce que la mousse y est plus abondante. Les Lapons marins passent l'été le long des côtes, pêchant ou chassant, & se retirent l'hiver dans les bois, où ils vivent du produit de leur pêche & de leur chasse. Ils sont très-habiles chasseurs; & depuis qu'ils connoissent les armes à feu, ils ont à-peu-près renoncé aux fleches. Leurs huttes ( *Koye* ) ont la forme de tentes. Elles sont si basses qu'ils ne sauroient s'y tenir debout; mais ils se rangent accroupis autour du feu. Ils se couchent tout nuds, mettent leurs habits sur ou sous eux; dans les grands froids, ils ont de grands sacs de peau pour leurs jambes. Ils mangent de toutes les especes d'animaux marins, de poissons, d'oiseaux & de gibier; ils en suspendent la chair à l'air & la dévorent crue. Leur boisson commune est l'eau; & quelquefois ils

## 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

y joignent du lait & du bouillon de poisson ou de viande. Ceux qui sont encore Payens croient l'existence d'un Etre-Suprême, qu'ils nomment *Jubmel*, & ils admettent outre cela des Divinités inférieures, bonnes & mauvaises, mâles & femelles. Au lieu de temples, ils ont des monts sacrés, dont les furnoms dérivent toujours des Rennes ; ils ont aussi des lacs sacrés & des rivières sacrées.

Les Finnois habitent des Villes & des Villages, parlent leur langue propre, dont l'écriture est en caractères Gothiques ; ils ont des Ecoles & des Collèges, & vont assez loin dans les Sciences & dans les Arts. Ils embrasèrent le Christianisme dans le XIIIe. siècle, & devinrent Luthériens vers le milieu du XVIe.

Les Lettes, les Esthoniens & les Lieves occupent la Livonie : les premiers se trouvent aussi en Courlande. Ils se domicilièrent au commencement du XIIIe. Siècle vers l'embouchure de la Vistule, d'où ils se répandirent de côté & d'autre. Les trois quarts de leur langue consistent en mots Esclavons ; le reste est Finnois. L'Ordre Teutonique conquît la Courlande & la Livonie vers le milieu du XIIIe Siècle : tous les habitans devinrent alors Chrétiens & sujets, à titre de propriété, de la Noblesse ; ce qui subsiste encore aujourd'hui. Ils ont de petites chaumières sales qui forment des Villages dans le territoire de leurs Seigneurs.

Les Ingriens vivent dans de petits Villages

de cinq à dix feux ; & tout est chez eux d'une extrême malpropreté. Ils sont stupides , opiniâtres & voleurs. Ceux qu'on rencontre le long des grands chemins qui menent à Riga, ressemblent assez aux *Bohémiens*. Quelquefois on ne trouve pas une ame dans les Villages ; & ils ne s'en absentent pas sans mauvaises intentions. Il n'y a pas long-temps qu'on a banni tous les habitans d'un Village , qui étoient des brigands : & ils ont été relégués dans une île déserte du Golfe de Finlande.

Les Tschéremisses sont répandus dans les Gouvernemens de Casan & de Nischne ; ils ont leur langue propre , mais sans écriture. Il n'y a parmi eux ni Princes , ni Nobles. Ils se bornoient ci-devant à la vie pastorale ; mais faute d'espace , ou à l'imitation des Russes , ils cultivent à présent des terres. Ils ne demeurent point dans les Villes. L'hiver ils vont à la chasse , ils pêchent dans la saison , & ils s'entendent fort bien au Gouvernement des abeilles , tant sauvages que domestiques. Ils achètent leurs femmes 30 à 50 ou même 80 à 100 roubles. Dans la maison nuptiale , le Dieu domestique est sur une table devant laquelle le Prêtre fait des prières : après quoi vient le repas , suivi de divertissemens qui consistent sur-tout en danses & en chansons , accompagnées de la harpe Russe , de la Cornemuse & de la Gronde.

Les Tschwasches ont aussi leur langue propre , mais qui dérive de la Finnoise , sans lettres ni écriture. Ils étoient Nomades & Payens ;

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mais ils sont devenus tous domiciliés & laboureurs ; la plupart ont été baptisés , & font profession extérieure du Christianisme. Cependant ils ne demeurent jamais dans les Villes ; mais ils forment de petits Villages , & autant qu'il est possible, dans les bois. Ils ont d'étroites liaisons avec les Tartares, dont ils ont aussi appris la langue , & emprunté les habits , les mœurs , les usages & les superstitions. Le lendemain des noces on suit la coutume mosaïque par rapport aux preuves de virginité. Si elle a souffert quelque atteinte , le valet des noces présente à un des plus honorables convives un gobelet rempli de biere. Ce gobelet a un petit trou au fond ; le valet y tenoit le doigt appliqué ; quand il l'a ôté , la biere se répand tandis que le convive boit , & il se fait un éclat de rire , qui déconcerte la mariée ; elle rougit & se retire déshonorée.

Les Mordwines se divisent en Mokschanes , ainsi dits des bords de la Mokscha qu'ils habitent , & en Ersames , qui occupent ceux du Wolga. Ils ont pour la plupart embrassé le Christianisme ; mais ils conservent assez de penchant pour leur ancienne religion. Les Divinités de ceux qui sont encore Payens , ressemblent à celles des Tschéremises.

Les Worjakes ont anciennement vécu sous la protection des Tartares ; mais en passant sous la domination Russe , ils ont échangé leur vie pastorale contre celle de la culture des terres , qui est plus sûre & plus tranquille ; & leurs tentes sont devenues des maisons. Leur caract



tere moral est très-bon ; ils sont gens d'honneur , pacifiques , hospitaliers , sobres , peu ardents en amour & d'une grande simplicité de cœur ; mais ils conservent quelques superstitions. Leurs femmes ont de vilains petits yeux , mais fort brillans ; elles sont d'une petite stature , timides & chastes , quoique douces & complaisantes ; elles sont laborieuses. Ce peuple parle sa propre langue , sans lettres ni écriture : il habite des Villages. Ils s'entendent à l'économie , aux abeilles , à la chasse. Ils sont , pour s'amuser , beaucoup d'ouvrages au tour , & des vases *lacq és*. Les femmes filent , font des toiles , des draps grossiers , des feutres , coupent & cousent des vêtemens. Ils n'ont pas beaucoup de riches , mais presque personne n'y est dans l'extrême pauvreté. Quand il naît un enfant , le pere offre à l'Ange gardien de cet enfant un bœlier blanc. Ils trafiquent leurs femmes. Les amans pauvres ou rebutés enlèvent des filles. Les mercredis & les vendredis sont réputés des jours malheureux pour les affaires. Un pic noir , qui vole au dessus du chemin , un corbeau ou un coucou sur le toit , &c. pronostiquent la mort ou de dangereuses maladies. Le Dieu suprême se nomme *Inmar* , *Inma* ou *Ilmar* : il habite le soleil. Parmi les mauvaises Divinités , la première est *Schaftan* , nom assez approchant de Satan. Il demeure dans l'eau.

Le nom de Teptiaires est Tartare , & signifie un homme qui ne sauroit payer de tribut. Cette dénomination remonte à l'époque de la formation de cette espece de horde , qui résulta

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

du mélange de plusieurs peuples qui furent dispersés, lorsque le Grand-Duc *Iwan Wasielewitz*, détruisit, vers le milieu du XVII<sup>me</sup>. siècle, l'Empire des Tartares de Casan : elle grossit rapidement & devint fort nombreuse. Ces gens different beaucoup entr'eux par rapport aux mœurs, au langage, à la religion ; ils ne sauroient retrouver les traces de leur origine, & servent à montrer comment les anciennes migrations formerent de nouveaux peuples.

Les Wogoules se distinguent en tiges ou tribus. Un Village est ordinairement habité par une seule famille dont les plus âgés président. Leur genre de vie tient le milieu entre les Nomades & les peuples domiciliés. Ils n'ont ni champs, ni jardins, fort peu de bétail, rarement des chevaux. La chasse est leur grande occupation. Plusieurs Villages ou familles Wogoules font de grands enclos d'abattis d'arbres de 10 à 12 werstes & plus, où ils s'approprient la chasse. Ces enclos ont plusieurs ouvertures où ils placent des trappes & d'autres pièges.

Enfin les Ostiakes, privés de lettres & d'écriture, ne reçoivent aucune sorte d'instruction ; ils ne savent compter que jusqu'à dix : & cela leur est commun avec tous les peuples Finnois. Sans connoître les années, ils partagent le cours du tems en 13 lunes ; & leur nouvel an est entre le 14 & le 21 d'Octobre. La polygamie a lieu chez les Ostiakes Payens. Ils achètent leurs femmes ; & il en est de même chez les Ostiakes Chrétiens. Leurs danses sont

très-curieuses , & vraiment pantomimiques. Ils croient que le sort des ours après la mort , sera le même que le leur. Quand ils en ont tués quelques-uns , ils lui font beaucoup d'excuses , afin qu'il ne se venge pas dans l'autre vie.

( *Gazette universelle de Littérature.* )

---

*MÉLANGES & Fragmens poétiques , en François & en Latin , par M. DE MARVIELLES , Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis. A Paris , chez Ch. P. Berton , Libraire , rue Saint-Victor , au Soleil levant. In-12. de 130 pages. 1777.*

C E nouveau Recueil de Poésies fugitives , publiées sous le nom de feu M. de Marvielles , contient des pieces agréables , & dont la plupart annoncent du talent & une versification facile. Ce n'est pas , au reste , pour juger de ces sortes de composition légères , que la critique s'arme ordinairement de son équerre & de son flambeau ; elle fait être indulgente à propos , & pardonne volontiers quelques taches dans des opuscules sans prétention , échappés à la Muse d'un Militaire , qui paroît lui-même y avoir attaché assez peu d'importance , en les oubliant durant toute sa vie , dans son portefeuille. On y trouve d'abord quelques Fables d'une moralité ingénieuse ; telles sont celles qui

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ont pour titres : *la Goutte d'eau*, *l'Enfant & les Orages*, *l'Etape de la Vertu*, *les Moutons de mon songe*, *le Couître & le Gouvernail*. Mais parmi les différentes pieces de ce Recueil on distingue particulièrement une cinquantaine de petits Contes ou Bons-Mots, la plupart versifiés avec une précision élégante. Nous en rapporterons quelques-uns des plus piquans.

Harpax, Intendant de Toulouse,  
 Prioit le Corps des Trésoriers  
 D'honorer sa défunte épouse  
 D'un beau service aux Cordeliers.  
 Pardon, dirent ces Officiers!  
 L'usage, chez nous loi suprême,  
 Refuse aux femmes cet honneur:  
 Mais s'il agissoit de vous même,  
 Avec grand plaisir, Monseigneur.

Mille écus à mon Cuisinier,  
 Un peu plus à mes Secrétaires,  
 Cent louis à mon Sommeillier,  
 Ce sont là les moindres salaires  
 Des Officiers de ma maison,  
 Disoit *Lescun*, Seigneur Gascon;  
 Joignez-y la Fauconnerie,  
 Et l'Anti-chambre & l'Ecurie...  
 Mais comment, objecta quelqu'un,  
 Avec des revenus modiques,  
 Payez-vous tant de domestiques?  
 Vous vous moquez, répond *Lescun*;  
 Eh, parbleu! je n'en paie aucun.

Aimez vos ennemis, aimez-les de par Dieu,  
 Crioit à plein gosier un prêcheur de Carême....  
 En paix, sans ennemis, nous vivons en ce lieu,  
 Lui dit un bon Bourgeois; partant, changez de thème;

En! quoi? reprit le Moine avec un zele extrême,  
 Satan, la chair, le monde & *cætera*  
 Ne sont-ils pas vos ennemis, mon frere?  
 Soit, dit le Paroissien; mais ces ennemis-là,  
 Voulez-vous, de par Dieu, qu'on les aime, mon pere?

L'Auteur a tiré du troisieme Livre d'Auffone  
 une Épigramme assez plaifante, intitulée *le Com-  
 pliment du Grammairien* :

Au nêces d'Anne & de Lubin  
 Le docte Magister Turpin,  
 Se présente humblement, & tirant son grand feutre;  
 Dieu vous donne, dit-il, chaque année un bambin,  
 De genre masculin, ou féminin, ou neutre!

L'Historiette, intitulée : *Larmes sur la mort  
 de Pindare*, est encore un des morceaux les  
 plus agréables de ce Recueil.

Une très-docte Demoiselle,  
 Et le fameux rimeur Chapelle,  
 Après avoir bien disserté  
 Sur la sublime Poésie  
 De la charmante Antiquité,  
 Vuidoient un pot de malvoisie  
 Pour éviter l'oisiveté;  
 Quand par hasard, dit mon Histoire;  
 Il leur revint dans la mémoire  
 Que, grace à certains Charlatans,  
 Pindare étoit mort à trente ans,  
 Pindare si plein d'harmonie!  
 Pindare ce brillant génie!  
 Pindare, qui pouvoit encor  
 Nous donner un volume d'or!  
 Et là-dessus le bon Chapelle,

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et la savante Demoiselle ,  
 Cédant à leurs vives douleurs ,  
 Se mirent à verser des pleurs ,  
 Maudissant la parque barbare  
 Qui ravit au monde *Pindare*.  
 Un laquais qui pour lors entra ,  
 En les voyant pleurer , pleura ;  
 Et nul n'ayant un cœur de roche ,  
 Le deuil gagna de proche en proche.  
 Par un vieux cocher désœuvré  
 Bientôt *Pindare* fut pleuré ;  
 Et ne voulut la cuisiniere  
 Etre à le pleurer la dernière ;  
 Il n'est pas jusqu'au marmiton  
 Qui ne le pleurât tout de bon :  
 Tant c'étoit un combat bizarre  
 A qui mieux pleurerait *Pindare* ;  
 Et moi qui vous conte ceci ,  
 A peu que je n'en pleure aussi.  
 Ne pleurons pas pourtant si vite  
 Et de l'Histoire voyez la suite....  
 Au bruit des douloureux accents ,  
 Des *hélas* plaintifs & touchants  
 Qu'on entendoit du voisinage ,  
 Accourut un Suisse, homme sage ,  
 Qui s'étant fait instruire en gros  
 Du sujet de tant de sanglots ,  
 S'enquit si ce Monsieur *Pindare* ,  
 De qui venoit tout le bagarre ,  
 Étoit ami de la maison ,  
 Ou parent en quelque façon ;  
 S'il fut du moins de la paroisse ,  
 Pour causer ainsi tant d'angoisse ;  
 S'il étoit mort en bon Chrétien ,  
 Ou , comme plusieurs , en vaurien...  
 Et réponse ayant été faite  
 Que c'étoit un charmant Poète ,

Un peu mécréant & Payen,  
 D'ailleurs assez homme de bien,  
 Qui composa des Chanfonnettes,  
 Ou plutôt des Odes parfaites,  
 Et dans la Grèce trépassa  
 Autour de trois mille ans en ça...  
 Aussi-tôt comme en vrai délire,  
 Le Suisse, de rire, de rire,  
 De rire à s'en tenir les flancs;  
 Et vit-on dans le même-tems  
 Rire de la même maniere  
 Le cocher & la cuisiniere:  
 Autant en fit le laqueton,  
 Et le très-dolent marmiton;  
 Et convint à Monsieur *Chapelle*;  
 De rire, ainsi qu'à la donzelle;  
 Et moi qui vous conte ceci,  
 Trouvez bon que je rie aussi.

Les Poésies Latines, dont la seconde Partie  
 est composée en entier, paroissent avoir été  
 l'occupation favorite de l'Auteur. Il existe de  
 lui plus de six mille vers Latins; mais on n'en  
 a imprimé qu'un petit nombre de Pieces choi-  
 sies, pour sonder seulement le goût du Public.  
 Toutes ces pieces sont marquées au coin d'une  
 latinité très pure. Nous allons citer & tra-  
 duire, pour en donner une idée, le commen-  
 cement d'un Poëme sur l'Amitié.

*Si cui frigidulum est & abhuc rude pectus amandi,  
 Audiat, & versu discat amare meo.  
 Nec quemquam vani conturbet nominis umbra.  
 Hic nihil auditor quod vereatur habet,  
 Doctor amicitia, non sum præceptor amoris;  
 Purus amat culpæ me duce quisquis amat.  
 Ergo fugam celera, versisque relabere pennis*

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*In tua maternam regna , Cupido , Paphum.  
 Ostentes quamvis arcus lævemque pharetram ,  
 Telaque deviſſo nobilitata Jove ;  
 Non arcus hic poſco tuos lævemque pharetram  
 Telaque deviſſis nobilitata Deis.  
 Nam quid Amicitia tecum , cur ſupplice voto  
 Implorare tuam nunc mihi coner opem ?  
 Illam neſcia mens ſeſti , te neſcia flare  
 Mens juvat ; illa fide , tu ievitate viges , &c.*

» O vous , dont le cœur eſt froid & neuf  
 » encore dans l'art d'aimer , écoutez , & ap-  
 » prenez à aimer dans mes vers. Que l'appar-  
 » rence d'un vain nom n'effraie perſonne :  
 » les oreilles chaſtes n'ont ici rien à craindre.  
 » J'enteigne à connoître l'amitié ; je ne ſuis  
 » point Précepteur d'amour. Celui qui aime  
 » d'après mes leçons , aime ſans crime. Hâte-  
 » toi donc , ô Cupidon , de fuir dans les Etats  
 » de ta mere ; reprends ton vol vers Paphos.  
 » En vain tu étales ton arc , ton carquois léger ,  
 » & tes traits ennoblis par la défaite de Jupi-  
 » ter ; je ne veux point de ton armure , je  
 » ne te demande point ces traits vainqueurs  
 » des Dieux. Car pourquoi m'efforcerois-je  
 » d'implorer ton ſecours par des ſupplications  
 » & des vœux ? Que peut avoir de commun  
 » l'amitié avec toi ? Elle chérit un cœur in-  
 » capable de changer , & l'inconſtance ſeule  
 » peut te plaire. La fidélité eſt ſon élément ,  
 » le tien , c'eſt la légèreté , &c. »

M. Grillemont, Prieur de Noizai, ſ'eſt chargé  
 d'être l'Editeur des Œuvres de ſon ami , &  
 c'eſt , dit-il , par condeſcendance pour le



goût du siècle peu favorable aux Muses qui osent parler encore le langage de l'ancienne Rome , qu'il n'a fait imprimer d'abord que très-peu de ses vers Latins.

( *Journal de Paris ; Mercure de France ; Année Littéraire ; Journal Ecclésiastique.* )

---

*HISTOIRE de Lorraine ; par M. l'Abbé BEXON. Tome 1er. In-8vo. A Paris, chez Valade , rue Saint - Jacques ; à Nancy chez Babin , & chez les principaux Libraires. 1777.*

UN Pays qui a presque fait les limites de l'Empire Romain à l'Orient de l'Europe , qui a été le passage & le séjour des légions Romaines destinées à repousser de cette frontière les Peuples belliqueux & inquiets de la Germanie , qui est couvert des restes de leurs Nations, de leurs campemens , de leurs forts , & de ces monumens hardis & multipliés qui caractérisent la grandeur & le génie de Rome ; un Pays qui a été le premier exposé aux irruptions des Peuples Germaniques , & la proie de leurs invasions ; qui a été le berceau de leur établissement dans les Gaules ; qui , après cet établissement , & l'expulsion des vainqueurs du monde connu , a été le centre d'un grand

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Royaume ; un Pays qui a été le théâtre de tous les excès de l'Anarchie féodale ; qui , réduit par ces mêmes excès à une médiocre étendue , est devenu une Souveraineté respectable sous des Princes indépendans ; qui a vu pendant près de 800 ans ces Princes ne cesser de prodiguer à leurs Peuples tous les témoignages de l'amour paternel & de la bienfaisance ; qui a compté parmi eux de grands Capitaines, des Héros, & , ce qui est plus digne de nos éloges , un grand nombre de Peres de la Patrie , des Princes à qui leurs Sujets & l'Europe entière ont déferé les titres glorieux & si rarement mérités de *bon* , de *bienfaisant* ; un tel Pays, ( la Lorraine ) est , disent les Auteurs du *Journal Encyclopédique* , bien digne d'être connu plus particulièrement , & d'avoir son Histoire. C'est celle qu'a entreprise M. l'Abbé Bexon, & dont il publie aujourd'hui le premier volume , dédié à la Reine , qui est rentrée , en quelque sorte , en possession de la Lorraine , en montant sur le trône des François.

» Que votre Majesté , dit l'Auteur dans  
 » l'Epître Dédicatoire , ne cherche point dans  
 » des Annales étrangères, les exemples de l'hé-  
 » roïsme ; qu'elle les voie tous rassemblés dans  
 » l'Histoire de ses glorieux ancêtres. Des Prin-  
 » ces qui font le bonhenr de leurs Sujets, un  
 » Peuple fameux par sa fidélité & son dévoue-  
 » ment pour ses Maîtres , forment l'intéressant  
 » tableau qu'elle va mettre sous vos yeux. «  
 » Mais ils revivent , ces Maîtres adorés ,

» & rien de cette touchante image ne s'est  
 » encore évanoui. Nos jours ont vu porter  
 » leur gloire sur les premiers trônes de l'U-  
 » nivers : la France admire avec transport la  
 » plus aimable de ses Reines : elles nous re-  
 » trace leurs vertus, elle a toute leur bien-  
 » faisance, & son auguste époux reçoit dans  
 » nos cœurs l'hommage de l'amour le plus vif  
 » & le plus tendre qui fut jamais. «

Des détails plus particuliers sur l'objet de ses  
 travaux, occupent M. l'Abbé Bexon dans sa  
 Préface. L'Histoire de Lorraine a déjà été écrite  
 bien des fois. Elle a ses anciens Auteurs, du  
 Boulay, Chantereau-le-Fevre, Vassebourg, &c.  
 Ce sont, dit-il, nos Varillas & nos Comines...  
 Leur langage a trop vieilli : ce sont des sources  
 où l'homme studieux va puiser, mais que le  
 Public ignore. Après ces Historiens obscurs,  
 Dom Calmet vint qui rassembla, dans une masse  
 de six volumes in-folio, tout ce qu'il est pos-  
 sible de recueillir sur l'Histoire de Lorraine...  
 Cet ouvrage, continue l'Auteur, est un riche  
 Répertoire, une Collection très-estimable en  
 elle-même, je l'avoue ; mais ce n'est point une  
 Histoire.

Trois Discours servent d'introduction à celle-  
 ci, & renferment dans une exposition rapide  
 les événemens qui se sont succédés en mille  
 âns sur la terre que nous habitons. Le premier  
 a pour objet les Gaules conquises par les Ro-  
 mains ; le second, les Gaules conquises par  
 les Francs ; le troisieme, l'Austrasie & le Royau-  
 me de Lorraine. Ces Discours remontent aussi

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

loin qu'il est possible dans les antiquités du Pays ; les Mœurs des Germains, celles des Gaulois nos peres y sont tracées d'une main fidele. L'Auteur y décrit avec rapidité les vastes conquêtes des Romains dans ces Régions , la décadence & la destruction de leur Empire , les ravages universels des Barbares , l'érendue de la puissante Austrasie , sa chute , & la naissance de la Lorraine au milieu des débris de la Maison de Charlemagne.

Ici l'Histoire prend une marche plus lente ; chaque regne est compris sous le nom de son Prince. Rien de ce qui peut donner une idée de la législation , des usages , des opinions , du caractère des siècles & des hommes , n'a été négligé. Quelquefois le fil paroît interrompu ; les événemens restent isolés : ce sont les lacunes des Annales ; ce sont les pertes de l'antiquité.

On a rejeté au Frontispice de chaque regne tout ce qui a rapport à la Chronologie : les époques de l'avénement des Princes & de leur mort , les alliances , la suite des deux Maisons contemporaines de Bar & de Vaudémont. Les diverses branches de la Maison Souveraine , les origines des Familles illustres du pays , étoient des objets essentiels dans cette Histoire. Débarrassée de ces détails , la marche de l'Auteur devient plus libre & plus franche. Il caractérise successivement chaque Prince , depuis Gérard , Comte d'Alsace , premier Duc Héréditaire & Chef de la Maison de Lorraine , jusqu'à François I., fils du bon Duc Antoine ,

mort en 1545, après un regne d'une année. C'est à cette époque que finit le volume que nous annonçons, & qui renferme l'Histoire de vingt Ducs dans le cours d'environ cinq siècles.

L'Auteur a cru devoir joindre à ce premier volume, une Notice des hommes illustres de Lorraine, quoiqu'elle eût été peut-être plus convenable placée à la fin du second. Elle nous a paru très bien faite, disent les Rédacteurs du *Journal François*, & le nom de l'Auteur doit un jour être compris dans cette Liste.

Nous ne détacherons que quelques traits des Discours qui nous semblent propres à faire connoître la maniere de voir de M. Bexon, & l'énergie de son style.

Il peint ainsi la situation des Gaules gouvernées par leurs propres loix.

» Avant que Rome, dit il, eût affermi son  
 » Empire dans ces climats, qu'elle en eût changé  
 » la face; qu'elle y eût apporté ses arts, son  
 » génie & ses vices, & que tout fût devenu  
 » Romain, les Peuples simples qui les habi-  
 » toient avoient leurs mœurs dont le tableau  
 » nous touche encore, mais du stérile senti-  
 » ment de l'admiration.... Sur cette terre où  
 » après cinquante générations nous traînons nos  
 » préjugés & notre mollesse, ont vécu ces Peu-  
 » ples libres & fiers qui, sous leur climat, ne  
 » craignirent que la chute du Ciel, qui mirent  
 » Rome à deux doigts de sa perte, qui péné-  
 » trerent jusqu'au centre de la Grece, & s'y  
 » acquirent une patrie.

» Leurs Nations étoient divisées en plusieurs

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» factions , dont le Chef établi par l'opinion  
 » de sa puissance & de ses grandes qualirés,  
 » étoit l'arbitre & le maître de toutes les  
 » entreprises importantes ; il protégeoit son par-  
 » ti ; & s'il manquoit à ce devoir par négli-  
 » gence ou par foiblesse , le Peuple se donnoit  
 » un autre Prince. Ainsi les Nations de l'Amé-  
 » rique choisissent ou abandonnent leurs Caci-  
 » ques. Mais à côté de ce trait de ressem-  
 » blance se place une différence frappante &  
 » funeste à l'humanité. Chez les Sauvages l'hom-  
 » me est libre. La nature , en dédommagement  
 » des jouissances qu'une société imparfaite ne  
 » peut leur donner , lui conserve le plus grand  
 » des biens. Chez les Gaulois le Peuple étoit  
 » esclave ; Phénomene qui se remarquera  
 » toujours chez des peuples guerriers où la  
 » société commencée n'a point encore acquis  
 » assez de sagesse pour connoître la nature de  
 » l'homme , & fonder sur elle de bonnes  
 » loix , mais où elle a déjà pris assez de con-  
 » noissances & de rapports pour assujettir par  
 » milles chaînes des êtres qu'elle avilit. Les  
 » sauvages n'ont ni forts , ni prisons , ni ces  
 » besoins & cette foiblesse qui retiennent les  
 » infortunés au sein de la société plus forte-  
 » ment encore que les fers dont elle les ac-  
 » cable : de-là vient que chez eux la guerre  
 » ne produit point l'esclavage. Le guerrier  
 » triomphe ou meurt , mais libre. Chez un  
 » peuple puissant , mais encore barbare , qui  
 » bâtit des villes , & ne connoît pas la dig-  
 » nité du citoyen , que la religion & la légif-  
 » lation

» lation n'ont point encore éclairé sur les droits  
 » des hommes, la guerre produit l'esclavage  
 » de la Nation vaincue. De tous les moyens  
 » de captiver l'homme, l'homme féroce n'a  
 » su employer que les fers ».

Le caractère de la religion chrétienne, & sa douce influence sur les esprits & sur les cœurs ne peuvent être méconnus dans les traits suivans, après son introduction dans les Gaules. » Elle éclairoit le sage, dit l'Histoire, elle réjouissoit le juste; elle consolait le pauvre, elle *modérait* le Prince; elle présentait le système le plus heureux de société en y faisant dispenser une égalité nécessaire par la bonté d'âme & les vertus. » Elle est la religion de l'homme, car elle lui propose une espérance sans laquelle il seroit l'être le plus frivole & le plus déplorable de la nature, puisque sa sensibilité, ses idées & ses desirs ont fait un progrès au-delà de tout ce qui est mortel. » Elle est la religion des peuples; elle suggère les sentimens doux; elle est pour tous; elle a pitié de tous; elle intercede pour l'humanité. Elle en a plus que tous les Philosophes, & d'une manière plus énergique, plus vraie & plus touchante, sur les rapports de tout le genre humain, & pour la paix des hommes, par ce mot sublime : *Ils sont frères*. Quel est le cœur que ce nom ne rend pas sensible? Avec de si beaux titres elle ne pouvoit manquer d'agir puissamment sur les hommes & sur la so-

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ciéré. Les crimes des Romains , poursuit M.  
 » Bexon , s'étoient étendus comme leur gran-  
 » deur ; ils ne gardoient de leur ancien hé-  
 » roïsme que l'orgueil & la férocité ; & le  
 » ciel , dans ce malheureux âge , ne voyoit  
 » sur les contrées que nous habitons , que  
 » des tyrans & des victimes. La religion pa-  
 » rut : elle adoucit les hommes ; elle calma  
 » les fureurs ; elle rendit des vertus ; elle  
 » apporta des consolations à l'esclave pour  
 » adoucir ses maux , & des ordres au maître  
 » de les alléger..... Alors , pour la première  
 » fois , les hommes entendirent ce doux nom  
 » de *charité* , amour de tous , humanité « .

Il étoit difficile de peindre avec plus d'é-  
 nergie & de précision l'Empereur Constantin ,  
 pour qui des Historiens intéressés ont profané  
 le titre de grand , & la translation de l'Em-  
 pire dans la Ville de son nom. » Constantin  
 » faisoit régner la religion dans ses Etats ( c'est  
 » l'Auteur qui parle ) ; mais elle ne regnoit  
 » pas sur son cœur. Il n'eut pas les vertus  
 » douces , ni la bonté d'ame qu'elle inspire ;  
 » il fut cruel ; il versa le sang de son fils &  
 » de sa femme : dans le tems qu'il exécutoit  
 » des parricides , il méditoit dans la transla-  
 » tion de l'Empire , le principe de sa ruine.  
 » Le centre n'en étoit pas au milieu de ses  
 » régions , mais dans le lieu d'où étoit partie  
 » la force qui avoit subjugué l'Univers. En-  
 » tre les tombeaux des Emiles , des Césars &  
 » des Trajans habitoit le génie de l'Empire.  
 » Le nom de Rome , sa grandeur & sa gloire



» demeuroient au milieu de ses majestueuses rui-  
 » nes. Rome ne fut point transportée dans la  
 » Thrace. Constantin bâtit dans sa Ville le  
 » fondement d'un autre Empire, & le tom-  
 » beau du sien ».

Cette précision de trait, cette vigueur de  
 coloris rappellent, disent les Auteurs du *Jour-  
 nal Encyclopédique*, les réflexions de l'illustre  
 Montesquieu sur ce grand événement. On a  
 reproché à l'Histoire de transmettre plus sou-  
 vent le souvenir des crimes que celui des  
 vertus. Dans l'exorde de son second discours,  
 M. l'Abbé Bexon renouvelle avec force cette  
 imputation; mais il la rejette sur les Histo-  
 riens qui ont fait tout le mal, ou du moins  
 sur la méthode que l'Histoire a suivie dans ses  
 récits. » Négligeant les mœurs, dit-il, igno-  
 » rant les détails, oubliant les particuliers;  
 » méprisant le peuple, elle ne s'est attachée  
 » qu'à peindre quelques hommes d'un siècle,  
 » non les meilleurs, mais les plus fameux.  
 » Elle a méconnu la clarté douce que répand  
 » la vertu peu loin à l'entour d'elle, pour s'é-  
 » blouir au feu que jettent l'ambition & la gloire.  
 » Oubliant les vertus privées, elle les a lais-  
 » sées sans honneur & sans émulation; & peig-  
 » nant sans cesse les crimes illustres des cou-  
 » leurs que lui offroient la petitesse d'ame &  
 » la stupide admiration, elle leur a donné  
 » tout l'ascendant & tout l'empire qu'elle ra-  
 » vissoit à notre sagesse & à notre bonheur.  
 » Quelle fureur d'immortaliser des méchants,  
 » & d'éterniser nos maux!... Le trésor qu'il

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» faudroit nous transmettre , ce qu'il faudroit  
 » arracher à la caducité... c'est la vertu, l'hu-  
 » manité, la bienfaisance... Il faudroit qu'il ne  
 » restât d'idées du passé que celles qui peu-  
 » vent nous être utiles, nous animer à la fa-  
 » gesse, & nous conduire au bonheur. Il fau-  
 » droit renfermer dans les tombeaux tous ces  
 » fantômes sanglans qui ne s'en élèvent que  
 » comme les spectres du malheur, jettant le  
 » cri de la mort. Il faudroit enfouir tous  
 » ces germes destructeurs qui s'exhalent du  
 » cadavre des Nations tombées sous leurs cri-  
 » mes ; enfin, il faudroit que l'Histoire ne  
 » vouût se souvenir que des hommes bons  
 » & vertueux qui firent l'honneur de la na-  
 » ture, & les délices de leur âge, & à qui  
 » leurs contemporains, dans leur attendrisse-  
 » ment, souhaitoient l'immortalité « .

Il n'est pas douteux qu'en suivant ce beau  
 plan, l'Histoire deviendroit infiniment plus uti-  
 le. Mais qui le suivra ? Toujours les hommes  
 séduits par l'éclat des actions qui, en annon-  
 çant la force, jettent les fondemens de la gran-  
 deur dans les ruines du monde, applaudiront  
 aux brigandages & aux dévastations, plutôt  
 qu'aux soins paisibles des Princes, & des Na-  
 tions qui cherchent en silence un bonheur  
 sans faste. Qu'ils sont faciles à tromper ces  
 hommes malheureux, dans combien d'erreurs  
 ne sont-ils pas tombés, même en croyant  
 faire bien ? « Les monumens qui nous restent  
 » du septieme siecle, dit notre Historien, sont  
 » dans l'Austrasie ( nom qu'avoit alors la

» Lorraine, ou plutôt la Région où elle est  
 » située), comme dans le reste de la France;  
 » des fondations de Monasteres. Telle étoit  
 » la forme qu'avoit prise alors la piété; res-  
 » pectable dans son objet, funeste dans ses  
 » progrès & ses abus. Un genre d'expiation  
 » facile vint flatter les ravisseurs & les  
 » méchans. Il fut doux d'effacer les crimes  
 » de sa vie en abandonnant leurs fruits au  
 » moment où l'on ne pouvoit plus en jouir.  
 » Le vice se fit cet asyle, la cupidité cette  
 » excuse; le remords même assoupi crut na-  
 » ger vers un port tranquille; mais la Reli-  
 » gion rejettoit ces dons qu'offroient des mains  
 » souillées, & que recevoient des mains avides.  
 » Elle ne les sanctifia pas; elle reprouve le  
 » faste, l'oïveté, l'opulence: elle nous ap-  
 » prend que l'offrande agréable & reçue du  
 » ciel est d'élever des mains pures, & un  
 » cœur sensible aux maux de nos freres, &c. «.

» L'Europe Septentrionale avoit vomie sur  
 » les Gaules une multitude d'émigrans qui  
 » s'entre-détruisaient en les saccageant. Char-  
 » lemagne regne, & c'est l'époque où les  
 » Nations du nord commencent à paroître  
 » comme un corps politique, & où l'homme  
 » semble s'être assez étendu, & avoir assez  
 » dompté la nature dans ces climats aupara-  
 » vant durs & sauvages, pour n'en plus res-  
 » sentir l'ascendant & la rigueur. Ces peu-  
 » plades errantes, qui depuis trois siècles,  
 » partant de la Germanie, ravageoient les Gaules  
 » fixées alors, & devenues paisibles habitantes

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de ces contrées qu'elles s'étoient partagées ;  
 » ne forment plus qu'un grand Etat de plusieurs  
 » Peuples..... Charlemagne dominoit dans  
 » son vaste Empire par la majesté de son nom.  
 » La paix regnoit dans l'intérieur, & la terreur  
 » de ses armes protégeoit les frontieres. Por-  
 » tant la guerre des Pyrenées en Italie, de  
 » l'Italie au fond de la Saxe; accueillant en  
 » même tems les Savans, & faisant renaître  
 » les Arts, il eût mérité la double gloire d'un  
 » Prince pacifique, Amateur des Lettres, d'un  
 » grand Conquérant & d'un grand homme,  
 » s'il ne l'eût ternie par ses cruautés contre  
 » les Saxons, & si son siecle, à peine sorti  
 » de la barbarie, lui eût offert autre chose  
 » que des puérilités à perfectionner, ou de  
 » foibles commencemens à entreprendre. «

Ce portrait rapide, mais ressemblant, ainsi que les autres morceaux que nous venons de citer, peut donner une idée de la touche ferme & hardie de l'Historien. Nous allons parcourir, sur ses pas, les regnes des Ducs héréditaires de Lorraine.

Cette Contrée, aujourd'hui fertile, & alors couverte de forêts, après avoir fait partie du Royaume d'Austrasie, avoit été gouvernée par des Ducs amovibles, jusqu'en 1048, que l'Empereur en donna l'investiture à Gerard d'Alsace, dans l'Assemblée de Worms, à titre de Duché héréditaire & indépendant. Gerard fut la tige commune de la Maison de Lorraine, & de celle d'Autriche, réunie de nos jours l'une à l'autre sur le Trône Impérial.

Contram d'Hapsbourg, troisieme fils de Hugues d'Alface, eut pour fils Landelin, de qui sortit l'auguste maison d'Autriche. Le regne de Gerard fournit peu d'événemens. La confusion qui regnoit dans ce pays, quand il fut cédé à ce Prince, est peinte ici avec force. On avoit alors, au nom de la religion trahie, dit l'Auteur, accepté des droits qu'elle-même avoit pros crits (& que dans ce siecle qui se dit éclairé, on ne rougit pas de défendre, au mépris de la raison & de l'humanité.) Au nombre des richesses de l'Eglise, d'infidèles Ministres avoient compté non des enfans, mais des esclaves. La Nation étoit oubliée; un seul genre d'hommes faisoit l'objet de la bienfaisance des Princes; & le moyen d'acquérir tous les biens, fut d'en professer le dépouillement. Parcourons les regnes suivans pour en recueillir les traits les plus intéressans & les plus curieux.

Long-tems la Ville de Metz & le Duché de Bar furent en guerre avec la Lorraine. Ce n'étoit que pillages, violences, & perfidies. En 1371, sous le Duc Jean I, les gens du Seigneur de Pierrefort vinrent surprendre les Dames de Metz, qui dansoient, non loin des murs de la Ville, en plein champ. Ceux de Metz poursuivirent ces brigands, & les ramenèrent la corde au col, rapportant les pierres, les écharpes & les couronnes qu'ils avoient enlevées à leurs captives.

Le brigandage & la férocité ne furent pas les seuls fléaux qui désolèrent alors la Lorrain.

## 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ne ; des convulsions épidémiques s'y répandaient ; on étoit tout d'un coup transporté d'une sorte de fureur, & l'on se mettoit à danser & à chanter jusqu'à l'extinction totale des forces. Le Prêtre à l'Autel , le Juge sur son siége , se sentoient agités de cette manie. Lorsqu'ils se rencontroient dans les rues , la contagion agissoit. Un danseur en entraînoit plusieurs autres ; on chercha à cette singulière épidémie des remèdes du même genre ; un pèlerinage réussit beaucoup. On employa les exorcismes en quelques endroits , mais avec moins de succès. On nous a transmis aussi quelques moyens physiques qui eurent leur effet : fouler les malades aux pieds dans le tems que l'épuisement les avoit jettés sur le carreau , ou leur ferrer fortement le ventre , vers le nombril... La physique peut observer dans ce triste phénomène , l'analogie des infirmités du genre nerveux avec la foiblesse & la pusillanimité des esprits.

Le regne de Charles II est remarquable par l'union du Duché de Bar à la Lorraine ; par le mariage de la Princesse Isabelle , sa fille , avec René d'Anjou , Duc de Bar , & ensuite de Lorraine ; par le supplice du feu infligé pour la première fois dans ce Duché aux forçiers ; par les exploits de la Pucelle d'Orléans , & par une guerre que Charles fit à la Ville de Toul , dont le sujet singulier mérite d'être connu. Ce sujet , dit l'Historien dans une note , est si ridicule , qu'on craint , en le rapportant , d'offenser la gravité de l'Histoire. Il (le Duc) rap-

pella une ancienne concession faire par les Empereurs à ses aïeux , *de tous les enfans des Prêtres*. Les Bourgeois refusant de lui remettre ceux qui étoient dans leur Ville , il leur déclara la guerre pour *ses fils de Prêtres*. Les Toulous en force , & secourus du Damoiseau de Commercy, brûlerent Gondreville , & vinrent insulter les environs de Nancy ; mais le Comte de Vaudemont ayant joint ses troupes à celles de Lorraine , ils furent repoullés , firent raison au Duc de son droit bizarre , & s'obligerent en outre à *six cens francs* de redevance annuelle. On ne dit point si ce droit subsiste encore.

La guerre de René d'Anjou , Duc de Lorraine & de Bar , pour le Royaume de Naples , nous offre un de ces traits qui prouvent l'ascendant d'un grand courage sur les ennemis les plus acharnés. Un Gentilhomme Napolitain , nommé *Auriglia* , du parti de René , montrait dans les petits combats que se livroient chaque jour les troupes de ce Prince & celles d'Alphonse d'Arragon , son concurrent , une valeur extraordinaire. Il rompoit des lances , pénétrait jusques dans le camp Arragonois , en forsoit rapidement , sans qu'on pût l'arrêter. Alphonse , admirant sa valeur & son audace , défendit à ses soldats de tirer sur lui à coups d'arquebuse ou de trait , permettant seulement de l'attaquer avec la lance ou l'épée , *n'étant pas , dit-il , raisonnable , qu'un si brave homme soit exposé à périr d'un coup porté lâchement de loin , sans avoir le moyen de se défendre , ni d'éviter son sort.*

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le Duc Antoine regna en 1508. Elevé à côté de Louis XII, il avoit respiré la bien-faisance & la sagesse de ce bon Roi. Comme lui, il fut nommé *le Bon*, surnom qu'il méritoit si bien, & que la postérité lui conserva; bien différent, dit M. Bexon, de ces titres qu'invente la flatterie, que répète la bassesse, & que l'Histoire efface. Il avoit épousé Renée de Bourbon, fille de Gilbert de Bourbon, Comte de Montpensier. La jeune Duchesse fit son entrée à Nancy en grande pompe. Un chœur de Musiciens placé à la porte lui chanta des strophes que la chronique a conservées. Reconnoissante d'une fête champêtre que le Village de Laxou lui avoit donnée à son passage, elle l'affranchit d'une servitude singulière. Devant la Cour où est à présent la *place carriere*, étoit alors un marécage. Les habitans de Laxou y venoient battre l'eau, la première nuit des nêces des Princes, pour empêcher le cri des grenouilles. » Cette plaisante servitude, observe l'Historien dans une note, existoit encore en d'autres endroits du pays. Les habitans de Montureux la devoient à l'Abbé de Luxeuil, leur Seigneur. » En battant l'eau toute la nuit, ils chantoient ce refrain : *Pâ, pâ, renotte, pâ* (paix, paix, grenouille) : *vecy M. l'Abbé de Luxeuil que Dieu gâ* (garde.) Je ne fais lequel pa-roîtra le plus bizarre de faire taire les grenouilles pour endormir M. l'Abbé ou les nouveaux mariés; du moins il est permis de croire que si les habitans de Montureux



» se font affranchis de ce devoir qui peint  
 » si bien les Moines de ce tems là , ce n'a pas  
 » été au même prix que les habitans de Laxou. «

Antoine , après avoir repoussé de son Etat  
 une multitude de Luthériens qui venoient fon-  
 dre , à main armée , sur la Lorraine , pour s'y  
 établir , & y professer leur culte ; après les  
 avoir vaincus dans plusieurs batailles , & les  
 avoir entièrement dissipés , entra triomphant  
 dans sa capitale ; & depuis ce tems , dit notre  
 Auteur , il ne parut plus que sous l'auguste  
 caractère d'ami & d'arbitre de la paix. La Lor-  
 raine fleurit , & jouit le reste de son regne  
 d'une longue tranquillité.

Nous ne pouvons mieux terminer ces cita-  
 tions que par ce trait qui caractérise à la fois  
 les Princes que M. l'Abbé Bexon célèbre , &  
 la maniere de sentir & de penser de cet Ecri-  
 vain estimable. Nous y joindrons , d'après lui ,  
 quelques idées des Savans que la Lorraine &  
 les pays circonvoisins ont produits , & dont ,  
 comme nous l'avons dit , la notice termine ce  
 volume.

Hordal ( Jean ) , Professeur en Droit , des-  
 cendoit du troisieme frere de la Pucelle d'Or-  
 léans , dont il a écrit l'Histoire. On sait qu'en-  
 tr'autres calomnies dont les ennemis de cette  
 Héroïne ont cherché à ternir sa mémoire , ils  
 lui ont reproché d'avoir pris l'habit d'homme.  
 Hordal réfute cette accusation par l'autorité des  
 Docteurs. C'est d'abord Gerson , qui dit que  
 le défense à la femme de prendre l'habit d'hom-  
 me , comme *Judiciaire* dans l'ancienne loi ,

n'oblige pas dans la nouvelle. C'est ensuite de Lyra, qui opine *fort savamment*, au gré d'Hordal, que le *mulier non induetur veste virili*, ne doit s'entendre que de l'armure, qu'il est défendu aux femmes de prendre, parce que les Païennes en ufoient ainsi dans les fêtes de Mars; & ce font-là dit il, les propres paroles de Nicolas de Lyra; mais Hordal ne songe pas que c'est précisément une armure que prit la Pucelle. Vient ensuite Navarre, qui assure, dans son *Enchiridion*, qu'une femme ne peche pas en prenant l'habit d'un homme, si c'est pour de bonnes raisons, *comme de n'en point avoir d'autres, ou pour se recréer honnêtement soi & les autres*, en quoi du moins il n'y a que *péché veniel*, selon Cajetan; d'où le Jurisconsulte Camerarius conclut qu'on peut fort bien *justifier la Pucelle d'avoir mis un habit d'homme*.

Parmi les hommes célèbres cités par l'Historien, on trouve un Nicolas Remy, Magistrat de Lorraine, qui vivoit sur la fin du XVIIe. siecle, Auteur d'un Livre sur la *Demonolâtrie*, ou culte des Démon, dont le titre seul annonce toute l'horreur. Cet article est curieux, & nous le transcrivons, malgré les inégalités de style. L'Auteur, dans un âge qui touche encore à la premiere jeunesse, écrit avec plus de chaleur que de correction: mais l'amour de l'humanité & de la justice semble l'animer, & ce sentiment si louable, ainsi que l'observe l'Auteur du *Journal de Politique & de Littérature*, doit faire excuser bien des fautes.

» Il reste de Nicolas-Remy un Livre inti-

» tulé : *Dæmonolatriæ Libri tres , ex judiciis ca-*  
 » *pitalibus nongentorum , plus minus , hominum ,*  
 » *qui sortilegii crimen , intra annos quindecim ,*  
 » *in Lotharingia capite luerunt. Lugduni 1595.*  
 » En quinze ans , neuf cens hommes mis à  
 » mort en Lorraine , pour crime de forcellerie !  
 » O misérable humanité ! Le Livre porte pour  
 » Epigraphe ce verset du Lévitique : *Vir , sive*  
 » *mulier , in quibus Pythonicus , sive divinationis*  
 » *fuerit spiritus , morte moriatur.* Il seroit diffi-  
 » cile de trouver un monument tout-à-la-fois  
 » plus horrible & plus honteux de cruauté &  
 » d'extravagance. C'est une tête perdue , frap-  
 » pée & remplie de visions monstrueuses , &  
 » de tous les fantômes de la manie & de la  
 » peur : c'est un Inquisiteur sanguinaire qui ra-  
 » conte froidement les supplices qu'il a fait  
 » souffrir à des malheureux , moins enforce-  
 » lés que lui. Tout ce que le plus sombre  
 » délire peut enfanter de songes impurs & af-  
 » freux ; tout ce que la vie scélératesse ima-  
 » gina jamais de noir & d'impuissant , trouve  
 » croyance dans ce dépôt de stupidité ; une  
 » profusion d'érudition ridicule & dégoûtante ,  
 » une continuelle profanation des paroles de  
 » l'Ecriture , y servent d'assortiment & d'ap-  
 » pui. On trouve en tête les gratulations que  
 » font à leur pere deux fils imbécilles , pour  
 » avoir mis au jour cette œuvre de ténèbres.  
 » Dès les premières pages , on lit en frémis-  
 » sant ces mots écrits de sang-froid : *Je compte*  
 » *que depuis seize ans que je juge à mort en Lor-*  
 » *raine , il n'y a pas eu moins de huit cens sor-*

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

« ciers convaincus , envoyés au fu plice par no-  
 « tre Tribunal. Outre un nombre à-peu-près égal  
 « de ceux qui ont échappé à la mort par la fui-  
 « te , ou par leur constance à ne rien avouer dans  
 « les tortures. ( *In Lotharingia memini intra an-*  
 « *nos sedecim , à quibus rerum capitalium judicia*  
 « *exerceo , non minùs octogintos ejus criminis ma-*  
 « *nifesto compertos , duumviratùs nostri sententiâ*  
 « *capitis esse damnatos : præter totidem ferè alios*  
 « *qui vel fuga , vel tormentorum pertinaci tole-*  
 « *rantiâ vitæ suæ consuluerunt.* ) Car cet hom-  
 « me étoit leur juge ; on l'eût cru leur bour-  
 « reau. Si nous en parlons ici , ce n'est pas  
 « sans doute que nous prétendions illustrer ce  
 « *Torquemada* de la Lorraine , c'est que malheu-  
 « reusement le délire & l'absurdité tiennent  
 « toujours une grande place dans l'Histoire de  
 « l'esprit humain : c'est qu'il faut conserver ces  
 « images hideuses , pour épouvanter du moins  
 « des âmes atroces encore toutes prêtes , peut-  
 « être , à renouveler ces barbares fureurs. On  
 « fouettoit les enfans nuds à l'entour du bû-  
 « cher où l'on brûloit leurs peres. ( *Censuimus*  
 « *nos duumviri damnandos , ut nudi ter virgis*  
 « *cæderentur circum eum locum , ubi vivi paren-*  
 « *tes comburentur. Quod & ab eo tempore ferè sic*  
 « *est usurpatum.* ) C'est ce qui a , dit-il , été pra-  
 « tiqué communément depuis que mon Collègue &  
 « moi pensâmes à l'ordonner. Et il ne nomme  
 « pas le *Cannibale* qui déchiroit avec lui ces  
 « déplorables victimes ; mais il doute si par-là  
 « les loix sont encore satisfaites : il eût voulu,  
 « pour la sûreté publique , exterminer aussi toute

» cette race perverse : (*sed ne hac quidem ratione*  
 » *unquam putavi legibus esse satisfactum... Verum*  
 » *opportuisse præterea quò publicæ securitati consu-*  
 » *leretur è naturæ finibus illos ejici atque extrudi.* )  
 » Du reste, continue-t-il, les loix contre les  
 » enfans ont quelquefois été bien plus séve-  
 » res : & il le prouve par les Athéniens  
 » qui condamnerent l'enfant qui avoit crevé  
 » les yeux à son moineau, & par les qua-  
 » rante enfans dévorés par deux ours, pour  
 » s'être moqués du Prophete Elisée qui étoit  
 » chauve. Il cite les noms, les lieux & les  
 » personnes. Des hommes méchans y sont al-  
 » lés puiser contre des familles ces notes d'in-  
 » famie, qui n'ont prouvé que celle du sie-  
 » cle, celle de l'Auteur & la leur propre :  
 » quelques gens sages ont cherché à détruire  
 » ce Livre : il y en auroit d'excellentes rai-  
 » sons, s'il n'y en avoit encore de meilleures  
 » pour le conserver. Le Démonolâtre termine  
 » le Roman informe de ses contes absurdes &  
 » impies, par ces paroles dignes de tout le reste:  
 » Ceux, dit-il, qui estiment que dans ce genre d'ac-  
 » cusation il faut avoir pitié de l'âge, du sexe,  
 » de la simplicité ou de la séduction, sont des in-  
 » sensés, & je les maudis... Pour moi, qui, par  
 » un long usage, suis au fait de juger les Sor-  
 » ciers, j'en dirai franchement mon avis, que je  
 » crois être la pure lumière de la vérité : c'est que  
 » je ne doute pas que suivant toutes les loix, il  
 » ne faille, après les avoir déchirés de toutes les  
 » tortures, les jeter au feu. (*Væ quoque illis,*  
 » *qui adeò hortendi, atque execrandi criminis odium*

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *deprecantur, pœnasque minuunt excusatione me-*  
 » *tus, ætatis, sexus, imprudentiæ, atque aliarum*  
 » *id genus rerum : quas ne in levioribus quidem*  
 » *prætexere quisquam sanæ mentis audeat. Et là-*  
 » *dessus il cite Cassiodore, Saint-Ambroise &*  
 » *Pythagore..... Equidem non verebor, qui sim*  
 » *tam longo ac diuturno maleficorum examinando-*  
 » *rum usu exercitatus ac confirmatus, palam at-*  
 » *que ingenuè de iis sententiam meam ostendere,*  
 » *ac ipsam quantum potero proferre lucem verita-*  
 » *tis ; ut è jure esse non dubitem, omnibus tor-*  
 » *mentis excruciatos, igni interficere.)* Ce qui est  
 » incompréhensible, c'est que sous le grand,  
 » le sage Charles III, ces scènes d'horreur &  
 » de folie aient couvert toute la Lorraine.  
 » Tel est donc le poids de l'opinion sur les  
 » têtes les plus fortes & les plus saines. Mais  
 » quand on pense qu'il faut peut-être absoudre  
 » Nicolas Remy de tout l'odieux de ces juge-  
 » mens : quand on pense que ce fut le crime  
 » de son tems, beaucoup plus que le sien ;  
 » que son siècle le vit, le souffrir, l'applau-  
 » dit sans doute ; on tremble ; on se trouble ;  
 » on frémit ! O misérable humanité !

Détournons les yeux de cet affreux specta-  
 cle, & présentons à nos Lecteurs, d'après M.  
 l'Abbé Bexon, des hommes aussi intéressans  
 par leur simplicité, que dignes de vénération  
 par l'empressement & le desir originel, si l'on  
 peut parler ainsi, d'être utiles à leurs sembla-  
 bles. Dans la vallée de *Valdajol*, aux confins  
 de la Franche-Comté & de la Lorraine, habite  
 une famille douée du talent héréditaire depuis

six générations, de remettre les dislocations & les fractures plus heureusement que les gens de l'art. Elle le fait avec tant de succès, ses cures sont si assurées, il en est de si étonnantes, qu'on s'est quelquefois imaginé qu'elle avoit un don surnaturel; mais les gens sensés n'y voyent que l'effet d'une application suivie à un seul objet, d'une sûreté de tact acquise par l'habitude, dès l'enfance, & d'une simplicité, d'une bonhomie, qui, l'attachant à sa profession, sans distraction, sans cupidité, sans orgueil, la rend riche de sa médiocrité, & contente du bonheur d'être utile. La probité des *Fleuriot*, (c'est ainsi que ces gens-là se nomment,) n'est pas moins recommandable que leur habileté. Souvent appelés dans les Cours, ils ont négligé, méprisé la fortune; le Duc Léopold leur fit proposer de les ennoblir. Les peres de famille s'assemblerent; ils conclurent que cette distinction les tireroit de cette simplicité qui faisoit leur bonheur, & refuserent modestement la Noblesse; par-là se conserva celle de leur ame. Dans une autre occasion, on leur offrit l'exemption de la taille: ils remercièrent, disant *qu'ils ne vouloient pas être à charge à leurs compatriotes*. Doux, honnêtes & sobres, ils servent gratuitement les pauvres, & reçoivent peu même des plus riches. Heureux s'ils conservent toujours un si beau désintéressement! Après des avis très-sages à cette famille vénérable, pour se maintenir dans son heureuse simplicité, l'Historien rapporte ce qu'en dit M. le Comte de Tressan. Un habit uni,

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dit cet observateur ingénieux & sensible , un seul domestique qui me suivoit , rien ne leur annonçoit que l'abord d'un Etranger arrivé par hasard au milieu de leurs habitations. Tout m'édifia , tout m'attendrit en entrant dans une de leurs premières maisons. Je me refusé avec peine à décrire la propreté & l'ordre qui y regnoient , l'honnêteté de tous ceux qui l'habitoient. J'y reconnus tous les traits les plus simples & les plus touchans de la véritable hospitalité. Mon but étoit de connoître le degré d'instruction où les plus habiles étoient parvenus dans un art fondé sur une science exacte & réelle. Après m'être rafraîchi , & avoir admiré tout ce qui étoit du ressort de l'économie rurale & du gouvernement intérieur de la famille , je demandai s'ils avoient quelques Livres : ils me dirent que leurs Livres principaux étoient rassemblés dans une maison peu distante qu'occupoit un des anciens Chefs de la famille. Ils m'y conduisirent ; j'y fus reçu par un homme âgé , respectable , & qui , sous un air rustique , me montra des mœurs douces & polies. Il me fut facile d'entrer en matière avec lui ; je lui demandai quels principes de son art il avoit étudiés. Il me répondit : les bons Livres , la nature & l'expérience ont été les seuls Maîtres de mes peres ; je n'en ai point eu d'autres , & cette tradition passera à mes enfans. Il m'ouvrit alors un grand cabinet simplement orné , mais riche par ce qu'il contenoit. J'y trouvai les meilleurs Livres anciens & modernes qui soient connus ; des squelettes d'hommes ou de



femmes de quatre ou cinq différens âges; des squelettes démontés, dont les pieces, confondues ensemble, pouvoient être rejointes & remontées par une main experte. J'y trouvai des mannequins artistement faits, qui offroient une myologie complete. *C'est ici, me dit-il, que nous nous formons à la science nécessaire pour soulager nos freres. Nous apprenons en même tems à nos enfans à lire & à connoître ce qu'ils lisent. Ceux qui ont de la disposition connoissent les os & les muscles avant l'âge de dix ans. Ils savent démonter & remonter chaque piece : voici une grande armoire où toutes les especes de bandages & de ligatures propres aux différentes parties, sont étiquettées, & où leur usage est décrit. Nous leur apprenons de bonne heure à appliquer la pratique à la théorie. La pl part de ces chevres que vous voyez, nos chiens même en sont souvent la victime. L'esce de cruauté que nous exerçons sur ces animaux en éteint le germe dans le cœur de nos enfans, que nous excitons à devenir sensibles à leurs plaintes, & à les soulager; bientôt ils apprennent à les guérir. Voilà toutes les leçons que j'ai reçues, celles que nous donnons à nos enfans, & la bénédiction de Dieu se répand sur nos soins. Je ne puis exprimer, poursuit M. de Tressan, le respect & l'attendrissement dont je me sentis saisi; j'embrassai ce vertueux vieillard; je me fis connoître, & je le priai en grace de me dire si je pouvois lui être utile, à lui ou à quelqu'un de sa famille : il étendit la main vers les habitations, les champs & les jardins qui les entouroient. Ce que vous voyez,*

me dit-il, *suffit à nos besoins ; la Providence a béni nos soins, & nous avons même de quoi soulager les malheureux ; ce qu'on nous offriroit au-delà nous seroit inutile ; il nous deviendroit peut-être nuisible en excitant la cupidité dans nos enfans ; mais, Monsieur, ajouta-t-il, vous avez le bonheur d'être grand-Officier de notre bon Roi (Stanislas) ; daignez lui dire que toutes nos familles élèvent leurs vœux au Ciel pour la conservation de ses jours précieux, & que les Fleuriot ne cessent jamais de travailler à se rendre utiles aux malheureux, pour mériter d'être comptés au nombre des bons s. jets du plus bienfaisant de tous les Souverains.* Le Comte de Tresian finit sa relation de ces Socrates rustiques par ces paroles. C'est avec une vraie effusion de cœur, que tous ceux qui pensent, & dont l'ame est sensible, rendront un juste tribut de louanges à ces hommes trop rares, & dont l'exemple mérite bien d'être suivi.

En effet, quelle foule de sentimens & de réflexions un tableau si touchant ne fait-il pas naître ? O Hobbes du siècle, s'écrient les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, accourez dans cette vallée, plus digne de vos regards que ces contrées fameuses par les débris des monumens que la tyrannie a élevés ! Voyez ces familles, vertueuses dans la médiocrité, bienfaisantes sans opulence, uniquement occupées à soulager les malheureux, & vous vous reconcilierez avec la nature humaine.

Tous les Journalistes ont donné des éloges au travail de M. l'Abbé Bexon. Sa maniere de

présenter les faits a paru claire, précise, rapide, ingénieuse; on y a reconnu du neuf & de la vigueur; mais on a observé que ses réflexions sont trop fréquentes & trop heurtées, ses expressions quelquefois trop recherchées, ses peintures point assez délicates. C'est surtout, dans le *Journal de Paris*, où l'on conseille à l'Auteur d'abandonner le ton déclamatoire, les incorrections & la manie des phrases, pour prendre une narration simple, pure, naturelle, correcte, telle enfin qu'on doit l'employer pour décrire les regnes des Leopold & des Stanislas, que l'Auteur réserve pour le second volume de l'ouvrage. Ces regnes n'ont besoin que d'être retracés fidèlement pour faire la plus forte impression sur toutes les âmes sensibles.

M. l'Abbé Bexon consacra un troisième volume à l'Histoire-Naturelle de la Lorraine, & enfin un quatrième où il rassemblera tous les traits qui n'auront pu trouver place dans le corps même de l'ouvrage. On y trouvera des essais historiques sur Nancy, & sur quelques autres des principales Villes de Lorraine; des fragmens sur les Chapitres illustres, en particulier sur celui de Remiremont; de nouvelles observations d'antiquité, & en général tout ce que l'Auteur pourroit avoir omis dans les volumes précédens.

M. l'Abbé Bexon nous paroît très-digne de remplir cette carrière. Son style, comme on vient de le voir, n'est pas encore ce qu'il doit être; mais les Auteurs du *Journal François*

## 70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'excusent en disant qu'ils penseroient de l'Auteur moins favorablement, si son style étoit plus régulier. Une médiocrité soutenue, ajoutent les Journalistes, ne nous donneroit pas dans un jeune homme, les mêmes espérances qu'un style souvent incorrect & négligé, mais souvent plein d'énergie, de chaleur & de vues. Si l'Auteur n'est pas toujours heureux dans ses expressions, on s'apperçoit qu'il est riche en idées; & nous savons par nous-mêmes qu'il a véritablement des connoissances profondes en plus d'un genre.

Quoique jeune encore, disent les Auteurs de la *Gazette de Littérature*, M. l'Abbé Bexon s'est déjà fait connoître par des ouvrages également estimés des Savans, des Gens-de-Lettres & des bons Citoyens; son *Cathéchisme d'Agriculture* annonçoit l'homme utile; son *système de la fertilisation*, si justement applaudi par M. le Comte de Buffon, indiquoit le Physicien éclairé, le Naturaliste profond; & cette *Histoire de Lorraine* nous promet un Historien Philosophe, & un juste appréciateur des faits & des événemens.

(*Journal François; Journal Encyclopédique; Journal de Politique & de Littérature; Journal de Paris; Affiches & Annonces de Paris; Gazette universelle de Littérature; Mercure de France; Journal des Dames.*)



*AVIS aux bonnes Ménageres des Villes & des Campagnes , sur la meilleure maniere de faire leur pain ; par M. PARMENTIER ; avec cette Epigraphe :*

Travaillez, prenez de la peine;  
C'est le fonds qui manque le moins.

LA FONTAINE.

A Paris, de l'Imprimerie Royale; & se trouve chez Monory, Libraire, rue de la Comédie Française. In-8vo. prix broché 1 liv. 16 fols. 1777.

**S**I l'estime que l'on fait des ouvrages est en raison de leur utilité, on fera grand cas de cette Brochure, ainsi que des autres productions de M. Parmentier qui, depuis bien des années, consacre ses travaux au plus grand bien de ses semblables. Nous avons eu déjà occasion de parler de ses expériences sur la maniere de faire le pain (\*), mais cet objet est trop essentiel pour que nous ne fassions pas connoître plus particulièrement des observations d'une utilité aussi générale.

---

(\*) Journal de *Novembre* 1776, page 321; Journal de *Juin* 1777, page 381.

Le pain que les habitans des Provinces fabriquent chez eux est presque toujours aigre, mat & bis, malgré la bonté du grain qu'on y emploie. Les défauts de ce pain de ménage proviennent d'une farine mal faire, de l'eau trop chaude & des levains trop vieux. En employant de l'eau froide ou tiède, des levains nouveaux & en plus grande quantité, on peut, sans augmenter les embarras & les frais, obtenir, du bled même le plus médiocre, un pain favoureux, léger & blanc. C'est une économie mal entendue que de préférer les bleds de moyenne qualité aux bons bleds, à cause du prix; les produits en farine & en pain de ces derniers, dédommagent abondamment de ce qu'ils coûtent de plus que les autres. Le meilleur bled est sec, dur, pesant, ramassé, bien nourri, plus rond qu'ovale, ayant la rainure peu profonde, lisse & clair à sa surface, d'un blanc jaunâtre dans son intérieur, il sonne lorsqu'on le fait sauter dans la main, & cède aisément à l'introduction des bras dans le sac qui le renferme.

L'expérience a souvent prouvé que les grains en général, peuvent occasionner des désordres dans l'économie animale, lorsqu'on les mange trop nouveaux, & qu'ils sont d'une année froide & humide. C'est même à cette cause qu'il faut attribuer certaines maladies épidémiques qui ont désolé quelques-unes de nos Provinces Septentrionales, sans qu'on ait pu d'abord en découvrir l'origine. On ne sauroit trop recommander à ceux que la nécessité force

à se nourrir de grains trop nouveaux, de les exposer auparavant à la chaleur du soleil & du four. Par-là on dépouillerait le grain d'une espèce d'humidité ( appartenant encore à la végétation ) qui se trouve en plus grande abondance dans le seigle, plus gras & plus visqueux de sa nature que ne l'est le froment. Il ne faut pas répandre sur le plancher la farine au sortir du moulin, ainsi qu'on est en usage de le faire quelquefois pour le bled. Toutes ses parties volatiles & favoureuses s'évapoureroient bientôt, si l'on ne la tenoit pas renfermée dans des sacs. La farine en tombant de la trémie dans la huche, perd la chaleur qu'elle avoit sous la meule; ainsi l'on ne doit pas craindre qu'elle contracte aucune odeur. Si elle n'a pas été blutée au moulin, il faut se hâter de faire cette opération; quand on la laisse trop long-tems avec le son, elle s'échauffe & devient d'un mauvais goût. On blutera la farine par un tems sec; si l'air étoit chargé de beaucoup d'humidité, celle-ci s'attacheroit aux bluteaux & les parties les moins fines ne passeroient pas. Il ne faut laisser le son mêlé avec la farine que le tems nécessaire pour que celle-ci se détache de celui-là, c'est-à-dire, à-peu-près huit jours en été & le double en hiver. L'Auteur conseille d'acheter de la farine plutôt que du bled; on courroit alors moins de risque d'être trompé. La meilleure farine est d'un jaune citron, sèche, grenue, pesante; elle s'attache aux doigts, & pressée dans la main, elle reste en une espèce de pe-

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lote. Pour juger de la bonté d'une manière encore plus exacte, il faut en faire une boulette avec de l'eau; si la pâte qui en résulte, après l'avoir bien maniée, s'affermir promptement à l'air, prend du corps & s'allonge sans se séparer, c'est un signe alors que la farine est de la meilleure espèce. Celle de moyenne qualité a un coup-d'œil moins vif; elle fait une pâte qui mollit & tient aux mains; elle est courte & se rompt facilement lorsqu'on veut l'étendre. Quant aux farines altérées, elles s'annoncent assez par leur odeur qui est ordinairement aigre & infecte.

Ce n'est pas la qualité des eaux qui contribue à la bonté du pain, mais uniquement le degré de chaleur qu'on leur donne. Toutes sortes d'eaux, pourvu qu'elles soient potables, peuvent servir indifféremment à la préparation du levain, au pétrissage de la pâte, à la fabrication du pain. En Province, une erreur trop générale est que l'eau fait le pain; si l'est mauvais, on l'attribue à cette cause, tandis qu'il ne peut l'être que par la qualité de la farine, l'imperfection du moulage, l'ignorance du Fabricant. Le pain de Paris est un des meilleurs qu'on mange en Europe, cependant la plupart des Boulangers ne se servent que de l'eau de puits. Dans la fabrication du pain, l'eau doit être employée telle qu'elle est, quand il fait chaud, tiède en hiver, & chaude dans les grandes gelées. Le pain à l'eau froide ou tiède est toujours plus délicat que le pain fait à l'eau chaude. Qu'on se donne bien de garde



de verser de l'eau bouillante sur le levain, dans l'intention de la tiédir aussi-tôt par le mélange de l'eau froide; par-là on surprendroit la pâte, on la rendroit grise, molle, & on lui ôteroit une partie de sa fermeté & de sa consistance. Rien de plus vicieux que les procédés qu'on suit communément pour la préparation du levain. M. Parmentier combat ces procédés & en donne qu'il garantit. Le levain est la partie la plus essentielle, la plus délicate & la plus difficile de la fabrication du pain. Sans lui, cet aliment ne seroit qu'une galette plate, visqueuse, indigeste & sans goût. Nos Ménagères ne veulent employer que du levain vieux, c'est-à-dire, aigre & sans force; elles se trompent, ce n'est pas ainsi que fait le Boulanger, il ne se sert que de levain nouveau & vineux. Dès le matin il met de côté un morceau de pâte à laquelle il ajoute plusieurs fois, dans le cours de la journée, de nouvelle farine; il renouvelle pour l'ordinaire cette opération jusqu'à cinq fois. C'est ainsi, pour nous servir des termes de l'Art, qu'il *rafraîchit* son levain pour que trois heures avant de pétrir, il le trouve spiritueux & propre à produire tous les bons effets qu'il desire.

Si l'on veut avoir du pain de bonne qualité, voici une méthode qu'il faudra suivre. La veille du jour où l'on doit cuire, on prendra le levain de la dernière fournée, on le délayera le soir avec de l'eau froide dans le tiers de la farine qui doit être employée;

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

on formera du tout un pâte ferme qu'on laissera toute la nuit au coin de la huche ou du pétrin, entourée de farine qu'on élèvera & qu'on foulera pour qu'elle ait plus de solidité & qu'elle contienne mieux le levain dans ses limites. Si la bonne Ménagere vouloit avoir un pain plus léger, plus blanc, plus parfait, elle pourroit, au lieu de mettre la main à la pâte à six heures du matin, différer jusqu'à neuf, & délayer son levain de la même manière que la veille, en tenant toutefois sa pâte plus douce & moins ferme. Dans la fabrication du pain, on ne peut pas établir des règles fixes & invariables. Il faut employer pour le levain de l'eau un peu chauffée, mettre ce levain dans une corbeille bien couverte, auprès du feu ; voilà pour l'hiver. En été, dans les grandes chaleurs, on fait ce levain avec l'eau froide ; on le met ensuite dans une corbeille & on le tient à la cave ou dans quelque autre lieu frais. Par cette méthode, jamais le levain n'est aigre, mat, déchiré, coulant. L'Auteur recommande de ne pas commencer à pétrir la pâte, qu'on n'ait auparavant bien examiné l'état où se trouve le levain. S'il n'est pas bouffant, crenelé, d'une odeur vineuse, & qu'il soit au contraire aplati, crevaissé, aigre, il faut absolument le renouveler. C'est l'affaire de trois heures de plus pour avoir un pain meilleur, blanc, plus salubre.

Ce n'est pas une économie de faire entrer tout le son dans la composition du pain ; non-

seulement parce que le son ne nourrit pas par lui-même, mais encore à cause des obstacles qu'il apporte nécessairement à la bonne fabrication du pain. Il a encore un autre défaut capital, c'est d'exciter l'appétit & de passer en entier tel qu'on l'a pris & sans être digéré. Il est prouvé qu'une livre de pain, dans la composition duquel il n'entre point de son, nourrit plus qu'une livre & un quart de pain où l'on a mis du son. Cette observation, confirmée par un très-grand nombre d'expériences, & faite par des Entrepreneurs qui avoient beaucoup de gens à nourrir, leur a fait préférer de distribuer aux Ouvriers un pain moins bis & en moindre quantité. Les uns & les autres y ont gagné. On dit tous les jours, qu'un pain ferré, grossier & bis, nourrit davantage parce qu'il tient long-tems dans l'estomac; mais c'est précisément le contraire : plus un pain a de volume, plus il doit occuper l'estomac; or le son est un moyen d'empêcher le volume du pain; par conséquent il fait perdre à cet aliment une partie de ses effets nutritifs, loin de les augmenter. La méthode de laisser la totalité du son dans la composition du pain, entraîne après elle d'autres inconvéniens. Le son aide beaucoup à la fermentation de la farine avec laquelle il se trouve mêlé, il la fait bientôt gâter, si l'on n'a pas la précaution de la remuer souvent; premier inconvénient. Dans le pétrissage, le son toujours grossier, toujours étranger à la farine, empêche l'eau de s'incorporer dans

cette dernière, d'une manière intime & uniforme; d'où il résulte une pâte inégale, second inconvénient. Les levains dans lesquels il entre du son, deviennent toujours aigres; ils perdent trop promptement l'état vineux qui leur est nécessaire pour donner un bon apprêt à la pâte; troisième inconvénient. Le pain qui contient trop de son, ne peut perdre son humidité au four, il reste presque toujours mat ou gras; ce qui en accélère la moisissure; quatrième inconvénient. Tous ces inconvénients & beaucoup d'autres, qu'il est inutile de rapporter, ont été sentis par le Gouvernement, qui vient d'ordonner la séparation de vingt livres de son par sac du poids de deux cents livres de grain qu'on emploie à la fabrication du pain de munition.

On n'est pas en usage par-tout d'employer la levure & le sel dans la fabrication du pain. Il y a même lieu de présumer, selon notre Auteur, que cet usage, jamais indispensable, est rarement utile, sur tout lorsque les grains sont parfaits & qu'ils ont été recueillis dans une saison favorable. Dans quelques endroits où l'on brasse, la bière est la seule espèce de levain qu'on emploie pour faire le pain blanc. Pour peu qu'on y en mette, c'est toujours trop; la pâte s'apprête trop promptement, si elle a passé à son point, elle s'applatit & ne bouffe plus au four. D'ailleurs, quand même il n'arriveroit aucun accident, le pain qui en résulte n'est pas comparable à celui qui a été fait avec du levain, au lieu de levure. S'il est bon le premier jour, le lendemain il est sec,

gris, d'une faveur amere & très-souvent défectueuse. La levure employée en moindre quantité & avec du levain, ne produit pas de si mauvais effets, mais alors même le pain est moins savoureux que s'il étoit fait sans levure. Le levain soutient la pâte, la levure au contraire la relâche : si cette dernière est quelquefois nécessaire, ce n'est que dans les grands froids où la fermentation a besoin d'être aidée ; alors un peu de levure réussit assez bien. On la délaie, non pas dans le levain, comme trop de gens le font, mais dans l'eau tiède ; sans quoi la levure n'est pas essentielle, & l'on peut, sans risques, s'épargner cette dépense.

Il est des Provinces où l'on ne fait pas de pain, de quelque espèce qu'il soit, sans y mettre du sel ; on y donne presque toujours dans l'excès, & le pain n'a plus alors d'une manière sensible cette faveur agréable qui lui est naturelle. C'est particulièrement vers le Midi que l'usage de mettre du sel dans le pain est adopté & généralement suivi. Cependant les bleds de ces Contrées sont ceux qui ont le moins besoin de cet assaisonnement ; ils portent avec eux une faveur infiniment préférable à celle du sel, qui n'augmente pas, autant qu'on l'assure, la quantité & la qualité du pain. S'il est vrai que des bleds récoltés dans des pays chauds & dans des saisons sèches peuvent très-bien donner sans sel un excellent pain, il faut convenir que ceux des pays froids & des années humides doivent gagner par cette addition, parce que leurs farines ont moins de faveur,

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'elles donnent une pâte qui n'a pas de sou-rien ; or le sel remédiera à ces deux incon-veniens ; mais il faut en proportionner la dose, afin que le bon goût du pain se trouve plu-tôt développé que masqué ou détruit par l'âcreté du sel quand il s'y trouve en surabondance. La dose est à peu près une demi-livre par quintal de farine des Provinces Septentrionales.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans les dé-tails où il entre sur le pétrin , le four , le pétrissage , la cuisson du pain. Ce n'est pas en voyant seulement la croûte du pain qu'on peut juger toujours de sa qualité. Il faut examiner l'intérieur ; si la mie est sèche , spongieuse , parsemée de trous égaux , si elle a un goût de noisette , si en la coupant elle est lisse , c'est une preuve que le pain est bon & bien fait. On ne peut pas s'en assurer quand le pain vient d'être tiré du four , il faut attendre qu'il soit parfaitement refroidi. M. Parmentier traite aussi des farines de seigle , d'orge , de bled de Turquie , de farrafin , de pomme de terre , &c. &c.

On trouve à la fin de cet Ecrit deux Let-tres , l'une des Maire & Echevins de la Ville de Mondidier , l'autre de M. de la Tour, Avocat , adressées à l'Auteur , dans lesquelles on le remercie de ses avis sur la meilleure ma-niere de préparer le pain , & dont on a déjà éprouvé l'avantage. Un ouvrage élémentaire tel que celui-ci , qui renferme les meilleurs principes sur la préparation de l'aliment dont on fait le plus d'usage en Europe , ne sauroit

N O V E M B R E , 1777. 81

être trop répandu dans le Public. Il est fait pour éclairer & pour parer aux inconvéniens qui résultent tous les jours, de la routine aveugle qui a conduit jusqu'ici, dans la fabrication du pain. En effet, n'y a-t-il pas lieu d'être étonné que souvent dans la même Ville avec les mêmes eaux, le même grain, &c. un Boulanger fasse un pain détestable, tandis qu'un autre en fait un qui est délicieux ; ce qui prouve évidemment le défaut des principes qu'il est si essentiel d'avoir sur un objet de cette importance, & qu'on trouve heureusement dans cet Ecrit.

On ne peut donc qu'applaudir au zèle patriotique de M. Parmentier, dont les utiles travaux attirent l'attention du Gouvernement. Tous ses instans, ses lumières, ses expériences n'ont jamais été employés que pour le bien public, & sur-tout pour le soulagement de la portion la plus nombreuse de la Nation, & la plus infortunée.

( *Journal de Physique ; Gazette d'Agriculture, Commerce, Arts & Finances ; Gazette de Santé ; Journal Encyclopédique.* )



---

*CONTINUATION de l'Histoire des Révolutions de Suede , de M. l'Abbé DE VERTOT. Histoire d'Eric XIV , Roi de Suede , écrite sur les Actes du tems ; par M. OLOF CELSIUS , Président du Consistoire Métropolitain , & premier Pasteur de la Ville de Stockholm ; traduite du Suédois ; par M. GENET le fils , Membre de la Société Littéraire Appoloni sacra d'Upsal. A Paris , Hôtel de Thou , rue des Poitevins , 2 Vol. in-12. 1777.*

UN des Ecrivains Suédois les plus renommés est M. Celsius , l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons. Il a composé la vie de Gustave Vasa , & l'Historien n'a pas paru au-dessous de son Héros. Il a chanté sur la lyre d'Homere les travaux & les vertus de ce Prince , le sauveur & le restaurateur de son Pays ; & sa Poésie n'a point été jugée inférieure à sa prose.

L'ouvrage de ce savant Historien , dont nous allons entretenir nos Lecteurs , est la vie d'Eric , » qu'on a jusqu'ici voulu juger plutôt » d'après ses malheurs que par les qualités qui » lui sont propres. « L'Auteur se propose de



le peindre avec les couleurs les plus fidelles. C'est dans les sources les plus pures qu'il a puisé. Il n'avance aucun fait que d'après les monumens les plus authentiques ; & quand cette Histoire n'auroit d'autre mérite que celui d'une fidélité scrupuleuse, d'une exacte impartialité, c'en seroit un bien précieux aux yeux des Lecteurs ; mais on verra que M. Celsius possède les autres qualités d'un bon Historien.

Eric, ce Prince infortuné, qu'on a peint comme le *Caligula* de la Suede, avoit reçu de la nature des qualités brillantes. Brave, plein de feu, ami des Arts & des Sciences, qu'il honoroit par ses talens, incapable de souffrir les langueurs de l'oïveté, ardent pour la gloire, zélé même pour la prospérité de ses Etats ; il n'avoit qu'un défaut peut être, & ce défaut malheureux fut la source de ses imprudences, de ses crimes & des désastres affreux qu'il essuya. Nourri à la Cour de Gustave avec les Princes ses freres ; il ne vit en eux que les ennemis secrets de ses Droits & de sa Puissance. De-là sa défiance continuelle ; de-là les inégalités de son caractère ; de-là cette haine cruelle contre ceux qui faisoient obstacle à ses desirs & à ses projets. Les soupçons dont il étoit rongé, prenoient la teinte de son tempérament fougueux. Amant d'Elisabeth, sur la réputation des charmes & de l'esprit de cette Princesse ; long-tems abusé par une crédule espérance & par des promesses trompeuses, c'est par un lâche assassinat qu'il veut écarter le

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus dangereux de ses rivaux. Héritier de la couronne de son pere, Possesseur tranquille d'un Royaume où les soins assidus de Gustave avoient ramené la paix & l'abondance ; au lieu d'adoucir la jalousie de ses freres, à force d'honneurs & d'amitié, il aigrit, il révolte leur fierté : il ne cherche qu'à leur donner des entraves, & l'excès de sa froideur, de sa réserve, de ses précautions outrageantes, aliene à jamais des cœurs qu'il devoit ménager. Quoique les premieres années de son regne soient signalées par de belles actions, par des exploits heureux, elles annoncent pourtant les tristes égaremens qui rendirent sa fin si déplorable. Politique imprudent, il brusque des entreprises hasardeuses, faute d'attendre & de saisir à propos le moment favorable. Des réglemens qui pouvoient être utiles à son gouvernement lui deviennent funestes. Livré au caprice de son imagination, jouer éternel de sa propre inconstance, il change vingt fois de Conseillers & de Généraux : des troubles domestiques, des défaites sanglantes, sont le prix de cette conduite insensée. Il a quelque succès ; il triomphe de ses ennemis, sans savoir profiter de ses avantages. Les murmures de son Peuple se font entendre ; ses défiances redoublent ; il attaque & poursuit les plus illustres familles : son esprit s'aliene ; tout lui fait ombrage. Il retenoit dans les fers quelques Grands qu'il croyoit attachés à son frere. On vint lui dire un jour que l'on parloit de mettre le Duc Jean en liberté ; aussi-tôt il vole à la prison, égorge de

ses mains Nicolas Sture ; va au cachot du  
 pere de cet infortuné pour le traiter de mé-  
 me. Il se trouble en entrant , & tombe aux  
 pieds du vieillard , en lui demandant pardon de  
 ce qu'il a fait. Il ne le quitte qu'après avoir  
 ordonné de le resserrer plus étroitement. Alors  
 égaré , éperdu , déguisé en Paysan , suivi de  
 quelques Trabans , il sort de sa Capitale ; il  
 court à travers les campagnes : son ancien Pré-  
 cepteur le suit pour le ramener à lui-même ,  
 il le fait égorger à ses yeux : il ordonne la  
 mort des autres Prisonniers. » Aussi-tôt qu'on  
 » fut à Upsal , que le Roi n'y étoit plus , on  
 » courut après lui sur toutes les routes. Ca-  
 » therine (sa femme) qui avoit le plus de  
 » pouvoir sur son esprit , fut des premières à  
 » partir , malgré son état de grossesse , & quoi-  
 » qu'elle fût prête d'accoucher. On trouva le  
 » Roi dans le Presbytere d'Odensala , entouré  
 » du Peuple & de plusieurs de ses Officiers ,  
 » tous consternés & pleins de compassion pour  
 » leur malheureux Maître. Il tenoit un petit  
 » coffre rempli d'argent , qu'il avoit emporté  
 » avec lui ; & il distribuoit cet argent , de sa  
 » propre main , par poignées , & indistincte-  
 » ment , vraisemblablement dans l'idée de cal-  
 » mer le ressentiment du Peuple , croyant tous  
 » les esprits soulevés. Il reprit la route de  
 » Stockholm ; & , chemin faisant , il continuoit  
 » ses libéralités. «

Les rênes du Gouvernement tomberent alors  
 des mains d'Eric ; il ne reprit qu'à la longue  
 l'usage de sa raison , encore fut-elle obscurcie

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

par intervalle : il rendit la liberté à son frere le Duc Jean, qui en abusa pour le détrôner. Comme il se souvenoit que son frere avoit assemblé les Etats pour le juger, il les assembla à son tour pour les faire prononcer sur le frere de leur Roi. Eric fut traduit au Tribunal de ses Sujets, presque de la même maniere que le fut, avant la révolution d'un siecle, l'infortuné Stuart Charles I. Il fut conduit dans le Chœur de l'Eglise de St. Nicolas, où ses ennemis, devenus ses Juges, étoient rassemblés pour porter un Jugement sur son administration. Il fut déclaré déchu de la Couronne, lui & sa postérité, & condamné à une prison perpétuelle. La maniere dont il fut traité dans sa prison, ne sauroit être plus odieuse; on le laissoit manquer de tout. On peut juger de sa situation par cette lettre du 6 Octobre 1568.

» Très-Puissant Prince, Monsieur mon frere,  
 » le Docteur Benoît, mon unique Officier, a  
 » été mis hier en prison avec mon Cuisinier.  
 » Ce sont deux Serviteurs dont je ne puis me  
 » passer pour moi & mes enfans dans la mal-  
 » heureuse condition où je suis. Si on ne nous  
 » les rend point, nous périrons de besoin &  
 » de maladie. C'est pourquoi je vous prie de  
 » les faire relâcher, pour qu'ils puissent nous  
 » servir. Dieu vous en récompensera dans cette  
 » vie & dans l'autre; & j'adresserai mes prie-  
 » res, à cet effet, à sa divine Providence. «

Le reste des jours du malheureux Eric, n'est plus qu'un tissu de douleurs courageusement souffertes. Traîné de cachots en cachots, indi-

gnement traité , privé de la douceur d'entretenir sa femme & son fils , qu'il redemande vainement à ses tyrans : seul , en proie à ses noirs ennuis , frustré même du plaisir de la lecture , unique soulagement de ses maux , il expire enfin d'une mort violente. Le poison termina les misères d'une vie passée au milieu des orages de la guerre , des intrigues de la cour , des querelles de la religion , des crimes , des remords & des horreurs de la captivité.

Tant de calamités attirent la compassion du lecteur. Il s'étonne de plaindre un Roi qui ne paroïssoit mériter que ses mépris ; & , dans cette histoire , comme dans les jeux du théâtre , l'infortuné qui succombe sous une injuste puissance , laisse , au fond de l'ame le plus tendre intérêt. Il faut avouer aussi que ce long nuage de fautes , d'imprudences , de cruautés , laisse briller quelques rayons de jugement , de générosité & de clémence. Eric veut quelquefois le bien , il se repent de ne l'avoir pas toujours fait , il prend des engagements avec lui-même pour un avenir plus heureux , il pardonne , il tâche de réparer des outrages que malheureusement un homme sensible & généreux ne pardonne pas même à son Souverain. Tout ce qu'on peut lui reprocher tient au vice de son éducation. Les Savans à qui elle fut confiée , ignoroient l'art de dompter ce naturel bouillant , de le guérir du tourment de l'inquiétude & de la défiance , & de lui apprendre à gagner doucement les esprits dont il soupçonnoit la fidélité.

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

Pour donner une juste idée d'Eric , qui fut peut-être aussi malheureux que coupable , nous transcrirons un morceau précieux ; c'est une lettre du Ministre François Daulé , conservée dans la Bibliothèque de la Reine Douairière de Suede , dans laquelle ce Ministre , qui résida long tems en Suede & en Danemarck , rendit compte ainsi de ce qu'il pensoit de Gustave & d'Eric. La lettre est du 23 Janvier 1576. » Le Roi Gustavus a fait de si hautes » & mémorables entreprinses & si prudentes » conduites à une très-heureuse fin , qu'on le » doit tenir & estimer ung très-vertueux & » magnanime Prince. Aussi il a heureusement » regné 42 ans. Il a laissé quatre filz & cinq » filles. Eric , son premier filz , lui a succédé » au Royaulme. Il est à présent prisonnier. » J'ai souvent conféré avec lui de plusieurs » affaires ; je vous prometz , Sire , qu'il estoit d'ung très bon jugement. Il comprenoit » facilement ce qu'on lui proposoit & l'expliquoit » fort disertement & promptement ; & il avoit » plusieurs autres vertuz. Vrai est-il qu'il étoit » fort subionneux ; aussi il a toujours été nourri » en crainte à cause de sa belle-mere ; d'avantage il avoit de très-pernicieux & malignz Ministres , qui par calomnies , détractations , faux rapportz & semblables artifices , lui rendirent les principaux Seigneurs si suspects & si odieux , qu'il en fit mourir quelques-uns , dont sa ruine s'est ensuivie ..

Cette Histoire , intéressante pour le fonds , offre encore des détails piquants & curieux :

Au commencement , tout ce qui regarde l'Angleterre est absolument neuf ; les pratiques secretes des Princes qui prétendoient à la main d'Elisabeth , les demi-refus de cette Princesse , & sur-tout une lettre qu'elle écrit à Marie sa sœur , attacheront la curiosité. Cette lettre apprendra que cette Reine si impérieuse , si hautaine , & souvent si terrible , avoit su , quand une autre tenoit le sceptre , plier sous l'autorité avec l'humble souplesse d'un courtisan. Elisabeth , assez mécontente de l'Ambassadeur Suédois , avoit prétexté , pour ne le point écouter , sa dépendance absolue de la Reine ; & Marie , à son tour , avoit chargé le Chevalier Pope de féliciter Elisabeth de cette marque d'affection.

» M A C H E R E S Œ U R ,

» Quelque grande que soit la disgrâce dans  
 » laquelle je suis tombée auprès de Votre  
 » Majesté ; je la supplie de croire que dans  
 » le fond de mon cœur , je ne l'ai encore  
 » attribuée qu'à ma malheureuse étoile ; &  
 » quand mes chagrins auroient été mille fois  
 » plus cuisans , ils n'auroient jamais pu me  
 » faire perdre de vue le zele & le respect  
 » que je dois pour toujours à Votre Majesté.  
 » Le sang qui met entre nous une liaison si  
 » étroite unit aussi mon bonheur au vôtre ;  
 » & en qualité de votre sujette & servante ,  
 » j'ai voué une parfaite soumission à l'auto-  
 » rité royale de Votre Majesté. La réponse

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» que j'ai faite à l'Envoyé de Suede , n'est  
 » donc autre chose que l'effet de mon de-  
 » voir , auquel j'aurois manqué certainement  
 » par une conduite différente. Mais les affec-  
 » tueux remerciemens que Votre Majesté a  
 » daigné me faire porter par Pope , sont le  
 » fruit de l'excellent cœur de Votre Majesté ,  
 » & un acte de bonté qui ajoute encore à mes  
 » obligations. Je supplie Votre Majesté d'être  
 » bien persuadée que dès le temps où j'ai  
 » commencé à me connoître & à former  
 » mes premieres pensées , mon invariable ré-  
 » solution a été d'aimer dans Votre Majesté  
 » autant une Reine qu'une tendre sœur. Je ne  
 » varierai jamais dans ces sentimens , mais je  
 » regarderai comme les plus heureux momens  
 » de ma vie , ceux qui me fourniront l'occa-  
 » sion d'exprimer avec quel profond respect  
 » je serai éternellement de Votre Majesté la  
 » sœur & servante *ELISABETH.*

» *A Herfeld , le 26 Février 1558 «.*

On ne fera pas moins content de lire une  
 autre Lettre du Duc Charles à Jean l'Usurpa-  
 teur , qui ne rougissoit pas de poursuivre en-  
 core après sa mort , un frere qu'il avoit dé-  
 trôné.

» *Lettre du Duc Charles au Roi Jean sur la sé-  
 » pulture du Roi Eric.*

» De Ségersfeu , le premier Avril 1577.

» Très-Puissant & Sérénissime Roi , très-



» cher Seigneur & frere , nous avons reçu la  
 » Lettre de Votre Majesté , concernant les  
 » obseques précipitées de notre frere , le Roi  
 » Eric ; & elle nous a appris quel convoi son  
 » corps a eu d'Eurby jusqu'à Westeros. Il  
 » nous paroît qu'on auroit pu rendre plus  
 » d'honneurs au corps mort de feu notre Fre-  
 » re , & qu'il auroit été convenable de le gar-  
 » der plus long-tems sur terre , afin qu'un plus  
 » grand nombre de parens eussent eu le tems &  
 » la facilité de délibérer avec Votre Majesté ,  
 » & de prendre des mesures pour que cette  
 » cérémonie se fit d'une maniere plus décente  
 » & plus honorable pour nous tous ; d'autant  
 » qu'Eric étoit sacré & couronné Roi de Sue-  
 » de , & aussi de race Royale. Tout le mal  
 » qu'il a malheureusement fait , n'empêche  
 » point qu'on ne lui ait obligation d'avoir fait  
 » aussi beaucoup de grandes & bonnes choses  
 » pendant son regne , comme nous l'avons déjà  
 » remarqué fraternellement à Votre Majesté ,  
 » & quoique le Roi Eric ait été notre ennemi  
 » & celui de Votre Majesté , ( ce qui est dou-  
 » loureux à rappeler & vraiment déplorable )  
 » cependant nous croyons que toute inimitié  
 » doit cesser entièrement aussi-tôt que l'ame  
 » est séparée du corps. Il n'est d'ailleurs ni  
 » honorable ni glorieux de poursuivre en en-  
 » nemi jusqu'au tombeau , un corps mort ; &  
 » le mort ne s'en embarrasse guere non plus.  
 » Mais ceux qui survivent & qui voient com-  
 » ment les choses se passent , en prennent oc-  
 » casion de mal parler des parens ; & c'est ce

» que nous aurions bien voulu empêcher au-  
 » tant qu'il nous auroit été possible, si nous  
 » eussions été consultés le moins du monde  
 » avant que notre Frere eût été porté en  
 » terre. Mais comme cela ne s'est pas fait,  
 » nous croyons être excusables devant Dieu  
 » & devant tout Chrétien, ainsi que nous nous  
 » flattons de l'être. Quant à la raison pour la-  
 » quelle Votre Majesté dit dans sa Lettre que  
 » le Roi Eric n'a point été enterré à Upsal,  
 » nous ne prétendons point la discuter, quoi-  
 » que assurément ce n'eût pas été lui faire  
 » plus d'honneur qu'il n'en méritoit, de lui  
 » donner une petite place à côté de feu notre  
 » pere, de glorieuse mémoire, d'autant que  
 » plusieurs autres y ont eu leur sépulture.  
 » Est-ce qu'on n'a pas toujours vu qu'à côté  
 » des Rois les meilleurs & les plus religieux,  
 » on a mis des idolâtres & des tyrans? On  
 » nous a dit aussi, comme un fait certain,  
 » que le lieu où le Roi Eric est déposé dans  
 » la Cathédrale de Westeros, n'est point pro-  
 » pre à servir de sépulture, & qu'il n'est en-  
 » fermé que de planches brutes & mal jointes.  
 » Mais une chose encore plus incroyable,  
 » c'est que son corps mort a été exposé pen-  
 » dant trois jours à la vue de tout le monde;  
 » de sorte que les enfans & les vieillards ont  
 » eu la liberté de l'approcher & de le tou-  
 » cher : ce qui nous paroît l'effet d'une né-  
 » gligence impardonnable de la part de ceux  
 » qui étoient présens, & qui ne devoient pas  
 » tenir le corps mort de notre frere dans un

» sépulcre ouvert, pour y servir de specta-  
 » cle au public. Notre avis est donc que le  
 » corps de notre frere, s'il étoit possible, (&  
 » nous ne présumons point qu'il puisse y avoir  
 » d'obstacle) ait une autre sépulture, ainsi  
 » qu'il appartient & convient à un Roi de Suede  
 » sacré & couronné, soit à Upsal, soit à  
 » Stockholm dans le Couvent des Moines gris,  
 » où d'autres Rois ont été enterrés. Nous y  
 » contribuerions de notre secours & assistance  
 » autant qu'il dépendroit de nous, si votre  
 » Majesté ne vouloit pas faire de nouvelles  
 » dépenses pour cet objet. « Cette piece ori-  
 » ginale confirme le jugement impartial que  
 l'histoire porte d'Eric.

On se fera peut-être demandé en parcou-  
 rant l'analyse de cette Histoire, ce que devint  
 le malheureux fils d'Eric ; il essuya long-tems  
 une destinée aussi rigoureuse que celle de  
 son pere, & jouit enfin d'un sort plus doux.  
 » Voici le détail de ses aventures. Son fils  
 » qui avoit été désigné successeur au Trône,  
 » fût enlevé par les amis secrets d'Eric, qui  
 » le transporterent hors du Royaume, pour  
 » le mettre à l'abri des persécutions du Roi  
 » Jean, dont on ne pouvoit le garantir que  
 » par ce moyen. Il fut instruit chez les Jéui-  
 » tes dans la Religion Romaine. Il parloit plu-  
 » sieurs Langues, & il acquit une grande ré-  
 » putation parmi les Savans ; mais il courut  
 » le monde avec une fortune variée & le  
 » plus souvent contraire. Il languit long-tems  
 » dans l'indigence, & se vit réduit plus d'une

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fois à la cruelle extrémité de mendier pour  
 » vivre. Dans cette détresse , il se fit connoi-  
 » tre à la Cour de Pologne , où il reçut quel-  
 » ques secours de la Princeesse Anne , sœur de  
 » Sigismond. Le Roi Jean l'obligea enfin à se  
 » faire Moine , & lui procura un Evêché ;  
 » afin que ses ennemis ne pussent aisément  
 » se servir de lui comme d'un prétendant au  
 » Trône de Suede. Il reçut pendant quelque  
 » temps les revenus d'un Abbaye assez impor-  
 » tante en Pologne ; & ces revenus l'aiderent  
 » à vivre à Thorn. En 1584 , les amis d'Eric ,  
 » & sur-tout les étrangers , qui , sous son re-  
 » gne , avoient vécu dans le Royaume , vou-  
 » lurent venger la mort de ce Prince , & faire  
 » monter le fils sur son trône. Ils s'adresserent  
 » à Henri III , Roi de France , pour obtenir  
 » une flotte & des munitions de guerre. Ils  
 » promettoient , qu'en considération de ce ser-  
 » vice , le Royaume de Suede seroit comme  
 » un fief dépendant de la couronne de France ,  
 » mais cette tentative n'eut point d'effet (\*).  
 » On a lieu de croire que le Danemarck &  
 » la Russie intriguerent aussi pour ce Prince.

---

(\*) Nous avons donné dans le Journal d'*Avril* 1775 ,  
 pag. 97 , des détails sur ce projet ; M. Celsius a con-  
 signé dans les *Mémoires* de la Société Royale des Scien-  
 ces d'Upsal , la requête en Langue Françoisse présentée  
 à Henri III ; & c'est d'après le Mémoire même de  
 l'Académicien , que nous avons fait connoître cette  
 Piece singuliere qui sembloit devoir préparer une révo-  
 lution en Europe.

» Un certain *André Lorich*, que le Roi Jean  
 » fit secrètement arrêter en Prusse, & qu'on  
 » amena en Suede, où il fut exécuté, fit,  
 » dans son interrogatoire, divers aveux qui  
 » paroissent confirmer cette opinion. Enfin,  
 » sa condition devint meilleur par les bontés  
 » du Czar, qui lui donna un revenu de Prin-  
 » ce, en lui promettant de le marier à une  
 » Princesse Russe, de lui faire rendre la cou-  
 » ronne de son pere. Il eut une seule fois,  
 » dans ce tems-là, la satisfaction de voir sa  
 » mere à Revel. Ils confondirent leurs larmes  
 » en s'embrassant; mais il se séparèrent aussi-tôt.  
 » Ce vertueux Prince, malgré la rigueur du  
 » sort qu'il éprouvoit, résista à toutes sortes  
 » d'invitations & de promesses, & on ne put  
 » le décider à entrer dans aucune trame contre  
 » sa patrie. Sa constance fut telle, à cet  
 » égard, qu'on cessa de le tourmenter. Il mou-  
 » rut en 1607 à Cassin, où il fut enterré  
 » hors de la ville, sans aucune distinction,  
 » quoique le Czar eût donné des sommes  
 » considérables, pour qu'on lui fit de magni-  
 » fiques obsèques «.

Nous terminerons cet Extrait par deux pas-  
 sages intéressans, qui feront connoître l'esprit  
 du siecle dans lequel vivoit Eric.

Le Duc Jean, son frere, celui qui le pré-  
 cipita du trône, demandoit en mariage la sœur  
 de Sigismond, Roi de Pologne. Le grand Prince  
 de Russie, Ivan, la recherchoit aussi : mais,  
 dit l'Historien, » ce rival n'étoit pas à craindre,  
 » Sigismond lui ayant prescrit des conditions

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» très dures, parce qu'il lui répugnoit de livrer  
 » sa sœur entre les mains d'un Barbare. Les  
 » Polonois, qui eux-mêmes, en ce tems-là,  
 » n'étoient guere plus délicats dans leurs  
 » plaisanteries que les Russes, firent empailler  
 » un cheval blanc, & l'envoyerent à Moscow  
 » en habits de femme, pour montrer combien  
 » ils méprisoient Ivan & sa Cour. «

Affurément les tems sont bien changés !

L'autre trait a rapport à un usage qui paroît avoir eu lieu de tous tems dans le Nord, & dont les Historiens font honneur à Pierre Premier, comme l'ayant emprunté des Romains. Le voici.

L'Amiral Bagge ayant détruit la flotte Danoise, le Roi Eric lui accorda les honneurs du triomphe. » L'Amiral, suivant l'Historien, » marchoit le premier, revêtu d'une chaîne » d'or qui lui tomboit des épaules : il étoit » accompagné de deux Barons. Après lui, » venoient les Officiers qui avoient eu part » au combat naval, tous vêtus d'étoffes d'or. » Ensuite l'Amiral prisonnier, Brockenhusen, » avec ses compatriotes, tous la tête nue & » le bâton blanc à la main, précédés du Fou » de la Cour, nommé *Hercule*, qui jouoit du » violon. «

C'est par des traits pareils que M. Celsius a peint le génie & les usages de sa Nation, ou même ceux des Peuples qui l'avoisinent.

On reprochera, peut-être, à M. Celsius un peu de sécheresse, des longueurs, l'exposition minutieuse des petites circonstances, un air de

Differtation

Dissertation qui ralentit la marche du style & des événemens. Mais il ne faut pas oublier que l'Auteur s'est proposé de discuter des faits que les passions avoient obscurcis , & de rendre moins odieuse la mémoire d'un Prince chargé de l'injuste haine de la postérité. On ne sauroit trop louer la noble impartialité , l'exactitude , la fidélité scrupuleuse de l'Historien. Il a écrit , à l'exemple de Tacite, *sine ira & studio quorum causas procul habebat.*

On ne peut donner trop d'éloges au jeune Traducteur , à peine âgé de seize ans , qui vient d'enrichir notre Littérature d'une suite aussi intéressante pour les révolutions de la Suede ; son style a de la force & de la précision. Il seroit à désirer que , d'après l'exemple de M. Celsius , des Ecrivains impartiaux voulussent bien rétablir la mémoire de quelques Princes malheureux comme Eric , sans avoir été peut-être aussi coupables. Henri III , Roi de France , Pierre-le-Cruel , Roi de Castille , attendent encore un Historien qui les venge du mépris & de l'ingratitude de leurs Contemporains.

( *Année Littéraire ; Mercure de France ; Avis divers.* )



---

*L' A C A D É M I E Militaire ou les Héros subalternes , nouvelle édition , revue & augmentée , avec figures , par un Auteur suivant l'Armée. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez les Libraires qui vendent les Nouveautés. 4 Parties in-12. Prix, 6 liv. broch.*

CET ouvrage a déjà eu plusieurs éditions consécutives, preuves incontestables de son succès; il est le fruit de la première jeunesse de l'Auteur qui depuis l'a corrigé avec soin. Tout le quatrième Livre est absolument neuf, & rempli de détails charmans. En général, on retrouve, dans cette production légère, le feu, le piquant, la saillie de cette ancienne & franche gaieté, qui a disparu devant les bluettes du persiflage moderne. C'est à la même plume que nous devons les *Mémoires Turcs*, le *Berceau de la France*, la *Parisfide* & quelques autres Opuscules très-ingénieux. Celui-ci présente presque par-tout une critique pleine de finesse, & qui ne dégénère jamais en amertume. L'Auteur voit les ridicules en Philosophe, & les censure en homme du monde.

Six soldats François imaginent pendant la guerre de 41 de former une *Académie*, qui se chargera de célébrer tous les faits héroïques,



trop souvent oubliés , des *Alexandres à quatre sous par jour* , comme a dit M. de Voltaire. Ils s'assembloit le verre & la plume à la main , autour d'un tambour qui leur sert de bureau , & chacun débite sa prose & ses vers , qu'un Secrétaire doit rédiger & publier. Des aventures militaires , monacales & galantes forment le fonds de l'ouvrage.

Ceux qui ne connoïtroient pas ce Roman , pourront juger du genre de gaieté qui y regne par l'*Epître Dédicatoire*. Elle est adressée au célèbre *Vacarmini* , Tambour-Major du régiment des \*\*\* , de toutes les Académies de Musique Allemande , Italienne , Bohémienne , Suisse , & Pensionnaire de l'Hôtel des Invalides. On assure dans une Note que ce *Vacarmini* a mis tout l'Opéra d'*Alceste* en airs de tambour , ainsi qu'une bonne partie de celui d'*Orphée*. On doit les jouer en plein champ à la première revue. Quoi qu'il en soit , voici la dédicace.

» J'aime , mon cher camarade , la célébrité ;  
 » & comme je ne connois personne qui ait fait  
 » plus de bruit que toi dans le monde , je  
 » prends la liberté de mettre ce petit ouvrage  
 » sous ta bruyante protection . . . . .

» Pour réveiller l'attention du Public , sois  
 » donc pour moi , mon ami , la trompette de la  
 » Renommée : tambourine ce petit ouvrage  
 » aux toilettes de nos Belles , aux foyers de  
 » nos Spectacles , aux bureaux de nos beaux  
 » esprits. Si tu bats en sa faveur , son succès  
 » peut-il être incertain ?

» J'avois autrefois quelques amis dans la

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Littérature ; mais aujourd'hui l'amitié y joue  
 » un si petit rôle, depuis que la cabale, l'in-  
 » trigue & l'envie en sont devenus les tyrans ,  
 » qu'il y faut peu compter. Il y a d'ailleurs si  
 » long tems que je ne voyage qu'*incognito* dans  
 » la République des-Lettres, que je n'y trouve  
 » presque isolé. Tant de Nains, montés sur  
 » des échasses, y sont devenus tout-à-coup des  
 » especes de colosses ! tant d'intrus y parlent  
 » si haut, on ne fait trop pourquoi, que tu  
 » auras même de la peine à t'y faire entendre.  
 » Le Théâtre Littéraire ressemble assez à celui  
 » de l'Opéra. *Le bon sens étouffé* est la Tragé-  
 » die nouvelle qu'on y représente tous les jours,  
 » & pour laquelle il n'y a point de relâche. »

Dans le quatrième Livre, *Parisien*, l'un des  
 Héros, qui a fait plusieurs campagnes, revient  
 dans la Capitale pour revoir sa femme, le pont  
 St. Michel & la Samaritaine. Madame *Parisien*  
 fait connoissance d'un certain *Grand-Cousin*, Com-  
 mis des vivres dans Royal-Caiffon, qui procure à  
 notre soldat divers emplois en Province. Il se  
 lasse d'y vivre, & revient encore vers sa fem-  
 me, qu'il trouve vieille, laide, & abandonnée  
 du Grand-Cousin. Après quelques réflexions  
 philosophiques de part & d'autre, on convient  
 d'établir une Académie bourgeoise sous le nom  
 de *Café des Systèmes*. Les membres de ce nou-  
 veau Lycée choisis, on s'assemble & l'on pro-  
 pose des projets de finance, *qui seront vraisembla-  
 blement les derniers*, dit l'Auteur ; *car après ceux-  
 ci, il faut tirer l'échelle*. Amusons-nous un ins-  
 tant du premier. C'est *Parisien* qui, après que les

Académiciens se sont communiqué leurs idées respectives sur les finances, *mises à tant de fauces depuis quelques années*, demande pourquoi il n'y mettroit pas aussi *son grain de sel*.

» Il y a vingt millions d'habitans en France,  
 » dont un million à Paris. Or si je trouve à  
 » percevoir dans la Capitale seulement, trente-six  
 » millions par an, cela fera au total sept cents-  
 » vingt millions de revenu annuel, ce qui  
 » est fort honnête. M. D\*\* a été à huit cens;  
 » mais il est très-libéral du bien d'autrui : en  
 » fait d'impositions, il faut aller bride en main,  
 » & garder une poire pour la soif.

» Cet Auteur, des plus simples, ne veut  
 » que deux sortes d'impositions, *la Taille réelle*  
 » & un *Droit de franchise*. Plus simple encore  
 » que lui dans mon plan incomparable, avec  
 » la seule *Taille réelle*, je prétends atteindre  
 » au même but. Elle sera l'impôt unique &  
 » par excellence, la Pierre philosophale finan-  
 » cière, cherchée depuis si long-tems par les  
 » faiseurs de projets.

» Toutes personnes de quelque sexe, âge,  
 » qualités & conditions qu'elles soient, entrant  
 » ou sortant les barrières de Paris, de grande,  
 » de moyenne ou de petite taille, seront toi-  
 » sées, & paieront à raison de deux sols par  
 » pied, faisant bien douze sols la toise; droit,  
 » comme l'on voit, très-modique. Or, en  
 » ne supposant tous les sujets du Roi, les  
 » uns portant les autres, que de cinq pieds  
 » de haut, cela fera bien dix sols par tête.

» D'après ce simple calcul, du million d'ha-

» bitans dont Paris est peuplé, en supposant  
 » qu'il n'en sorte & rentre que deux cens  
 » mille par jour, y compris les étrangers ;  
 » les Provinciaux & les Plaideurs de tout  
 » pays & de toute espèce, à dix sols par  
 » tête, cela fera bien cent mille livres par  
 » jour, qui valent trente-fix millions par an.

» Or, en opérant dans les Provinces d'après  
 » les mêmes principes, les dix-neuf millions  
 » d'habitans restans, réunis au million de ba-  
 » dauts, feront un revenu annuel d'environ  
 » sept cens millions, pour subvenir aux dé-  
 » penfes de l'Etat; & tous les fujets du Roi,  
 » fans distinction, feront mefurés à la même  
 » toife. Si la Noblesse pense être plus grande  
 » de moitié que la roture, il lui fera libre de  
 » payer le double & même le triple. Point  
 » de gêne à cet égard : liberté entière.

» Mais, me dira-t-on peut-être (car en  
 » fait de système, il faut répondre à tout),  
 » une foule de porte-faix, de batteurs de  
 » pavé, grands, bien bâtis, forts, robustes,  
 » dont la taille fera mieux conditionnée que  
 » la bourse, ne se trouvant point en état de  
 » payer, qu'en ferez-vous ?

» C'est où je vous attendois, Messieurs les  
 » Critiques. La toise est toute prête. Ces drô-  
 » les ont près de fix pieds : tant mieux, j'en  
 » ferai des soldats. Voilà nos campagnes dé-  
 » chargées de tirer la Milice, & nos armées  
 » recrutées à douze sols la toise. A ce compte,  
 » une armée de cent mille hommes de fix  
 » pieds, ne coûteroit au Roi qu'une soixan-

» taine de mille livres, ce qui n'est pas cher :  
 » c'est-là l'excellence, le fin, le superfin de  
 » mon système.

» Que l'on convienne de bonne-foi que  
 » rien n'est si simple, ni de plus facile exé-  
 » cution. Un Sergent à chaque barrière, sans  
 » savoir ni lire ni écrire, une toise à la main,  
 » en fera l'affaire «.

( *Journal des Dames ; Journal  
 de Politique & de Littéra-  
 ture ; Avis divers.* )

ESSAYS, &c. *Essais : sur la nature & l'im-  
 mutabilité de la vérité, en opposition à  
 la fausse subtilité & au septicisme ; sur  
 la Poésie & la Musique, par rapport à  
 la maniere dont elles affectent l'ame ; sur  
 le rire & les compositions propres à l'ex-  
 citer ; sur l'utilité du savoir classique ;  
 par M. JAMES BEATTIE, Professeur  
 de Philosophie & de Logique dans l'U-  
 niversité d'Aberdeen. In - 4to. Londres,  
 1777, chez Dilly.*

**L**E premier de ces Essais a déjà été imprimé plusieurs fois, & a fait beaucoup d'honneur au Docteur Beattie ; c'est une réfutation

des principes irréligieux que M. Hume a développés dans son *Traité de la nature humaine*. Ce Philosophe s'étant plaint dans la dernière édition de ses *Essais philosophiques*, qu'il a donnée au Public, de l'espece d'acharnement avec lequel ses adversaires ont attaqué ce *Traité*, ouvrage de sa première jeunesse, qu'il n'a jamais avoué ; M. Beattie sur qui ce reproche tombe indirectement, y répond d'une manière très-solide au commencement de cette réimpression. Il fait voir que quel que soit le mérite littéraire du *Traité de la nature humaine*, quelque peu de succès qu'il ait eu en paroissant, & de quelque poids que soient les motifs qui ont porté M. Hume à le rayer en quelque sorte du Catalogue de ses œuvres, comme une production indigne de sa plume, il n'en est pas moins vrai qu'il contient les mêmes principes que les autres ouvrages de cet Ecrivain ; qu'il a été composé dans le même esprit, quoiqu'il ait été écrit avec une plume moins exercée ; qu'il a toujours été très-estimé des Partisans de l'Auteur & de son système ; & qu'enfin rien n'étoit plus naturel que de commencer la réutation de M. Hume, par le premier de ses ouvrages, celui où l'on fait le mieux les rapports & l'enchaînement de ses principes.

Les autres *Essais* n'avoient pas encore vu le jour ; l'Auteur nous apprend qu'ils ont été lus, il y a quelques années, dans une Société littéraire formée par plusieurs particuliers instruits, & que c'est sur leurs instances qu'il s'est

déterminé à les faire imprimer. Dans celui qui a pour objet la Poésie & la Musique, le Docteur Beattie prouve d'abord que le *plaisir* est la fin principale de tous les procédés de l'Art poétique, & que l'*instruction* n'en est que la fin secondaire ; que des vers peuvent être très-poétiques sans être instructifs, & réciproquement ; que cependant l'un & l'autre est nécessaire à la perfection de la Poésie, sur-tout dans les ouvrages de longue haleine. Ensuite, à l'occasion d'un passage de Dryden, il fait sur ce Poète une digression que nous rapporterons en partie, parce qu'il est dans notre plan de nous arrêter principalement aux détails qui peuvent familiariser nos Lecteurs avec la Littérature étrangère.

» Il n'y a point d'Ecrivain moderne, dont  
 » le style soit marqué à un coin plus recon-  
 » noissable. L'énergie & l'aisance en sont les  
 » principaux caractères. Il doit la première  
 » qualité à un heureux choix d'expression ;  
 » également fortes & simples, & la seconde  
 » à une louable partialité en faveur des tour-  
 » nures primitives & des racines de la Lan-  
 » gue Angloise, dont les richesses naturel-  
 » les & le génie particulier sont plus remar-  
 » quables chez lui, que chez aucun autre  
 » de nos Poètes. Dans les Pièces correctes  
 » de Dryden, vous ne voyez point d'af-  
 » fection à employer des mots d'étymo-  
 » logie Grecque ou Latine, point d'étalage  
 » fastidieux d'épithètes, point de circonlocu-  
 » tions traînantes, &c. Son Anglois est pur,

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» simple , nerveux & clair à un degré que  
 » Pope n'a jamais passé & n'a pas toujours  
 » atteint..... Le génie de Dryden ne le por-  
 » toit point au sublime ni au pathétique. Sans  
 » doute on trouve dans ses ouvrages de beaux  
 » traits de l'un & de l'autre ; mais ce sont des  
 » élans momentanés & qui semblent acciden-  
 » tels. Il est trop spirituel pour affecter vive-  
 » ment le cœur , & trop familier pour élever  
 » l'ame. Qu'il n'ait pas eu assez de force pour  
 » atteindre à la sublimité du *Paradis perdu* ,  
 » c'est ce que reconnoissent tous ceux qui ont  
 » comparé son Opéra intitulé *The State of In-*  
 » *nocence* avec ce Poème immortel ; que le ra-  
 » lent du pathétique lui ait manqué , c'est ce  
 » que prouvent ses Traductions & ses Tragé-  
 » dies. Son Virgile est plein de vers & même  
 » de morceaux entiers de la plus grande beau-  
 » té , mais ils sont mêlés avec une infinité  
 » d'autres fort médiocres ; & il est impossible  
 » aux personnes qui jugent de l'original par  
 » la Traduction , de se former une idée con-  
 » venable de cette magnificence soutenue de  
 » style & d'harmonie , de cet heureux choix  
 » de termes & de figures , de cette douceur  
 » de sentiment & de ce pathétique d'expres-  
 » sions , qui caractérisent le Poète de Mantoue.  
 » Mais pour l'art de peindre les scènes fami-  
 » lières de la vie , pour le talent de déve-  
 » lopper des préceptes de morale dans une  
 » versification aisée & gracieuse , pour le ton  
 » & la mélodie du Poème lyrique , Dryden  
 » n'est inférieur à aucun de ceux qui l'ont



» précédé : il surpasse dans le premier genre  
 » son Maître Chaucer ; & dans les derniers , il  
 » est le rival d'Horace , dont il a imité heu-  
 » reusement les Epîtres dans sa *Religio Laici*  
 » & ses autres Pièces didactiques , & qu'il au-  
 » roit égalé dans l'Ode si il s'étoit adonné à  
 » ce genre de Poésie. En effet , que nous con-  
 » sidérons la vivacité de son expression , ou la  
 » pureté de son style ; la douceur de ses Poë-  
 » mes lyriques , ou l'aïssance & la clarté de ses  
 » Poèmes moraux ; la légèreté piquante de sa  
 » satyre , ou ses talens pour la plaisanterie ;  
 » Dryden paroît avoir pour le génie ( je ne  
 » parle point du goût , ) beaucoup plus d'affi-  
 » nité avec Horace qu'avec aucun autre Ecri-  
 » vain ancien ou moderne. Sa *Fête d'Alexan-*  
 » *dre* , pour l'énergie des expressions , la vi-  
 » vacité des descriptions , & l'heureuse variété  
 » des nombres , est supérieure aux plus belles  
 » Odes qui nous restent d'Horace ou de Pin-  
 » dare. «

» La versification de Dryden , quoique sou-  
 » vent défectueuse , a une grace & un esprit  
 » qui lui sont particuliers. Celle de Pope est  
 » plus correcte , & peut-être en général plus  
 » harmonieuse ; mais elle est aussi moins vive  
 » & moins variée. Les vers de Pope sont doux ,  
 » mais travaillés , & le plaisir qu'ils nous pro-  
 » curent est en quelque sorte troublé par l'at-  
 » tention que nous donnons à l'Art qu'il a  
 » fallu pour les faire ; ceux de Dryden sont  
 » naturels & faciles... Pope excelle par la  
 » beauté de son harmonie ; Dryden par l'ai-

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» fance de sa mélodie, & la variété de son  
 » rythme. A ce dernier égard je le préfère  
 » à tous les autres Poètes Anglois, sans en ex-  
 » cepter Milton lui-même. Jusqu'au tems où  
 » Dryden parut, aucun Poète du siècle passé  
 » n'avoit approché de l'harmonie de Fairfax &  
 » de Spenser. Tout ce qu'on peut dire de Wal-  
 » ler, c'est qu'il n'est pas dur ; & il y a peu  
 » de morceaux dans les ouvrages de Denham  
 » & de Cowley, dont on puisse en dire au-  
 » tant. Mais dans les mains de Dryden, les  
 » vers Anglois rimés prirent une nouvelle  
 » forme ; & il paroît difficile de les porter à  
 » un plus haut degré de perfection. Un des  
 » plus grands Poètes de ce siècle, M. Grai de  
 » Cambridge, m'a avoué modestement, que  
 » s'il y avoit quelque chose de louable dans  
 » sa versification, il le devoit à Dryden.

» Les Critiques ont souvent comparé en-  
 » semble Dryden & Pope, comme des Poë-  
 » tes du même ordre, & qui n'ont différé  
 » que dans les degrés de mérite. Mais, à mon  
 » avis, leur genre de mérite diffère aussi con-  
 » sidérablement. Tous les deux ont eu un ju-  
 » gement sain & une vaste intelligence. Tous  
 » deux paroissent avoir eu un esprit égal, un  
 » talent égal pour la plaisanterie, une égale  
 » étendue de connoissances ; ou si on peut dire  
 » que Dryden fut plus profond dans les Scien-  
 » ces, on peut croire pareillement que Pope  
 » fut plus verté dans les Arts. Je n'insiste  
 » point sur la différence qui se trouve entre  
 » eux en fait de correction & de délicatesse,

» & qui a été une suite de leur différente  
 » maniere de vivre. Mais, en laissant cela  
 » de côté, si Dryden a quelque avantage sur  
 » son rival par l'originalité de sa maniere, on  
 » peut assurer que Pope n'en a pas moins par  
 » la perfection de son goût; si les ouvrages  
 » de critique du premier sont plus volumi-  
 » neux, ceux du second sont plus judicieux;  
 » si les inventions de Dryden sont plus va-  
 » riées, celles de Pope sont plus régulières  
 » & plus importantes. Le style de Pope a  
 » moins de simplicité, moins de vivacité,  
 » moins de pureté; mais en même tems il  
 » est plus élevé & plus soutenu, moins par-  
 » semé d'expressions triviales que celui de  
 » Dryden; & la vivacité qu'on remarque  
 » dans les vers de celui-ci, peut être com-  
 » pensée par l'harmonie majestueuse du pre-  
 » mier. Jusques là leur mérite paroît se balan-  
 » cer. Mais si l'on suit l'opinion des Critiques  
 » qui donnent le premier rang au pathétique  
 » & au sublime, il faut convenir que Dry-  
 » den est resté fort au dessous de son illustre imi-  
 » tateur; il n'a rien fait d'aussi pathétique que  
 » l'*Epître à Heloise*, ou l'*Elégie sur une infortunée*  
 » *Lady*, ni rien de si sublime que l'*Essai sur*  
 » *l'homme*, ou la *Pastorale du Messie*. Ce der-  
 » nier ouvrage n'est qu'une imitation conti-  
 » nuelle de passages choisis; mais il décelo  
 » un talent pour imiter & un goût pour choisir  
 » dont il semble que Dryden n'a jamais été  
 » doué. A tout cela ne peut-on pas ajouter,  
 » que Pope enchérit souvent sur le pathétique

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» d'Homere, & que Dryden atténue souvent  
» celui de Virgile ?

» Les écrits de Dryden sont empreints, si  
» j'ose le dire, d'originalité, mais ils n'en sont  
» pas toujours meilleurs pour cela. Pope est  
» Imitateur de profession & par choix ; mais  
» de tous ceux qu'il copie, il y en a beau-  
» coup qu'il égale, & d'autres qu'il surpasse ;  
» & c'est un spectacle curieux de voir comme  
» il s'élève à proportion de la hauteur de ses  
» modèles. Quand il imite Denham, Bucking-  
» ham, Roscommon, & Rochester, dans sa  
» forêt de Windsor, son *Essai sur la critique* &  
» son *Poème sur le silence*, il leur est certai-  
» nement supérieur, mais il ne les surpasse pas  
» de beaucoup. Quand il travaille d'après Chau-  
» cer, il prend comme par instinct, l'aisance,  
» la simplicité & l'esprit de Dryden qu'il s'at-  
» tache alors à imiter. Dans la *Boucle de che-  
» veux enlevée*, il est autant au dessus de Boileau,  
» que l'invention des Sylhes qui voltigent autour  
» de Bélinda, est pour l'esprit & la beauté au-  
» dessus de celle des Ministres de la Mollesse, qui  
» pétrissent l'embonpoint des Chanoines, & broient  
» le vermillon des Moines (\*). Son *Héloïse* est

---

(\*) Ce raisonnement ne nous paroît pas juste ; car pour que Pope eût un véritable avantage, il faudroit prouver que Boileau auroit pu mieux faire ; les sujets que ces deux Poètes avoient à traiter exigeoient un ton, des idées & des images différentes, & en supposant que les détails du Poète Anglois soient plus agréables que ceux du Poète François, qu'en résulte-t-il ? que le premier avoit un sujet plus heureux. D'ailleurs Bélinda est l'héroïne de la *boucle de Cheveux*, & la Mollesse n'est qu'un personnage épisodique du *Lutrin*, &c. &c.

» fans comparaison plus sublime & plus inté-  
 » ressante qu'aucune Héroïde d'Ovide. Ses imi-  
 » tations d'Horace égalent leurs modeles pour  
 » l'élégance , & les surpassent souvent pour le  
 » feu & l'énergie. Il n'approche pas de Dry-  
 » den dans le style lyrique , mais quand il  
 » copie la maniere de Virgile , ou qu'il em-  
 » prunte les pensées d'Isaïe , Pope est supé-  
 » rieur non - seulement à lui-même , mais en-  
 » core à presque tous les autres Poètes. »

Les réflexions de l'Auteur sur l'imitation Poé-  
 tique , sur le choix d'une certaine nature , sur les  
 caracteres poétiques , sur le plan poétique , sont  
 en général très ingénieuses , très justes & très-con-  
 formes aux principes reçus depuis Aristote ; mais  
 ses idées sur la musique s'écartent un peu des no-  
 tions communes ; il prétend que la musique n'est  
 pas , par sa nature , un art imitatif , & qu'elle ne  
 le devient que dans de certaines circonstances. Les  
 raisons qu'il donne de son sentiment , sont au  
 moins plausibles & spécieuses. » Je conviens ,  
 » dit-il , que les regles principales & essen-  
 » tielles de la musique , sont réellement fon-  
 » dées sur la nature , comme celles de la poé-  
 » sie & de la peinture : mais du reste je vois  
 » une grande différence entre le premier art  
 » & les derniers. Si l'on me demande quelle  
 » partie de la nature est imitée dans un bon  
 » Poëme ou dans un bon tableau , je puis  
 » toujours donner une réponse définitive ; mais  
 » si l'on applique la même question au hui-  
 » tième concerto de Corelli , je ne puis ré-  
 » pondre rien de satisfaisant... Un mauvais

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tableau est toujours une mauvaise imitation  
» de la nature, & un bon tableau est nécessairement une bonne imitation ; mais une  
» musique peut être parfaitement imitative, &  
» malgré cela très-mauvaise ; elle peut aussi  
» être très-bonne sans être nullement imitative.  
» J'ai entendu dire que la *Pastorale* du huitième concerto de Corelli (qui paroît par  
» le titre avoir été composé pour la nuit de  
» Noël) étoit une imitation du chant des Anges voltigeant au dessus de Béthleem, &  
» prenant leur essor vers le ciel. Cependant  
» la musique d'elle seule ne donne point cette  
» idée ; & même avec le secours du commentateur, il faut une imagination très-vive &  
» beaucoup d'enthousiasme pour lier les divers  
» mouvemens & les modulations de cette pièce  
» avec les mouvemens & les évolutions de  
» l'armée céleste, & pour voir les Anges,  
» suivant les variations de la musique, tantôt  
» fuir, tantôt revenir, & chanter tantôt dans  
» une partie du ciel, tantôt dans une autre,  
» tantôt en deux ou trois parties, tantôt en  
» chœur, &c. Il n'est pas clair que l'Auteur  
» ait eu en vue aucune imitation, & que  
» cela soit ou non, peu importe ; car la musique n'en plaira pas moins quand on n'en  
» connoîtra pas l'objet. L'harmonie de cette  
» *Pastorale* est d'un goût si rare, d'une douceur si ravissante qu'on est transporté quand  
» on l'entend. Je ne l'appellerai pas imitative,  
» mais je dirai qu'elle est plus belle que toutes les musiques imitatives du monde.

» Les sons en eux-mêmes ne peuvent imiter  
 » directement que des sons , & les mouvemens  
 » ne peuvent imiter directement que des mou-  
 » vemens. Mais les sons & les mouvemens  
 » naturels susceptibles de l'imitation musicale,  
 » sont en petit nombre. Car d'abord il faut  
 » qu'ils s'accordent avec les principes fonda-  
 » mentaux de cet Art , & qu'ils ne répugnent  
 » ni à l'harmonie , ni à la mélodie..... En  
 » outre , la fin de toute vraie Musique , est  
 » de produire dans l'esprit humain de certaines  
 » affections ou de certaines dispositions , qui  
 » doivent toujours être d'un genre agréable.  
 » Par conséquent , l'Art Musical ne peut imi-  
 » ter , des sons ou des mouvemens natu-  
 » rels , que ceux qui sont propres à affecter  
 » l'ame agréablement. Le chant de certains oi-  
 » seaux , le murmure d'un ruisseau , les accla-  
 » mations de la multitude , le bruit d'une tem-  
 » pête , le fracas du tonnerre , &c. sont des  
 » sons qui produisent des affections agréables ,  
 » les uns par leur douceur , les autres par  
 » leur force même , & qui se concilient très-  
 » bien avec la mélodie & avec l'harmonie ;  
 » ils sont par conséquent susceptibles de l'i-  
 » mitation musicale ; mais le chant des coqs ,  
 » l'aboyement des chiens , le miaulement des  
 » chats , &c. le bruit d'une scie , le roulement  
 » d'un carrosse , rendroient la meilleure mu-  
 » sique ridicule. Le mouvement d'une danse ,  
 » la marche d'une troupe de soldats peuvent  
 » être imitées par la musique , mais l'imita-  
 » tion du trot d'un cheval seroit intoléra-  
 » ble , &c.

Il semble d'abord qu'il y a une réponse toute simple à faire à ces raisonnemens , c'est que la sphere d'imitation de tous les arts est bornée , & que chacun ne peut s'exercer que sur un certain nombre d'objets ; mais en y réfléchissant davantage on sent que cette réponse ne résout pas la difficulté ; car au moins un art imitatif doit rendre tous les objets analogues à ses procédés ; ainsi la sculpture , dont les procédés consistent à changer la surface , les dimensions & les proportions extérieures d'un bloc de marbre ou de pierre , peut imiter toutes les formes & toutes les attitudes ; ainsi la peinture qui fait ressortir par les couleurs des figures tracées sur une toile , peut imiter tout ce que l'œil peut voir dans un instant unique ; mais , suivant M. Beattie , la musique ne peut pas imiter tout ce que l'oreille peut entendre , elle n'a donc pas la même faculté imitative que les autres arts , en raison de ses procédés. D'un autre côté , toute opération d'un art imitatif est nécessairement une imitation ; une mauvaise statue n'en est pas moins l'imitation d'une figure naturelle ; un mauvais portrait n'en est pas moins l'imitation d'un homme ; mais , suivant M. Beattie , une combinaison de sons peut flatter très-agréablement l'oreille sans rien peindre à l'esprit , comme la sonate qui occasionna le bon mot de Fontenelle. La musique n'est donc point un art imitatif. Pour réfuter ce système , il faudroit prouver deux choses ; que tout son peut être imité par la musique , comme toute forme par



la sculpture, tout point de vue par la peinture; & que tout morceau de musique est une imitation, comme toute statue & tout tableau.

Dans l'Essai sur le rire, M. Beattie distingue très-positivement & avec beaucoup de précision le *risible* & le *ridicule*; tous deux excitent le rire, mais le rire produit par le dernier est toujours mêlé d'un sentiment accessoire de désapprobation ou de mépris. Il distingue aussi le rire en rire *animal*, comme celui qu'excite le chatouillement ou un mouvement subit de joie; & en rire *sentimental*, comme celui qu'excite la lecture d'un ouvrage plaisant. C'est ce dernier qui est l'objet de ses observations. La cause qui le produit n'est autre chose qu'un rapprochement adroit de choses disparates, qu'on peut joindre ensemble de quatre manieres. 1. par juxtaposition. ; 2. comme cause & effet; 3. par similitude; 4. par opposition. M. Beattie confirme cette théorie par une infinité d'exemples qui sont fort amusans à lire, mais qu'il seroit trop long de détailler.

Dans le quatrieme & dernier essai, qui a pour objet l'utilité du savoir classique, M. Beattie répond aux diverses objections qu'on a faites contre l'éducation ordinaire des Colleges, où l'on occupe les jeunes gens presque uniquement à l'étude des anciens Auteurs Grecs & Latins. Quelques bonnes raisons qu'il donne pour justifier cet usage, cependant il est difficile d'être entièrement de son avis à cet égard. Sans doute l'éducation ordinaire des Colleges est très-utile à ceux qui en profitent:

## 116 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

mais combien n'en profitent pas & ne doivent pas même en profiter ? Que deviendrait en effet la société , si tous les jeunes gens qui vont au College se prenoient de belle passion pour les Ecrivains Grecs & Latins ? Le goût des Lettres , lorsqu'il s'est nourri & fortifié pendant plusieurs années dans les exercices académiques , devient presque toujours exclusif. Combien de gens sans état , perdus pour les Arts , inutiles au public & à eux-mêmes , qui seroient de bons ouvriers s'ils n'avoient jamais eu de prix au College!

( *Monthly Review.* )

---

DISCURSOS Economicos , &c. *Discours Economiques sur l'état actuel de l'Espagne ; par don PHILIPPE-ARGENTILEYS , Avocat aux Conseils de S. Majesté Catholique. A Madrid , chez Fernandès , 1777.*

Quand une Nation commence à sentir les maux qu'elle s'est causés à elle-même en négligeant l'Agriculture , le Commerce , les Manufactures , les Arts utiles & les Arts agréables ; quand une Nation paroît fortement décidée à substituer à la langueur qu'elle n'a que trop longtems éprouvée , une activité salutaire ; quand elle se montre disposée à recevoir

avec délices les rayons du flambeau de la Philosophie , lorsqu'elle rougit des préjugés qu'elle avoit jusqu'alors respectés ; une telle Nation ou n'est plus dans la barbarie , ou elle est éclairée déjà. Tel est , à peu de chose près , l'état actuel de l'Espagne. On assure que chez elle le regne avilissant & oppressif de la superstition est passé : la fourberie n'ose plus opérer de ces prodiges contre lesquels s'est élevé avec tant de force le savant Pere Feijoo dans l'excellent ouvrage que nous avons fait connoître l'année dernière. (\*). Les délateurs gagés par l'inquisition ne sont plus écoutés , ou s'ils le sont encore par les Juges du Saint-Office , il n'est plus permis à ceux-ci de faire impunément assassiner les Citoyens , de les faire périr au gibet ou dans les flammes , au nom de l'Etre souverainement bon , qui proscriit & déteste de semblables horreurs. La voix de la raison & de l'humanité l'emportent enfin à Ségovie , à Toledé , à Madrid , &c. sur les sanguinaires conseils de l'intérêt & de l'intolérance : on applaudit sans contrainte aux Auteurs vraiment Philosophes , qui , par leurs observations , leurs avis & leurs sages instructions , engagent les Littérateurs , les Artistes , les Laboureurs à des travaux utiles , & qui ,

---

(\*) Regl<sup>a</sup> Mathematica de la Fée Humana. *Regle Mathématique de la Foi Humaine* , imprimé à Madrid en 1775, in-4°. Voyez notre Journal de Septembre 1776. page 3----25.

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

encouragés eux-mêmes par le silence auquel le Gouvernement a réduit leurs anciens persécuteurs, concourent de toute leur puissance à la félicité publique.

Nous n'entendons pas faire ici une exacte analyse des Discours de M. Leys : cù tout est également utile : le choix est trop pénible , & l'analyse ne pourroit qu'affoiblir cet ouvrage & en donner des notions très-imparfaites.

A la solidité des instructions que Don Leys donne à ses concitoyens, sur les moyens de tirer le plus grand parti possible d'un terrain, quelles que soient ses qualités; à la maniere dont il parle des différens objets utiles & lucratifs de la campagne, des mûriers, des troupeaux, du jardinage, de la chasse, de la pêche, des haras, &c. On croiroit que l'Auteur a passé sa vie à faire par lui-même des expériences à la campagne sur tous ces différens objets; mais quand il parle du commerce & de ses avantages, des moyens de l'étendre & de le rendre plus florissant, des inépuisables ressources qu'une Nation active peut retirer, soit du commerce maritime, soit du commerce intérieur, on prendroit Don Leys pour un habile Commerçant qui s'est consacré tout entier à cette utile profession. Il montre la même intelligence, lorsqu'il indique les moyens d'améliorer & de multiplier les Manufactures Nationales, & qu'il apprend aux Espagnols comment ils peuvent ajouter à leur industrie naturelle & la perfectionner, égaler par l'imitation l'industrie des Peuples voisins, les surpasser bientôt,

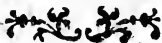
les enrichir en s'enrichissant eux-mêmes par des nouvelles découvertes, & retirer peu-à-peu, par la supériorité des ouvrages fabriqués en Espagne, le numéraire immense que l'Espagne a exporté chez l'étranger pour se procurer des étoffes ou d'autres marchandises que leurs bras engourdis ne savoient point fabriquer. Le même Auteur parle en homme d'Etat, lorsqu'il s'occupe de l'harmonie par laquelle un corps politique subsiste, & éloigne les obstacles & les abus qui nécessairement opéreroient sa chute; lorsqu'il parle de l'accord qu'il doit y avoir entre la législation & le caractère national, entre le commerce & les productions naturelles du pays, entre la nature d'un Gouvernement, & le degré plus ou moins étendu de liberté, ou les privilèges dont doivent jouir les citoyens.

Les différens *Discours Economiques* interés dans cet ouvrage, sont tous également intéressans, & ils renferment tous des leçons également utiles. Nous terminerons cet article par quelques pensées de l'Auteur relativement à l'Agriculture. Comment a-t-il pu arriver, dit-il, que cette science de cultiver la terre & de la faire fructifier, que cet art agréable, autant qu'il est utile, salubre à tous égards, & qui paroît être né avec nous; comment cette occupation qui fut celle de tous les habitans de la terre dans les premiers siècles, n'est-elle depuis si long-temps l'occupation que des hommes les plus indigens, les moins estimés, & par l'ingratitude des autres, les plus malheureux? Nos citoyens qui se croient si distingués, si respectables par

## 120 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les rangs qu'ils occupent , par le hafard de la naiffance , par les titres plus arbitraires que réels dont ils fe décorent , comment cette innombrable & inutile foule de Gentilshommes qui ne font rien pour la Patrie qu'ils furchargent , en font-ils venus à ce degré d'orgueil & de ftupidité , de méprifer l'Agriculture ? Ils croiroient que leurs nobles bras feroient déshonorés , s'ils touchoient la bêche ou la charue ; tandis que le maître du plus vafte Empire qu'il y ait fur la terre , confacre quelques jours de l'année à labourer & à semer devant fa Cour , devant les Députés des Provinces , & devant une foule de Laboureurs auxquels il donne l'exemple ? Comment nos Gentilshommes inactifs dedaignent-ils cet Art qui dans l'antiquité fut l'Art chéri des plus Grands Hommes ? Cyrus , cet illuftre Monarque de Perfe , étoit bien tout au moins auffi bon Gentilhomme que nos très-nobles Fainéans : cependant qui ne fait que Cyrus avoit planté lui même , à Sardes , un magnifique Parc ? Qui ne foit que le célèbre Curius , Général des Romains , tiroit plus de gloire de favoir bien cultiver fes champs , que d'avoir triomphé de Pyrrhus , des Samnites & des Sabins ? &c.

( *Gazette Univerfelle de Littérature.* )



TRAITÉ

*TRAITÉ de la construction des Théâtres & des Machines Théâtrales ; par M. ROUBO le fils, Maître Menuisier. A Paris, chez Cellot & Jombert fils jeune, Libraire, rue Dauphine. 1 vol. In-folio de 67 pages, & dix planches gravées. Ire. Partie. 1777.*

L'Objet que se propose l'Auteur de cet ouvrage est de remédier aux défauts & aux inconvéniens qui résultent de la mauvaise forme & du peu de commodité de nos Spectacles ; de dévoiler aux Artistes & aux ouvriers constructeurs des Théâtres, les véritables principes sur lesquels doivent être fondées la théorie & la pratique de ces sortes d'édifices, & de laisser à la postérité une idée nette & précise de nos salles actuelles de Spectacles, & des progrès que nous avons faits dans ce genre d'Architecture.

Ce Traité contiendra deux parties : la première, la seule qui paroisse, présente des recherches curieuses & intéressantes sur les Théâtres des Grecs & des Romains. On passe ensuite à l'Histoire des Théâtres modernes ; l'Auteur en indique les principales dimensions, leur plan, leur forme, leur grandeur ; il rapporte l'année de leur érection, & les noms des Architectes qui les ont construits.

*Tome XI.*

E

## 122 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le plus magnifique Théâtre dont l'Histoire fasse mention, est, sans contredit, celui que l'Edile M. Scaurus fit construire à ses frais, sous le consulat de Pison & de Gabinius, l'an de Rome 694. La Scene de ce Théâtre étoit un bâtiment à trois étages, dont le premier étoit de marbre, le second de verre ou de crystal, & le troisieme de bois doré. La décoration de cette façade étoit composée de 360 colonnes de marbre, le plus rare qu'on eût pu trouver; celles de l'étage inférieur avoient 38 pieds de haut, & les autres à proportion. On avoit placé, entre ces colonnes, trois mille statues de bronze & une infinité de tableaux, tirés sur-tout de Sicyone, qui passoit pour la plus célèbre école de Peinture de la Grece. La partie de l'édifice, occupée par les Spectateurs, étoit aussi très-richement décorée, & pouvoit contenir quatre-vingt mille personnes. Enfin les statues, les tableaux, les tapisseries & les habits des Acteurs étoient d'une si grande richesse & en telle quantité, qu'on aura peut-être peine à croire le fait suivant. Après la démolition du Théâtre, Scaurus orna de ses dépouilles sa maison de Rome, & le reste fut porté à sa maison de campagne de Tusculum. Cette dernière maison ayant été brûlée, on en estima la perte à cent millions de sesterces; c'est-à-dire, à 12, 500, 000 livres de notre monnoie; dépense énorme, & qui peut-être ne faisoit que la moindre partie de celle qu'avoit coûté la construction entière du Théâtre. Une pareille



profusion trouva, sans doute, peu d'imitateurs,  
 les uns ayant trop de raison pour s'engager  
 dans une aussi foible dépense, les autres, n'en  
 ayant pas les facultés. Curion fut de ses der-  
 niers. Voulant faire construire un Théâtre,  
 pour donner des jeux au Peuple, après la  
 mort de son pere, il en imagina un qui fut  
 aussi extraordinaire par la hardiesse de sa con-  
 struction que celui de Scaurus l'avoit été par  
 sa magnificence. » Cet édifice, dit l'Auteur,  
 » fut construit sous le Consulat de Sulpicius  
 » & de Marcellus, l'an de Rome 701. C'étoient  
 » deux Théâtres de bois, dont les scènes  
 » étoient opposées l'une à l'autre, & conf-  
 » truites de maniere qu'après avoir ôté, ou  
 » du moins reculé un peu les dernières, on  
 » faisoit tourner chaque Théâtre (qui étoit à  
 » pivot) sur lui-même, pour former des deux  
 » ensemble un Amphithéâtre, dans lequel on  
 » donnoit des combats de bêtes & de gladi-  
 » teurs. Ces changemens furent répétés plu-  
 » sieurs fois, &, comme le remarque un an-  
 » cien Auteur, on ne sauroit trop admirer  
 » la hardiesse de l'Inventeur d'un tel projet;  
 » & en même temps blâmer sa témérité, &  
 » plaindre la folie du Peuple Romain, qui  
 » fut assez insensé pour s'exposer & louer même  
 » un projet qui le mettoit en danger de  
 » périr (\*), s'il est vrai, comme plusieurs le  
 » prétendent, qu'après avoir vu les jeux sce-

---

(\*) Chacun de ces Théâtres pouvoit contenir trente  
 mille personnes.

» niques dans les Théâtres , on faisoit mou-  
 » voir ces derniers , tout chargés de Specta-  
 » teurs , pour leur donner le plaisir de ceux  
 » de l'Amphithéâtre «.

Après avoir fait connoître les Théâtres anciens , l'Auteur donne l'histoire & la description des Théâtres modernes ; il expose le plan & les dimensions de ceux de Rome , de Milan , Parme , Vicence , Venise , Modène , Vérone , Bologne , Naples & Turin : il décrit également ceux de France , d'Allemagne , d'Espagne & d'Angleterre. M. de Voltaire a dit que *les belles salles étoient en Italie , & les belles Pièces de Théâtres en France*. L'Auteur fait sur cet adage une réflexion que nous nous contenterons de transcrire.

» Le reproche que nous fait M. de Vol-  
 » taire , dit-il , pouvoit être fondé à bien des  
 » égards , il y a un demi-siècle ; mais ac-  
 » tuellement il ne peut plus guère avoir  
 » lieu , puisque nous avons en France des  
 » salles qui égalent & surpassent même en  
 » magnificence celles d'Italie. D'ailleurs est-il  
 » bien vrai que ces dernières méritent toute  
 » leur réputation , & soient portées au degré  
 » de perfection dont ce genre d'édifice peut  
 » être susceptible ? C'est ce que l'on ne fera  
 » pas aisément croire à ceux qui les ont  
 » examinées avec attention. Mon intention n'est  
 » cependant pas de déprimer le mérite des  
 » Théâtres d'Italie ; tout ce que je souhaite-  
 » rois , c'est qu'en les considérant comme de  
 » belles choses , on distinguât leurs défauts , &

» qu'on se défît du préjugé où l'on est en  
 » France d'adopter & de recevoir fans exa-  
 » men toutes les productions des étrangers ,  
 » & cela par la seule réputation qu'elles ont  
 » d'être belles , ou si j'ose le dire , par une  
 » fausse affectation de philosophie , devenue à  
 » la mode , qui , en nous portant à mépriser  
 » nos concitoyens pour louer les étrangers ,  
 » semble ne tendre qu'à éteindre en nous cet  
 » amour-propre national , si nécessaire pour  
 » former les bons citoyens & les grands  
 » hommes dans tous les genres de sciences ,  
 » tant utiles qu'agréables « .

On a long-tems disputé , dit l'Auteur , sur  
 l'avantage que pouvoient avoir les Théâtres  
 anciens sur les modernes , ou ceux-ci sur les  
 premiers , sans s'entendre , & sans s'être aupara-  
 vant rendu compte des raisons qui avoient  
 pu donner lieu aux changemens qui forment  
 les différences qu'on y rencontre. Quelques-  
 uns ont cru qu'on ne pouvoit faire des Théâ-  
 tres vraiment beaux , s'ils n'étoient parfaite-  
 ment semblables à ceux des Grecs ou des Ro-  
 mains ; d'autres n'ont vu dans ces anciens mo-  
 numens , qu'une vaine montre de magnificence  
 & de grandeur. Les uns & les autres , ajoute-  
 t-il , pourroient bien s'être trompés , mais moins  
 les premiers que les derniers . . . . Je crois qu'il  
 ne faut attribuer les changemens qu'on a faits  
 aux Théâtres , qu'à l'ignorance des siècles mo-  
 dernes , & encore plus aux révolutions arri-  
 vées dans les Gouvernemens , dans les usages  
 & dans les mœurs. L'Auteur suit ces révolu-

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tions jusqu'à la construction des Théâtres de Vicence & de Parme , sur le modele des anciens , & qu'il fallut abandonner , malgré leur beauté , leur forme & leur grandeur , parce qu'ils se trouverent en opposition avec les mœurs , les usages & la population. On ne donna aux salles que peu d'étendue à cause du petit nombre des Spectateurs , & l'inégalité des conditions amena l'usage des loges.

Si depuis les Myſteres on ſe fût appliqué à perfectionner les ſalles , peut-être , en les proportionnant au nombre des Spectateurs , ſerions-nous venus à bout de l'emporter ſur l'Italie même ; car nos premiers Spectacles avoient de la magnificence. » En 1437, Conrard Bayer , » Evêque de Metz , fit exécuter un Myſtere » de la Paſſion près de cette Ville , dans la » plaine de Veximel , où fut fait un parc d'une » très-noble façon , car il étoit à neuf étages » de haut : tout autour étoient grands ſieges » & loges pour Seigneurs & Dames , &c. En » 1536, fut conſtruit à Bourges un Théâtre » ſur les ruines de l'ancien Amphithéâtre ; il » étoit de deux étages , couvert & voilé par- » deſſus , pour garder les Spectateurs de l'in- » tempérie & ardeur du ſoleil , tout bien & » exactement peint d'or , d'argent , d'azur & » autres riches couleurs , qu'impoſſible eſt de » le ſavoir réciter. « Mais les troubles auxquels le Royaume fut livré depuis Henri II , juſqu'au regne de Louis XIV , arrêterent les progrès du goût national. Le premier Théâtre fut celui du Palais Royal , conſtruit par Jacques Mer-

cier, Architecte du Cardinal de Richelieu, en 1639. La salle étoit un quarré long de neuf toises dans œuvre. Le Théâtre étoit élevé à l'une des extrémités, & le reste occupé par vingt-sept degrés de pierres qui montoient mollement & insensiblement, & qui étoient terminés par une espece de portique ou trois arcades. Sauval, qui fait cette description, se plaint que cette salle étoit un peu défigurée par deux balcons dorés, posés l'un sur l'autre de chaque côté, & qui, commençant au portique, finissoient au Théâtre, le tout couronné d'un plafond en perspective.

Il y a apparence que ces balcons, dont se plaint Sauval, avoient gêné l'Architecte, dont le dessein étoit de faire régner le portique dans le pourtour; mais les usages, & peut-être le Cardinal, exigèrent les balcons. Cette salle, remarque M. Roubo, devoit faire un bon effet, & c'est dommage qu'après la mort du Cardinal de Richelieu, on en ait changé la disposition, pour y construire des loges à la maniere des salles d'Italie.

M. Roubo fait ensuite la description de l'ancienne Comédie Française, qui toute mesquine & imparfaite qu'elle étoit, a pourtant servi de modele aux Théâtres qu'on a construits depuis, à quelques différences près; comme si sa forme & sa disposition eussent été les meilleures.

L'Auteur passe à la description de son projet de Théâtre, dont la disposition est telle qu'on pourroit y donner divers genres de spectacles, comme Tragédies, Comédies, Opé-

ra, Concerts, Bals, & même des Fêtes publiques.

Dans ce plan, M. Roubo ne s'affujettit point aux usages actuels, il brave les préjugés qui ont retréci jusqu'à présent l'imagination des Artistes. Son Théâtre, qui seroit construit sur le terrain de l'Hôtel de Condé, seroit un édifice vaste, solide, isolé de toutes parts, au milieu d'une place, dont l'étendue répondroit à celle de l'édifice, & percée de plusieurs rues; d'une forme & d'une décoration qui annonneroient son usage; entouré de porriques, tant au rez-de-chaussée qu'aux étages supérieurs, contigus aux principales parties intérieures pour leur donner de l'air; il auroit des issues nombreuses & bien situées, des escaliers vastes & d'un usage facile. Cette salle seroit proportionnée au nombre des Spectateurs, à l'étendue des sons que forme la voix de l'Acteur: sa forme seroit telle, que tous les Spectateurs verroient, entendraient également bien & feroient partie de la décoration de la salle, que non-seulement elle conserveroit, mais qu'elle augmenteroit les sons de la voix des Acteurs, &c. M. Roubo indique tous les avantages qu'il donneroit au Théâtre proprement dit.

La décoration extérieure offre un monument majestueux, riche & commode, mais dont les détails ne peuvent être bien suivis que sur les plans que M. Roubo en a tracés.

Nous tâcherons de donner une idée de l'intérieur de la salle, qui réunit la majesté des

Théâtres anciens , & les commodités que n'ont point les salles modernes.

La partie de la salle où se placent les Spectateurs , forme un demi - cercle de cinquante-trois pieds six pouces de rayon , ou de cent sept pieds de largeur du nud intérieur des murs. Sa profondeur jusqu'au devant du Théâtre est de soixante-dix pieds.

L'intérieur de la salle est décoré d'une colonnade d'ordre composite de deux pieds de diamètre , élevée sur un socle de quatre pieds de hauteur , & ce dernier sur un soubassement de vingt & un pieds de haut , dans lequel sont placés les gradins qui doivent contenir une partie des Spectateurs ; l'autre partie est placée dans les loges que forme la colonnade & au-dessus.

La saillie de la colonnade , depuis le nud du mur jusqu'au devant du socle qui porte les colonnes , étant de neuf pieds , il ne reste que quarante-quatre pieds six pouces de distance , depuis le devant des premières loges jusqu'à l'avant-scène ; distance bien moindre que celle de nos Théâtres actuels , & qui , dans cette Salle , étant par-tout la même , met tous les Spectateurs à portée de voir & d'entendre par-tout également.

Cette colonnade est composée de dix-sept entre-colonnemens , lesquels forment autant de loges , qui ont neuf pieds de largeur d'axe en axe. Le milieu des deux dernières , c'est-à-dire , les plus proches du Théâtre , passe par l'axe de la salle , & une de leurs colonnes est en-

## 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gagée dans des parties lisses, faisant des refauts qui donnent naissance à deux tours creuses qui viennent rejoindre les colonnes de l'avant-scène dont elles occupent une partie de la profondeur. Ces tours creuses sont d'une même ordonnance que le reste de la Salle, excepté que M. Roubo en supprime les ordres, & que les décorations qu'il y substitue ne seront que peintes, ces corps devant être lisses, pour servir de repouffoir à la voix de l'Acteur. La décoration du devant du Théâtre ou de l'avant-scène, est composée de six colonnes d'ordre composite de trois pieds quatre pouces de diamètre, de trente-trois pieds quatre pouces de hauteur; elles sont couronnées par un entablement architravé, orné de consoles, & de cinq pieds de hauteur, de manière qu'il regne avec l'entablement régulier du reste de la salle.

Des six colonnes qui forment la décoration de l'avant-scène, quatre sont en face, & les deux autres en retour, en tendant au point du Théâtre prolongé, jusqu'au fond du dernier corridor de l'avant-scène; & l'intervalle que produit l'arrangement de ces colonnes forme des loges secrètes qui communiquent avec les escaliers des angles du Théâtre.

L'ouverture de l'avant-scène est de cinquante pieds, près du nud des colonnes du devant, & sa hauteur est de quarante-neuf pieds six pouces; savoir, un socle de cinq pieds, la hauteur de l'ordre & son entablement, de trente-huit pieds quatre pouces, plus, six pieds deux



pouces d'élévation , que M. Roubo a donnés au couronnement de l'avant-scene, afin de lui procurer plus de grace.

L'ouverture de cette avant-scene est très-considérable , & même la plus grande possible, du moins relativement aux usages reçus. On n'a pu la faire plus étroite , à cause de la forme du plan de la salle , qui , étant très-large , a exigé cette ouverture , afin que ceux qui sont placés dans les dernières loges , puissent voir un peu avant dans l'intérieur du Théâtre : de plus , ces grandes ouvertures sont nécessaires lorsqu'on représente de grands sujets.

La hauteur de la Salle est de soixante-quinze pieds au-dessus du sol du rez-de-chaussée jusqu'au milieu de sa voûte , qui a de hauteur vingt & un pieds trois pouces , à compter du dessus du socle qui couronne la colonnade d'ordre composite. La naissance du ceintre de cette voûte ne prend pas directement de dessus ce socle , mais de dessus le dernier rang de gradins placés au-dessus de la colonnade , de manière que sa retombée n'est que de dix - huit pieds. Il faut avoir recours au plan pour la description de la voûte.

La partie inférieure de la salle est toute remplie de gradins ou sieges , sur lesquels se placent une partie des Spectateurs.

Ces gradins sont divisés en trois parties : celle du parquet placé au milieu de la salle qui comprend un espace de trente-deux pieds de largeur sur seize de profondeur , & dont les banquettes sont parallèles au-devant du Théa-

tre. Il contient sept rangs de sieges à deux pieds de distance l'un de l'autre, y compris la largeur des sieges de dix pouces. Ces sieges ont dix-sept pouces de hauteur du plancher, élevé de trois pieds six pouces du sol du rez-de-chaussée du côté du Théâtre, & de six pieds à son extrémité opposée : ce qui donne deux pieds six pouces de pente. On y arrive par trois couloirs ou corridors qui aboutissent à un autre corridor circulaire, &c. L'inclinaison du parquet n'existe que lorsqu'il y a des sieges placés. Quand on veut réunir le parquet avec le dessus du Théâtre, on le fait descendre dans le dessous pour retirer les sieges, &c.

Les deux autres parties disposées en demicercles concentriques à la colonnade, occupent, les deux ensemble, un espace de vingt-sept pieds de profondeur. Ces deux parties de gradins sont parfaitement semblables entr'elles, & ne different que par leur étendue & le nombre de leurs issues. La première contient six rangs de gradins ou banquettes de deux pieds de largeur, de dix-sept pouces de hauteur réelle, & de onze pouces quatre lignes de hauteur apparente, le dessus d'un gradin étant plus élevé que le bas de celui qui est placé derrière, de cinq pouces huit lignes ; par ce moyen ils prennent moins de hauteur, & les pieds des Spectateurs placés sur les gradins supérieurs ne gênent pas ceux qui sont placés devant eux, & ne gâtent pas leurs habits. On arrive à ces gradins par cinq portes ou vomitoires qui donnent entrée sur

un pallier qui circule entre le premier & le second rangs des gradins qui, comme le premier, est composé de six rangs de banquettes prolongées dans la profondeur de l'avant scène, &c.

Un des changements les plus considérables que fait M. Roubo, c'est d'avoir rempli le milieu de la salle ou Parterre de banquettes parallèles au Théâtre, comme celles du parquet; & le pourtour, d'autres banquettes disposées en forme de gradins circulaires, au-dessus desquels l'ordre qui décore la Salle, prend naissance.

M. Roubo se fait une objection qui nous a d'abord frappés, c'est que le plein des colonnes est un grand inconvénient pour ceux qui sont placés au second rang des loges, & sur-tout de celles qui se trouvent sur les côtés de la salle, parce qu'il y a des instants où ils perdent de vue les Acteurs. Ce défaut, répond-il, seroit intolérable dans une petite salle, ou disposée sur un autre plan. Mais la grandeur de celle-ci réduit l'inconvénient à presque rien : de plus, ajoute M. Roubo, l'étendue de chaque loge permet aux personnes placées au second rang de s'avancer ou de reculer, de façon que les colonnes ne leur nuisent point, ou du moins très-peu. M. Roubo nous permettra de lui dire qu'il suffit qu'elles nuisent un peu, pour qu'il doive s'attacher à faire disparaître ce défaut.

Quoi qu'il en soit, cette Salle contiendra près de deux mille quatre cents Spectateurs,

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

au lieu de treize cents six qu'en contenoit l'ancienne Comédie Françoisé. Le parquet en contiendra cent quinze, les six premiers rangs de gradins, trois cents seize; les six autres rangs supérieurs, cinq cents trente-trois; la banquette au bas de la colonnade, quatre-vingt-douze; les seize premières loges, à dix-neuf personnes chacune, trois cents quatre; les dix-sept secondes loges, à dix-neuf personnes, trois cents vingt-trois; les trois rangs de banquettes au-dessus de la colonnade, trois cents personnes; dans les longs de l'avant-scène, à l'entrée des vomitoires & ailleurs, deux cents; & les jours de presse, trois cents.

M. Roubo donne ensuite le plan de son Théâtre, qui seroit plus vaste, plus commode, & mieux disposé que tous ceux que nous connoissons.

D'après les vues de l'Auteur, il paroît que sa salle de Spectacle seroit d'un accès plus facile, & qu'elle auroit de toutes parts des issues & des dégagemens très-multipliés. Il a pourvu jusqu'à la salubrité de l'air qu'on doit respirer dans cette salle; avantage bien à désirer, sans doute, dans un lieu où une multitude de personnes de tout âge & de toute complexion, forme un air, sinon destructeur, au moins dangereux, & qu'il est très-essentiel de pouvoir renouveler à propos.

Cette première partie de l'ouvrage de M. Roubo sera suivie de celle qui regarde la construction & le jeu des machines théâtrales. L'art de les faire mouvoir a été jusqu'ici une sorte

de secret, que les Administrateurs des Spectacles ne confioient qu'à un très-petit nombre de personnes. M. Roubo a eu l'adresse de le leur dérober, & d'en perfectionner la théorie. Il donnera des modeles de toutes les especes de machines, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées; il établira, sur la maniere de les diriger, des principes de mécanique applicables à tous les cas particuliers, & il fera connoître toutes les ressources dont un habile Praticien peut faire usage, lorsqu'il éprouve quelque obstacle, soit du local, soit du dérangement fortuit des machines, &c.

Cette seconde partie, fera sans retard mise sous presse, si l'Auteur obtient du public cet encouragement nécessaire pour achever des entreprises aussi importantes & aussi dispendieuses que celles-ci.

M. Roubo est déjà très-avantageusement connu du public, par la *description de l'art du Menuisier*, publiée par l'Académie Royale des Sciences de Paris.

*Journal des Sciences & des Beaux-Arts ;  
Mercure de France ; Année Littéraire ;  
Affiches & Annonces de Paris.*



TRAGÉDIE del Conte Angelo Maria d'Elci, &c. *Tragédies de M. le Comte ANGE MARIE D'ELCI, Patricien de Florence. In-8vo. avec cette épigraphe :*

Me juvat in primâ coluisse heliconâ juventâ.

*Propert. Lib. IV. El. III.*

Florence , 1777 , de l'Imprimerie de François Moucke.

Ces Tragédies , dont nous avons déjà parlé avec éloge d'après les Journaux d'Italie , sont d'un jeune Seigneur qui ne passe pas vingt-cinq ans. Nous croyons devoir faire cette remarque à sa gloire ; car si il est beau d'ambitionner & de mériter les succès littéraires , c'est sur-tout dans un rang où l'amour-propre fournit tant d'excuses à l'oïveté , & dans un âge où les passions fournissent tant de distractions à l'esprit. M. le Comte d'Elci paroît avoir un talent décidé pour la Poésie tragique , & le moindre mérite de ses deux Pièces est l'élégance facile de sa versification. On y remarque de la noblesse dans les sentimens & dans les pensées , de la justesse & souvent de la vivacité dans le Dialogue , & ce qui est un grand mérite aux yeux des connoisseurs , de la simplicité dans les plans. La

critique sans doute peut y trouver des défauts, mais ces défauts qui tiennent, les uns à la jeunesse de l'Auteur, les autres à l'enfance de l'Art, ne détruisent ni les beautés ni les espérances qu'elles donnent.

La première Tragédie est intitulée : *Narzane Regina di Persia* ; la seconde, *Manlio Torquato* ; cette dernière n'a rien de commun avec la Tragédie de la Fosse, dont le sujet est la conjuration de Manlius Capitolinus contre le Sénat Romain ; M. le Comte d'Elci a pris pour sujet de la sienne, l'action de cet autre Manlius dit Torquatus, qui voulant maintenir la discipline militaire par un grand exemple, fit trancher la tête à son propre fils pour avoir combattu sans ses ordres. Peut-être n'est-ce pas là un sujet de Tragédie ; c'est plutôt un acte de sévérité ou de barbarie, comme on voudra l'appeller, qu'une action tragique, qui doit prendre sa source dans les passions humaines, & qui ne peut intéresser que par le développement de ces mêmes passions dans de certaines circonstances ménagées avec art. De plus il semble qu'il faut une espèce de proportion entre la catastrophe & les moyens qui la préparent ou les causes qui la produisent : Aristote veut que le Héros d'une Tragédie ne soit ni absolument bon ni absolument méchant, pour que son malheur inspire la pitié sans révolter l'imagination ; mais cette condition est-elle remplie dans le cas dont il s'agit ? Le fils de Manlius, n'est-il pas *absolument bon* aux yeux du spectateur ? de quoi en effet

## 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est-il coupable ? de s'être laissé emporter par son courage , d'avoir fait une action imprudente à la vérité , mais qui dans toute autre occasion ne seroit que glorieuse. Son pere a beau parler de discipline , d'intérêt public , tous les cœurs se révoltent contre lui , c'est son fils qui est le véritable vengeur de la patrie dont il a vaincu les ennemis ; on ne voit dans ce jeune Héros qu'une victime innocente , & dans son juge qu'un barbare & un paricide. Il n'en est pas de même de l'action héroïque de Brutus si justement célébrée par les Historiens Romains , & si bien peinte dans une des plus belles pieces de notre Théâtre ; les enfans de Brutus avoient conspiré contre la patrie , c'étoient , de ce moment , des traîtres dignes de mort , & quelques vertus qu'ils pussent avoir d'ailleurs , on ne peut disconvenir que leur punition ne fût juste ; on les plaint , on plaint le malheureux pere que son devoir force d'immoler à la patrie des victimes si cheres ; on les condamne , comme lui , en pleurant ; on frémit & on l'admire : voilà le comble de l'intérêt théâtral , & si l'illustre Auteur de Brutus avoit mis plus de chaleur & de développement dans le rôle de la fille de Tarquin , pour motiver davantage la passion & l'égarement de Titus , cette Piece si fortement écrite , & si belle à tant d'égards , seroit un chef-d'œuvre de pathétique. Il est à regretter que M. le Comte d'Elci n'ait pas choisi de préférence un sujet qui lui offroit tant de beautés , avec l'avantage de suivre un excellent modele.



La Tragédie intitulée *Narzane Regina di Persia*, paroît être entièrement d'imagination. Voici un précis de la Fable. Narzane, fille de Mirase Satrape de Perse, étoit amante de Phidaspe, Général des armées Persanes; mais son pere la sacrifie à son ambition & profite de l'absence de Phidaspe occupé à une expédition contre les Scythes, pour la marier à Varane, fils du Roi Isdigerde. Dans ce haut rang où elle est montée malgré elle, Narzane se montre fidele à ses devoirs, mais elle ne peut étouffer dans son cœur, son premier penchant. Phidaspe revenu vainqueur des Scythes, trouve sa maîtresse sur le Trône, & ne pouvant lui cacher ses regrets ni son désespoir, il excite les soupçons & la jalousie de Varane qu'allarmoit déjà la froideur de son épouse. Mirase saisit cette occasion pour se venger de Phidaspe qu'Isdigerde lui avoit préféré pour le commandement de l'armée, & cherche à fomenter la jalousie du Roi; mais Varane convaincu de la vertu de Phidaspe, & trop généreux pour se défaire d'un rival par une perfidie, se borne au projet de l'éloigner de la Cour en lui donnant le Gouvernement de la Médie pour dédommagement de cette espece de disgrâce. Phidaspe s'excuse d'accepter ce Gouvernement; les soupçons du Roi s'aigrissent, Mirase envenimant les causes de ce refus, lui persuade qu'il est trahi, & le conjure de prendre soin de son honneur, de son repos, & peut-être de sa propre sûreté. Ces insinuations perfides l'emportent dans

## 140 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'esprit du Roi sur tous les autres égards : dans un mouvement de fureur , il ordonne la mort de Phidaspe , & son ordre est exécuté au moment où cet amant infortuné , vient de recevoir de la bouche même de Narzane , celui de s'éloigner de Suse pour toujours. A la nouvelle de sa mort , Narzane désespérée , laisse éclater toute la violence de son amour , & termine d'un coup de poignard une vie qui ne peut plus lui être qu'odieuse.

( *Novelle Littéraire.* )

---

*LETTRE de M. DE TRESSEOL à M\*\*\*.*

*Directeur de l'Ecole Militaire, sur l'éducation Militaire. A Paris, chez Colas, Libraire, place de Sorbonne. 1777.*

**L**E but de l'Auteur , dans cet ouvrage , est de montrer ce qui concourt à la perfection d'une Ecole Militaire. Montaigne dit *qu'il n'y a pas Maître , que deux fois au moins par jour , le besoin ne chatouille de faire un tour à l'Ecole.* M. de Tresséol commence par l'établissement d'une Bibliothèque où les Maîtres puissent aller chercher l'instruction. Il faut les mettre à portée de travailler pour l'œuvre , pour le public & pour eux-mêmes ; l'on devroit , dit-il , s'il est possible , les entourer de leur bonheur. Eh ! le travail n'est-il pas un de nos grands besoins ? C'est bien l'ami des hommes , c'est

leur consolateur. M. de Trefféol voudroit que cette Bibliothèque fût à l'usage des Eleves, & que l'établissement s'en fît avec une sorte de solemnité. Il faut qu'on voie dans leur berceau les établissement utiles croître & s'élever pour le bien de l'Etat.

L'Etude des Langues est indispensable à un officier qui se trouve obligé de voyager & de vivre chez l'Etranger. M. de Trefféol est d'avis de ne les faire apprendre aux Eleves d'une Ecole Militaire, que dans un Auteur utile à étudier en lui-même, dans des *Selecta* qui soient mis à leur portée, & relatifs à leur destination.

» Les mœurs Militaires sont, par elles-mêmes féroces, & il ne faut pas faire des fanatiques, comme l'ancienne Chevalerie, si utile à certains égards. On doit tempérer l'âpreté des armes, calmer le ferment de la bravoure par des principes d'humanité, par la politesse, les Lettres & les Arts. Lorsqu'un célèbre Philosophe répète indéfiniment à chaque page, que Lycurgue avoit banni les Arts de sa République; lorsque ses adversaires le laissent en possession d'une autorité qui peut servir à l'écraser; je me convains que les gens à système voient partout ce qu'ils ont intérêt à y voir, & que la plupart des hommes n'ont pas la force de douter de ce qu'un ton affirmatif leur atteste. Lycurgue n'avoit fermé les portes de Lacédémone, qu'à des Arts qui eussent été de pur luxe, si je puis ainsi dire, dans son

» état, aux Arts qu'il n'auroit pas pu animer  
 » de l'esprit militaire, & qui n'eussent fait que  
 » nuire dans un camp tel que l'étoit Lacédé-  
 » mone. C'étoient des étrangers qui ne de-  
 » voient point communiquer avec le Citoyen.  
 » Les Arts, amis de l'Art militaire, ce grand  
 » Législateur les reçut. La Poésie, la Musique, la  
 » Danse furent en honneur dans sa République.  
 » La Philosophie (j'en ai Platon pour garant)  
 » y étoit mieux cultivée qu'en aucun autre  
 » lieu du monde : ces Arts & ces Sciences  
 » étoient subordonnés & adaptés au génie  
 » de l'Art national.

M. de Tresséol prend de-là occasion de tracer  
 plusieurs plans d'Ouvrages qui prouvent dans  
 lui l'homme de goût, & font desirer qu'il les  
 remplisse lui-même. *Les élémens du droit de la  
 nature & des gens*, sont absolument nécessaires.  
 Il faut qu'un Militaire connoisse l'usage moral  
 qu'il doit faire de armes. Il ne lui suffit pas  
 de plonger son épée dans le sein de son en-  
 nemi; il faut encore qu'il en retire sa main  
 pure. *Des élémens de Littérature, des élémens  
 d'Histoire, tant générale que particulière*, sont  
 du nombre de ces Ouvrages. M. de Tresséol  
 présente Lacédémone pour modele d'Ecole Mi-  
 litaire. Ce qu'il dit, est sage, bien pensé,  
 écrit avec force & noblesse. « L'unité dans la  
 » variété, voilà le principe fondamental de la  
 » bonne éducation, comme la source du beau  
 » dans de certains Arts. Il ne faut pas pré-  
 » senter aux enfans un seul & unique objet,  
 » mais il faut que tous les objets que vous

» leur présentez , tendent & entraînent leur  
 » esprit vers un même but. L'éducation ordi-  
 » naire est fautive & nulle , parce que tous  
 » les moyens ne s'engrangent pas les uns dans  
 » les autres , se croisent , se combattent , se  
 » détruisent , ne se réfèrent point à la desti-  
 » nation particulière des Éleves. Chaque pro-  
 » fession doit avoir son éducation propre , comme  
 » elle a son esprit & son objet particuliers.  
 » Il y a sans doute des principes communs  
 » dans la science de former les hommes dans  
 » tous les états ; mais il ne faut pas , autant  
 » qu'il est possible , séparer l'institution de  
 » l'homme de celle du Citoyen , de celle du  
 » sujet , de celle de l'homme de telle profession ;  
 » il faut que l'Éleve d'une Ecole Militaire ,  
 » interrogé s'il est Citoyen , réponde qu'il est  
 » soldat. L'esprit d'Etat se prend mieux dans  
 » une Ecole commune. J'élèverai donc ensem-  
 » ble des Militaires , comme à Sparte ; une  
 » partie de leur éducation ne peut même être  
 » donnée autrement.

» Il étoit impossible que Lycurgue ne réussît  
 » point à former une république guerrière ;  
 » il avoit , pour ainsi dire , incorporé l'esprit  
 » Militaire dans toutes les parties & physiques  
 » & morales de l'Etat ; c'étoit l'ame univer-  
 » selle de Lacédémone. Là , tous les Dieux  
 » étoient armés ; les statues des Héros , glo-  
 » rieusement élevées dans les lieux publics ,  
 » exaltoient l'ame d'un Citoyen ; la gloire  
 » des armes retentissoit dans toutes les bou-  
 » ches ; les Arts dispoient , animoient aux

» combats ; les exercices, les Spectacles, les  
 » jeux ; les jeux, cette partie de l'éducation , si  
 » utile dans les mains d'un Philosophe , étoit le  
 » cri , l'essai , l'image de la guerre ; la ville  
 » étoit un Camp ; le Citoyen devoit , pour  
 » ainsi dire , naître soldat ». L'ame des Ele-  
 ves , en suivant ce modele , prendra d'elle-  
 même sa direction vers les armes. Dans une  
 Ecole Militaire , tous les objets , tous les arts ,  
 tous les jeux , doivent respirer la guerre. Il  
 faudroit que ces jeux fussent tous marqués de  
 l'empreinte militaire ; qu'on imitât les Grecs ,  
 dont la Gymnastique peut beaucoup servir pour  
 les exercices du corps. On néglige trop cette  
 partie de l'éducation ; on ne fait pas attention  
 que c'est bien souvent à la vigueur du corps  
 qu'on doit de très-belles actions ; & voilà pour-  
 quoi Homere exalte tant le bras vigoureux  
 de ses Héros.

M. de Tresséol parle ensuite des punitions  
 qui doivent accompagner les fautes de élèves.  
 Le ressort de l'état militaire est l'honneur. Une  
 Ecole militaire doit être celle de l'honneur. Les  
 coups sont des punitions serviles , » qui avilif-  
 » sent l'ame , lors même qu'ils corrigent les  
 » défauts , si toutefois ils en corrigent , car  
 » leur effet ordinaire est d'endurcir à force de  
 » frapper... Au Japon , on ne bat jamais les  
 » enfans , quoiqu'on les accoutume à de vio-  
 » lens exercices ; & ils sont de bonne heure  
 » excellents soldats. Les enfans de Sparte souf-  
 » froient sur l'Autel de Diane , jusqu'à expi-  
 » rer sous les verges ; mais c'étoit une épreuve  
 volon-

» volontaire & glorieuse de leur magnanimité.  
 » Cet objet est dans l'éducation , de la plus  
 » grande importance , même pour toute la  
 » vie ». M. de Tresséol passe ensuite aux ré-  
 compenses ; & partant du principe qu'il a éra-  
 bli , fait voir qu'elles doivent être des hon-  
 neurs & des distinctions militaires. Nous ne  
 suivons pas ces détails ; il faut les voir dans  
 l'ouvrage même , qui renferme des vues très-  
 utiles. On a fait beaucoup de livres sur l'é-  
 ducation en général , & l'on n'a presque point  
 écrit sur l'éducation militaire. Traiter des ma-  
 tieres aussi essentielles , c'est mériter la recon-  
 noissance publique.

M. de Tresséol va faire imprimer une édi-  
 tion complète des *Œuvres* de M. Desmahis.  
 On a fort peu de pieces de cet agréable Au-  
 teur. On nous fait espérer une augmentation  
 de deux tiers de ses Ouvrages , qui n'ont ja-  
 mais vu le jour. Le goût & les talens de l'E-  
 diteur font présager de son travail un heureux  
 succès.

( *Mercur de France.* )



---

HISTORY of the Colonization of the free states of Antiquity, &c. *Histoire de la Colonisation des Etats libres de l'Antiquité, appliquée à la présente Contestation entre la Grande-Bretagne & ses Colonies d'Amérique, &c. In-4to.* Londres, chez Cadell.

**L**E but de l'Auteur, comme il l'annonce dans son introduction, est de donner à ses Compatriotes des notions plus claires & plus précises, qu'on n'en a eu jusqu'à présent, sur la nature des liaisons qui existoient chez les anciens, entre les Métropoles & leurs Colonies, pour servir de règle dans l'examen de l'importante question qui divise aujourd'hui l'Angleterre & l'Amérique. L'Auteur commence par les Carthaginois qui formoient un grand état commerçant, comme est aujourd'hui l'Angleterre, & il prouve que ces Peuples traitoient leurs Colonies précisément de la même manière que la Nation Angloise veut traiter les siennes; qu'ils mettoient des restrictions à leur commerce, qu'ils leur donnoient des loix, & qu'ils en exigeoient des tributs pour la défense commune. Les divers Traités de paix & de commerce que les Carthaginois firent avec les Romains, ne laissent aucun doute sur le pre-



mier point , & l'Histoire de la guerre civile d'Afrique permet encore moins de douter du dernier.

A l'égard des Grecs , l'Auteur distingue deux époques , l'une qui précéda , l'autre qui suivit l'invasion des Perses. Voici le résumé des faits de chaque époque , & les conséquences que l'Auteur en tire.

» Toutes les Républiques de la Grece étoient  
 » très bornées dans leur territoire , & ne con-  
 » tenoient qu'un petit nombre d'Habitans , en  
 » partie à cause du peu d'étendue de leurs  
 » domaines , en partie à cause du peu de pro-  
 » grès qu'avoient faits alors l'Agriculture &  
 » les Manufactures. Quand leurs guerres , qui  
 » étoient presque continuelles , ne consom-  
 » moient pas le superflu de leur population ,  
 » le seul moyen qu'elles avoient de se déchar-  
 » ger d'un fardeau qu'elles ne pouvoient pas  
 » supporter , étoit d'envoyer des Colonies dans  
 » des pays éloignés où ces nouvelles peupla-  
 » des pussent se défendre par leurs propres  
 » forces , & se soutenir par leur propre indus-  
 » trie. La Mere-Patrie étoit assez contente de  
 » se délivrer de cette surabondance d'habitans  
 » qui pouvoit nuire à son repos & à sa sûreté ,  
 » & elle n'attendoit aucun profit de l'établisse-  
 » ment des Colonies , parce qu'elle n'avoit pas  
 » les ressources nécessaires pour les protéger ,  
 » ou pour assurer les avantages qu'elle auroit  
 » pu en retirer. La seule liaison par conséquent  
 » qui existoit entre la Mere-Patrie & ses Co-  
 » lonies , étoit une liaison d'affection. Il en fut

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ainsi jusqu'au tems de l'invasion des Perses.  
 » Vers cette époque , les Athéniens & les  
 » Spartiates commencerent à étendre leur am-  
 » bition au-delà des bornes étroites de leurs  
 » territoires , & penserent à réduire au moins  
 » en partie , sous leur juridiction , leurs Alliés  
 » & leurs Colonies. Alors il se fit une innova-  
 » tion importante dans le système politique de  
 » la Grece. Pour entretenir de grandes flottes  
 » & de grandes armées , il fallut un trésor ,  
 » & pour fournir ce trésor , il fallut des taxes.  
 » Les Athéniens saisirent la conjoncture la plus  
 » heureuse pour se faire un revenu considé-  
 » rable , & ils y réussirent au delà de leurs  
 » vœux. Depuis la défaite de Xercès , jusqu'au  
 » commencement de la guerre du Péloponese,  
 » dans un espace de quarante années , ils im-  
 » poserent des taxes sur leurs Alliés , & prin-  
 » cipalement sur leurs Colonies , sans opposi-  
 » tion & presque sans plainte. Dans le cours  
 » de la guerre du Péloponese , qui dura trente  
 » ans , ils perdirent la plus grande partie de  
 » leurs Alliés & de leurs Colonies , mais ils  
 » continuerent à taxer ceux qui leur restoient.....  
 » De tous les autres Etats de la Grece , Sparte  
 » étoit le seul qui eût des ressources suffisantes  
 » pour exercer le même droit..... Mais la  
 » constitution de cette République s'y opposoit.  
 » On fournissoit par des contributions particu-  
 » lieres aux dépenses intérieures du Gouver-  
 » nement , & les soldats servoient sans paye.  
 » Cependant quand les Lacédémoniens , dans  
 » le cours de la guerre du Péloponese , vin-

» rent à entretenir de grandes flottes & des  
 » armées nombreuses , & à entreprendre des  
 » expéditions lointaines ; quand ensuite sous  
 » Agésilas , ils poussèrent leurs conquêtes dans  
 » l'Asie , & aspirèrent à la Souveraineté de toute  
 » la Grece , l'argent leur devint absolument  
 » nécessaire pour le succès de leurs opérations.  
 » Comment s'en procurerent-ils ? Ce ne fut  
 » pas , à la vérité , par des taxes régulières ;  
 » ce fut par des moyens équivalens quant à  
 » l'effet , quoique beaucoup plus désagréables  
 » & plus destructifs quant à la forme , par des  
 » contributions excessives qu'ils exigeoient de  
 » leurs Alliés & de leurs Colonies , par des  
 » déprédations , &c. Ils continuèrent cette pra-  
 » tique pendant plus de soixante ans , depuis  
 » le commencement de la guerre du Pelopo-  
 » nese , jusqu'à la bataille de Mantinée , où leur  
 » puissance fut presque anéantie par Epaminon-  
 » das. En un mot , l'Histoire de Grece ne nous  
 » offre aucun exemple d'un Etat , qui ayant  
 » le pouvoir de mettre des taxes sur ses Colonies  
 » ou d'en exiger des contributions , n'ait pas  
 » mis ce pouvoir à exécution.

» Ce ne fut pas ce droit que s'arrogerent  
 » les Athéniens & les Spartiates , qui fit for-  
 » mer contre eux ces puissantes ligue , sous  
 » lesquelles leur puissance succomba. Si ils s'é-  
 » toient contentés de lever un tribut raison-  
 » nable sur leurs Colonies , pour la protection  
 » qu'ils leur accordoient , ou si ils s'étoient  
 » bornés à exiger des contributions de leurs  
 » Alliés en tems de guerre , pour fournir à la

» défense commune , il n'est pas à croire qu'ils  
 » eussent allarmé la jalousie de leurs voisins ,  
 » ni qu'on leur eût jamais disputé leur droit.  
 » Mais ces Républiques , en étendant leur puis-  
 » sance , ne connurent pas la modération. Leur  
 » prééminence sur les autres Etats de leur  
 » Contrée , leur inspira une ambition démesu-  
 » rée , & elles aspirèrent ouvertement l'une  
 » après l'autre , à la Souveraineté de la Grece.  
 » Les Spartiates allarmés par la puissance des  
 » Athéniens , réunirent contre eux toutes les  
 » autres Républiques , & abaissèrent Athenes  
 » pour s'élever sur ses ruines. Epaminondas  
 » rendit aux Lacédémoniens tout le mal qu'ils  
 » avoient fait aux Athéniens , & enfin les Ma-  
 » cédoniens détruisirent pour toujours la puis-  
 » sance & la liberté de la Grece. «

En parlant des Romains , l'Auteur distingue  
 aussi deux époques , l'une antérieure à la loi  
 Julienne , & l'autre postérieure. Les Colonies  
 Romaines de la première époque étoient for-  
 mées de Romains émigrans , & situées en Ita-  
 lie ; elles avoient pour but de soulager la Ca-  
 pitale surchargée d'habitans , elles étoient  
 soumises à tous les droits de la Souveraineté  
 & à toutes les précautions d'une autorité dé-  
 fiant ; on en tiroit des troupes & des tributs ,  
 & on avoit soin d'empêcher qu'elles ne de-  
 vinssent trop nombreuses ou trop puissantes. Les  
 Colonies de la seconde époque furent admises  
 par la loi Julienne , au partage de la Souve-  
 raineté , & distribuées dans les Tribus ; & l'Au-  
 teur remarque que ce fut une des principales  
 causes de la subversion de la République.

En appliquant ensuite tous ces faits à la querelle de l'Angleterre & de ses Colonies, il se borne à trois chefs principaux; il montre premièrement que les Colonies d'Amérique ont tenu la même conduite que les Colonies rebelles de l'antiquité, dans les mêmes circonstances, lorsqu'elles se sont crues assez fortes pour soutenir leur revolte; secondement, que le droit de taxation que la Grande-Bretagne réclame sur ses Colonies, est appuyé sur la pratique constante des Carthaginois, des Grecs & des Romains; troisièmement qu'aucune des Colonies de l'antiquité ne fut admise au partage de l'autorité dans la Mere-Patrie, jusqu'à l'époque où les Colonies Romaines jouirent du Privilege de la loi Julienne. Il est aisé de voir que l'Auteur est favorable à l'administration, mais, comme le remarque fort bien un Journaliste Anglois, ce n'est plus la question de droit qu'il s'agit de décider, c'est la question de fait. (\*)

( *Critical Review.* )

---

(\*) M. Grosley, dans l'édition en trois volumes de l'Ouvrage qui a pour titre *Londres*, a traité aussi cette question intéressante; mais sous un autre point de vue que l'Auteur Anglois. Il ne faut pas s'étonner si les conséquences que les deux Auteurs tirent des faits historiques, sur lesquels ils s'appuient, sont diamétralement opposées. Voyez le Journal de Septembre, 1775, page 51, & suivantes.

---

*LETTRES sur l'Origine des Sciences & sur celles des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire par M. BAILLY ; & précédées de quelques Lettres de M. de Voltaire à l'Auteur.* A Londres, chez Elmsly ; & à Paris, chez les Freres Debure, Libraires, quai des Augustins. In-8vo. Prix broché, 2 li. 8 sols. 1777.

**E**N rendant compte au mois d'Avril de l'année dernière (\*) de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, par M. Bailly, nous observâmes que, dans le IVe. Livre de son excellent ouvrage, il penchoit beaucoup à croire que les lumieres sont venues du Nord, contre le préjugé reçu, que la terre s'est éclairée comme elle s'est peuplée, du Midi au Nord. (\*\*) Les preuves qu'il donnoit de son opinion étoient toutes ingénieuses & séduisantes ; elles entraînoient l'esprit des Lecteurs, & c'est cette opinion qui a donné lieu à l'ouvrage très-estimable que nous annonçons. » On n'a point eu intention, dit

---

(\*) Page 39 --- 58.

(\*\*) Page 47.

» l'Auteur dans un court Avertissement, d'an-  
 » noncer des paradoxes. On a dit simplement  
 » ce que les faits ont indiqué. Ces idées nou-  
 » velles ont trouvé des Approbateurs & des  
 » Critiques.... On a imaginé qu'elles méri-  
 » toient d'être présentées séparément, & d'une  
 » manière qui, en exposant les probabilités &  
 » les preuves, répondit aux difficultés & aux  
 » objections. Comme M. de Voltaire a proposé  
 » quelques difficultés..., on s'est honoré de dis-  
 » cuter la question devant lui. Il est doux de  
 » s'entretenir avec un grand Homme ; il est  
 » naturel de lui soumettre ses idées. Les Let-  
 » tres qu'il a écrites à l'Auteur, ont été pla-  
 » cées à la tête de l'ouvrage, pour exposer  
 » ses doutes, & pour amener le Lecteur par  
 » l'intérêt du style à l'intérêt de la question dis-  
 » cutée. «

Les objections que contiennent les trois Let-  
 tres de M. de Voltaire à M. Bailly, se ré-  
 duisent à ceci. Qu'il y a long-tems qu'il a  
 regardé l'ancienne Dynastie des Bracmanes,  
 comme la Nation primitive qui a enseigné &  
 égaré le reste de la terre, en lui laissant le  
 dépôt de ses connoissances, de ses fables &  
 de ses superstitions ; qu'il est convaincu que  
 tout nous vient des bords du Gange, astrono-  
 mie, astrologie, métempsychose, &c. ; que  
 les Gangarides, à qui la nature prodiguoit tous  
 les biens, devoient avoir plus de loisir pour  
 contempler les astres que n'en avoient les  
 Tartares Kalmouks & les Tartares Usbeks ;  
 que les autres Tartares, Portugais, Espagnols,

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Hollandois, & même François, qui font venus ravager les côtes de Malabar & de Coromandel, ont pu détruire les Sciences dans ces Pays-là, comme les Turcs les ont détruites dans la Grece... , nos Compagnies des Indes n'ayant pas été des Académies des Sciences ; qu'il y a encore de vrais Savans à Bénarès, où les Espagnols n'ont point introduit l'inquisition ; qu'il ne nous est jamais venu de la Scythie Européenne & Asiatique, que des tigres qui ont mangé nos agneaux. » Rien n'est plus ingénieux, dit M. de Voltaire à M. Bailly, que ce que vous dites des premières Observations, qui n'ont pu être faites que dans des Pays où le plus long jour est de 15 heures, & le plus court de 8 « ; mais il lui semble que les Indiens Septentrionaux qui demeuroient à Cachemire, vers le 36e. degré, pouvoient bien être à portée de faire cette découverte.... A-t-on jamais vu, dit-il plus bas, un Philosophe Grec aller chercher la Science dans les Pays de Gog & de Magog ? Dans la 3e. Lettre, ce grand Homme avoue qu'il est ébranlé, & presque converti ; que tout ce qu'avance M. Bailly lui paroît d'une si vaste érudition, & appuyé de si grandes probabilités, qu'il sacrifie sans peine tous ses doutes à son torrent de lumières. Ces trois Lettres de M. de Voltaire sont, comme tout ce qu'il écrit, pleines de traits heureux & piquans, & elles donnent de l'ouvrage de M. Bailly, l'idée que nous en avions conçue. Passons aux preuves de ce Savant Académicien, au sujet de son *Système sur*



*L'origine locale des connoissances humaines* : elles sont contenues dans 10 Lettres qu'il a écrites à M. de Voltaire.

M. Bailly, dans sa premiere Lettre, après avoir dit qu'on va aujourd'hui à Ferney, comme on alloit jadis à Bénarès, chercher des connoissances, convient de la longue existence des Indiens, & des lumieres qu'ils ont eues ; mais ces lumieres y étoient-elles nées ? Ont-elles pu naître également à la Chine & dans la Chaldée ? Voilà, dit-il, une grande question qu'il ne me paroît pas impossible de résoudre. Nous serons d'accord, en distinguant les époques. Je remonte au-delà du terme où vous vous arrêtez. » Si je n'avois à cœur l'interêt de la vérité, ajoute-t-il, je n'aurois garde d'entrer en lice avec mon Maître. » Mais la chose ne doit pas même être considérée sous ce point de vue ; il n'y a point ici de combat, ni de dispute littéraire ; c'est un entretien tenu dans l'Académie, où Platon préside, & où le disciple du Philosophe propose des doutes pour recevoir des leçons. »

Après ces préliminaires, M. Bailly entre en matiere. Il est d'accord avec M. de Voltaire, sur les faits astronomiques qu'il a réunis dans son ouvrage, sous le point de vue le plus propre à montrer la marche & les progrès de l'esprit humain ; ils ne diffèrent que sur quelques idées qui sont le résultat de ses recherches, & qu'on peut considérer comme la base de l'édifice.... Il demande à distinguer ce qu'il

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

a établi comme vérité , de ce qu'il a proposé comme conjecture.

A l'égard de ce qu'il a dit de l'astronomie connue à la Chine , dans l'Inde , dans la Chaldée , où il trouvoit plutôt les débris que les élémens d'une Science , il fait à M. de Voltaire la question suivante. *Si vous voyez , Monsieur , lui dit-il , une maison de Paysan bâtie de cailloux mêlés à des fragmens de colonne d'une belle architecture , ne concluriez - vous pas que ce sont les débris d'un palais construit par un Architecte plus habile & plus ancien que les habitans de cette maison ? ...* C'est par le même raisonnement qu'il a pensé que les Peuples de l'Asie , héritiers d'un Peuple antérieur qui avoit des Sciences , ou du moins une astronomie perfectionnée , ont été dépositaires de ses connoissances , & non pas inventeurs.... Il a ajouré que certains faits astronomiques appartenoint à une latitude assez haute dans l'Asie ; ce qui pourroit indiquer la patrie du Peuple primitif. Voilà ce qu'il a annoncé comme vrai ; mais lorsqu'il a dit que les Sciences nées à cette latitude septentrionale , étoient descendues vers l'Equateur , pour éclairer les Indiens & les Chinois , & que les lumieres étoient venues du Nord vers le Midi , il n'a pas donné cette conclusion comme une vérité démontrée , mais comme une opinion très-probable. Et c'est ce qu'il appelle son Roman philosophique , fondé principalement sur ce que la plupart des Fables anciennes , considérées physiquement , semblent appartenir au Nord de la Terre , que

leurs explications réunies paroissent indiquer les habitations successives du genre humain, & la marche du Pôle vers l'Equateur, en cherchant la chaleur, & des jours plus égaux.

La considération des usages, coutumes, mœurs, naturel des Chinois, est un des premiers obstacles que trouve M. Bailly à croire ce Peuple inventeur. Tout ce qu'il rapporte sur ces différens points est tiré des meilleurs Mémoires que nous ayons. La nature, dit-il, est comme une place forte assiégée depuis le commencement du monde ; nous tentons d'en forcer les retranchemens, & les hommes se succèdent en montant sur les épaules les uns des autres ; mais il ne voit pas que les Chinois aient usé des avantages de ceux qui viennent les derniers ; il en conclut qu'en aucun tems ils n'ont eu le véritable esprit des Sciences, & , pour trancher le mot, qu'ils ont été depourvus de génie ; leurs ouvrages ne contiennent aucune connoissance des causes... Ce sont des gens qui vont à tâtons dans un lieu inconnu, sur des indications qui leur ont été données ; ils n'ont pas plus inventé l'Optique... Son opinion est que Fohi, étranger, apporta dans la Chine les premiers principes de l'astronomie, & des autres connoissances ; qu'il les instruisit en regnant sur eux, & il le croit parce que les traditions le disent, parce qu'il reste de ce Législateur le fameux *Koua*, dont l'explication est la base de l'*Y-king*, le premier des cinq Livres canoniques ; enfin, parce qu'il a laissé une grande vénération après lui.

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La seconde Lettre regarde les Perses, les Chaldéens & les Indiens. Je crois avoir démontré, dit-il, que l'Empire des Perses, & la fondation de Persépolis remontent à l'an 2209. avant J. C. Diemschid, qui bâtit cette Ville, y établit son Empire le jour même où le Soleil passe dans la constellation du Bélier. Ce jour fut choisi pour commencer l'année; & il devint l'époque d'une période qui renferme la connoissance de l'année solaire de 365 jours  $\frac{1}{4}$ . On retrouve donc encore, à la naissance de cet Empire, l'astronomie très-avancée. Un Peuple naissant ne consacre point la fondation de sa première Ville par l'observation des phénomènes célestes; d'où il conclut qu'il y a là encore une Colonie sortie d'un Pays trop peuplé, descendant vers un pays plus tempéré & plus fertile, y apportant ses Arts & ses connoissances; enfin, que Diemschid & son Peuple lui paroissent étrangers à la Perse, comme Fohi dans la Chine. Il trouve aussi chez les Chaldéens une astronomie perfectionnée, mais antérieure à la première époque de leur Histoire connue, & il passe aux Indiens, que M. de Voltaire a pris particulièrement sous la protection sur ce point.

Ce peuple, dit M. Bailly, est bien mieux connu, parce qu'il a plus mérité de l'être. Les Brames sont les maîtres de Pythagore, les Instituteurs de la Grèce, &, conséquemment, de l'Europe. On leur doit les dogmes de l'immortalité de l'âme & de l'unité de Dieu, &c. &c. Mais comment ont-ils mis les rêveries les plus

grossières à côté d'autres rêveries sublimes & profondes ? Comment ont-ils réuni les jeux de l'enfance à ceux de l'âge mûr ? M. Bailly en conclut que ces contradictions annoncent chez eux, comme par-tout, une philosophie antérieure & dégénérée, des préceptes d'une plus haute antiquité dont ils ont perdu l'intelligence, & qu'ils ont défigurés par les démenches de l'imagination.... ce qui prouve que les Indiens sont étrangers à eux-mêmes, & que les Brames ne sont pas des Indiens. La Langue ancienne & savante dans laquelle sont écrits les quatre Livres sacrés, & qui est entièrement inconnue & inintelligible aux Indiens, fournit encore un appui à l'opinion de M. Bailly. Cette Langue est absolument différente du langage ordinaire ; les Brames seuls l'étudient, & parmi eux un très-petit nombre peut à peine se flatter de l'entendre ; or, il demande comment il arrive que le langage primitif & commun se perde chez un peuple. Les Langues changent, sans doute, en se perfectionnant ; mais tôt ou tard elles se fixent. L'abandon total en ce genre n'est point dans la nature de l'homme ; on n'oublie pas la Langue dans laquelle on a reçu les caresses de sa mère, dans laquelle on a fait l'amour, la Langue qui nous a donné nos premières idées ; qui a exprimé celles que nous avons créées.

M. le Gentil a trouvé chez les Indiens, relativement à l'astronomie, de savantes méthodes, & des calculs exacts. M. Bailly a vu lui-même des manuscrits Indiens envoyés par

## 160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des Missionnaires, qui renferment des tables astronomiques différentes de celles de M. le Gentil. Cette variété de méthodes, dit-il, indique la richesse de la science ; mais un peuple qui fait la terre plate, qui imagine une montagne au milieu pour cacher le soleil pendant la nuit, &c. &c., n'est point l'Auteur des méthodes savantes que nous admirons.... Un peuple chez lequel on trouve une Langue riche, abondante, réservée à un petit nombre d'hommes, Langue dans laquelle sont déposés les trésors de la Philosophie & des Sciences, étranger à cette Langue, n'est point l'auteur des richesses qu'elle renferme. Il les a conservées ; mais il les a reçues.... Conséquemment, les Brames ne sont point originaires de l'Inde ; ils y ont apporté une Langue & des lumières étrangères.

Les Lettres IIIe. & IVe. établissent les conformités entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens, & les anciens peuples, dans les traditions, les usages, la philosophie & la religion, ainsi que les conformités des peuples anciens dans les sciences, & dans les institutions qui y sont relatives. Ces deux Lettres sont pleines de recherches & de faits très-curieux, & qui supposent, de la part de l'Auteur, une érudition très-vaste. Tous ces faits divers tendent tous également à faire appercevoir le peuple antécédent auquel M. Bailly suppose les vraies connoissances oubliées & détruites après lui, & à faire voir par-tout des traces d'une ignorance qui a succédé à la lumière.

La Lettre Ve. a pour objet de prouver que ces conformités ne sont point le produit de la communication ; & la Vle. que ces conformités ne tiennent point essentiellement à la nature ; qu'elles naissent d'une identité d'origine entre tous les anciens peuples , & sont les restes des institutions d'un peuple plus ancien.... Quand je verrai , dit M. Bailly , un éléphant qui ne produit pas dans la ménagerie de Versailles , j'en conclurai que c'est un animal étranger , né sous un ciel plus chaud. Quand je trouverai chez un peuple une connoissance qui n'aura été précédée d'aucun germe , ni suivie d'aucuns fruits , je dirai que cette connoissance a été transplantée , & qu'elle appartient à une nation plus avancée & plus mûre.... C'est cette remarque , ajoute-t-il , qui lui a démontré , que les peuples de l'Asie ont été dépositaires , & non pas inventeurs. Il suppose que quelque révolution détruise un jour l'état de civilisation & de lumière existant en Europe... , & qu'après un grand nombre de siècles , un savant Jurisconsulte veuille étudier les loix de cette Europe dans les fragmens & les lambeaux qui seroient restés de ses connoissances ; il verroit avec étonnement un certain nombre de loix semblables chez les Italiens , les François , les Allemands , &c. Ce Philosophe , dit il , ne trouvera point cette ressemblance dans la nature de l'homme... Si quelqu'un ose lui dire que ces loix ont été communiquées , il demandera par quel charme on a endormi la jalousie nationale , & maîtrisé les esprits au point que plusieurs peuples

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

se soient soumis aux loix d'un peuple étranger... Le Philosophe conclura de ces rapprochemens, que les peuples de l'Europe ont été primitivement asservis à un peuple qui est l'auteur de ces loix; que ces peuples, par des efforts réitérés & semblables, ont renversé le colosse qui les écrasait, &, en se formant en corps de nation libre, n'ont conservé de leur ancien joug que celui des loix auxquelles l'habitude les avoit accoutumés. Nos Lecteurs apperçoivent aisément la conséquence que tire M. Bailly de cette ingénieuse comparaison.

Avant de déterminer quel est cet ancien peuple primitif dont il retrouve par-tout la trace, il emploie sa VIIe. lettre à prouver que cet ancien peuple a eu des Sciences perfectionnées, une Philosophie sublime & sage.... L'estime de nous-mêmes, dit-il, nous trompe; nous nous croyons au haut de l'échelle, & nous n'y sommes pas. Nous croyons que personne n'y est monté avant nous, parce que le tems, qui fait disparaître les humains, efface aussi leurs traces passageres. M. Bailly parcourt dans cette lettre savante toutes les grandes connoissances morales, métaphysiques, ainsi que celles de l'astronomie, répandues chez presque tous les peuples connus; & après avoir approfondi cette Histoire intéressante de l'esprit humain, il passe dans sa VIIIe. lettre, à l'opinion qu'il a annoncée seulement comme probable, qui est celle des Sciences descendues du nord dans la partie méridionale de l'Asie. Comme c'étoit-là le



véritable point de controverse entre M. de Voltaire & le savant Historien de l'astronomie, nous nous arrêterons davantage sur cette lettre. Il n'a point été chercher, dit-il, cette lumière au pays des aurores boréales; il a trouvé des faits qui l'ont persuadé qu'elle avoit pu luire d'abord sous le parallèle de 49 ou 50 degrés. Il a pensé que ce climat étoit peut-être l'habitation du peuple détruit, dont les connoissances ont passé à ses successeurs. Cette idée, ajoute-t-il, est-elle donc si étrange? Il existe encore en Europe des pays méridionaux où les Sciences sont peu cultivées; si elles y font des progrès un jour, la lumière sera descendue du nord; ce qui est possible & naturel en Europe, seroit il donc ridicule en Asie?

Il ne s'étonne point du préjugé établi, que la terre a été peuplée & éclairée du midi au nord; il convient même qu'on a dû le croire.... Mais ce qui paroît naturel n'est pas toujours vrai.... On a dit : l'homme fut libre dans son choix; il a dû choisir sa demeure dans les pays chauds, fertiles.... En prenant possession d'une maison, on se loge dans l'appartement le plus commode; mais les hommes n'ont pas été si libres que nous le supposons; ils sont nés sous le Ciel où la main de Dieu les a placés; ce Ciel fut toujours beau, cette patrie toujours chère.... Je conçois, dit M. Bailly, comment les hommes ont pu descendre des montagnes de la Tartarie, quitter la froidure de ces climats, pour habiter les riches plaines de l'Inde... Mais je n'entends pas trop comment la po-

## 164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pulation a pu s'étendre dans un ordre contraire.. Je n'oserois proposer aux Povençaux d'aller s'établir à Pétesbourg... On ne change que pour être mieux. Je n'imagine pas, dit-il à M. de Voltaire, que les habitans de Bologne & de Florence se transportent jamais vers les glaciers de la Suisse, à moins que ce ne soit pour vous entendre.

En admettant, au contraire, que la population a commencé vers le nord, on conçoit que, semblables aux eaux qui s'amaissent sur les montagnes, & que leur poids sollicite à descendre, les hommes forcés par le besoin de vivre, attirés par la chaleur, ont quitté les latitudes élevées, pour vivifier de leur présence & de leur industrie les contrées voisines de l'équateur. .. L'Histoire ne dit rien de cette marche de la population. M. Bailly en convient; mais, dit-il, l'Histoire ne parle qu'avec les cités; elle parle du séjour des hommes, & non de leurs voyages... Elle en indique cependant quelque chose dans ce qu'elle dit des tems fabuleux. La fable de l'âge d'or est la tradition d'un voyage, & d'un premier séjour regretté dans un nouvel établissement.

Il observe que M. Court de Gebelin, dans son ingénieux & profond travail sur la grammaire comparative, a trouvé des racines communes qui réunissent les langues vivantes de l'Europe aux langues anciennes de l'Asie, débris d'une langue primitive qui fut la source de toutes les autres.

M. Bailly fortifie son système par une mul-

ritude de vraisemblances que lui fournissent  
 & son érudition, & l'art le plus ingénieux  
 de discuter une opinion. C'est sur-tout dans  
 ses vastes connoissances astronomiques qu'il  
 trouve les plus grandes ressources; & en rap-  
 pellant ici ce qu'il avoit déjà dit dans son pre-  
 mier ouvrage, il redonne à chacune des preu-  
 ves qu'il avoit employées une force nouvelle.

Convenons, Monsieur, de cette grande vé-  
 rité, dit-il : la mollesse doit céder au travail;  
 à la longue, le travail doit subjuguier le mon-  
 de; mais le travail est né dans les lieux  
 âpres & difficiles. Il lui faut une nature qui  
 invite par des promesses, & non pas une na-  
 ture qui donne sans qu'on lui demande. Il est  
 né au pays des torrens qui ravagent les cam-  
 pagnes, au pays où la chaleur est compensée  
 par les frimats, où l'une donne des espérances,  
 & les autres des inquiétudes; c'est alors que  
 l'homme déploie ses forces, parce qu'il lutte  
 contre la nature.... Vous l'avez dit vous même,  
 Monsieur, ajoute-t-il plus bas; c'est du nord  
 que sont sortis les tigres ou les loups qui ont  
 dévoré les agneaux du midi; mais considérez,  
 je vous prie, que le peuple des agneaux est  
 un peuple imbécille, & que celui des loups  
 est un peuple éclairé. Il est donc probable,  
 conclut-il, que la population, les conquêtes,  
 l'esclavage, les lumieres se sont étendues sur le  
 globe du nord vers le midi.

Les deux dernieres lettres de cette précieuse  
 correspondance ont pour objet de prouver à  
 M. de Voltaire, qui avoit écrit qu'il n'avoit

## 166 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*point lu le feu central*, que l'hypothèse de M. de Buffon sur le refroidissement de la terre est plus probable qu'on ne pense ; qu'elle n'a rien qui répugne aux loix naturelles, & surtout qu'elle est très-digne du génie de son Auteur. Il faut voir cette savante discussion dans les deux lettres qui la renferment. La 1<sup>re</sup>. démontre l'existence & l'action sensible de la chaleur propre du globe, & la 2<sup>e</sup>. défend l'opinion du célèbre Comte de Buffon, sur le refroidissement graduel de cette chaleur propre. Persuadé de la réalité de la chaleur interne, cet homme de génie a conçu qu'elle avoit dû être plus grande dans le commencement des tems, & il a conclu qu'elle diminueroit dans la suite des siècles. Le caractère du génie est de tout ramener à des idées simples. Il a considéré la terre comme un globe échauffé jadis jusqu'à l'incandescence, qui se refroidit lentement à raison de sa grande masse. Par des expériences ingénieuses sur des globes de différens diamètres chauffés & rougis, il a observé le tems du refroidissement ; il a cherché par quelle loi ce tems s'étoit augmenté dans les globes qui ont plus de diamètre ; & cette loi connue, il a osé déterminer le tems nécessaire au globe immense que nous habitons, pour descendre de l'état d'incandescence à une température habitable, & pour arriver ensuite de cette température dont nous jouissons à l'état de glace & de mort qui doit être la fin de toutes choses. M. Bailly n'entreprend point de défendre les calculs, ni la détermination des

N O V E M B R E , 1777. 167

tems, quoique le sceau du génie y soit empreint. C'est l'idée primitive qui leur sert de base; voilà vraiment l'ouvrage de M. de Buffon, dit-il; voilà l'idée qui passera, j'ose le croire, aux siècles à venir.

J'ai rendu justice, dit M. Bailly à la fin de son ouvrage, à mon illustre Confrere, sans égard ni pour cette fraternité qui m'honore, ni pour l'amitié qui nous lie; j'ai dit ma pensée, comme si M. de Buffon avoit été un Philosophe Indou. J'avoue que la chaleur propre du globe, & le phénomène de sa diminution ajoutent un grand degré de probabilité à l'opinion que j'ai proposée. Elle n'en peut trop avoir pour mériter l'adoption de M. de Voltaire; la Fable, l'Histoire, l'Astronomie, la Physique sont pour elle; il ne faut pas qu'Appollon se sépare des Muses, & leurs suffrages sollicitent le sien.

Ce que nous avons cité de cet ouvrage de M. Bailly, en suivant l'extrait qu'en ont donné les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, doit prouver, indépendamment du mérite essentiel & considérable du fond, que cet Académicien fait revêtir des graces de l'esprit, du style & du goût, les matières les plus abstraites, & qu'il est difficile de se faire lire avec plus d'attrait. Aussi, disent les Auteurs du *Journal des Beaux-Arts*, le Roman le mieux écrit, & le plus intéressant, est moins attachant que cet ouvrage.

Quelque parti que l'on prenne sur les opinions de l'Auteur, dit M. de la Harpe, on

## 168 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ne peut nier que son ouvrage ne soit celui d'un homme aussi distingué par son esprit que par ses connoissances , qui a de l'agrément & de l'imagination dans le style , qui doit plaire à ceux même qui ne seront pas de son avis. Depuis que les Savans demandent à la Nature son secret , qu'elle ne veut pas dire , chacun s'est fait tour-à-tour l'interprete de son silence , continue M. de la Harpe. Mais parmi ces Commentaires plus ou moins heureux , estimons ceux qui sans nous mettre d'accord sur le premier principe , mêlent à leurs hypotheses incertaines une foule de vérités particulières , & joignent l'amusement à l'instruction. La Philosophie a ses Fables comme la Morale : elles sont bonnes , quand elles font penser.

Le même Journaliste remarque encore qu'une des preuves de nos progrès , c'est cette foule de Livres agréables sur des matieres abstraites , que le jargon scientifique rendit long-tems inacessibles au plus grand nombre des Lecteurs. Rien n'a plus contribué , dit-il , à répandre le desir de s'instruire. Ce n'est pas qu'il faille moins de peines & de travaux qu'autrefois pour pénétrer dans le sanctuaire de la science , mais du moins on ne voit plus sur le seuil les monstres qui s'y présentoient en épouvantail , & l'on peut causer sous les portiques avec des hommes de bonne compagnie.

Quand ces Lettres ne seroient pas d'ailleurs un modele d'esprit & de discussion Philosophique , disent les Auteurs du *Journal de Paris* , elles mériteroient toujours les plus grands éloges

éloges par l'exemple d'une politesse peu commune entre deux hommes de lettres qui cherchent la vérité de bonne-foi, & qui la croient bien plus solidement établie sur l'autorité du raisonnement que sur celle des injures.

Au reste, si l'on demandoit à quoi servent ces recherches, qu'importe aux hommes la marche de la lumière & la connoissance du peuple qui a éclairé les autres, on répondroit avec un Journaliste, que c'est une révolution digne de remarque, que celle qui a plongé le genre humain dans la barbarie, après le regne de la Philosophie & des Sciences. La marche de l'esprit développé par l'exercice de ses facultés, puis arrêté, engourdi & précipité dans l'ignorance, renaissant ensuite à la lumière par la succession de ses travaux ; cette Histoire de l'homme est sans doute aussi intéressante que celle de ses passions & de ses vices. Il est donc utile de reposer la vue sur les essais de la raison, sur le développement de ses forces ; & l'ouvrage de M. Bailly exercera plus les esprits curieux, fera plus satisfaisant pour les âmes sensibles, que les Annales tristement monotones des erreurs des hommes.

Enfin, nous ne trouvons, dans les Journaux qui ont annoncé le Livre de M. Bailly, que des éloges pour ce savant Académicien. Le *Mercur* seul, a fait quelques observations que l'impartialité dont nous faisons profession nous oblige de rapporter. M. Bailly, en parlant du déluge, a cru devoir ne pas citer l'Ecriture, parce qu'elle ordonne, dit-il, de croire.

## 170 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*& qu'il s'agit ici de démontrer, ou du moins de persuader.*

Les Auteurs du *Mercur*e observent que l'Écriture, en mettant même à part tous les motifs puisés dans la foi, qui nous oblige de la respecter, renferme beaucoup de lumières propres à diriger les Savans qui étudient l'Antiquité ; & c'est, disent-ils, se priver d'un secours unique, même à titre de Savant & de Littérateur, que de la mettre à l'écart. En effet, continuent les mêmes Journalistes, qu'on lise l'ancien Testament dans tout ce qu'il contient d'historique, & singulièrement dans tout ce qui est sorti de la plume de Moïse en ce genre, on n'y trouvera rien de ce qui défigure les plus anciennes chroniques des peuples de la terre ; on n'y trouvera ni récits omanesques, ni calculs excessifs, ni chronologie incroyable, ni successions de Dieux, de demi-Dieux & de Monarques, portées de génération en génération jusqu'à des tems infinis. Moïse, antérieur de plus de 1000 ans au plus ancien Historien connu parmi les Auteurs profanes, fixe la création du monde environ à 2433 ans avant la date de sa propre naissance. Rien de si curieux & de plus vraisemblable que ce qu'il nous apprend sur la formation du genre-humain, sur sa propagation, sur ses premiers établissemens, sur les premières traces d'un Gouvernement civil, sur l'origine de l'Agriculture, de la vie pastorale, &c. & sur diverses particularités qui intéressent les Sciences & les Beaux-Arts, comme la Musi-



que, l'Histoire, la Géographie, la Médecine, l'Anatomie, & toutes les parties de la Philosophie : à tous ces égards, les écrits de Moïse & ceux des Prophetes sont un trésor d'érudition, une source inépuisable de faits & de détails instructifs pour les Savans de tout ordre. Par exemple, les mesures déposées dans le sanctuaire par Moïse, qui sont regardées comme un précieux monument, auroient, ce semble, pu être employées par l'Auteur des Lettres, & lui servir de preuves sur cet objet.

Quant à cette idée que l'Europe sera peut-être inconnue dans l'avenir, les mêmes Journalistes ne croient pas qu'elle soit généralement adoptée : ils seroient plutôt portés à croire que lors même que la moitié de l'hémisphère seroit engloutie, les connoissances seroient conservées par celle qui subsisteroit, grace à l'Imprimerie ; aussi ne peut-on regarder que comme hasardée l'opinion ; que peut-être un jour l'Europe sera entièrement inconnue. Nous ne détaillons pas, disent-ils, les preuves qui établissent que tous les anciens Empires, tels que la Chine, l'Egypte, la Grece, &c. ont commencé par les montagnes ; & nous nous bornerons à observer que la division du Zodiaque en 12 signes, remontant à l'an 4600 avant Jesus-Christ, correspondant par conséquent au tems d'Adam, à peu-près, en comptant 3000 ans de Jesus-Christ au déluge, & 1600 ans entre Adam & le déluge. Quant à notre arithmétique, continuent les Journalistes, elle s'arrête à dix, parce que nous

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'avons que dix doigts, & que tous les Peuples ont compté par leurs doigts. Les chiffres des Romains s'arrêtoient à cinq, parce qu'ils ne comptoient que les doigts d'une main.

Les Lettres de M. Bailly viennent de trouver un adversaire qui admet, il est vrai, l'existence d'un peuple primitif, qui a éclairé les autres peuples, mais il le place dans une région bien éloignée de l'Asie. Ce nouvel adversaire qui se présente dans l'arène, est M. l'Abbé Beaudeau, dont nous ferons connoître le *Mémoire* dans notre prochain Journal.

(*Journal Encyclopédique ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal de Politique & de Littérature ; Journal de Paris ; Gazette universelle de Littérature ; Journal des Dames ; Mercure de France ; Avis Divers.*)



SULLA Vanità , ed insufficienza dell'antica Filosofia , &c. *De la vanité & de l'insuffisance de l'ancienne Philosophie Payenne , comparée avec les maximes & les préceptes de la Morale Chrétienne. Essai historique & critique de M. l'Abbé D. GAETAN SERTOR de Florence. In-8vo. Rome, 1777.*

**M.** l'Abbé Sertor n'est pas, à beaucoup près, le premier qui ait traité cette matiere; la supériorité de la morale de l'Evangile sur celle des Philosophes Payens, est un des argumens les plus forts & les plus convainquans qu'on puisse présenter aux gens honnêtes & désintéressés, en faveur de la Religion; c'est aussi un de ceux dont ses Apologistes se font le plus prévalus. Un esprit subtil & nourri dans la dispute, peut s'aveugler par des sophismes, sur l'évidence des miracles, des prophéties, & des autres preuves de fait qui établissent la divinité du Christianisme; mais il semble presque impossible qu'un cœur droit & vertueux se refuse à l'ascendant de sa morale. Le commandement d'aimer Dieu & le prochain, est l'abrégé de cette morale, d'autant plus sublime qu'elle est faite pour les simples aussi-bien que pour les savans, davantage pré-

cieux que n'avoit point la morale des Philosophes Payens, chez qui l'art de bien vivre étoit devenu une science spéculative & un objet de controverfes. Nous croyons que M. l'Abbé Sertor auroit dû sur-tout insister sur cette différence si essentielle, & qui distingue si bien l'ouvrage d'un Législateur suprême & impartial, des systêmes imparfaits de l'esprit humain. Cela auroit peut-être mieux valu que de vouloir prouver, comme le fait notre Auteur, que la Philosophie ancienne n'étoit qu'absurdité & inconséquence ; car enfin les Philosophes Payens étoient guidés par la loi naturelle, dont la loi révélée n'est que le complément, comme on l'a si bien dit, & il seroit étonnant que ce guide donné à l'homme par Dieu même, n'eût jamais servi qu'à les égarer. N'y a-t il pas de l'humeur & une prévention mal fondée dans ce tableau que M. Sertor nous fait des sectes les plus renommées ? *un Académicien, dit-il, étoit un Sage endormi, & indifférent à tous les devoirs de la vie.* Quoi ! ce divin Platon dont les écrits respirent la vertu & le patriotisme, & qui se donna tant de peines inutiles pour faire de Denis le Jeune un Roi digne du Trône que son pere avoit usurpé ; ce respectable Arcesilas dont l'amitié étoit si généreuse & la bienfaisance si discrète ; cet éloquent Carneades dont l'Ambassade à Rome est si connue ; ce grand Ciceron qui mérita d'être surnommé le pere de la patrie ; tous ces hommes justement célèbres & tant d'autres qui sortirent de la même école,

n'ont-ils été que des Sages endormis? & s'ils avoient été indifférens à tous les devoirs de la vie, loueroit-on leur éloquence, leur générosité, leur vigilance? *Un Stoïcien*, poursuit M. l'Abbé Sertor, *étoit un Sage impossible*: oui, un Stoïcien parfait, dans toute la rigueur du terme, parce que la nature, par ses propres forces, ne peut se maintenir continuellement dans un état de fermeté inaltérable, & si le juste, même sous la loi de grace, tombe sept fois par jour, des Sages formés par la loi naturelle ne devoient pas être totalement exempts de chûtes ni de foiblesses. Mais enfin, Zénon, Cleanthe, Chrysippe, Caton, Epictète, &c. ont été assez sages & assez vertueux pour faire beaucoup d'honneur à leur Secte, & il y a peu de gens qui approchent davantage de la perfection du Christianisme que ces Philosophes n'ont approché de la perfection du Stoïcisme. Cette comparaison ne doit scandaliser personne, puisque dans le fonds, la Morale Chrétienne ne diffère de la Morale Stoïque, que par sa fin & ses motifs. *Un Epicurien*, continue l'Auteur, *étoit un Sage infame, & contre la nature*. N'est-ce pas là abuser étrangement des termes? Eh quoi? parce que l'usage a prévalu d'appeller Epicuriens tous ces voluptueux sans principes & sans morale, que le luxe & la corruption des mœurs rendent si communs chez les peuples policés, faut-il pour cela regarder l'école d'Epicure comme une école d'infamie? Qui ne fait au contraire que ce Philosophe étoit sobre, tempérant, doux, honnête, désintéressé, &

que ses vrais disciples l'étoient aussi ? Ils mettoient le souverain bien dans la volupté ; mais qui peut ignorer , que la volupté , le plaisir , ou le bonheur ( car tous ces mots en dernière analyse se réduisent à exprimer le sentiment agréable de l'existence ) est le seul but des actions de l'homme ? La religion nous enseigne à chercher cette volupté dans la jouissance de Dieu même qui est la source de tout bien ; mais des hommes livrés à leurs propres lumières , étoient-ils si blâmables de la placer dans l'usage honnête & modéré des plaisirs qui ne répugnent point à la vertu ? Si nous nous permettons d'opposer nos réflexions aux décisions un peu dures de M. l'Abbé Sertor , c'est que nous sommes bien éloignés de croire qu'il soit de l'intérêt de la Religion de calomnier tant d'hommes respectables qui ont eu le malheur de ne pas la connoître ; nous avons pour nous l'autorité d'une infinité de bons Ecrivains dont le zèle & la foi n'ont jamais paru suspects , notamment du sage Rollin qui , soit dans ses Histoires , soit dans son excellent Traité des études , ne manque jamais l'occasion de louer la morale des Philosophes Payens & de proposer leurs vertus pour modèles à ses Lecteurs.

Nous ne pouvons qu'être de l'avis de M. Sertor , lorsqu'il développe l'esprit de la Morale Chrétienne , & qu'il fait voir qu'elle est la plus propre à remplir les vues du Créateur , non-seulement dans l'ordre incompréhensible de sa grace , mais encore dans cet ordre de

choses passager où nous vivons. Ce tableau est très-beau, & d'autant plus beau qu'il se rapproche beaucoup, au jugement des Journalistes de Rome, de celui que M. le Baron de Haller a tracé dans son bel ouvrage sur l'irréligion. Si on doit louer M. l'Abbé Sertor du discernement qu'il a montré en puisant dans une pareille source, on pourroit peut-être le chicaner sur l'espece de mystere qu'il fait d'un emprunt aussi louable, & ce reproche pourroit s'étendre sur les trois quarts de son ouvrage, où il copie presque mot à mot le savant Allemand, sans jamais en faire mention. Mais nous croyons que cette omission n'est qu'un pur oubli qu'il aura soin de réparer dans une nouvelle édition; car l'ouvrage est digne d'être reimprimé, à beaucoup d'égards, & surtout pour l'élégance du style dont il est écrit. Le défaut le plus essentiel que nous y trouvions, c'est cette manie d'injurier tout ce que l'Antiquité Payenne a produit de grands Philosophes. Nous ne nous accoutumons point à entendre traiter Socrate & Platon d'infames débauchés; Aristippe & Epicure d'hommes détestables & corrompus; Aristote de traître & de vil courtisan; Cicéron d'incestueux, &c. Ces grands hommes n'ont pas été parfaits sans doute, mais rien ne prouve non plus qu'ils aient été les plus abominables & les derniers des hommes. Rien de moins certain que les vices dont on les accuse, & on fait qu'ils n'ont pas manqué de Défenseurs ni d'Apolo-gistes parmi les Savans. Personne n'ignore que

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Boileau fut blâmé généralement pour avoir appelé Socrate, dans sa Satyre sur l'équivoque, *très-équivoque ami du jeune Alcibiade* ; & que bien loin de prouver la vérité de son imputation, ce fameux Poète ne chercha qu'à en excuser la témérité par une raison plus précieuse que solide. Cet exemple & tant d'autres qu'on pourroit citer, auroient dû engager M. l'Abbé Sertor à traiter avec plus de réserve, des hommes que tout l'univers admire depuis une longue suite de siècles. *Parcendum est caritati hominum*, dit Cicéron, dont notre Auteur auroit dû suivre la maxime judicieuse, au lieu d'insulter sa mémoire.

( *Efemeridi di Roma.* )

---

*CAUSES célèbres , curieuses & intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume , avec les Jugemens qui les ont décidées. Tome XXXII. A Paris, chez Lacombe. 1777.*

### LXXXIIIe. CAUSE.

*Affaire du Sieur de Poilly.*

CE volume, pour ne contenir qu'une Cause, n'en sera pas moins recherché : elle est présentée par les Rédacteurs, de manière à inspirer le plus vif intérêt.



## N O V E M B R E , 1777. 179

Elle offre une victime immolée, par une injuste prédilection, à l'intérêt du fils aîné, & ensevelie dans le Cloître par la main d'une mere. Il est peu d'infortunés dont la destinée ait été aussi long-tems incertaine & flottante entre l'esclavage & la liberté. Ce n'est qu'au bout de trente-cinq années de persécutions, d'espérances toujours renaissantes & toujours trompées, que le malheureux Poilly a revu enfin la lumiere & la société dans un état stable & tranquille. Il a vu couler les deux tiers de sa vie dans les peines & l'incertitude de son sort; & lorsqu'il a enfin recouvré son état & sa liberté, il s'est trouvé sans ressources, obligé de chercher dans sa famille les débris d'une fortune qu'il croyoit y avoir laissée dans son adolescence.

Aigri par des injustices multipliées, il crut reconnoître, dans la veuve de son aîné, l'héritiere de la haine de sa mere, l'usurpatrice de son patrimoine, & fit tomber sur elle tous les reproches & toute l'amertume de son ressentiment.

L'enchaînement, la variété des faits rendent cette Cause très-curieuse; on les a divisés en trois époques.

La premiere comprend la minorité du Sieur de Poilly, son éducation, sa détention à St. Lazare, son entrée aux Cordeliers, & ses vœux forcés.

La seconde, sa réclamation, les persécutions & la mort de son frere, celle de sa mere, l'Arrêt du Parlement du 15 Juin 1744.

La troisieme , sa retraite à Auxerre , deux Lettres-de cachet , sa prison à la Garde , son rétablissement du monde , enfin l'Arrêt du 30 Janvier 1777.

Nicolas de Poilly & Genevieve Durand ont eu trois enfans de leur mariage ; Anne de Poilly , mariée en 1722 avec le Sieur Douceur , Marchand à Paris , & dotée par ses pere & mere ; Sébastien de Poilly de Chanterenne , Secrétaire du Roi & Conseiller - Maître en la Chambre des Comptes de Normandie , & Jean-Louis de Poilly.

Celui ci n'étoit âgé que de douze ans , lorsque son pere mourut en 1726 ; le Sieur de Chanterenne étoit de quatorze ans plus âgé que son frere. Sa mere avoit pour lui une tendresse aveugle. Son jeune frere fut peint , aux yeux de la mere , avec les couleurs les plus odieuses. Ses actions les plus indifférentes étoient interprétées d'une maniere sinistre , & ses fautes représentées comme des crimes qui déceloient la perversité de son caractere & la bassesse de son cœur.

Le jeune de Poilly fut donc exclus de la maison paternelle. L'indifférence de sa mere se changea bientôt en antipathie ; elle eut l'adresse de représenter les premiers symptômes d'une maladie de nerfs , d'une maniere à la faire déclarer épileptique & incurable. Sur l'attestation surprise à un Médecin , la mere fit entendre aux familles de Poilly & Durand , qu'elle étoit forcée de l'ensevelir dans un Cloître , ou de l'expatrier par-delà les mers parce que l'épi-

lepie, dont il étoit attaqué, porteroit préjudice à l'établissement de son fils aîné.

L'infortuné de Poilly, qui n'osoit se plaindre de ses souffrances à sa famille, s'en ouvrit au Sieur Lambrosse, son parrain, qui se déclara hautement son Protecteur, & le prit chez lui.

La Dame de Poilly, par considération pour le Sieur Lambrosse, ne put s'opposer à l'absence de son fils. Education, nourriture, entretien, ces dettes sacrées que la nature, ordinairement si forte dans le cœur d'une mere, s'empresse d'acquitter, tels furent les bienfaits dont cette homme généreux se fit un plaisir de combler son filleul.

Mais la Dame de Poilly voulant éloigner son fils, tâcha inutilement de le faire consentir à un voyage au Canada ; abattu, réduit au désespoir, il résolut de se séparer, pour jamais, d'une famille qui le rejettoit de son sein. Il s'enrôla. L'étourderie de cette démarche fournir à ses accusateurs des avantages dont ils furent profiter. Le Sieur Lambrosse avant dégagé son filleul, le mit chez le célèbre Cochin où il travailla pendant deux ans. Mais comme on vit qu'il seroit sans cesse l'objet de la persécution de sa famille, tant qu'il vivroit près d'eux, on lui procura une place de Secrétaire chez le Duc de Wirtemberg-Stuttgart. La famille désapprouva ce poste honorable & lucratif. Elle obtint un ordre pour faire arrêter le jeune Poilly. Cet ordre fut exécuté le 4 Mars 1737, & le malheureux jeune homme fut traîné dans l'ignominieuse prison de Saint-Lazare. Là, on

lui proposa encore inutilement le voyage au Canada , & enfin on ne lui laissa d'autre espoir de sortir de son cachot qu'en promettant de s'enfvelir dans un Cloître. Il accepta donc le parti du Cloître : il ne s'agissoit plus que de sortir à quelque prix que ce fût , de son cachot. Mais la Dame de Poilly exigea de lui que son sacrifice parût volontaire. Elle exigea qu'il lui demanderoit, par écrit , & à ses proches parens , à titre de grace , la permission d'entrer en Religion , & qu'alors il pourroit sortir de prison.

L'infortuné écrivit tout ce qu'on exigea de sa foiblesse. Quel est le captif qui n'écrira pas , de son cachot , qu'il veut vivre dans un Cloître , si on lui promet d'ouvrir les portes de sa prison ?

C'est à la faveur de ces Lettres , dictées par la violence , que le Sieur de Chanterenne fait toutes les perquisitions imaginables pour trouver un Cloître , où l'on pût enfin déposer son frere comme un malheureux , contre lequel on inventoit tous les jours , de nouvelles persécutions. Combien de recherches dans tous les Ordres rentés , pour introduire l'infortuné Poilly ! On ne réussit pas. L'empressement , l'excès de la dot faisoit soupçonner quelque chose de sinistre. Des Ordres rentés , on eut recours aux Ordres mendiants , qui auroient payé d'un pareil refus , si le Pere Poisson n'avoit pas existé.

Ce Pere Poisson , Provincial , choisit un homme affidé pour conduire son prosélyte au lieu du sacrifice. Il en fut , si l'on en croit le

## N O V E M B R E , 1777. 183

Sieur Poilly, le Ministre pour le prix de vingt mille livres.» Novice sans obéissance par la » dispense de la règle, on lui traça pendant » l'année du Noviciat, un plan de vie flatteur » & indépendant. Mendiant sans pauvreté, on » eut grand soin de lui fournir de quoi pour- » voir abondamment à toutes ses dépenses. Il » donnoit de grands & splendides repas aux » deux sexes chez les Traiteurs. Religieux » sans vocation, la violence le conduisit, des » prisons à l'Autel. Profession admise malgré » une opposition subsistante, malgré les défen- » ses de l'autorité légitime, & malgré le refus » unanime de la Communauté.«

Après l'émission des prétendus vœux de l'infortuné de Poilly, la Dame de Poilly accumula, sur la tête de son fils chéri, les richesses, les distinctions. On lui acheta une charge de Secrétaire du Roi; six mois après celle de Maître-des-Comptes en la Chambre de Normandie; enfin on lui fit épouser la fille de M. de Rolinde, Conseiller au Parlement de Paris.

En 1741, le Pere Poisson fut exilé à Tanlay, & le Sieur de Chanterenne tomba dans une véritable consommation & mourut. Son fils unique le suivit précipitamment au tombeau.

» Le principe de la séduction qui avoit animé » la mere contre le Sieur Poilly, ne subsistoit » plus, mais cette séduction avoit acquis assez » de force pour subsister par elle-même & pour » n'avoir besoin que de quelqu'un qui se chargeât de l'entretenir. Ce fut la veuve du » Sieur de Chanterenne, que le Sieur de poilly

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» regarde comme l'héritière de l'aversion de  
» son frere, & comme l'instrument caché &  
» toujours agissant de ses nouveaux malheurs. »

Le Sieur de Poilly songea enfin à briser ses fers. A la nouvelle de sa réclamation, on répandit dans le Public les calomnies les plus odieuses. On eut recours, afin de déconcerter les mesures du réclamant, à tous les moyens que l'on crut propres à produire cet effet. La Dame de Poilly dénonça son fils au Ministre, au Magistrat : deux fois il eut à craindre des chaînes plus ignominieuses que celles de Saint-Lazare. Il court au-devant du danger ; il justifie l'honnêteté de ses démarches & la pureté de sa conduite.

Il fallut enfin se résoudre à paroître en justice. On forma, sous le nom de la Dame de Poilly, opposition à une premiere Sentence de l'Officialité de Meaux, rendue par défaut, & qui avoit autorisé le Sieur de Poilly à faire preuve des faits de violence qu'il articuloit. La cause fut plaidée contradictoirement. Seconde Sentence, qui ordonne aux Parties la preuve respective de leurs faits ; elle fut retardée par l'appel comme d'abus. Cette démarche est le dernier acte d'hostilité de la mere contre son fils. Bientôt après, la Dame de Poilly forme la résolution de tout abandonner, pour se retirer dans une Communauté hors de Paris. Rendue à elle-même dans cette solitude, affranchie de la séduction qui l'avoit perpétuellement environnée, ses yeux s'ouvrirent à la lumière. Le cri de la nature se fit entendre à son cœur ;

les remords & le chagrin la firent tomber dans un état de langueur , qui lui rappelloit fans cesse , la situation de son fils. Elle demanda à le voir ; elle fit un effort pour lui écrire : *Je me meurs , mon fils , lui marquoit-elle , je serois bien aise de vous voir , & de me réconcilier avant de paroître devant Dieu.*

Ce malheureux fils étoit lui-même malade. Un Ecclésiastique porta sa réponse à sa mere. Après avoir témoigné combien elle étoit fâchée de ne pas voir son fils , *elle déclara qu'elle étoit résolue de se désister de son appel comme d'abus.*

Il faut voir dans l'ouvrage même , les malheureuses circonstances qui s'opposèrent à ce que le désistement de la Dame de Poilly fût donné pardevant Notaires , dans la forme juridique qui étoit requise pour sa validité.

Après la mort de la Dame de Poilly , l'instance fut reprise , le 24 Avril 1744. Le Parlement , par son Arrêt du 15 Juin de ladite année , sur les conclusions de l'Avocat-Général , déclara qu'il y avoit abus dans la Sentence de l'Officialité de Meaux , & condamna le Sieur de Poilly , comme Religieux , à rentrer dans le Cloître , pour y vivre sous l'obéissance des Supérieurs.

Le Sieur de Poilly prétendit qu'on avoit soustrait , à son sac , les preuves littérales , qui avoient déterminé l'Official à permettre la preuve testimoniale.

M. le Procureur-Général , & un vertueux Magistrat , si l'on en croit le Sieur de Poilly ,

lui marquerent leur surprise (\*), lorsqu'il leur fit voir les pièces décisives en sa faveur, qui avoient été adroitement supprimées, & lui dirent : *Pourvoyez-vous au Conseil, contre un Arrêt dont la surprise est évidente. Soyez tranquille, & sollicitez sans crainte.*

Ce fut donc sous la protection même du Ministère public & de ses Juges, qu'il se pourvut en cassation, contre l'Arrêt du 15 Juin 1744. Sa Requête fut admise, le 15 Février 1745. M. l'Evêque de Meaux, & MM. les Agens-Généraux du Clergé se réunirent à la cause du réclamant. Le Roi se réserva de juger la cassation en personne, & remit ce jugement après la conclusion de la paix.

L'infortuné de Poilly croyoit toucher au port de sa liberté, en considérant le puissant crédit des Parties intervenantes dans sa demande au Conseil; mais ce n'étoit qu'un calme trompeur. Il avoit encore à lutter, pendant plus de trente années, contre sa mauvaise fortune.

Il choisit le Couvent des Cordeliers d'Auxerre, où il entre en qualité de pensionnaire volontaire, jusqu'au tems de la paix, & les Religieux le reçoivent comme séculier, jusqu'au tems que sa présence seroit nécessaire à Paris. Mais à force d'intrigues on parvint, en employant le mensonge & la calomnie, à sur-

---

(\*) M. de Lamoignon, président à Mortier, depuis Chancelier de France.



N O V E M B R E , 1777. 187

prendre l'autorité. Une Lettre de cachet réintégra le malheureux Poilly dans le Cloître ; où il eut à souffrir toutes les horreurs d'une longue captivité.

En 1750 , une nouvelle Lettre de cachet adressée au Supérieur du Couvent des Cordeliers d'Auxerre , ordonne de faire conduire le malheureux Poilly , par la Maréchaussée , au Couvent des Cordeliers de Notre-Dame de la Garde , Maison de force située dans le milieu d'une forêt , & dans cette prison on le garde beaucoup plus étroitement qu'à Auxerre ; l'ordre est exprès de ne le laisser parler ni écrire à aucune personne , sous quelque prétexte que ce puisse être. C'est encore dans l'ouvrage même qu'il faut voir le détail de tout ce que le Frere Poilly eut à souffrir des ordres rigoureux surpris au Ministre.

Enfin , après dix-neuf ans de captivité , le Ministre , détrompé à son égard , fit détacher ses chaînes & lui rendit la liberté le 19 Avril 1768.

Son premier soin fut sa santé , ruinée par une si longue suite de souffrances & de persécutions.

Après son rétablissement , le premier usage qu'il fit de cette liberté si chere , & qui lui a été si souvent ravie , a été de reprendre le fil de son affaire , que ses malheurs avoient rompu.

Aussi-tôt parurent des libelles anonymes contre lui. Ce ne sont plus des faits de dissipation , ce n'est plus un commerce passager

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

avec des personnes du sexe, qu'on lui reproche. On le représente comme un homme sans foi, sans mœurs, sans sentimens, n'existant que pour lui, & croyant que tout meurt avec lui; livré au libertinage le plus effréné, en tous genres, ..... tenant des propos séditieux contre le Roi & son autorité, lui contestant sa qualité de Législateur suprême.

Il se pourvut, par la voie de la plainte; en Justice réglée. Ses ennemis craignirent qu'une procédure régulière ne remontât jusqu'à la source de ces calomnies, & que les Auteurs ne reçussent le châtiment qu'ils méritoient.

Pour détourner le coup, on imagina de le rendre suspect, & même d'essayer de le convaincre du crime de leze-Majesté. » On lui » imputa, dans des Mémoires anonymes dont » le public fut inondé, les productions les » plus séditieuses & les plus attentatoires à l'autorité légitime du Souverain. Pour donner » quelques crédit à l'accusation, on chargeoit » la poste de Paris de paquets à son adresse, » qui renfermoient tous les libelles qui parurent à l'occasion de la révolution arrivée » dans les Tribunaux. On ne craignit pas d'insérer, dans un de ces paquets, un billet, » conçu en ces termes : *Imprudent de Poilly si* » *quelqu'un de ceux que tu peux soupçonner sont* » *décrétés de prise de corps, tu périras par le fer* » *ou par le poison.*

» Dans toutes les sociétés, dans les cabinets des personnes en place, on disoit unanimement que le Frere de Poilly étoit un

## N O V E M B R E , 1777. 189

» monstre dont la société ne pouvoit être  
» trop tôt purgée.

» Sur ce cri général, parvenu au Prince  
» & à ses Ministres, le Sieur de Poilly fut  
» enfermé au château de la Bastille le 4 Fé-  
» vrier 1773.

» Mais son innocence se fit entendre au  
» pied du Trône, & sa liberté lui a été ren-  
» due le 1<sup>er</sup> Juillet 1773.

» Ne pouvant plus employer la main du  
» Gouvernement pour lui donner des chaînes,  
» on souleva ses créanciers.

» Le surlendemain de la sortie de la Bas-  
» tille, le Sieur de Poilly fut averti qu'il al-  
» loit être arrêté & conduit au Fort-l'Evêque.  
» Il se réfugia dans une chambre de domes-  
» tique, à un cinquième étage, &c.

Le Gouvernement, touché de ce que le  
Sieur de Poilly avoit été, pendant 37 ans,  
victime de la calomnie & de la haine, l'a  
pris sous sa protection, pour mettre fin aux  
persécutions de ses ennemis, & lui a accordé  
un sauf-conduit.

Enfin, par un Arrêt du Conseil des Dépê-  
ches, du 25 Mars 1775, Sa Majesté déclara  
qu'elle entendoit que l'Arrêt du Parlement du 15  
Juin 1744, fût regardé comme non avenu,  
& renvoya le réclamant devant l'Official de  
Meaux, où, par Sentence du 10 Août de la  
même année, *vu la preuve résultant des enquê-  
tes & autres pièces de la cause, les vœux pro-  
noncés par le Frere de Poilly, en la Maison des  
Cordeliers de Meaux, le 25 Novembre 1738,*

*furent déclarés nullement & irrégulièrement émis ; en conséquence il fut relevé desdits vœux & des obligations y attachées.*

La Dame de Chanterenne, qui s'étoit toujours flattée, disoit-on, que le Sieur de Poilly arriveroit aux portes de la mort sans avoir pu obtenir un état, sans être ni citoyen ni Religieux, se déclara enfin hautement & publiquement sa partie adverse, en formant une tierce opposition à cette Sentence ; & par une seconde, du 5 Novembre 1774, elle a été déclarée non-recevable.

Muni de ces deux Sentences, le Sieur de Poilly s'est présenté au Châtelet, & a demandé que la Dame de Chanterenne eût à lui remettre les titres de famille, & lui restituer les biens de sa mere, avec les intérêts de 30 années.

La Cause fut portée à l'audience du Parc civil ; & par Sentence du 10 Mai 1776, les droits du Sieur de Poilly sur la succession de sa mere furent reconnus, & en conséquence la Dame de Chanterenne condamnée à lui en remettre les titres dans l'espace d'un mois ou à donner mille écus au défaut des titres.

Plusieurs de ces titres furent, en effet, remis au Sieur de Poilly. Sa partie adverse prétendoit que c'étoient les plus importants, les seuls nécessaires, & que, d'ailleurs, cette fortune, dont il se supposoit dépouillé, n'existoit que dans ses calculs exagérés, & n'étoit qu'une chimere.

C'étoit un fait important à établir que l'existence de cette fortune ; le Sieur de Poilly fit

tous ses efforts pour en prouver la réalité. Ensuite il présenta une nouvelle Requête par laquelle il demanda une provision de 15000 livres. Sur cette Requête est intervenue une seconde Sentence , qui appointa sur la demande en restitution de titres , & ordonna un délibéré sur le provisoire. Le Sieur de Poilly en interjeta appel au Parlement, & demanda l'évocation du principal.

Deux demandes principales partageoient la défense du Sieur de Poilly; la restitution des titres de sa famille , & les dommages & intérêts qui lui sont dûs.

» Le Sieur de Poilly , rendu à la société ;  
 » disoit son Défenseur , a des droits à exercer :  
 » le tems & la prescription ne peuvent rien  
 » contre lui. C'est un mineur qui parvient seulement à sa majorité. Des liens de toute espèce enchaînoient ses facultés ; mais la loi veilloit à la conservation de ses droits. Il peut donc aujourd'hui les exercer dans toute leur étendue ; il peut réclamer toutes les successions ouvertes à son profit pendant la durée de sa minorité. Ces successions sont au nombre de quatre ; celle de Nicolas de Poilly son pere , celle de Genevieve Durand sa mere , celle du Sieur de Chanterenne son frere ; enfin , celle du fils de ce dernier , mort en minorité.

Quant aux dommages & intérêts , on les faisoit résulter des persécutions de la Dame de Chanterenne , notamment des Lettres de cachet , qu'elle a obtenue , disoit-on , contre

## 192 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le Sieur de Poilly. » Elle est la vraie persé-  
 » trice du Sieur de Poilly ! C'est elle qui ,  
 » depuis si long-tems , le traîne de tribunaux  
 » en tribunaux , de cachots en cachots ; qui  
 » depuis plus de trente années , le tient sus-  
 » pendu entre la mort & le désespoir. Le  
 » Sieur de Poilly est donc bien fondé à lui  
 » demander des dommages-intérêts. «

La Dame de Chanterenne combattit les deux propositions du Sieur de Poilly , par deux propositions contraires. La première , qu'elle n'avoit , dans ses mains , aucune portion du patrimoine de la famille de Poilly ; la seconde , qu'elle avoit été indifférente , dans tous les tems , sur le sort de son adversaire ; elle n'avoit jamais essayé de le repousser dans le Cloître.

Cette défense est pleine de sagesse & de solidité. On y présenta sous un jour tout différent , les faits qui concernoient la fortune du Sieur de Poilly pere , & on s'attacha à prouver qu'il étoit mort dans l'indigence ; que le Sieur de Chanterenne n'avoit rien eu du chef de son pere ; &c. Enfin on démontra que la Dame de Chanterenne n'avoit point dépouillé la famille de son époux. Des-lors , que lui importoit la destinée du Sieur de Poilly ; que lui importoit qu'il fût , ou non , enseveli dans son Cloître ? Aussi prouvoit-on qu'elle ne prit aucun parti dans les guerres intestines qui agiterent la famille de Poilly. En se justifiant , elle fit connoître , d'après des Mémoires authentiques , les persécuteurs du Sieur de Poilly , ceux qui étoient la cause de tous  
 ses

ses maux ; mais il n'étoit plus possible d'avoir aucun recours contre eux.

Après que le Défenseur de la Dame de Chanterenne eut démontré que la fortune que le Sieur de Poilly avoit exagérée étoit nulle , & que les auteurs de ses souffrances étoient dans sa propre famille , il dénonça au Ministère public les Mémoires publiés contre la Dame de Chanterenne , comme autant de libelles , & en demanda vengeance au nom de l'honnêteté publique. Il y avoit dans ses Mémoires un mépris insultant , un ton de reproche & d'injure , & des accusations si graves , qu'elles formoient des crimes atroces, si elles eussent été vraies.

Le Parlement , par son Arrêt du 30 Janvier 1777 , a débouté le Sieur de Poilly de toutes ses demandes , & l'a condamné aux dépens ; a supprimé les Mémoires signés Ferry , comme injurieux & calomnieux , avec défenses au Sieur de Poilly , & à Me. Ferry , d'en signer à l'avenir de semblables , sous telles peines qu'il appartiendra ; & a permis à la Dame de Chanterenne de faire imprimer , publier & afficher l'Arrêt.



---

## M É L A N G E S.

---

### D I A L O G U E

*ENTRE HYPERMNESTRE ET  
ANDROMAQUE.*

*A N D R O M A Q U E.*

**Q**UOI ! fille de Danaüs , vous prétendez l'emporter sur moi ?

*H Y P E R M N E S T R E.*

Oui , certainement , je fais que vous avez aimé tendrement votre époux , le valeureux Hector ; je fais aussi que vous avez fait tout ce que la tendresse maternelle peut inspirer pour sauver votre cher Astyanax ; les moyens que vous aviez pris pour le dérober à Ulysse ne vous réussirent pas ; vous vîtes votre fils précipité du haut d'une tour , par les ordres de cet adroit Politique , qui vouloit anéantir la dernière espérance des Troyens ; vous versâtes des larmes amères sur le triste sort de ce jeune & unique rejetton de l'auguste race de Priam ; mais , quelle horreur ! Vous vous abaissâtes jusqu'à entrer dans le lit de Pyrrhus. De Pyr-



N O V E M B R E , 1777. 195  
rhus, l'assassin de votre beau-pere, le fils du  
meurtrier de votre mari, & vous avez osé en  
avoir un fils après avoir été l'épouse d'Hector.

A N D R O M A Q U E.

Que pouvois-je faire ? J'étois esclave , &  
j'étois échue par le sort à Pyrrhus.

H Y P E R M N E S T R E.

Vous pouviez mourir ; & alors votre gloire  
eût été sans tache.

A N D R O M A Q U E.

Et vous , en quoi faites-vous consister la  
vôtre , que vous prétendez devoir éclipser la  
mienne ?

H Y P E R M N E S T R E.

A m'être privée, dans le moment le plus  
doux, le plus cher à mon cœur, d'un époux  
que j'adorois : vous savez que mon barbare pere  
avoit ordonné à mes sœurs & à moi, en nous  
unissant aux fils d'Egyptus, notre oncle, de  
poignarder nos maris, au moment où ils en-  
treroient dans la chambre nuptiale. Mes sœurs  
obéirent. Leurs maris furent massacrés par leurs  
mains. Quoiqu'elles les eussent acceptés avec  
une sorte de joie, & qu'elles parussent même  
les aimer, elles crurent devoir obéir à la loi  
de la barbarie, plutôt qu'à celle de l'amour  
& de la nature. Je fus la seule qui osai réflé-  
chir sur un forfait aussi abominable. A peine  
Lyncée fut-il auprès de moi, à peine me mon-

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

troit-il des transports que mon cœur recevoit avidement, que, sans lui laisser le tems de me donner des marques de la tendresse qu'il avoit pour moi, je lui dis en l'embrassant : fuis, cher époux, fuis ; ta perte est jurée, & ma mort est sûre, puisque je te sauve : mon pere, irrité de ma désobéissance, me punira peut-être du supplice le plus affreux ; mais je ne veux pas être la complice du crime de mes sœurs & du sien ; va, quel que soit le sort qu'on me prépare, va, fuis, & souviens-toi de ta malheureuse épouse. Lyncée hésitoit, j'en étois aimée ; je l'aimois ; il vouloit s'armer, & me défendre ; mais je le forçai de partir. Mon pere compra les victimes ; il en manquoit une à sa fureur, & c'étoit mon époux. Je fus l'objet de sa cruauté, & je mourus dans une triste viduité, dans la disgrâce, dans l'exil, mais fiere & glorieuse d'avoir fait mon devoir, d'avoir consulté l'humanité plutôt que la tyrannie.

### A N D R O M A Q U E.

Mais quel étoit le but de Danaïs en voulant faire périr tous les fils de son frere ?

### H Y P E R M N E S T R E.

Hélas ! mon pere croyoit à ces oracles trompeurs qui ont tant causé de maux sur la terre. On lui avoit prédit qu'un de ses gendres le détrôneroit ; il n'avoit que des filles ; que signifioit cet oracle, quand même on le croiroit dicté par les Dieux, si ce n'est qu'un de ses gendres lui succéderoit ? Mais Danaïs ne

N O V E M B R E , 1777. 197

l'entendit pas ainsi ; il étoit jaloux de son autorité ; plus un despote avance en âge , plus sa défiance s'accroît ; il s' imagine n'être entouré que d'ennemis , ou que d' avides successeurs ; mon pere vouloit régner jusqu'au dernier moment de sa vie , & voilà la raison du cruel ordre qu'il nous donna , que mes indignes sœurs exécuterent , & que j'osai abhorrer. Je savois , néanmoins , que je risquois d'être en butte à toutes les cruautés d'un tyran trompé dans ses sanguinaires projets ; mais je voulus sauver mon époux , quoique l'hyménée ne fut pas encore accompli ; je voulus montrer qu'il y avoit de la vertu dans la famille de Danaüs ; & cela me suffisoit. Mon action est d'autant plus glorieuse que , de toutes mes sœurs , je suis la seule qui aie été admise dans l'Elysée.

A N D R O M A Q U E .

Mais l'Oracle s'est trouvé véridique , puisqu'en effet Lyncée détrôna Danaüs.

H Y P E R M N E S T R E .

Oui ; mais Danaüs eût joui paisiblement de cette autorité qui lui étoit si chere , s'il ne se fût pas souillé des énormes forfaits dont mes sœurs se rendirent coupables. C'est ainsi qu'en voulant éviter des malheurs prédits au hasard par les prétendus interpretes des Dieux , on prend précisément les moyens les plus sûrs pour en procurer l'accomplissement. Vous savez de quels désastres fut suivie la crédulité

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'Hécube envers l'oracle qu'elle avoit consulté sur Pâris. C'est un rapport singulier entre nous, nous avons été toutes deux malheureuses ; mais , je vous le répète , malgré cette conformité d'oracles , il n'y a point de comparaison à faire entre nous.

### A N D R O M A Q U E .

Je me rends ; je conviens que ce que j'ai fait pour Hector est au-dessous de ce que vous avez fait pour Lyncée ; vivons unies dans ces beaux lieux , rejoignons-nous à nos époux ; ce n'est qu'après la mort qu'on jouit d'une tranquillité parfaite ; l'esclavage m'a forcée à plier sous le joug d'un maître ; le sentiment de l'honneur vous a empêché d'obéir à votre pere. Vous avez sauvé votre époux ; je n'ai fait que pleurer le mien ; mais convenons l'une & l'autre que la fatalité est inévitable.

( *Journal Encyclopédique.* )

---

### *ANECDOTE HISTORIQUE sur la Compagnie des Œuvres-Fortes.*

**I**L s'éleva en France , vers 1661 , une Secte assez singulière. Elle avoit pris le nom de COMPAGNIE DES ŒUVRES - FORTES ; & ces prétendues *Œuvres-Fortes* consistoient à censurer sans ménagement , les actions de tout le monde , sans même épargner celles des Rois. Plusieurs personnes de la plus grande consi-

dération, devinrent les victimes de ce zèle plus qu'indiscret. Il est inutile de les citer, non plus que celles qui s'étoient arrogées un droit si étonnant : il suffit de savoir que parmi elles, dans les Provinces comme à Paris, on comptoit les plus grands noms. Le Cardinal Mazarin, deux jours avant sa mort, avertit Louis XIV de la naissance & des progrès de cette faction, & lui recommanda de la détruire, en lui faisant comprendre que la Ligue devoit son origine à des gens de ce caractère, & que cette nouvelle cabale étoit un reste de la Fronde, qui prenoit une autre forme.

Ce ne fut qu'en 1676, que le Monarque reconnut la vérité des pressentimens du Cardinal, & que les *Œuvres-Fortes* de la Compagnie, devenant de jour en jour plus vigoureuses, le firent penser sérieusement à la dissiper. En partant pour la campagne de Flandres en 1676, il ordonna au Procureur-Général du Parlement de Paris, de sévir contre tous les Membres de la Compagnie, & de les dissiper, menaçant, s'il les trouvoit à son retour, de les envoyer tous en Canada.

Les ordres de Louis XIV furent exécutés. On s'empresse aussi de les suivre dans la Bourgogne, où la Secte avoit fait des progrès. Le premier Juillet 1677, M. Sébastien Armand, Procureur-Syndic, remontra à la Chambre du Conseil de la Ville de Dijon ; » Qu'il s'élevoit » une Secte sous le nom de *Freres des Œuvres-* » *Fortes*, dont l'emploi & les actions, voilés » du prétexte de la charité chrétienne, ne

» pouvoient produire autre fruit que de troubler l'Etat, la Religion, la paix des familles & l'union des mariages; que les inquisitions qu'ils faisoient des mœurs & des personnes, sur de faux avis, dont ils faisoient rapport dans des assemblées illicites, ne pouvoient procéder que d'un mauvais esprit; que les voies qu'ils tenoient pour corriger les prétendus vices, étoient directement opposées à cette même charité chrétienne, qui condamne la diffamation, & veut que la correction soit secrète entre celui qui avertit & celui qui pèche; qu'enfin il étoit de la dernière importance d'aller au devant d'un abus si dangereux ».

Sur ces représentations, intervint la délibération suivante.

» La Chambre du Conseil de la Ville de Dijon a fait très-expresses inhibitions & défenses à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, de s'assembler pour parler, écrire ni censurer les mœurs d'aucuns habitants, ni leur en donner avis, de vive voix, ni par écrit; à peine qu'il sera procédé contre eux extraordinairement : enjoint à tous les habitants de veiller soigneusement, pour découvrir lesdites assemblées & ceux qui les composent, & en donner avis aux Magistrats pour y porter le remède; & afin que personne n'en puisse ignorer, la présente délibération sera publiée aux Prônes des Messes Paroissiales, & à son de trompe, par les carrefours, pour

N O V E M B R E , 1777. 201

» ensuite y être affichée ». Signé par Ordonnance , SIGAULT , Secrétaire.

Cette proscription eut son effet ; la Compagnie se dissipa , & les *Freres des Œuvres-Fortes* n'osèrent plus ni parler ni écrire.

( *Affiches , Annonces de Bourgogne ; Avis Divers.* )

---

LETTRE à M. ROUSSEAU , Auteur du  
Journal Encyclopédique , sur la Langue  
particuliere à Courtisou.

M O N S I E U R ,

J E reviens avec plaisir sur ce que je trouve dans vos Journaux d'analogie à mon goût , & aux objets sur lesquels je puis donner quelque éclaircissement. Tel est le langage particulier des habitans de Courtisou , Village de Champagne , au voisinage de Châlons , dont fait mention la Lettre de M. Grosley , insérée dans le Journal Encyclopédique du 15 Janvier dernier (\*).

Il y a 7 à 8 ans qu'un Officier d'infanterie , qui avoit passé par ce Village , me fit part de ce phénomène , ou langage singulier qu'il y trouva , & dont il ne comprit pas un

---

(\*) Voyez notre Journal de Juin , pag. 203---208.

## 202 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mot. Comme il ne put m'en rien montrer ; j'écrivis au Curé du lieu , en le priant de vouloir bien m'envoyer l'*Oraison Dominicale* , & les 5 ou 6 premiers versets de la *Genèse* en cet idiôme ; je lui assurai qu'au moyen de cela , je lui ferois savoir dans peu de tems quelle Langue , ou dialecte étoit l'idiôme de ses Paroissiens. Soit que ma Lettre ne lui parvînt pas , soit qu'il ne se trouvât pas disposé à y répondre , n'ayant pas eu ce que je demandois , il me fut impossible de donner en retour l'éclaircissement que j'avois offert.

Je reviens donc au même objet , & je réitère ma demande & mon offre , par l'entremise de votre Journal. M. Engel, Savant distingué de Suisse , malgré son âge avancé , & ses indispositions , ayant eu la complaisance de me faire passer , par l'entremise de M. le Chevalier de Servieres , jeune Savant , dont les connoissances rares égaleront en peu d'années celles des plus vieux , ces mêmes versets de la *Genèse* , dans deux dialectes singuliers dont il avoit parlé dans son *Essai sur cette question : COMMENT L'AMÉRIQUE A-T-ELLE ÉTÉ PEUPLÉE* , &c. , & qui étoient la Langue *Engadine* , & celle des Grisons , que je croyois être des restes de l'ancien *Rhétien* , ou Langue des *Brigantes* du Tirol , la même que la *Gomérite* , *Britannique* ou *Bretonne* , j'ai trouvé que l'un étoit de l'Allemand corrompu , & l'autre de l'Italien dans le même état de corruption du Latin.

Le premier commence par ces mots : *Enten länfchetta ha deüs scattren* , &c. , c'est-à-dire ,



en Celtique pur : *En ténn an xé lhéntá há dé ux xé lhé al té én*, mots qui signifient : *Au premier coup*, ( c'est-à-dire , au commencement , ) *Dieu établit*, &c. L'autre Langue porte : *En il principi cré et déus ir chel*, &c., c'est-à-dire, en Celtique : *En prim lhéf cré et dé ux al i xé lhé lé*, avec la même signification que la phrase ci-dessus.

Par ce procédé, qui, comme on le voit, est bien simple, j'ai dépouillé toutes les Langues connues, & j'ai sur ce point des démonstrations complètes, & capables de convaincre les Contradicteurs les plus obstinés. J'offre de faire la même expérience sur toutes celles dont on me présentera des échantillons; je l'ai exécutée sur le Galibi, sur la Langue de Taïti, sur les Chinois, & sur plusieurs autres Langues.

M. le Curé n'aura pas besoin de chercher du secours chez l'étranger, ni de recourir à Vienne, à Berlin, ou à Pétersbourg. Je suis Breton, mais François en même tems. Dans une Dissertation que je donnai en 1762, sur les Celtes, dont j'ai le nom, je disois » que cette peupla-  
» de, dans les montagnes du Véronèse & du  
» Vicentin; dont a parlé M. Maffei, & dont  
» M. Pezzo de Verone travailloit à découvrir  
» l'origine, devoit être Celte-Gomérîte, ou  
» Cimbrique «; ce qu'on auroit, par leur idiôme, vérifié très-facilement. C'est le service que rendit, suivant la Lettre de M. Grosley, S. M. Danoné, en découvrant que c'étoit du Cimbrique, branche du Gothique, ou de l'ancien Irlandois.

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Si donc MM. les Académiciens de Châlons desirer cet éclaircissement, je le leur promets aussi-tôt qu'ils m'auront fait passer les échantillons de ce langage dont j'ai parlé, comme de tout autre dont on voudroit découvrir l'attache, & connoître les rapports.

Je suis, &c.

LE BRIGANT, Avocat à Tréguier.

*A Tréguier, le 20 Septembre 1777.*

*(Journal Encyclopédique.)*

---

### LE VILLAGE DÉSERT.

*POEME de M. GOLDSMITH, traduit de  
l'Anglois, par M. d'H\*\*.*

**A**UBURN ! Village chéri ! toi qui fus l'ornement de cette plaine riant où la santé & l'abondance encourageoient l'industrie, où le Printems rendoit son premier hommage, & que l'Ere ne quitoit qu'à regret ; aimables berceaux d'innocence & de paix, vous fûtes le séjour de mon enfance de cet âge heureux où tous les yeux font naître le plaisir. Que de fois j'errai sur ces gazons, contemplant les différens objets qui m'entouroient, & que l'humble félicité embellissoit à mes yeux, le paisible hameau, la ferme cultivée, le ruisseau qui ne tarissoit jamais, le moulin qui tournoit sans cesse, l'Eglise vénérable qui cou-

ronnoit le côteau voisin, le banc de pierre ombragé par l'aube épine, asyle formé pour le babil de la vieilleffe & les secrets des Amans ! Avec qu'elle joie je voyois arriver les jours de Fête où les plaisirs succédoient aux travaux ! Alors la troupe joyeuse du Village se livroit à mille jeux, dont les vieillards, spectateurs attentifs, adjugeoient les prix. Des tours de force & d'adresse, les ruses, les espiègleries se succédoient sans cesse & prévenoient l'ennui. Que ces jeux avoient de charmes pour moi ! Je crois voir encore le Berger qui dans la danse aspirait à la gloire de fatiguer sa Compagne : & l'autre qui, sans se douter de sa disgrâce, montrait un visage barbouillé de noir, tandis qu'un rire étouffé voltigeoit autour du cercle : la beauté timide, qui glissoit furtivement des regards d'amour ; la Matrone sévère, qui d'un coup-d'œil réprimoit ces regards. Village chéri ! tels furent les jeux & les plaisirs qui répandoient leur influence sur tout ce qui l'habitoit. Ces jeux & ces plaisirs se sont évanouis.

Auburn, tu n'as plus d'attraits : la main de la tyrannie se manifeste dans tes berceaux ; la désolation attriste ta verdure ; un seul Seigneur a envahi tout ton domaine, & la moitié de tes champs est privée de culture : ton ruisseau limpide ne réfléchit plus les rayons du jour ; tes eaux couvertes de mousse s'efforcent en vain de s'ouvrir un passage : sur tes rives, le butor, oiseau solitaire, fait entendre ses lugubres accens, & le triste va-

neau fatigue les échos de ses cris monotones ;  
 Tes bocages sont dévastés , l'herbe croît sur  
 tes murs qui s'écroulent , & tes habitans trem-  
 blans s'enfuient loin de la tyrannie & de toi.

Malheur au pays où la richesse s'accumule  
 & les hommes dépérissent ! Que des Princes  
 ou des Seigneurs vivent ou meurent ; un  
 souffle les a faits , un souffle peut les faire  
 encore ; mais les Laboureurs robustes , qui  
 font l'honneur de leur patrie , une fois dé-  
 truits , ne pourront jamais être remplacés.

Il fut un tems , avant que l'Angleterre con-  
 nût ses malheurs , où le quart d'un arpent  
 de terrain nourrissoit son Cultivateur ; un la-  
 bour léger lui offroit une subsistance frugale ,  
 lui fournissoit ce que la vie exige , & rien de  
 plus : ses plus fideles compagnes étoient l'in-  
 nocence & la santé ; son seul trésor étoit l'ig-  
 norance des richesses.

Mais les temps sont changés ; le commerce  
 avec son cortège impitoyable usurpe les ter-  
 res , & dépossède les Cultivateurs ; sur ces  
 plaines , jadis parsemées de hameaux , on voit  
 reposer la lourde richesse & la pompe fati-  
 guante : elles sont accompagnées de tous les  
 besoins attachés à l'opulence , de tous les tour-  
 mens dont la folie est tributaire à l'orgueil.  
 Ces jours fortunés qui s'écouloient dans l'a-  
 bondance , ces paisibles desirs qui demandoient  
 si peu d'espace , ces jeux innocens , qui em-  
 bellissoient le séjour tranquille , égayoient  
 tous les fronts , & prêtoient à la verdure un  
 éclat nouveau : loin de nos rivages ingrats ils

cherchent un asyle plus heureux , & la gaité champêtre & les mœurs rustiques nous abandonnent.

- Lieux chéris! lieux qui m'inspiroient le bonheur! après une absence de tant d'années je reviens enfin vous voir. Quel changement! Vos champs déserts m'annoncent le pouvoir d'un tyran : mes pas solitaires ne rencontrent que des ronces & des broussailles : je m'arrête là où s'élevoit le hameau , où croissoit l'aube-épine ; mon ame s'attriste , mon cœur s'enfle ; & le souvenir du plaisir devient une peine.

Pendant toutes mes courses dans ce monde de soucis , pendant toutes mes afflictions — & le Ciel m'en a donné ma part — j'avois toujours espéré de finir ma carrière dans cet humble séjour , d'y ménager le peu qui me resteroit du flambeau de la vie , & d'en prolonger la flamme par le repos. Je m'étois flatté , car l'orgueil nous accompagne sans cesse , de montrer ma science parmi les Bergers , de les attirer les soirs autour de mon foyer , de leur raconter tout ce que j'avois senti , tout ce que j'avois vu. Comme un lièvre , qui , poursuivi par les chiens & les Chasseurs , cherche à regagner le lieu d'où il étoit parti , j'avois espéré , après tous mes malheurs , de revenir ici & de mourir chez moi. Douce solitude , propice au déclin de la vie ! asyle loin des soucis , ne dois-je donc plus vous connaître ? Heureux celui qui dans une retraite pareille à celle qui m'est ravie , couronne une vie orageuse par le calme de la vieillesse.

se, abandonnant un monde dont les appas sont trop dangereux, & fuyant des combats où il est si difficile de vaincre ! Des misérables, nés pour travailler & gémir, ne sont pas condamnés par lui à creuser les mines, ni à tenter les abîmes des mers ; l'entrée de sa demeure n'est pas gardée par un mercenaire brutal, qui repousse les prières de l'indigence : ami de la vertu, & protégé par elle, il avance sans crainte vers le terme de la vie : une pente insensible le conduit au tombeau, & la résignation lui en applanit la route ; chaque pas qu'il fait ranime ses espérances, & il jouit du ciel avant d'avoir quitté la terre.

Combien de fois, à l'entrée de la nuit, j'ai écouté du haut de cette colline le murmure villageois, dont les sons mêlés s'adoucissoient en montant ; les accens du Berger qui répondoit au chant de la Laitière, les mugiffemens des vaches qui appelloient leurs petits, le glapissement des oies se becquetant sur l'étang, les cris des enfans folâtres sortant de l'école, l'aboïement du chien vigilant qui s'irritoit contre le sifflement des airs, & le gros rire des Laboureurs qui annonçoit l'ame tranquille ; tous ces sons, doucement confus, remontoient la colline, & remplissoient les intervalles du chant du rossignol. Ces sons ne se font plus entendre ; les murmures d'une foule heureuse ne flottent plus dans les airs ; les pas de l'industrie ne s'impriment plus sur l'herbe, & le tableau riant de la nature animée a disparu. Il n'en reste que cette pauvre Veuve, qui se

courbe foiblement sur le bord de ce ruisseau ; pour prolonger une malheureuse existence , elle se voit condamnée dans sa vieillesse à cueillir le cresson dans ces eaux bourbeuses , à chercher quelques morceaux de bois parmi les épines , à regagner ensuite sa triste chaumière & à pleurer jusqu'au matin. De tous les habitans de la plaine , elle seule est demeurée , pour raconter leur déplorable histoire.

Près de ces arbres , où étoit un jardin ; qu'annoncent encore quelques fleurs qui poussaient parmi les broussailles , s'élevoit la simple demeure du Prédicateur du Village. C'étoit un homme cher à tout le canton , & puissamment riche avec quarante livres de rente : loin des Villes , il couroit sa sainte carrière , sans changer de séjour , sans desirer d'en changer. Il n'étoit pas versé dans l'art de ramper devant la fortune , employant sa doctrine au caractère du moment ; une autre ambition remplissoit son cœur ; son talent étoit d'enrichir les pauvres , & non de s'enrichir lui-même. Sa maison étoit connue à tous ces malheureux , dont la vie errante dépend de la charité d'autrui ; blâmant leur fainéantise , il soulageoit leur misère : le vieux mendiant , dont la barbe retomboit sur un sein ridé , reparoissoit chez lui , & trouvoit l'accueil qu'on fait à un ami après une longue absence ; le prodigue ruiné , oubliant son orgueil , lui demandoit un asyle à titre de parent , & son titre étoit reconnu ; le soldat réformé avoit une place au coin de son feu , où il montrait

ses blessures , racontoit ses victoires , & repouffoit l'ennemi avec sa béquille. Se plaissant avec ses convives , & sympathisant avec eux , le bon Pasteur oubloit leurs vices en faveur de leurs malheurs : peu soucieux de connoître leur mérite ou leurs défauts , il suivoit l'impulsion de la pitié , sans attendre le conseil de la charité. C'est ainsi qu'il mettoit sa gloire à soulager l'infortune , & ses foiblesses mêmes penchoient du côté de la vertu ; mais quand les devoirs de son ministère l'appelloient , inspiré par une plus sainte ardeur , rien ne pouvoit ralentir ses veilles , ses larmes , ses prières , & sa sensibilité : tel qu'un oiseau , qui par les plus tendres caresses veut engager ses petits à étendre leurs ailes naissantes , & à s'élever vers les cieux , de même il employoit toute son éloquence touchante pour attirer l'ame timide vers le séjour du bonheur , dont il montrait le chemin.

Près du lit , où la tristesse , le péché , & la douleur effrayoient tout à tour le malade agonisant , on voyoit le Pasteur vénérable. A sa voix le désespoir & la crainte fuyoient loin de l'ame agitée , la consolation descendoit du ciel , le cœur tremblant s'ouvroit à l'espérance , & les derniers accens de la mort murmuroient encore les louanges de l'Eternel.

A l'Eglise , une grace naïve accompagnoit tous ses gestes , tous ses regards ; la vérité acquéroit des forces nouvelles en sortant de sa bouche ; & des sots qui étoient venus pour rire , demeuroient pour pleurer. Le service



fini , la troupe rustique accouroit avec zèle autour de lui ; les enfans même employoient leurs petites ruses , & le tiroient par sa robe pour jouir d'un sourire de l'homme de bien : ce sourire exprimoit l'intérêt d'un pere , d'un pere qui partageoit leurs plaisirs & leurs peines , sa tendresse , sa douleur , son cœur étoient à eux , mais toutes ses pensées sérieuses appartenoient au ciel. C'est ainsi qu'une montagne s'élève au-dessus de la tempête ; les nuages peuvent se former autour d'elle , mais sur son sommet brillant luit un soleil éternel.

Au delà de cette haie de genêt fleuri qui borde encore le chemin , étoit la demeure bruyante du Maître-d'Ecole du Village. C'étoit un homme sévère , & son air l'annonçoit. Dès qu'il paroissoit le matin , les écoliers tremblans favoient lire sur sa figure les décastes du jour. Ils favoient contrefaire un rire flatteur quand il disoit quelque bon mot , car il en disoit par fois ; mais quand il prenoit un air menaçant , il inspiroit une frayeur réelle. Cependant il étoit bon , & sa sévérité ne venoit que de son amour pour la science. Tout le Village faisoit foi de son érudition ; car il savoit lire , écrire & chiffrer ; il possédoit encore l'art de mesurer les terres , de prédire les marées ; le bruit couroit même qu'il savoit jauger. Dans la dispute , le Curé reconnoissoit & redoutoit son talent ; car , quoique vaincu , il disputoit toujours ; & toujours des mots ronflans , & d'une longueur érudite , étonnoient l'Auditoire rustique , qui ne concevoit pas comment une seule tête pouvoit contenir tant de science.

Mais sa renommée s'est évanouie. Le lieu même où il a triomphé tant de fois est oublié. Près de cette épine, qui a remplacé une enseigne faite pour attirer les regards des passans, étoit un réduit, où *la bonne biere moussueuse* inspiroit l'allégresse & les propos joyeux du Laboureur. Là aussi sur le soir s'assembloient les Politiques du Village, &, tout en buvant à la ronde, chacun débitoit gravement quelque nouvelle, moins neuve peut-être que sa boisson. Mon imagination se plaît à retracer l'humble magnificence de ce riant séjour; le mur blanchi, le parquet sablé, la pendule luisante, le meuble artistement fait pour tromper les regards, paroissant une armoire le jour & devenant un lit la nuit; les estampes à la fois utiles & agréables, les douze bonnes regles, le noble jeu de l'Oie; le foyer égayé pendant l'Été de branches de tremble, de fleurs, & de fenouil; les tasses de porcelaine, rangées par ordre sur la cheminée, & servant, quoique cassées, à récréer la vue.

Afyle infortuné ! votre splendeur vaine & passagere, qui donnoit à chaque convive une idée de sa propre importance, n'a pu retarder votre chute. Le Payfan ne se retirera plus le soir chez vous pour oublier les travaux du jour : le Fermier n'y débitera plus sa nouvelle; le Barbier n'y racontera plus son histoire; le Bucheron n'y dira plus sa chanson, & le noir Forgeron ne s'appuiera plus sur son lourd marteau pour les écouter : on n'y verra plus l'Hôte, soigneux à faire circuler une liqueur écumante,

& pressant la nouvelle Mariée de toucher le vase de ses lèvres pour donner l'exemple aux autres.

Bonheur simple ! dont le pauvre jouit , dont le riche se moque , & que l'orgueilleux dédaigne , un seul de vos charmes naîfs sympathise plus avec mon cœur que tout le vernis de l'art : bonheur vrai ! où la nature reprend tout son essor ; oui , mon ame vous adopte , & reconnoît votre ancien empire ; vous seul pouvez y regner sans bornes & sans contrainte , sans trouble & sans envie ! Quelle différence de la pompe fatigante de ces fêtes nocturnes , où l'on voit la richesse travestie sous mille déguisemens , où la joie factice est bientôt suivie par l'ennui ; ou , malgré tous les arts séducteurs inventés par le luxe , le cœur méfiant se demande : *est-ce là du plaisir ?*

Amis de la vérité , Hommes d'Etat , qui voyez augmenter les jouissances du riche & diminuer celles du pauvre , c'est à vous à juger de la différence d'un pays opulent à un pays heureux. La mer enflée , s'enorgueillit de porter nos vaisseaux chargés d'or ; la folie les attend sur nos rivages , & pousse des cris de joie en les voyant aborder ; des trésors au-delà de ce que l'avarice même pourroit désirer , viennent nous enrichir ; l'opulence de l'Univers se concentre chez nous. --- Cependant , comptez nos gains ; qu'est-ce que cette richesse ? Un vain nom , qui laisse nos productions utiles telles qu'elles étoient. Comptez ensuite nos pertes ; voyez l'homme riche & orgueilleux oc-

## 214 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cuper un espace qui donnoit du pain à tant de pauvres , & qui suffit à peine à ses eaux , à son parc , à ses chevaux , ses équipages & ses chiens : le seul vêtement qui enveloppe sa paresse a consumé les moissons des champs d'alentour ; son Château , où regnent des jeux tristes & solitaires , ne souffre le voisinage d'aucun hameau ; toutes les productions utiles sont transportées au bout de l'Univers , pour être échangées contre tout le luxe que l'Univers fournit : c'est ainsi que notre pays , brillant d'un éclat stérile , attend sa chute inévitable.

Une jeune Beauté , simple & sans ornement , dédaigne les secours de la parure ; sûre de plaire , elle ne veut pas que l'art partage le triomphe de ses yeux ; mais quand ses charmes se flétrissent , car les charmes de la beauté ne durent pas toujours , quand le tems avance & les amants se retirent , alors cherchant les hommages qu'elle avoit rejetés , elle espere vainement remplacer les roses du bel âge , par le fard d'un éclat emprunté. Tel est le sort d'un Pays corrompu par le luxe : d'abord on y voit regner la belle simplicité de la nature ; mais quand il approche de son déclin , alors les hameaux disparaissent , les palais s'élèvent , & le pauvre Laboureur conduit sa famille éplorée loin de ce séjour magnifique , de ce tombeau fleuri.

Mais hélas ! où trouvera-t-il un asyle ? Où pourra-t-il éviter le voisinage de l'orgueil oppresseur ? Voudra-t-il faire pâître son troupeau dans quelque Commune ? Cette triste ressource de la pauvreté lui sera interdite ; il trouvera

la Commune séparée par des enclos, & partagée entre les enfans de la fortune.

Ira-t-il à la Ville? --- Que peut-il espérer? D'être témoin d'une profusion dont il ne doit pas jouir; de voir mille Arts funestes réunis pour multiplier le luxe & dépeupler la terre; de voir l'homme riche tirer son plaisir du tourment de son semblable: ici le Courtisan vêtu d'une étoffe tissée d'or & de soie, éblouit tous les yeux; là, le pâle Tisserand travaille à son métier nuisible: ici la magnificence fait parade de toute sa pompe; là, la noire potence attriste le chemin. Il est minuit, le plaisir ouvre son Temple; une troupe brillante y accourt pour célébrer ses fêtes nocturnes; le bruit des chars, l'éclat des flambeaux annoncent la grandeur tumultueuse. Où regne un faste si éblouissant, peut-il exister de la misère? Non, sans doute, il annonce une félicité universelle! Le crois-tu sérieusement? Ah! jette les yeux sur cette infortunée, couchée sur la pierre, sans pain & sans asyle. Autrefois, peut-être, elle jouissoit dans son Village d'une heureuse abondance; elle versoit des larmes au récit de l'innocence trahie; ses regards modestes & doux, comme la prime-vère qu'on voit poindre sous l'épine, embellissoient le hameau; aujourd'hui, quelle différence! plus d'amis, plus de vertu, tout est perdu pour elle. Couchée près de la porte de son séducteur, transie de froid & redoutant l'orage, son cœur gémissant déplore le moment fatal où l'ambition & le desir de voir la Ville lui firent dédaigner son rouet & sa parure champêtre.

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Cher Auburn ! ah ! seroit-il possible que tes Bergeres innocentes soient condamnées à partager sa douleur ? Hélas ! peut-être en cet instant même , conduites par la faim & la misère , elles demandent du pain à la porte de l'homme orgueilleux.

Mais , non , Auburn ; un autre sort est réservé à tes habitans ; ils vont chercher des climats éloignés , que sépare de nous ce triste abîme qui occupe la moitié du globe. Là , d'un pas foible & languissant , ils se traîneront dans ces déserts brûlans , où l'orageuse *Altama* répondra seule par ses mugissemens à leur douleur. Quel contraste leur présenteront les horreurs de ce rivage affreux ! Un Soleil toujours sans nuages , suspendu sur leurs têtes , & lançant sur eux les traits d'un feu dévorant , des forêts impénétrables où jamais aucun doux ramage ne se fit entendre , & dont les seuls oiseaux nocturnes occupent les branches desséchées , des champs fertiles en poison , qui fournissent au noir scorpion un suc venimeux ; où à chaque pas le Voyageur craint d'éveiller la terreur vengeresse d'un serpent irrité ; où des tigres accroupis , & des hommes plus féroces encore , attendent leur malheureuse proie ; où l'ouragan destructeur fait disparaître en un instant le fruit des plus longs travaux. Auburn , quelle différence ! hélas ! on se rappellera alors ton ruisseau limpide , tes prairies émaillées de fleurs , tes bocages mélodieux qui ne cachotent jamais d'autres larcins que ceux d'un innocent amour.

Ciel !

Ciel ! qu'il étoit triste ce jour où les pauvres exilés s'arracherent de leur sol natal ! Que de pleurs ! que de sanglots ! avec quelle tendresse ils contemploient leurs toits rustiques , leur disoient un adieu éternel , s'en séparoient enfin , puis revenoient sur leurs pas pour les revoir & pleurer encore ! Peut-être , se disoient-ils , trouverons-nous un asyle semblable au-delà des mers ; mais comment oser tenter les dangers de ces abîmes ! Le vieux & respectable pere de famille fut le premier à marcher vers le rivage : il pleuroit , mais c'étoit pour eux ; soutenu lui-même par le courage de la vertu , il bravoit les périls , car le nouveau-monde où il desiroit un asyle étoit au-delà du tombeau. Sa fille , dont la beauté étoit encore embellie par ses larmes , compagne chérie de sa vieillesse , marchoit en silence auprès de lui , & quittoit les bras d'un amant pour suivre un pere. Des plaintes moins étouffées annonçoient la douleur de la mere ; elle pressoit ses enfans contre son sein palpitant , elle les couvroit de baiser & de larmes , & le malheur redoubloit sa tendresse , tandis que son époux , conservant toute la fermeté d'une douleur mâle & muette , soutenoit sa foiblesse & ranimoit son courage.

Luxe détestable ! objet du courroux céleste ; est-ce donc par de pareils sacrifices qu'il faut acheter tes indignes faveurs ! mérites-tu que la paix & l'innocence soient le prix de tes plaisirs trompeurs , de ton vain éclat qui produit l'orgueil & la foiblesse ? Fier de sa gran-

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

deur impuissante, enivré de sa richesse idéale; l'Etat aveuglé s'accroît, s'énervé, & s'écroule enfin sous le poids de sa masse énorme.

Tel est le malheur qui menace ma patrie. — Que dis-je? la désolation a déjà consommé la moitié de son ouvrage. Dans ce moment même les vertus champêtres nous abandonnent; elles descendent vers ce rivage où le vaisseau déploie ses voiles qui attendent le premier soufle d'un vent propice. Je vois la troupe infortunée se ranger sur la plage : j'y vois la modeste industrie, l'hospitalité attentive, la tendresse conjugale, la pitié indulgente, la franche loyauté, l'amour fidèle; & toi, divine Poésie! fille céleste! qu'on néglige, qu'on décrie; toi, qui m'humilies dans le monde, qui m'enorgueillis dans la solitude, source de tous mes plaisirs, de toutes mes peines; toi, qui m'as trouvé dans la pauvreté, qui m'y retiens encore, guide des arts, protectrice des vertus, toujours la première à fuir les plaisirs sensuels, les cœurs insensibles, tu t'envoles loin de nous : adieu, adieu pour jamais! Et, soit que ta voix s'élève parmi les rochers de *Torno*, soit qu'elle retentisse du haut de *Pambamarca*, soit que tu choisisses les ardeurs brûlantes de l'équinoxe, ou que tu préères les neiges éternelles qui enveloppent le Monde Polaire, puissent tes accens harmonieux adoucir les rigueurs des climats! puissent-ils enseigner la vérité aux foibles mortels, leur apprendre qu'un Etat soutenu par ses propres forces, quoique très-pauvre, peut



être très-heureux ; que l'empire orgueilleux du commerce amène la décadence , comme l'Océan opiniâtre enlève les digues amollies ; tandis qu'une Puissance qui dépend d'elle-même , brave les injures du tems , comme les rochers immobiles résistent aux efforts des flots & des vents.

( *Journal de Lecture.* )

*LETTRE sur la Restauration du College Royal , adressée à MM. les Auteurs du Journal des Savans ; par M. DE LA LANDE , de l'Académie des Sciences.*

**L**E College Royal de France , fondé en 1530 , à Paris , par François I , est la premiere Ecole du monde pour les Hautes-Sciences , les Langues savantes & toutes les parties de l'instruction la plus complete ; mais depuis long-tems cet établissement célèbre tendoit vers sa chute , faute d'attentions & de secours , lorsque Louis XV , sur les représentations de M. le Duc de la Vrilliere , & d'après les projets de M. l'Abbé Garnier , Inspecteur du College Royal , donna des Lettres-Parentes à ce sujet , le 16 Mai 1772 , & elles furent enregistrées au Parlement le 26 Mars 1773. Le Roi , par ces Lettres , réunit plus spécialement le College Royal à l'Université , renouvella les privileges des Professeurs , leur assigna une augmentation de

## 220 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

15 mille livres de rente sur le 28e. du bail des Postes, affecté à l'Université, & une somme de 120 mille livres sur les arrérages alors échus, pour être employée à la construction de nouvelles classes au College Royal.

Par un Arrêt du Conseil, du 20 Juin 1773, le Roi fit, dans plusieurs chaires du College Royal, les changemens qui parurent utiles pour suppléer à ce qui pouvoit manquer à l'éducation publique, & ordonna que cette Compagnie seroit composée à l'avenir, de la maniere suivante. Un Inspecteur, chargé de veiller à la discipline; un Professeur d'Hébreu & de Syriac, un d'Arabe, un de Turc & de Persan, deux de Grec, dont l'un expliquera les Ecrits des anciens Philosophes; un d'Eloquence Latine, un de Poésie, un de Littérature Française, un de Géométrie, un d'Astronomie, un de Mécanique, un de Physique expérimentale, un d'Histoire-Naturelle, un de Chymie, un d'Anatomie, un de Médecine-Pratique, un de Droit Canon, un de Droit de la Nature & des Gens, & un d'Histoire. Enfin, en 1776, on a créé une vingtième chaire pour l'enseignement de la Morale.

Les 120 mille livres accordées au College Royal sur les fonds de l'Université, n'auroient pas suffi, à beaucoup près, pour le grand édifice que l'on y a construit; mais le Roi y suppléa, & il en fit un monument digne d'être consacré à la gloire des Lettres. Le bâtiment fut commencé au mois de Mars 1773, sur les plans & sous la conduite de M. Challegrein,

Architecte du Roi, premier Architecte & Intendant des bâtimens de *Monseigneur*, Architecte de S. A. E. l'Electeur de Cologne.

Cet édifice, qui a été habité dès 1775, est d'un style tout entier dorique, depuis la plinthe du soubassement décoré de refends, jusqu'à la corniche qui le couronne; il porte un caractère bien convenable à son objet, n'étant ni trop simple ni trop fastueux; la cour est oblongue & d'une belle proportion; une porte coëffée d'un fronton triangulaire, & ayant de chaque côté une grille, en ferme l'entrée, & laisse voir l'ensemble total du fond & des aîles du bâtiment. Entre les arcades de l'ancienne aîle, on voit le buste de Louis XIII, qui en posa la première pierre au mois de Juillet 1610; entre les arcades de la nouvelle aîle, est le buste de Louis XV, Restaurateur du College.

M. le Duc de la Vrilliere, Ministre & Secrétaire d'Etat, posa au nom du Roi, la première pierre de cette nouvelle aîle, le 22 Mars 1774. On frappa à ce sujet une médaille; elle a été exécutée par M. Lothior, Graveur du Roi.

Sur l'axe de la porte d'entrée, au fond de la cour, se présente le vestibule qui conduit à la salle des actes, & répond à la Chapelle qui est un simple autel niché. Ce vestibule, décoré de pilastres doriques, est d'un heureux effet.

Mais la salle des actes est le morceau le plus curieux; c'est une pièce de 67 pieds dans sa longueur totale, dont dix sont employés

au périptyle qui en forme l'entrée ; les 57 pieds restans font la longueur proprement dite de la salle , qui a 28 pieds de large. Elle est composée de 18 colonnes ioniques portées sur un stylobate ; la corniche architravée de cet Ordre ionique le rend plus riche ; quatre colonnes tiennent le périptyle ; douze autres composent chacune des deux longs-pans , soutenus de deux corps lisses , où sont adaptées des portes avec couronnement & bas-reliefs ; les deux dernières colonnes forment un encadrement au fond de la salle , où doit être placée la statue en pied de Louis XVI , Bienfaiteur du College. Dans chaque entre-colonnement des côtés , doivent être les bustes de nos Rois , depuis le fondateur , François Premier , jusqu'à Louis XV. M. le Comte , Sculpteur du Roi , est chargé de cette statue , qui est la première qu'on ait érigée à la gloire de Louis XVI. MM. le Moine , Gouais , Haudon , Clodion , tous Sculpteurs du Roi , travaillent aux bustes de la salle. M. Duret , Sculpteur d'un mérite distingué , outre deux bustes qu'il doit faire , a exécuté ceux de Louis XIII & de Louis XV , qui sont sur les aîles du bâtiment en-dehors ; & les deux tympans du fronton de la porte d'entrée , dont l'un présente les Armes de France , & l'autre , la Science couronnée par le Génie des Arts.

Sur l'un des côtés de cette belle salle , est une tribune aux harangues. Une voussure ornée de caissons , surmontant l'ordre , porte une lanterne décorée de pilastres composites , qui

éclairer toute la salle ; ce qui produit un effet ,  
 pour ainsi dire , mystérieux & analogue à la  
 destination sérieuse de cet édifice. Nous parle-  
 rons bientôt de peintures dont le plafond est  
 enrichi. L'on prétend que c'est dans ce genre  
 qu'étoient construites les salles d'Athenes , où  
 les Philosophes donnoient leurs leçons. On ne  
 peut qu'applaudir à la justesse du goût de M.  
 Challeguin , pour l'ordonnance & pour le ca-  
 ractère de ce monument , pour le mérite de  
 l'exécution , & l'harmonie qui regne dans tous  
 ses profils & dans la division de tout son œu-  
 vre.

On a construit , au College Royal , un  
 observatoire grand & commode , à l'usage du  
 Professeur d'Astronomie , dans lequel j'ai fait  
 pratiquer toutes les dispositions nécessaires à  
 l'Astronomie moderne , même la place d'un  
 grand quart de cercle mural , que j'espère y  
 voir placer quelque jour. On y a construit  
 aussi un amphithéâtre pour l'usage du Profes-  
 seur d'Anatomie & du Professeur de Chymie ;  
 on compte même y ajouter bientôt un labora-  
 toire de Chymie qui sera adossé à l'amphi-  
 théâtre , pour que les auditeurs puissent voir  
 faire les opérations sur les fourneaux.

Les peintures de la grande salle des actes  
 dont j'ai parlé plus haut , viennent d'être fi-  
 nies au commencement de 1777 , par M Ta-  
 ravel l'aîné , de l'Académie Royale de Pein-  
 ture & de Sculpture , qui , à l'âge de 42  
 ans , & revenu de Rome depuis douze , s'est  
 déjà fait connoître avantageusement par divers

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ouvrages exécutés pour le Roi , & par deux beaux plafonds dans la maison de M. Dorcet , rue de Varenne.

Ce plafond a 36 pieds sur 11. Le sujet présente , sous une très-belle allégorie , la gloire des Princes protecteurs des Sciences , des Belles-Lettres & des Arts.

La gloire des Princes est représentée sous l'emblème d'une femme couronnée & de figure majestueuse ; elle montre d'une main le médaillon de François I , fondateur du Collège Royal , attaché à une grande pyramide , symbole de l'Immortalité ; elle tient de l'autre main , des couronnes de lauriers & de roses , qui expriment la gloire & les agrémens de la Littérature.

A cette pyramide sont aussi suspendus les médaillons d'Henri IV & des autres Rois qui , à l'exemple de François I , ont contribué à la perfection du Collège Royal ou au progrès des Sciences.

Le groupe du second plan représente l'Histoire appuyée sur le Temps , se disposant à consacrer , par sa plume , la gloire des Princes & celle des Sciences. Les grandes ailes qu'elle porte , annoncent qu'elle répand au loin & avec rapidité les événemens glorieux dont elle est dépositaire ; elle regarde derrière elle pour annoncer que ses regards sont tournés spécialement vers la postérité.

On voit aussi , dans ce plafond , l'Eloquence qui subjugué & qui terrasse l'ignorance , l'erreur , les préjugés , l'envie & la raillerie. Sa

jeunesse, sa force & son air menaçant expriment les qualités que doit avoir l'éloquence pour subjuguier & entraîner l'Univers ; elle tient un livre ouvert, symbole de l'étude ; une horloge qui annonce l'ordre, la précision & la mesure qui sont nécessaires pour produire ces grands effets. On y voit aussi la foudre pour annoncer le pouvoir d'une éloquence qui foudroie les Vices & l'ignorance.

Plus loin on apperçoit, dans un lointain obscur, l'Ignorance avec ses oreilles d'âne ; l'Erreur & le Préjugé, le bandeau sur les yeux & les ailes au point ; l'Envie, hérissée de vipères, & la Raillerie, au rire moqueur.

Quand on est au fond de la salle, on voit du côté de la porte d'entrée, dans le même plafond, une figure qui représente la bonne Renommée, caractérisée par la trompette, la branche d'olivier & le cœur d'or sur la poitrine ; elle tient le médaillon de Louis XVI, que les Génies de la France & des Arts entourent de guirlandes pour l'attacher, à son tour, à la pyramide de l'Immortalité. La décoration des angles de la voûture, qui ne sont encore qu'ébauchés, mais que M. Taraval espère finir cette année, représenteront les vertus qui constituent les grands hommes en tout genre, Rois & Philosophes, groupées deux à deux, & accolant une table ovale où seront les devises analogues aux deux Vertus qui occuperont chaque angle de la salle.

A gauche dans le fond, la Force & la Raison.

A droite, la Justice & la Clémence.

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Du côté de la porte à droite en entrant, la Tempérance & l'Egalité.

A gauche, la Prudence & la Vigilance.

Les Professeurs Royaux ont fait frapper des jetons où l'on voit d'un côté la figure du Roi Louis XVI, & de l'autre, les Armoiries du College Royal ; ce sont trois fleurs-de-lys avec un Livre ouvert, sur lequel on lit cette devise, *docet omnia*. Elle exprime très-bien le caractère de cet établissement, où sont réunis tous les genres d'enseignement.

Ceux qui voudront connoître plus en détail cette célèbre fondation, & juger de l'utilité dont elle a été jusqu'à présent, pourront consulter l'Ouvrage intitulé : *Mémoire historique & littéraire sur le College Royal de France* ; par M. l'Abbé Cl. P. Goujet, Chanoine de Saint Jacques l'Hôpital à Paris, Associé des Académies de Marseille, d'Angers, de Rouen, & l'un des Honoraires de la Société des Sciences, Arts & Belles-Lettres d'Auxerre. A Paris, chez Augustin-Martin Lottin l'aîné, Imprimeur Libraire, rue St. Jacques près St. Yves, au Coq, 1758, 3 vol. in-12.

On trouve dans ce Livre, l'origine de la révolution littéraire qui a occasionné la fondation du College Royal. L'étude des Langues savantes, cultivée autrefois avec tant de soin, dit M. Goujet, si utile à la Religion, & si nécessaire pour le progrès des Sciences & des Belles Lettres, n'étoit plus, depuis long-tems, que le partage d'un très-petit nombre d'hommes privilégiés, lorsque le Pape Clément V,



convoqua, en 1308, le Concile général de Vienne, qui se tint en 1311 & 1312, auquel il présida, & où se trouverent plus de 300 Evêques, outre les moindres Prélats, Abbés ou Prieurs. Zélé pour le renouvellement des bonnes études, ce Concile ordonna qu'à Rome, & dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Boulogne & de Salamanque, on établirait des Maîtres pour enseigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen, deux Maîtres pour chacune, qui seroient stipendiés & entretenus, à Rome par le Pape, à Paris par le Roi de France, & dans les autres Villes, par les Prélats, les Monasteres & les Chapitres. C'est donc au décret du Concile de Vienne que remonte le motif du premier établissement du College Royal; & c'est aussi par cette considération qu'en le réunissant à l'Université, auquel il avoit appartenu dès le principe, le Ministère a cru devoir le faire participer aux bienfaits répandus sur cet illustre Corps.

François I ne borna pas les exercices de son College aux trois Langues qu'on vient de nommer; il y joignit les Mathématiques, la Médecine & la Philosophie. Dès 1530, Martin Poblacion, Espagnol, &, peu d'années après, Oronce Finé, Dauphinois, furent pourvus chacun d'une chaire de Mathématiques; & le premier eut, au bout de quelques tems, pour successeur Pascal du Hamel. Guillaume Postel, né en 1510 à Doleric, Village du Diocèse d'Avranche, que son érudition avoit déjà fait connoître, fut aussi invité par François I,

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

par la Princeſſe Marguerite de Valois ſa ſœur, & par Pierre du Chaſtel, à enſeigner pareillement les Mathématiques & les Langues étrangères dont on prétend qu'il ſavoit juſqu'à 12. C'eſt Poſtel lui-même qui nous apprend cette circonſtance, dans un ouvrage *in-8vo.* imprimé ſans date & intitulé : *Quatuor Librorum de orbis terræ concordia primus* ; il ſe qualifie dans ce Livre, *Mathematicarum Profeſſor Regius*. Vidus-Vidius eut la chaire de Médecine, & François Vicomercato, Milanois, eut celle de Philoſophie. Mais, de tous ces Profeſſeurs, Oronce Finé eſt celui qui a eu le plus de réputation dans les Mathématiques ; c'eſt même le ſeul Aſtronomie qu'il y eût en France dans ce tems-là. Ses ſuccéſſeurs au College Royal n'ont point dégénéré de ſa réputation ; il ſuffit de citer Morin, Stadius, Boulanger, Gaſſendi, Roberval, la Hire, de Lille, & M. le Monnier actuellement vivant qui, quoique chargé de la chaire de Philoſophie, n'a pas laiffé d'étendre, par ſes leçons, les progrès de l'Aſtronomie. Nous avons eu occaſion de remarquer combien la France avoit eu d'obligation au College Royal, lorsque M. Veron, après y avoir puisé la connoiſſance des longitudes & la maniere de les observer en mer, avoit eu le bonheur d'en introduire & d'en répandre l'uſage dans la marine du Roi, au point que ces observations ſont ſuivies actuellement par la plupart de nos jeunes Officiers, ce qui a formé une eſpece de révolution pour le progrès de la navigation.

En général , il y a peu de Savans ou de Littérateurs en France qui n'aient profité du College Royal, & l'on y compte peu de Professeurs qui n'aient été des gens celebres.

( *Journal des Savans.* )

*RÉFLEXIONS envoyées au Journal de Politique & de Littérature; par M. le Ch. de C....*

**L**A dissipation ne peut causer de vrais plaisirs , & elle empêche qu'on en puisse goûter.

Le sentiment seul donne un prix à ce que l'on dit : ce qui fait que les sots sont toujours ennuyeux , c'est qu'ils ne sentent jamais.

Dans l'esprit le sublime est fort près du ridicule ; mais il s'en éloigne à mesure qu'il approche du cœur.

La délicatesse du goût , la justesse de l'esprit ; la sensibilité de l'ame , sont les sources où l'on puise l'amour de la solitude.

A travers la soumission que l'on montre aux femmes , il faut leur laisser entrevoir une fermeté capable de les conduire.

Rien de si honteux pour l'humanité que le ridicule attaché au malheur d'être trompé.

Que de maux de moins dans la vie si l'on ne suivoit que son sentiment ! Tel alloit quitter sa maîtresse par lassitude , qui est désespéré qu'on dise qu'il en est quitté.

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dégagé des embarras des brigues , libre des projets de l'ambition , au dessus de la puérilité des intrigues , un Philosophe n'a pas besoin de cette méprisable étude du monde , qui n'est que l'art de mettre en défaut les fourberies des autres pour faire valoir les siennes.

Celui qui n'a jamais senti de passions violentes , devrait s'abstenir d'en parler : il est bien éloigné de concevoir ce qu'elles peuvent faire entreprendre.

Quelquefois on aigrit , souvent on déplaît ; jamais on ne persuade dans la dispute.

Malheur à l'ame qui n'a pas la force d'exécuter ce que l'esprit projette.

Avoir lu une Histoire, c'est les avoir toutes lues.

Il est pour l'ame des momens de crise où la raison ne peut rien contre l'impression victorieuse des objets.

Avec une ame bien réglée , si l'on n'a pas par-tout autant de plaisirs , on a toujours à peu près la même mesure de bonheur.

Chez les hommes l'esprit gâte le cœur ; chez les femmes , c'est le contraire.

Sur le Théâtre du monde comme à celui de la Comédie , ce ne sont pas ceux qui représentent qui s'amusent le plus.

La marque la plus sûre & l'effet le plus doux de l'Amour , c'est le calme délicieux que nous fait éprouver la présence de l'objet aimé.

Ce mouvement secret qui fait que nous n'avons que nous pour objet , devrait être à lui-même son contre-poison : pensons qu'il est le même chez tous les hommes.

*( Journal de Politique & de Littérature. )*

---

*PROJET de peser les Membres de l'Etat.  
Tiré des Œuvres mêlées du Comte de  
CHESTERFIELD. Traduit de l'Anglois.*

**B**ernier nous instruit d'une coutume très-extraordinaire, qui s'observe encor aujourd'hui dans l'Empire du Mogol. On pese tous les ans Sa Majesté Impériale le jour de sa naissance, & si l'on voit qu'elle a fait une acquisition considérable de graisse, depuis l'année précédente, c'est un sujet de réjouissances publiques dans toute l'étendue de ses domaines. Ce grand jour est aussi marqué par des présens que les Sujets du Mogol sont obligés de faire à leur Souverain, & qui ne montent guere à moins de trente millions.

Il sembleroit qu'il en est de cette coutume comme de beaucoup d'autres qui existent en divers Pays, & qu'on observe sans autre raison que leur ancienneté. Mais elle doit avoir eu dans son origine un but utile qu'on aura négligé ou totalement oublié dans la suite; car il est impossible d'imaginer que les bons & loyaux Sujets de Sa Majesté Mogole trouvent un si grand sujet de joie dans cet accroissement de matérialité, dont l'effet le plus naturel est de rendre leur Souverain moins propre aux fonctions du Gouvernement; & comme toutes les Nations Orientales ont toujours aimé à envelopper les pré-

ceptes de Religion , de Morale & de Politique sous des hiéroglyphes , des types & des emblèmes , il est plus naturel de croire que la coutume dont parle Bernier , étoit originai-  
 rement allégorique , & qu'elle avoit pour objet de désigner l'accroissement politique du poids de Sa Majesté Mogole , quant au crédit & à la puissance , ce qui devoit réellement exciter une grande joie parmi les fideles Sujets.

Mais , pour porter plus loin mes conjectures , seroit-il impossible que cet Empire maintenant absolu , eût été d'abord une Monarchie limitée , où il y auroit eu une balance égale qu'il auroit fallu souvent examiner pour en maintenir l'équilibre ? Dans ce cas il est très-probable qu'on auroit pesé le Prince avec quelques contrepoids , ou , en termes plus clairs , qu'on auroit examiné les prérogatives du Prince dans leur rapport aux droits & aux Privilèges des Sujets. Ce qui me confirme encore davantage dans mon sentiment , c'est le choix du jour consacré à cette opération. On prenoit l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté , jour où l'on pouvoit supposer qu'elle étoit de bonne humeur , car les présens qu'elle recevoir devoient l'y mettre , quand elle n'y auroit pas été disposée d'elle même. La réunion de ces circonstances paroïssoit sans doute nécessaire pour préparer doucement le Prince à une cérémonie , qui sans de pareilles précautions , lui auroit été très-désagréable.

Ce seroit mal combattre ma conjecture , que de m'objecter la forme actuelle de ce Gou-

vernement ; puisque la moindre connoissance de l'Histoire suffit pour nous convaincre , que les Gouvernemens absolus , que nous voyons aujourd'hui , ont été autrefois des Etats libres , & que la Puissance des Despotés s'est élevée insensiblement sur les ruines de la liberté.

Tel a été probablement le cas de l'Indostan : les Nobles & les Représentans du Peuple de ces Contrées , auront cru qu'il n'étoit ni honnête ni prudent à eux , de peser tout juste autant que Sa Majesté ; pour lui laisser un peu de prépondérance , ils auront un peu allégé leur bassin , & à force de se rendre légers , ils en seront venus au point de laisser la balance pencher considérablement du côté du Roi.

La prépondérance plaisoit probablement à Sa Majesté , un petit avantage lui en faisoit désirer un plus considérable , & ces grands présens qu'elle recevoit chaque année , grossissant sa liste civile , la mettoient en état de corrompre ceux qui chargeoient la balance du côté des Nobles & du Peuple , jusqu'à ce qu'enfin tous les poids se soient trouvés sur le bassin Royal sans aucun contrepoids. Par cette gradation insensible , une coutume établie pour la sûreté de la constitution , est devenue une simple cérémonie , une curiosité qu'on montre tous les ans à des dupes , en échange de leur liberté ; encor leur en coûte-t-il leur argent pour la voir.

Je pourrois , à l'exemple des plus fameux Critiques , soutenir ma conjecture par des autorités innombrables , anciennes & modernes ,

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& prouver sans contradiction, par l'Histoire Naturelle de la graisse, qu'il est impossible qu'un Souverain desire cet accroissement considérable d'embonpoint, ou qu'un bon Sujet s'en réjouisse. Mais je me bornerai à un petit nombre de preuves.

La graisse & la stupidité sont regardées comme des compagnes si inséparables, que ces deux mots sont synonymes. La *Pinguis Minerva* des Anciens, nous fait voir qu'ils étoient persuadés que la Déesse même des Arts & de la Sagesse, si elle étoit devenue trop grasse, seroit devenue stupide; or, ce qui seroit vrai d'un Dieu ou d'une Déesse, ne le seroit-il pas d'un Roi ou d'une Reine?

Horace, par *Pingue Ingenium*, entend un esprit lourd & épais: l'air que les Bœotiens respiroient, avoit aussi la même épithète, à cause de leur stupidité....

D'après cela, il seroit non-seulement injuste, mais même indécent, de supposer qu'un Souverain pût désirer de voir s'engourdir sous une masse de chair, ces facultés auxquelles sa propre gloire & le bonheur de ses Sujets sont attachés. Car l'agilité même du corps est très-nécessaire dans un Prince; un Monarque léger, dispos & actif, peut visiter plus souvent & plus vite les parties les plus éloignées de ses Etats, où le bien public exige sa présence; ses opérations militaires ne recoivent pas moins de lustre ni d'avantage de l'agilité de sa personne. Ce sont des considérations assez importantes, sans parler de l'embarras que la



prominence de l'*Abdomen* doit lui causer dans les opérations du ferrail.

Ayant ainsi prouvé que la coutume de peser le Grand-Mogol, doit avoir été autrefois emblématique, je crois devoir examiner, si, dans la suite, nous ne ferions pas bien d'adopter cette coutume, pour l'avantage de notre constitution.

Il me semble que la nature même de notre constitution, nous indique cette maniere de la conserver. Les trois parties constituantes du pouvoir législatif & suprême, forment une espece de *Trilanz* politique, dont chaque bassin a son poids fixé dans une juste proportion. Y a-t-il rien de plus naturel que de prendre un jour dans l'année, pour voir si la balance est en bon état ?

Cette méthode de peser les Etats & les Empires, est très-ancienne; & on en trouve des traces dans Homere, qui nous apprend que Jupiter lui-même pesa les destins de la Grece & de Troye; mais ni Eusthate, ni aucun autre Commentateur, n'a pu nous dire dans quelle espece de balance.

J'avoue que le tems où nous vivons est si heureux, ceux qui composent notre corps législatif si integres & si sages, & les bassins de notre balance si également chargés, que toute précaution pour maintenir l'équilibre, paroît entièrement inutile; mais l'homme sage s'occupe de l'avenir, il prévoit les dangers futurs, & il suffit qu'un mal soit possible, quoiqu'éloigné, pour qu'il y cherche un remede.

Comme je ne crains rien pour ce siècle-ci ; je ne propose mon projet que pour l'année de grace 1800. On a tout lieu de présumer qu'alors il ne restera plus personne de tous ceux qui composent maintenant notre corps législatif, & par conséquent il est impossible de savoir ce qui arrivera sous ceux qui les remplaceront. Qui fait si il ne faudra pas les peser très-souvent & avec la plus grande exactitude ? heureusement c'est une opération très-facile ici, puisque nous avons entre les mains, la balance de l'Europe ; nous avons tenu dernièrement cette balance avec autant de gloire que d'avantage, & je ne doute pas qu'elle ne reste encore long-tems en notre possession ; ainsi la législation pourra chaque année, l'emprunter du ministère pour une couple de jours.

Quand on procédera à cette opération, il faudra défendre absolument tout échange de présens entre les parties intéressées, parce qu'il pourroit en résulter un sucroît considérable de pesanteur dans un des côtés de la balance, & qu'il arriveroit ici, ce qui est probablement arrivé dans l'Indostan. Si jamais, par politesse ou par tout autre motif, on jetoit des grains & des drachmes dans le bassin Royal, ce côté deviendrait à la fin si prépondérant, qu'il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de redresser la balance. Il pourroit encore arriver quelque chose de très-ridicule ; ce seroit qu'on chargeât le bassin Royal & le bassin du Peuple, des dépouilles de celui du milieu, de manière que celui-ci restât toujours suspendu, quoiqu'entièrement vuide.

Ce que j'ai dit jusqu'ici ne concerne que la pesanteur métaphorique, & j'ai eu pour but d'engager la postérité à veiller avec le plus grand soin au maintien de notre heureuse constitution & sur-tout à empêcher qu'on fasse la moindre innovation dans aucune de ses parties. Mais je ne fais si il ne seroit pas très-utile, pour parvenir à cette bonne fin, de peser réellement plusieurs individus; & je suis engagé à le croire par une expérience du même genre, qui s'est faite, avec un grand succès, il y a quelques années, & dont j'ai été informé. On assure que dans une grande salle d'un Château qui appartient à un personnage très-distingué, il y a une très-belle paire de balances à l'usage des hommes, où le maître de la maison & la troupe nombreuse de ses hôtes, se pèsent tous les ans; & on ajoute que d'une année à l'autre, il se trouve une grande augmentation dans les poids. Cette découverte est susceptible d'être perfectionnée; & on pourroit se servir très-avantageusement de balances communes, ou Romaines, le premier & le dernier jour de chaque session du Parlement; mais, à mon avis, la balance commune seroit la plus convenable des deux, parce qu'il sembleroit ridicule de voir les gens du premier rang dans l'Eglise & dans l'Etat, suspendus au bout d'une Romaine.

Il est toujours certain que, quelque moyen qu'on employât pour connoître la pesanteur intrinsèque des individus qui composent notre corps législatif, & pour la distinguer de celle

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'ils pourroient acquérir par des causes étrangères, rien ne feroit plus utile pour maintenir un juste équilibre entre les membres de notre constitution.

Je dois convenir qu'il s'offre à mon esprit, sur ce sujet, un grand nombre de difficultés ; mais comme je suis infatigable dans mes travaux pour le bien public, je roulerai mon projet dans ma tête, jusqu'à ce que je trouve un moyen pour en rendre l'exécution praticable. Dès que je l'aurai trouvé, j'en ferai part au public pour l'instruction de la postérité.

( *Universal Magazine.* )



---

---

# POÉSIES FUGITIVES.

---

---

## *AU RUISSEAU DE DAME-MARIE- LES-LYS.*

**R**UISSEAU paisible & pur, frais & char-  
mant ruisseau,  
Honneur soit à la Nymple antique,  
Qui sous sa voûte humble & rustique,  
Epanche mollement les trésors de ton eau.  
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,  
Arroser l'agreste bocage,  
Où vient le Rossignol te chanter ses amours;  
Coule, à son doux ramage en murmurant tou-  
jours,  
Le long du modeste hermitage,  
Où, constant dans ses mœurs comme toi dans  
ton cours,  
Mon solitaire ami content de vivre en sage,  
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.  
Jadis dans leur marche pompeuse,  
Il entendit gronder le Danube & le Rhin;  
Il vit tomber, bondir au pied de l'Appennin,  
L'Eridan descendu de sa roche écumeuse.  
O! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse,  
Voir le soir, à pas lents, revenir un troupeau;  
Le jour, y voir jouer les enfans du hameau;  
Y rendre le salut à l'habitant champêtre;  
Y causer doucement avec ce bon Curé  
Qui très-chrétien, très-peu lettré,

## 240 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

N'aspirant point du tout à l'être ,  
Saintement occupé de ses devoirs touchans ;  
Pour prix de ses vertus, n'a jamais su peut-être  
Qu'on fit de méchans vers, & qu'il fût des mé-  
chans !

Au hameau, cher de Leyre, heureux qui loin  
du monde ,

Entre sa femme & ses enfans ,  
Dans le sein de la paix voit s'écouler ses ans,  
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde !  
Du pied de la cabane elle va sans fierté ,  
Traversant un séjour du silence habité ,  
De ces chaëtes déserts humble & fidele Amante ,  
Y consacrer ses flots, & baigner dans sa pente  
Le Lys de la virginité.

Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille ;  
Quand libre, & serpentant sous la feuille mobile  
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,  
Elle va s'égarer dans des prés toujours verds ;  
Appellant sur ses pas la douce rêverie ,

Les romans de la Bergerie ,  
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.  
Mais celle de la voir, quand sur la triste arène  
Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,  
Arrivant à sa fin comme nous au tombeau.

A la mélancolie enclin dès le berceau ,  
Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible  
N'a que trop affligé ton cœur noble & sensible.  
Occupe tes regards d'un plus riant tableau ;  
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage ;  
Entends sur les cailloux gazouiller ton ruisseau ;  
Vois ces champs , vois ces prés, vois ce rustique  
ombrage ;

Regarde tes enfans, & souris à leurs jeux ;  
Vois leur mere empressée à prévenir tes vœux ;  
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins  
sage :

Jusques

NOVEMBRE, 1777. 241

Jusque dans la vertu l'excès est dangereux.

Nous aimons les Bergers : ami, vivons comme eux :

Le bonheur ne veut point de sentiment extrême.

Goûte enfin sa douceur; pour la goûter moi-même,  
J'ai besoin de te voir heureux.

Par M. DUCIS, *Secrétaire ordinaire de*  
*MONSIEUR, Associé à l'Académie de*  
*Lyon.*

---

## C O U P L E T S

Chantés par Mlle. JENNY W\*\*\*. (\*)

*Sur l'air : je suis Lindor, &c. du Barbier de Séville.*

J E touche à peine au printems de mon âge;  
Mon cœur déjà forme mille desirs;  
J'aime à voler de plaisirs en plaisirs :  
J'ai tous les goûts d'un papillon volage.

---

Sous les pompons d'une Actrice naïve,  
Je me suis vue applaudir quelquefois ;  
Je connois l'art de varier ma voix,  
Lorsqu'il faut être, ou folâtre, ou plaintive.

---

(\*) Cette jolie enfant n'a que sept ans. Elle chante ; elle danse , elle converse avec grace. Elle a joué dans *Zémire & Azor & le Tableau parlant*, sur un Théâtre de Société, avec une vérité & une précision qui lui ont valu tous les applaudissemens. C'est la digne élève de sa mere , qui fait l'ornement de la Ville où elle est fixée.

Tome XI.

L

## 242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

FIERE en secret du succès de la scène ,  
Il faut me voir dans un bal voltiger ;  
Là , vingt rivaux brûlent de m'engager ,  
Tous dans leur main voudroient tenir la mienne.

---

MAMAN instruit mon enfance ingénue :  
C'est dans ses bras que sont nés mes talens ;  
Quand je parois , je me fais mille amans.  
Je n'en ai plus , hélas ! quand on l'a vue.

---

PAR mes appas , je rends maman plus belle ,  
Par mon caquet , j'ajoute à son esprit.  
Telle , au printems , une fleur s'embellit  
D'un verd bouton qui croît à côté d'elle.

---

QU'IMPORTE donc que mon savoir étonne ?  
De mes efforts le prix est si léger !  
Je ne reçois qu'un frivole baïler ;  
C'est pour maman qu'on tresse une couronne (\*).

---

DE tous les cœurs elle reçoit l'hommage ;  
Quoique le mien en soit un peu jaloux ,  
Puisse-je encor d'un destin aussi doux ,  
La voir jouir , lorsque j'aurai son âge !

*Par M. ROMAN de Nîmes.*

---

(\*) Madame W\*\*\*. joua le rôle de *Zémire* avec tant de supériorité , qu'elle fut couronnée de fleurs sur le Théâtre.



---

A UNE JOLIE DÉVOTE  
QUI VOULOIT ME CONVERTIR.

Q Uoi ! tu voudrois me convertir ?  
A tes vœux puis-je être docile ?  
Tu défends le moindre desir ,  
Et tes yeux en font naître mille.  
Tu voudrois que de mon péché  
J'eusse une douleur bien amere ,  
Et je ne puis être fâché  
Que de ne t'en voir jamais faire.  
Lorsque tu me prêches la foi ,  
Mon cœur veut te donner la sienne.  
La grace eût triomphé de moi ,  
Mais résisterai-je à la tienne ?  
De Dieu tu me peins la grandeur ,  
Et c'est , en si joli langage ,  
Que j'oublie aussi-tôt l'Auteur ,  
Pour ne songer qu'à son ouvrage.  
Tu veux en vain guider mes pas  
Dans une nuit aussi profonde :  
Qui t'entend , ou voit tes appas ,  
Thémire , est trop bien ici-bas ,  
Pour s'occuper de l'autre monde.

*Par M. HERMITE DE MAILLANE.*



## L'AMOUR ET LES OISELEURS,

## IDYLLE.

AMour, Amour, jamais tu ne reposes;  
Et rien n'échappe à tes pièges flatteurs.

Un jour ( c'étoit dans la saison des roses )  
Climene & Moi, novices Oiseleurs,  
Nous préparions des pièges sur les fleurs.  
Le doux Printems, un Dieu plus doux encore  
Nous rassembloient au réveil de l'Aurore.  
Tous deux assis sur la mousse & le thym,  
Nous respirions l'espoir & le butin;  
Et, près de nous les réseaux & la cage  
Du peuple ailé méditoient l'esclavage.  
Le Miroir brille. Alors un jeune Oiseau  
Se détacha des sommets du bocage;  
Il balançoit son vol sur le réseau;  
Puis en jouant, l'effleuroit d'un coup d'aile;  
Puis caressoit le Miroir infidèle,  
Aussi léger que l'éclat voltigeant,  
Que réfléchit la glace au front d'argent.  
L'azur des Cieux coloroit son plumage;  
Nos cœurs sembloient répéter son ramage;  
Le voir, le prendre est un même desir;  
Nous nous taisions, nous palpions de joie;  
Le piège court envelopper sa proie;  
Le filet tombe : en vain l'oiseau veut fuir;  
Il se débat. Je souris, & Climene,  
Sous le filet que je soulève à peine,  
Etend déjà sa main pour le saisir;  
Elle y touchoit : soudain l'oiseau rapide,  
C'étoit l'Amour!.... s'envole avec nos cris;

Et du filet dispersant les débris ,  
Il tient encor dans le réseau perfide  
Les Oiseleurs , qui pensoient l'avoir pris.

Par M. LE BRUN.

## V E R S

*A M. DE VOLTAIRE , qui avoit envoyé à  
l'Auteur une Montre d'or à répétition  
& à quantieme , ornée de son Portrait ,  
de sa Manufacture de Ferney.*

*Paris , 15 Août 1777.*

J E la reçois cette machine ,  
Où dans trois orbes différens ,  
Une triple aiguille chemine ;  
Et dans sa course détermine  
Les jours , les heures , les instans  
Qui s'échappent à la fourdine.

Jadis , chez nos premiers parens ,  
Cette œuvre eût passé pour divine.  
Le luxe a créé les talens :  
Et le plus beau des instrumens  
Qui soit de Paris à la Chine ,  
Me coûte moins de six cents francs.

Mais , hélas ! lorsque j'examine  
Le numéro de ces cadrans ,  
J'en reçois la leçon chagrine  
De la perte de mon printems ,  
Et je prévois les soins cuisans  
Que la vieillesse nous destine.

## 246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vains jouets des amusemens,  
 Quand le néant nous avoisine !  
 Les jeux , les plaisirs séduifans ,  
 D'une main légère & badine ,  
 Viennent nous bercer en tous sens ;  
 Et nous tiennent sous leur courtine  
 Endormis sur l'aîle du tems ;  
 Tandis que la faulx assassine ,  
 Cueille la fleur de nos beaux ans ,  
 Et ne nous laisse que l'épine.

Mais dans l'ovale du revers ,  
 Qu'avec plaisir je vois un sage ,  
 Après trois fois vingt-sept hivers ;  
 Reprenant son premier courage ,  
 Cueillir des lauriers toujours verds ;  
 Et dont on verra d'âge en âge ,  
 Le nom , la prose & les beaux vers ,  
 Par une gloire sans nuage ,  
 Durer autant que l'Univers !

Ah ! que l'aspect de cette image ,  
 A qui tous les cœurs sont ouverts ,  
 M'apprend , en sublime langage ,  
 Le prix du tems & son usage ,  
 Notre folie & nos travers !

Tandis que ce rayon agile ;  
 Autour de son axe emporté ,  
 Présente une *image mobile*  
*De l'immobile éternité :*  
 Loin du tourbillon enchanté  
 Que nous offre un monde frivole ;  
 Le grand homme vit écarté.  
 Par ses écrits il nous console  
 Des malheurs de l'Humanité.  
 Jadis , quittant le Capitole ,

N O V E M B R E , 1777. 247

Marc-Aurele l'eût visité :  
Apôtre de la vérité ,  
Chaque minute qui s'envole ,  
L'élève à l'immortalité.

*Par M. le Marquis DE VILLETTE.*

---

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

*Ferney , le 27 Août 1777.*

M O N Dieu , que vos rime en ine  
M'ont fait passer de doux momens !  
Je reconnois les agrémens  
Et la légèreté badine  
De tous ces contes amusans  
Qui faisoient les doux passe-tems.  
De ma niece & de ma voisine.

Je suis forcier , car je devine  
Ce que feront les jeunes gens.  
Je m'apperçus bien dès ce tems ,  
Que votre muse libertine  
Seroit Philosophe à trente ans.  
Alcibiade en son printems ,  
Étoit Socrate à la sourdine.

Plus je relis & j'examine  
Vos vers sentés & très-plaisans ;  
Plus j'y vois un fonds de doctrine  
Tout propre à Messieurs les Savans ;  
Non pas à Messieurs les pédans  
De qui la science chagrîne  
Est l'éteignoir des sentimens.

## 248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Adieu : réunissez long-tems  
 La gaieté , la grace si fine  
 De vos folâtres enjouemens ,  
 Avec ces grands traits de bon-sens ;  
 Dont la clarté nous illumine.  
 Je ne crains point qu'une coquine  
 Vous fasse oublier les absiens ;  
 C'est pourquoi je me détermine  
 A vous ennuyer de mes *ens* ,  
 Entrelacés avec des *ine*.

---

## LE JEUNE AMANT.

**Q**UE l'amour me plaît à quinze ans !  
 Qu'il est simple dans son langage !  
 Qu'il est vrai dans ses sentimens ;  
 Dans son trouble , dans son hommage !

UN soupir feint , un faux aveu ;  
 Ne sortit jamais de sa bouche ;  
 Elle brûle ce qu'elle touche ,  
 Et son cœur , comme elle , est de feu !

LES vains attrait d'une plus belle  
 Peuvent l'éblouir un instant.  
 Un instant il est infidèle ,  
 Mais jamais il n'est inconstant.

*Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.*



---

ACADÉMIES.  
SÉANCES  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE Française.*

**L'**Académie a tenu le 25 d'Août, selon son usage, sa Séance publique. Le matin, après la Messe, le Panegyrique de St. Louis a été prononcé par M. l'Abbé d'Espagnac. Ce jeune & modeste Orateur, intimidé d'abord à l'aspect de l'Auditoire-devant lequel il alloit parler, a paru succomber à l'effet d'une louable timidité. Mais après avoir recouvré l'usage de sa voix, il a prononcé, avec la chaleur qu'inspiroit son sujet, un discours qui a mérité le suffrage unanime des Auditeurs.

A trois heures & demie, après-midi, l'Académie s'est assemblée de nouveau; & M. de St. Lambert, faisant les fonctions de Directeur, a annoncé que le Prix d'Eloquence, dont le sujet

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

étoit l'*Eloge du Chancelier de l'Hopital*, avoit été décerné au Discours de M. l'Abbé Remi ; Avocat au Parlement. (\*) M. l'Abbé Talbert, Vicaire-Général du Diocèse de Tarbes, & déjà couronné par plusieurs Académies, a obtenu le premier *Accessit*. L'Auteur du Discours qui a mérité le second, ne s'est point fait connoître. L'Académie a aussi donné des éloges au Discours de M. Doigni du Ponceau, & à celui de M. de Hoc ; elle a distingué en outre un Ouvrage très-considérable, qui avoit d'abord été envoyé au concours, & que sa longueur n'a pas permis qu'on l'y laissât : elle a employé les expressions les plus flatteuses pour inviter l'Auteur à le rendre public.

M. d'Alembert, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, a fait lecture du Discours couronné, qui a reçu de justes applaudissemens ; ensuite M. de la Harpe a lu une Traduction libre, en vers, du premier Chant de la *Pharfale de Lucain* ; & M. d'Alembert a terminé la Séance, par la lecture d'un *Eloge de l'Abbé de Choisi*, qui fut entendu avec le même plaisir qu'ont toujours fait dans les Assemblées publiques les morceaux de ce genre, si heureusement traité par cet Ecrivain Philosophe.

L'Académie propose pour sujet du Prix de

---

(\*) M. l'Abbé Remi, est un des Jurisconsultes qui travaillent au *Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence* : il a mis dans cet Ouvrage nombre d'articles intéressans, où regnent la clarté, la méthode, la précision, & une doctrine pure,



l'année prochaine (\*) la Traduction, en vers Alexandrins, du commencement du seizieme Livre de l'Iliade, depuis le premier Vers jusqu'au 167e., c'est l'endroit où Achille donne ses armes à Patrocle pour aller combattre les Troyens.

Toutes personnes, excepté les Quarante de l'Académie, seront reçues à composer pour ce Prix.

Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté, attaché à la Piece de Poésie qu'ils enverront, & sur ce billet sera écrite la sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix sont avertis que s'ils se font connoître avant le jugement, ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis, soit par des lectures faites dans les maisons particulieres, leurs Pieces ne seront point admises au concours.

Les Ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain, & ne pourront être remis qu'au sieur de Monville, Imprimeur de l'Académie Française, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes. Si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

L'Académie voulant donner aux Auteurs le tems de faire les recherches nécessaires; pro-

---

(\*) Ce Prix, ainsi que celui d'Eloquence, est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, & Gaudron.

## 252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

posé dès-à-présent , pour Sujet du Prix d'Eloquence qu'elle donnera le jour de Saint Louis 1779 , l'Eloge de SUGER, Abbé de Saint Denis , Ministre & Régent du Royaume sous le Regne de Louis VII , dit le Jeune.

(*Journal de Paris ; Journal de Politique & de Littérature.*)

### I I.

#### *ACADÉMIE Royale des Sciences de Paris.*

En annonçant pour la Séance publique de Pâques 1778, la proclamation d'un prix extraordinaire sur le salpêtre , & en exigeant que les Mémoires lui fussent adressés avant le premier Avril 1777 , l'Académie n'avoit consulté que son empressement à répondre aux vues bienfaisantes du Roi , & au desir qu'il a de délivrer , le plutôt possible , ses sujets de la gêne de la fouille que les salpêtriers ont droit de faire chez les particuliers , & des abus auxquels elle peut donner lieu.

L'examen des Mémoires qui lui ont été adressés pour le concours , n'a pas tardé à lui faire appercevoir que le délai accordé aux concurrens étoit beaucoup trop court , relativement à l'importance de l'objet , & à la nature des expériences qu'il exigeoit ; il est arrivé delà que , dans le grand nombre des Mémoires qui ont été admis au concours , quoiqu'il s'en soit trouvé plusieurs qui paroissent avoir été rédigés par de très-habiles Chymis-

res, il n'y en a aucun cependant qui contienne rien d'assez neuf, qui présente des expériences assez décisives & assez complètes, enfin qui renferme des applications assez heureuses à la pratique, pour avoir des droits au Prix.

Dans ces circonstances, l'Académie se voit forcée de différer la proclamation du Prix, & elle croit devoir en reculer assez loin l'époque, pour n'être plus dans le cas d'accorder de nouveaux délais.

Il auroit été à désirer sans doute qu'en faisant cette annonce au Public, il lui eût été possible d'aider les concurrens des connoissances acquises depuis la publication de son Programme, en 1775 ; mais, comme la plus grande partie des notions qu'elle pourroit donner à cet égard, ne pourroient qu'être puisées dans les Mémoires mêmes admis au concours, ou au moins qu'elles ne pourroient manquer d'avoir des relations très-prochaines avec les expériences contenues dans ces Mémoires, elle a respecté le droit de propriété des Auteurs, & elle s'impose en conséquence le silence le plus absolu sur cet objet, jusqu'après la proclamation du Prix.

L'Académie se borne donc à annoncer pour le présent, que le Prix qui devoit être proclamé à la Séance publique de Pâques 1778, sera différé jusqu'à celle de la St. Martin 1782 ; & elle propose de nouveau, pour cette époque, » de trouver les moyens les plus prompts » & les plus économiques de procurer en

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» France une production & une récolte de  
 » salpêtre plus abondantes que celles qu'on  
 » obtient présentement , & sur-tout qui puis-  
 » sent dispenser des recherches que les Salpê-  
 » triers ont le droit de faire dans les maisons  
 » des particuliers. »

L'Académie prévient de nouveau qu'elle se propose , conformément aux intentions du Roi, de répéter généralement toutes les expériences qui lui seront indiquées par les Concurrents ; elle exige donc , de ceux qui lui enverront des Mémoires , de décrire leurs procédés avec assez de clarté & de précision pour qu'elle puisse les vérifier sans aucune incertitude ; elle déclare aussi que le Prix sera adjugé à celui qui aura indiqué le procédé le plus avantageux pour la promptitude , l'économie & l'abondance du produit , indépendamment de toute autre considération ; & que quand même il ne résulteroit de ce procédé qu'une application heureuse des observations & des pratiques déjà connues , il sera préféré aux plus belles découvertes dont on ne pourroit pas tirer la même utilité.

Le Roi , sur les représentations qui lui ont été faites par l'Académie , a bien voulu doubler l'objet du Prix , ainsi il sera de *huit mille livres* au lieu de *quatre* , & la somme à répartir en *accessit* sera de *quatre mille livres* au lieu de *deux*. Cette dernière somme sera distribuée en un ou plusieurs *accessit* , suivant le nombre des Mémoires qui paroîtront avoir droit à des récompenses , & suivant l'objet des dé-

penſes utiles qui auront été faites par les Con-  
currens relativement au Prix.

Comme la vérification que l'Académie doit  
faire de toutes les expériences indiquées par  
les Coucurrens , exigera néceſſairement un  
tems aſſez conſidérable , les Mémoires ne ſe-  
ront admis , pour le concours , que juſqu'au  
premier Janvier 1781 ; mais l'Académie rece-  
vra , juſqu'au premier Avril 1782 , les ſup-  
plémens & éclairciſſemens que voudront en-  
voyer les Auteurs des Mémoires qui lui ſe-  
ront parvenus dans le tems preſcrit , avec cette  
condition cependant que toutes les expérien-  
ces comprises dans ces ſupplémens , ſeront re-  
gardées comme non avenues , ſi elles ſont de  
nature à ne pouvoir être répétées avant l'é-  
poque fixée pour la proclamation du Prix ,  
c'eſt à-dire , avant la Séance publique de la  
St. Martin 1782.

Les Savans & les Artiſtes de toutes les  
Nations , ſont invités à concourir au Prix , &  
même les Affociés-Etrangers de l'Académie ;  
les ſeuls Académiciens Regnicoles en ſont  
exclus.

Les Mémoires ſeront écrits liſiblement en  
François ou en Latin.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à  
leurs ouvrages , mais ſeulement une ſentence  
ou devife ; ils pourront , ſ'ils le veulent , at-  
tacher à leur Mémoire un billet ſéparé & ca-  
cheté par eux , qui contiendra , avec la mê-  
me ſentence ou devife , leurs noms , leurs qua-  
lités & leur adreſſe. Ce billet ne ſera ouvert

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

sans le consentement de l'Auteur, qu'au cas que la Piece ait remporté le prix ou un des *accessit*.

Les ouvrages destinés pour le concours, seront adressés à Paris, au Secrétaire perpétuel de l'Académie; & si c'est par la poste, avec une double enveloppe, à l'adresse de M. Amelot, Secrétaire d'Etat, ayant le Département de l'Académie. Dans le cas où les Auteurs préféreroient de faire remettre directement leur ouvrage entre les mains du Secrétaire perpétuel de l'Académie, ce dernier en donnera son récépissé, où seront marqués la sentence de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

S'il y a un récépissé du Secrétaire pour la piece qui aura remporté le Prix, le Trésorier de l'Académie délivrera la somme du Prix à celui qui lui rapportera ce récépissé; il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas récépissé du Secrétaire, le Trésorier ne délivrera le prix qu'à l'Auteur même qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

L'Académie, en terminant ce Programme, croit devoir indiquer au Public quelques observations peu connues sur l'existence du salpêtre naturel en France. M. Perronet, premier Ingénieur des ponts & chaussées, présenta, en 1767, dans une de ses Séances, deux échantillons d'une pierre calcaire poreuse, provenant de la carrière d'Augne en Touraine.

Ces pierres, conservées dans un tiroir, s'étoient naturellement couvertes d'efflorescences salpêtrées; & M. Cadet, qui en a fait l'examen par ordre de l'Académie, a reconnu qu'indépendamment de la petite portion de salpêtre à base d'alkali fixe végétal qu'elles contenoient, on y trouvoit encore, par lixiviation & par évaporation, du nitre à base de terre calcaire & du nitre à base de terre, du sel sedlitz ou d'epsom. Depuis cette époque, M. le Duc de la Rochefoucault a fait une autre découverte importante sur l'existence du salpêtre naturel plus décisive que celle de M. Perronet, qui a été annoncée depuis plus d'un an, par M. Bucquet, dans ses leçons de Chymie publiques & particulières. Il résulte, des observations de M. le Duc de la Rochefoucault, & de celles qui ont été faites depuis par MM. Clouet & Lavoisier, Régisseurs des poudres & salpêtres, 1<sup>o</sup>. que les montagnes de craie des environs de la Rocheguyon, Mouffeu, &c., contiennent du salpêtre dans la proportion d'une & deux livres par quintal de terre dans le voisinage des surfaces exposées à l'air; 2<sup>o</sup>. qu'il ne paroît pas exister en quantité sensible, dans les parties de la montagne qui sont absolument intérieures, & qui n'ont point de communication avec l'air; 3<sup>o</sup>. que ce salpêtre est à base calcaire dans tous les lieux éloignés des habitations, tandis qu'il est à base d'alkali végétal, & se montre en efflorescences crySTALLINES à la surface de la craie dans le voisinage des lieux habités.

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

MM. Clouet & Lavoisier ont constaté l'existence de semblables montagnes dans différentes parties de la France , notamment aux environs de Dreux en Normandie , à St-Avertain près Tours , dans plusieurs endroits d'un coteau fort étendu qui regne depuis Tours jusqu'à Saumur , &c. Une pierre tendre & poreuse , une exposition favorable , des rochers disposés en saillie qui forment un abri contre les injures de l'air , sont les circonstances les plus avantageuses à la formation de ce salpêtre , & il n'est pas rare , lorsqu'on réunit toutes ces circonstances , & sur-tout dans le voisinage des habitations creusées dans la craie ou dans le roc , de trouver des terres qui , traitées avec de l'alkali fixe en quantité suffisante , donnent jusqu'à trois livres de salpêtre par quintal.

Ces nitrières naturelles ont échappé jusqu'à ce jour aux recherches des Salpêtriers , par la raison que le salpêtre y est presque toujours à base terreuse , qu'il faut le traiter avec de l'alkali pour le transformer en vrai salpêtre ; qu'ils en ignorent la méthode , & qu'ils croient trouver mieux leur compte à traiter celui qui se forme dans les endroits habités & qui y est tout naturellement , au moins pour une portion assez considérable , à base d'alkali fixe. On sent assez de quelle importance cet objet peut être pour les Concurrens ; en effet , il est probable , d'après les relations des Voyageurs , que le salpêtre qui vient en si grande abondance de l'Inde , se forme naturellement dans les terres : il



seroit donc possible que la France renfermât les mêmes richesses dans son sein.

M. le Duc de la Rochefoucault a encore constaté que les craies des environs de la Rocheguyon, quelque dépouillées qu'elles aient été par le lavage du salpêtre qu'elles contenoient, étoient susceptibles de se salpêtrer de nouveau d'elles-mêmes sans addition, & par la simple exposition à l'air dans un lieu abrité.

L'Académie, en annonçant ces découvertes aux Concurrans, invite M. le Duc de la Rochefoucault, MM. Clouet & Lavoisier, à publier incessamment le travail qu'ils ont annoncé sur cet objet. Elle renvoie pour le surplus à son Programme de 1775, & aux différens Ouvrages qui ont été publiés depuis sur cet objet. (\*)

( *Journal des Savans.* )

### III.

#### *SOCIÉTÉ Royale de Médecine de Paris.*

Les Mémoires envoyés pour concourir au Prix proposé par la Société, sur le traitement des fièvres exanthématiques, étant en très-grand nombre, & l'examen de plusieurs de ces Mémoires exigeant beaucoup de tems & d'attention, cette Compagnie croit devoir prévenir le Pu-

---

(\*) Voyez le Journal pour le mois d'Octobre 1775, page 262; & celui pour le mois d'Octobre, année 1776, page 400.

## 260 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Elle qu'elle ne peut en faire la distribution à l'époque qui avoit été indiquée. Ce premier Prix, ainsi que le second, qui concerne les maladies épizootiques, seront distribués le dernier mardi du mois de Janvier 1778 : en même tems, on indiquera de nouveaux sujets pour le concours suivant.

La Société s'assemble les mardi & vendredi de chaque semaine, depuis 4 heures jusqu'à 6 & demie. Elle s'occupe de tout ce qui peut être relatif aux progrès de la Médecine, à la santé des hommes & à la conservation des bestiaux. Elle se fait un devoir de répondre à toutes les questions qui lui sont proposées, & elle avertit MM. les Doyens des Facultés & Colleges de Médecine de Province, ainsi que tous ceux qui sont en correspondance avec elle, d'adresser leurs Lettres ou Mémoires à M. de Laffone, premier Médecin du Roi & de la Reine, en survivance, Président perpétuel de la Société Royale, ou à M. Vicq d'Azyr, Secrétaire perpétuel & premier Correspondant de la même Société, sous l'enveloppe de M. Neckér, Directeur-général des Finances, par lequel cette Compagnie reçoit les ordres de S. M.

La Société persuadée qu'il étoit important qu'un de ses Membres répétât sous les yeux & sous ceux de plusieurs Médecins & Physiciens, les expériences d'Electricité tentées dans la vue de remédier à certaines maladies dont on annonce depuis quelques années, & sur-tout dans ce moment, la guérison par ce moyen, a chargé de ce soin M. Mauduit de la Varenne, un de

ses Associés. La Compagnie a en même-tems présenté sur cet objet un Mémoire à M. Necker, qui l'a mis sous les yeux du Roi. S. M. en a approuvé le motif, & a fait délivrer à M. Mauduit une somme destinée aux frais nécessaires du traitement. Les malades n'auront en conséquence aucune espece de déboursés à faire. Lorsqu'il se présentera quelqu'un à traiter ; M. Mauduit assemblera plusieurs de ses Confreres qui constateront l'état du malade. Il en fera dressé un Procès-Verbal que les Consultants & le malade signeront, & qui sera mis en tête d'un Journal destiné pour chaque malade en particulier, & sur lequel M. Mauduit écrira, jour pour jour, le tems, la maniere dont il aura électrisé, les symptômes que le malade aura éprouvés, la force de l'Electricité mesurée avec l'Electromètre de M. Lane. Ce Journal sera signé de tems à autre par les Assistans & le malade.

A la fin du traitement, M. Mauduit convoquera les Médecins qui auront d'abord constaté l'état du malade ; ils le vérifieront de nouveau, & il en sera dressé un Procès-Verbal, signé comme le premier. M. Mauduit invite les Médecins & Physiciens qui se sont appliqués à l'Electricité, de lui communiquer leurs observations, & de lui faire part de leurs lumières & de leurs conseils. En cas de succès, il aura soin d'en faire hommage à leurs Auteurs. Toutes les opérations seront faites d'une maniere authentique. Il les invite aussi à se trouver à ses expériences, mais il prévient qu'il

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ne pourra admettre que les personnes de l'Art ; par égard pour les malades & faute de local.

Dans la Séance tenue le mardi 20 Aoûr, la Société a mis au nombre de ses Affiliés regnicoles , M. Thouvenel , Docteur en Médecine , de la Faculté de Montpellier.

( *Gazette de Santé.* )

### I V.

*ACADÉMIE Royale d'Architecture de Paris.*

L'Académie avoit proposé pour sujet du grand Prix de cette année un *Château d'eau* ; le grand Prix a été adjugé le premier Septembre , d'une voix unanime , à M. Deseine , & le second à M. Gisors.

( *Journal de Paris.* )

### V.

*SOCIÉTÉ libre d'Emulation, &c.*

#### QUATRIEME SUJET DE PRIX.

La Société demande : *quelle est la forme la plus avantageuse pour la construction des fournaux , des alambics , & de tous les instrumens qui servent à la distillation des vins dans les grandes brûleries ?* Les Mémoires doivent être envoyés au concours , avant le premier Juin 1773 , & remis franc de port à cette époque , à M. Cominet fils , Directeur du Bureau-Gé-

néral de correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur. (Le terme est de rigueur.) Les Auteurs donneront leur nom, & indiqueront leur demeure dans un billet cacheté, & ne se feront point connoître. Le premier Prix de 1200 livres, & le second de 600 livres, seront distribués dans la Séance publique du mois de Septembre de la même année.

La France ne jouit pas du privilège unique d'avoir des productions uniques, comme le géroslier, le canelier, &c. mais elle en est avantageusement dédommée. Tous les Royaumes voisins de cette Monarchie ont à-peu-près les mêmes récoltes; cependant, son sol, sa température donnent à ses productions un tel degré de bonté, que leur qualité les fait préférer à celles des autres Pays. Tel est son sel nullement caustique comme celui des Pays méridionaux, ni insipide ou terreux comme celui du Nord; telle est l'huile de Provence dont la perfection l'emporte sur toutes les huiles connues; tels sont ses vins les plus salutaires pour la boisson ordinaire; telles sont encore ses eaux-de-vie les plus douces, les plus agréables & les plus saines de l'Europe.

Il est important de ne pas prendre le change sur tant d'avantages réunis; le François les doit en partie bien moins à sa manière de travailler, qu'aux combinaisons de son sol & de la température de son climat.

Malgré la perfection des eaux-de-vie de France, celles de quelques Royaumes voisins, entrent, malgré leur peu de qualité, en concurrence avec elles, à cause du bas prix dans leur vente. Ces considérations ont engagé la Société à examiner si on ne parviendroit pas à donner les eaux-de-vie de France à un prix

## 264 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

égal, ou presque égal, par la diminution des frais dans leur distillation, ou en retirant une plus grande quantité d'esprit ardent d'une masse de vin donnée.

Pour fixer plus méthodiquement le travail de ceux qui se proposent de concourir, & sur-tout pour éviter des écarts du sujet ou des répétitions inutiles de ce que l'on fait déjà, la Société croit utile de détailler son Programme.

La distillation des vins, est une des opérations les plus anciennement connues, puisque Gébert, Auteur du plus ancien Traité de Chymie qui soit parvenu jusqu'à nous, parle des trois manieres de distiller, & pour lesquelles nous n'avons pas encore des mots François qui les désignent sans périphrase. L'une est appelée distillation *per ascensum*, l'autre *per descensum*, & la troisieme *per latus*. Ce n'est pas le cas ici de les détailler, ni de parler de certaines petites manipulations qui sont plus du ressort des laboratoires de Chymie, que des grandes brûleries, parce que c'est en travaillant sur de grandes masses de vin qu'on retire cette quantité d'eau-de-vie, qui constitue le véritable bénéfice du brûleur. Il sera donc inutile de remonter à ces procédés en petit, par lesquels les anciens Chymistes imaginoient retirer plus d'esprit ardent, en tentant de condenser le phlegme réduit en vapeurs, avant qu'elles fussent parvenues dans le chapiteau, espérant qu'elles retomberoient dans l'alambic, & que l'esprit-de-vin s'éleveroit seul. De-là, commencerent ces alambics à cols allongés, depuis 5 jusqu'à 20 pieds; ces autres cols disposés en zig-zag, aussi inutiles pour multiplier l'espace; ces éponges, ces étoffes grossières, ces mies de pain placées sur le vin dans

dans la chaudière pour retenir le phlegme, & tant d'autres petits moyens auxquels le succès n'a pas mieux répondu.

Pour que l'esprit ardent monte en vapeurs, il est certain qu'il faut que le col soit aussi échauffé dans le haut que dans le bas, & il ne parvient jamais à ce point dans les grands alambics, sans qu'une partie du phlegme ne monte avec l'esprit ardent. En effet, si on enveloppe avec des linges mouillés & froids, la partie moyenne de ces cols allongés, ou telle autre partie dans leur longueur, la distillation cesse entièrement, & ne recommence que lorsqu'après l'enlèvement des linges mouillés, le tuyau ou col s'est réchauffé au point qu'il devoit l'être. A ce degré de chaleur, il est impossible qu'une portion du phlegme ne monte pas avec l'esprit ardent, puisque le degré de l'ébullition est celui de l'eau-bouillante; d'ailleurs, l'ascension de l'esprit ardent sert encore de véhicule au phlegme, c'est-à-dire, qu'il lui donne des ailes pour monter. Sans recourir à ces tâtonnemens, à ces petits & inutiles expédiens, il vaut donc bien mieux couper après la *première* eau-de-vie, ou rectifier les produits par différentes chauffes, ou enfin, avoir des fourneaux d'une construction nouvelle.

On ne parlera pas ici des différens instrumens en usage dans les grandes brûleries, ni de la forme actuelle de leurs alambics; ces objets doivent déjà être connus par ceux qui désireront concourir pour les Prix, & seconder les vues de la Société. En effet, si on parcourt les brûleries du Pays d'Aunis, de l'Angoumois, de la Saintonge, du Languedoc, de la Provence, &c. on y trouve peu de différences. Toutes sont modelées & dispo-

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

féés les unes comme les autres , parce qu'il est plus naturel d'imiter que d'imaginer ; ou du moins , il est probable que le plan en a été adopté sans examiner s'il pouvoit y en avoir un meilleur. La perfection marche lentement à la suite du tems , de l'intérêt & de l'expérience. Les hommes tiennent à l'habitude , ou pour n'avoir pas la peine , ou pour ne savoir pas réfléchir.

C'est aux Gens de l'Art , aux vrais Praticiens , que la Société propose plusieurs points importants à examiner. Elle le dédaigne toute théorie , même la plus ingénieuse si elle est dénuée de faits , & si elle n'a pour base des expériences , parce que son seul & unique but est l'utilité pratique. Ceux qui ne connoissent pas ce qui a été écrit sur la distillation des vins , & sur les instrumens nécessaires à cette opération , peuvent consulter le Dictionnaire Encyclopédique , aux mots *Distillation* , *Eaux-de-vie*. L'Art du *Distillateur des Eaux-fortes* , approuvé par l'Académie , & publié par M. de Machy. La collection des trois Mémoires couronnés en 1767 , par la Société d'Agriculture de Limoges. On trouve cet ouvrage intitulé de la *Fermentation des vins* , à Lyon , chez les Freres Perisse , & à Paris , chez Bailly , Libraire , quai des Augustins.

La Société réduit à quelques articles principaux , les objets à discuter. Les alambics , les fourneaux , les matieres combustibles , & les instrumens accessoiress dans la distillation.

1°. *Des alambics*. Elle demande , la forme des alambics actuels est-elle la meilleure & la plus avantageuse ? Si on jugeoit par ce qui existe généralement , le fait seroit décidé ; mais des expériences établies sur une saine théorie ,



ont prouvé qu'il étoit permis de douter. On fait ; & il est démontré , que la distillation se fait par évaporation ; que l'évaporation ne s'exécute que par la surface des liqueurs ; que les vapeurs se levent par couches , & ne partent point du fond des vaisseaux , d'où l'on devroit naturellement conclure que plus un alambic aura de surface intérieure , plus il y aura d'évaporation.

Si un alambic , au lieu d'avoir , depuis le collet jusqu'à la base , deux ou trois pieds de profondeur , n'avoit qu'un pied , & quatre pieds de largeur au lieu de deux , ne monteroit-il pas une plus grande quantité de vapeurs à la fois ? L'évaporation ne seroit-elle pas du double de celle du premier ? Ne peut-on pas encore espérer que s'il eût fallu six heures pour la premiere distillation , qu'il n'en faudra que trois , & même deux pour la seconde ? Plus la chaudiere présentera de surface à l'action du feu ou de la flamme , plus promptement elle doit bouillir , puisqu'elle aura moins de hauteur. Ne seroit-ce donc pas encore une grande économie de bois , ou de telle autre matiere combustible ?

Les eaux-de-vie , au moment de la distillation , ont toujours un petit goût de feu , dont elles perdent une partie , il est vrai , quelque tems après. Ce goût de feu qu'il faut bien distinguer de celui d'*empireume* ou de *brûlé* , & dont on connoît peu l'origine , ne seroit-il pas produit par une trop longue ébullition du vin pendant laquelle son huile essentielle réagit sur le vin , & se combine avec l'esprit ardent ? Serait-ce le phlogistique combiné avec la liqueur distillée ? ou bien , est-ce le goût propre à cette liqueur lorsque l'air principe ou

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

atmosphérique en a été séparé ? Quoi qu'il en soit , n'est-il pas probable que ce goût de feu seroit moins sensible si l'évaporation étoit moins longue ? Ne seroit-il pas à présumer que l'acide du vin & de son tartre n'auroit pas le tems de se combiner avec l'esprit ardent , comme dans la premiere distillation ; combinaison réelle , quoique le résidu de la distillation contienne beaucoup d'acidité.

De la rapidité de l'évaporation , ne résulteroit-il pas qu'on retireroit une plus grande quantité d'eau-de-vie *premiere* ? Ce qui diminueroit le nombre des chauffes qu'on donne aujourd'hui , ou pour combiner les différens produits , ou pour en retirer tout l'esprit ardent.

Si à la partie supérieure de l'alambic on ménageoit une petite ouverture par où on introduisît le bec d'un soufflet à deux ames , garni d'un robinet qui fermât exactement ou ouvrît à volonté , si pendant la distillation on faisoit agir continuellement ce soufflet , ou par le bras d'un homme , ou par l'action du vent ou de l'eau , & si son bec étoit recourbé contre la liqueur en évaporation , n'est-il pas probable que ce courant d'air frais accéléreroit de beaucoup l'évaporation , diminueroit les frais du feu , & épargneroit le tems ? On sent que si on cessoit de tenir le soufflet en mouvement , il faudroit en fermer le piston ou robinet , de peur que l'esprit ardent ne s'échappât par le soufflet.

Cette expérience a été tentée sur un alambic de soixante pintes seulement , & elle a très-bien réussi. Réussiroit-elle de même sur une chaudiere de trente à quarante veltes ? Il y a lieu de l'espérer si tous les instrumens sont en proportion. En effet , l'expérience jour-

nalier démontre aux Artistes, les grands effets d'un courant d'air frais, d'un air soufflé pour accélérer les vaporisations.

2°. *Des fourneaux.* Il est constant que leur forme dépend essentiellement de celle de l'alambic. La maçonnerie doit donc être en proportion de leur hauteur & de leur diamètre. L'état actuel des fourneaux n'est que d'un pied au dessus du sol de la brûlerie; plus d'épaisseur, par exemple, celle d'un pied & demi ou de deux pieds n'empêcheroit-elle pas la perte, ou plutôt la trop facile communication de la chaleur de l'âtre au sol de l'atelier? Ce que l'on dit de l'âtre, ne peut-il pas s'appliquer à la maçonnerie qui entoure la chaudiere? Vingt pouces d'épaisseur au lieu de douze ou de quinze, ne procureroient-ils pas quelques avantages? Il est vrai qu'il faudroit plus de bois lorsque l'on chaufferoit cette masse pour la première fois; mais comme on n'interrompt plus les distillations une fois commencées, la masse échauffée conservant plus de chaleur contre la chaudiere, ne dédomageroit-elle pas amplement de la première avance en bois?

Le point le plus essentiel, (la forme de la chaudiere une fois admise) est de prescrire les proportions qui doivent exister, soit pour la grandeur, la hauteur, le diamètre du fourneau, soit entre la porte ou *trape*, le fourneau proprement dit, & le tuyau qui conduit la fumée dans la cheminée. C'est ici où la Société demande des dimensions & des proportions exactes de toutes les parties qui entrent dans la composition du fourneau, suivant la forme particulière de la chaudiere que chacun est libre d'adopter, & qu'il jugera la meilleure.

On a déjà proposé un fourneau *parabolique* fondé sur la propriété qu'a la parabole de réfléchir parallèlement à l'axe, les rayons qui partent du foyer. Boërhaave l'avoit proposé long-tems auparavant, & il seroit admissible s'il en étoit de la flamme comme de la lumière, & cela n'est pas, puisque la flamme fuit le courant d'air. La Société cite cet exemple seulement pour empêcher des recherches inutiles considérées sous ce point de vue.

3°. *Des matieres combustibles.* Dans la majeure partie des Provinces où l'on brûle les vins, le bois est rare, & par conséquent très-cher; ainsi, pour tendre à une plus grande économie, la Société demande, 1°. s'il ne seroit pas possible qu'un même feu fît bouillir plusieurs chaudières à la fois? M. Ricard a déjà exécuté ce procédé à Cette. 2°. Seroit-il plus avantageux d'avoir plusieurs chaudières mises en train par un même feu, ou une seule à très-grande surface, dont la contenance égaleroit celle des autres? Ces objets méritent d'être examinés de près.

La cherté du bois a invité à penser que le charbon de terre le suppléeroit. Le même M. Ricard, de Cette, a fait construire ses fourneaux pour être chauffés par le charbon de terre. Ceux qui ne pourront pas vérifier ces faits, ou s'instruire sur les lieux mêmes, trouveront, dans le *Journal de Physique* du mois de Janvier 1776, la description, le plan, & la coupe de ces fourneaux, différente de celle des fournaux à bois. Les États de la Province de Languedoc ont accueilli favorablement cette entreprise, qui tend si directement à l'économie, & à conserver pour des besoins plus urgens; le peu de bois qui reste dans la Province.

Tous les bois ne sont pas égaux en qualité, & ne donnent pas en brûlant la même chaleur, la même flamme, & sont d'une plus ou moins longue durée. Il est donc important de constater ceux auxquels il convient de donner la préférence.

4°. *Des objets accessoires dans la distillation.*

Il est constant, si la position du local le permet, qu'il seroit très-avantageux d'avoir en sa disposition, un courant d'eau pour le service de la brûlerie, & sur-tout, pour renouveler continuellement l'eau de la *pipe* qui environne le *serpentin*. Plus l'eau est froide, mieux les vapeurs se condensent, & meilleure est l'eau-de-vie. Une pipe remplie de glaçons ou de neige, seroit donc utile si on pouvoit aisément & sans frais, s'en procurer. Dans l'impossibilité d'avoir un courant d'eau, ne seroit-il pas avantageux de construire des réservoirs qui se rempliroient par une pompe, ou par les eaux pluviales des toits, ou par tel autre moyen d'où l'eau couleroit continuellement dans les pipes, par les conduits d'un petit diamètre? Ne seroit-il pas possible de placer à côté de la pipe, un autre vaisseau plein d'eau qui communiqueroit avec elle, par le moyen du syphon, & lui fourniroit toujours une eau nouvelle, à mesure que celle de la pipe couleroit? Enfin, quels sont les moyens les moins coûteux d'entretenir l'eau de la pipe perpétuellement fraîche?

*Du Bassiot.* Ne seroit-il pas avantageux qu'il fût entièrement fermé par-dessus, à l'exception de la petite ouverture par où est introduite l'eau-de-vie qui sort du serpentin? Pour peu que l'eau de la pipe soit chaude, il s'évapore une partie considérable d'esprit ardent,

ce dont il est aisé de se convaincre par l'odeur qui affecte lorsqu'on entre dans les brûleries. Ne vaudroit-il pas encore mieux , que la canelle du serpent in entrât dans le bassiot , toujours dans l'intention d'empêcher l'évaporation de l'esprit ardent , sur-tout , si l'atmosphère de la brûlerie est trop échauffée , comme il arrive dans les petits ateliers trop clos & trop fermés ? Ceux qui tenteront cette expérience , observeront auparavant , que le vin qu'ils distillent , contient un nombre de fois très-considérable son volume d'air ; que cet air se dégage par la distillation , & s'échappe par le serpent in ; mais si la communication du serpent in au bassiot trop fermé , trop clos , empêche sa dissipation , cet air remonteroit par le serpent in dans l'alambic , & pourroit , par sa dilatation , en séparer le chapiteau , & causer les inconvéniens les plus dangereux. Il seroit donc prudent de laisser l'ouverture d'un fausset sur le couvercle du bassiot : la réussite ne seroit-elle pas encore plus complète , si le bassiot étoit assujéti & presque entièrement plongé dans un grand vaisseau plein d'eau , qu'on renouvelleroit comme celle de la pipe ? La fraîcheur de ce second vaisseau , ne finiroit-elle pas par condenser le reste des vapeurs spiritueuses qui se trouveroient encore dans le bassiot ?

Quoiqu'au premier coup-d'œil , ces détails pourront paroître minutieux à ceux qui ne connoissent pas parfaitement les brûleries , la Société ne les regarde pas comme tels , & elle est convaincue que dans les grands ateliers , il n'y a point de petites pertes , parce qu'elles se renouvellent continuellement , & qu'à la longue , elles diminuent de beaucoup le pro-

duit. Ne rien perdre, est le premier & le plus sûr bénéfice de l'homme intelligent.

Pour donner de l'ordre, & pour être mieux en état de juger par comparaison le travail & les découvertes de ceux qui s'occuperont de ce Programme, la Société exige qu'ils ne s'écartent pas de l'ordre suivant.

On examinera & on discutera dans le premier Chapitre, *si la forme actuelle des chaudières & de leur chapiteau, est la meilleure, & quelle seroit celle qu'on jugeroit la plus avantageuse?*

Dans le second, la forme de la chaudiere une fois admise, *quelles doivent être les proportions entre la porte ou trappe, le fourneau, le tuyau qui conduit la fumée dans la cheminée, & quelle est la place la plus avantageuse pour la cheminée, afin de consommer moins de bois, & de conserver plus long-tems la chaleur dans le fourneau?*

Dans le troisieme, *est-il plus économique de faire bouillir plusieurs chaudières par un même feu, ou une seule à grande surface, d'une contenance égale au nombre de celles dont on parlera, & laquelle de ces deux manieres fournira le plus d'eau-de-vie?*

Dans le quatrieme, *montrer les avantages ou les désavantages de brûler avec le charbon de terre, & quelle doit être, dans ce cas, la coupe du fourneau & de l'alambic?*

Dans le cinquieme, *décrire les perfections à donner aux serpentins, aux bassinots, & aux autres instrumens dont on se sert dans les brûleries?*

Dans le sixieme, *quels doivent être les qualités des bois & des charbons les plus avantageux pour la brûlerie, mais à prix égal ou à-peu-près?*

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Chaque Auteur sera libre de diviser ces Chapitres en autant de Sections qu'il jugera convenables, mais non pas d'en intervertir l'ordre. La Société demande expressement des modeles des fourneaux, des alambics, &c. réduits du pied au pouce, & elle ne se contentera pas des *dessins*. Ces modeles peuvent être ou en plâtre, ou en bois, ou en carton, &c.

( *Journal de Physique.* )

### VI.

#### *ACADÉMIE Royale des Belles-Lettres de Caën.*

M. Esmangart, Intendant de Caën, animé du desir de procurer aux Peuples de la Généralité, dont l'administration lui est confiée, les richesses & le bonheur dont elle est susceptible, a destiné une somme de 400 livres pour un Prix, consistant en une Médaille d'or, à décerner pour chacune des années 1777 & 1778, aux Auteurs des Mémoires qui satisferont le mieux aux questions que l'Académie des Belles-Lettres jugera le plus convenables aux intérêts de la Basse-Normandie.

Le Sieur Lefebvre, Ingénieur en chef des Ponts & Chaussées, Ports de commerce, & autres ouvrages publics de la Généralité, Directeur de l'Académie, a, dans une Séance publique, annoncé pour le Prix de l'année 1777, à adjuger seulement dans la première Séance, après Pâques de l'année 1778, la question suivante :



## N O V E M B R E , 1777. 275

» Quelles ont été les principales branches  
 » du commerce de la Ville de Caën depuis le  
 » commencement du onzieme siecle ( \* ), &  
 » plus particulièrement depuis la réunion du  
 » Duché de Normandie à la Monarchie Françoi-  
 » se ? Quelles sont celles qu'il seroit le plus  
 » avantageux & le plus facile d'y établir ou éten-  
 » dre , relativement au sol du pays , à ses produc-  
 » tions à ses débouchés actuels , à ceux qu'il est  
 » possible de lui procurer , à ses loix , coutumes

( \* ) L'on est fondé à croire que le commerce de la Ville de Caën étoit considérable dès l'an 1026 , du tems de Richard , Duc de Normandie , troisieme du nom , puisqu'il est fait mention dans son contrat de mariage avec la Princesse Adele , de la donation , dans le Comté de Bayeux , de la Ville de Caën , située sur le fleuve de l'Orne , & de ses environs , avec ses Eglises , ses vignes , prés , moulins , son marché , sa douane , son port & toutes ses dépendances.

» Et in concitatu Bajocafensi , concedo Villam quæ  
 » dicitur Cathim , super fluvium Olnæ , circumquaque ,  
 » cum Ecclesiis , vineis , pratis , molendinis , cum foro ,  
 » tetonio , portu & omnibus appenditis suis «. *Hist. Eccl. de Normandie , Tome II , à la fin.*

Dans une Lettre en vers latins , de Rodulphus Tarrarius ( Moine de Fleury , maintenant Saint Benoît-sur-Loire ) lequel vivoit entre 1096 & 1145 , il est aussi parlé de la situation de la Ville de Caën , & de ce qui la rendoit florissante dès-lors : *vers la fin du regne de Philippe I* , le Poëte y dit avoir vu dans cette Ville un beau palais , où le marbre étoit prodigué ; il y fait mention d'une multitude de Marchands , & de toutes les marchandises qu'on trouvoit dans le *Forum* , étoffes de laines , de lin & de soie , épiceries diverses , cuirs de toutes façons , boissons & denrées de toute espee , le nécessaire & le superflu ; il dit aussi y avoir rencontré des Négocians de toutes les Nations. *Mém. de l'Acad. des Inscip. Tome XXI. in-4º. page 312.*

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» & usages ; & quels seroient les moyens d'y  
» parvenir « ?

Le Sieur Lefebvre a pareillement annoncé pour le sujet du Prix de l'année 1778 , lequel sera adjugé dans la Séance publique , après la Saint-Martin de ladite année 1778 , la question suivante :

» Quels sont les arbres , les arbrustes & les  
» plantes qui , croissant sur le rivage de la  
» Mer , sans avoir néanmoins besoin d'en être  
» baignés à toutes les marées , pourroient  
» être employés à la construction des digues  
» & épis nécessaires sur les côtes & le long  
» des rivières , dans lesquelles la Mer monte ,  
» pour défendre de ses irruptions , les terrains  
» qui les bordent ? Quelle est la culture de  
» ces arbres , arbrustes & plantes , & quels seroient  
» les meilleurs moyens à employer pour en  
» former des digues à la fois les plus écono-  
» miques & les seules susceptibles d'une résis-  
» tance constante & progressive , en même-  
» tems qu'elles procureroient aux propriétaires  
» riverains un produit annuel par leurs cou-  
» pes périodiques «.

L'Académie estime que les Auteurs feront bien d'examiner principalement les plantes résineuses.

La multiplicité des digues nécessaires pour la conservation des terrains précieux situés sur les bords de la mer & le long des rivières , dans lesquelles se font sentir le flux & le reflux , & pour l'acquisition d'autres terrains encore couverts par la mer à toutes les marées ,

& susceptibles de former également des pâturages les plus gras, rendent cette dernière question on ne peut plus intéressante. non seulement pour la généralité de Caën, mais encore pour toutes les Provinces maritimes. Il existe un petit arbre (le *Tamaris*) ayant à-peu-près les conditions demandées : il est assez commun en Italie, en Espagne & même dans les Provinces Méridionales de France; on en trouve aussi en Allemagne, & même il y en a quelques plants dans la Généralité, sur le Territoire de Cabourg, près de Dives, & sur ceux d'Hermanville & d'Oystréhan, près Caën; il est facile à multiplier; il seroit seulement à désirer que ses racines fussent un peu plus fibreuse; cependant tel qu'il est, on estime qu'il peut être fort utile dans la construction des digues, parce qu'on espère que les tunages & clayouages auxquels on pourra l'employer prendront racine, & ne pourriront pas comme ceux faits avec les bois ordinaires, même avec le saule & l'osier, que l'eau salée fait mourir. L'essai du *Tamaris* doit être fait; mais il peut être d'autres arbrustes ou plantes inconnus dans ce Pays, & qui lui soient préférables.

Les Mémoires seront adressés avec les formalités prescrites par toutes les Académies, pour que les Auteurs ne soient connus qu'après le jugement, sous le couvert de M. Esman-gart, Intendant de Caën, ou francs de port, à M. Moizan, Professeur d'Eloquence, & Secrétaire perpétuel de l'Académie; savoir, pour

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la première question , avant le premier Février 1778 , & pour la seconde , avant le premier Octobre de la même année.

Le concours ne sera interdit qu'aux seuls Membres titulaires de l'Académie ; les Correspondans & Associés de la Province , sont particulièrement invités à s'occuper des questions proposées.

( *Mercur de France.* )

## V I I.

### *SOCIÉTÉ Royale d'Agriculture d'Auch ;*

La Société célébra le 10 Mai , selon son usage , l'avénement du Roi au Trône ; M. l'Archevêque d'Auch , Membre de la Société , dit la Messe Pontificale. L'après-midi du même jour la Société tint sa Séance publique , où on fit , pour la première fois , la distribution des Prix que Sa Majesté a bien voulu accorder à la protection dont M. Bertin , Ministre , honore cette Société , & à la sollicitation de M. de la Boulaye , Intendant , qui , connoissant le bien qui peut en résulter pour sa Généralité , prévient toujours les occasions de le lui procurer On a d'abord adjugé une gerbe d'argent pour Prix du meilleur ouvrage ; il avoit pour titre : *Mémoire sur la culture des pommes de terre , & l'avantage qu'il y auroit qu'elle fût pratiquée en Gascogne.... & pour devise.... Loquere terræ & respondebit tibi.* M. Beguillet , Inspecteur des Vingtièmes de la Généralité d'Auch ,

en est l'Auteur. Ensuite , on a distribué des  
 Prix pécuniaires aux meilleurs Cultivateurs &  
 Améliorateurs des différentes Communautés qui  
 avoient été désignées & visitées par des Com-  
 missaires nommés par le Bureau de la Société.  
 Cet encouragement , accompagné du certificat  
 honorable qui fut donné à chacun de ces bons  
 Laboureurs , produisit la plus vive sensation :  
 le Peuple , peu démonstratif , ne put dissimu-  
 ler le zele & l'émulation dont il se sentoit  
 pénétré ; il n'a qu'un cri pour demander les  
 instructions de la Société , qui fait tous les  
 efforts pour l'engager de les mettre en pratique.  
 La Société a donné pour sujet du Mémoire ,  
 qui devra concourir pour le Prix d'honneur ,  
 l'année prochaine.... *qu'elle seroit la méthode la*  
*moins dispendieuse pour se procurer des fourrages*  
*dans des mauvais terrains, sans le secours du fu-*  
*mier , & d'y rendre fertiles les prairies hautes &*  
*moyennes.* Les Mémoires doivent être remis  
 dans le cours du mois de Février , à M. le  
 Secrétaire perpétuel , sous la double enveloppe  
 de M. l'Intendant d'Auch ; la Société s'occupe  
 si sérieusement de son objet , qu'elle a délibéré  
 de se cotiser pour prendre différens fonds où  
 elle fera , à ses frais , des expériences d'agricul-  
 ture démonstratives au Public. M. l'Archevêque  
 d'Auch , qui assista à la Séance publique , comme  
 Membre de la Société , fut si pénétré de l'ému-  
 lation & du sentiment qu'inspirerent les Prix  
 qui furent distribués , qu'il annonça qu'il don-  
 nerait à pareil jour de l'année prochaine , deux  
 Prix pécuniaires aux deux Particulieres qui

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

auroient le mieux cultivé les pommes de terre. Ce Prélat, connu par sa bienfaisance, & qui a mérité la couronne civique, plein de zèle pour procurer l'avantage de ses Diocésains, a cru avec raison, que cette culture, jusqu'à présent inconnue dans cette Province, y seroit de la plus grande ressource pour la subsistance des hommes & des animaux, sur-tout dans les circonstances malheureuses auxquelles elle est fréquemment exposée.

### V I I I.

#### *ACADÉMIE Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Mantoue.*

L'Académie a donné les Prix annoncés pour l'année 1776. Le Prix de Mathématiques sur cette question : *trouver un moyen facile de dégager le lit des Canaux navigables, &c.* a été adjugé à la Dissertation Latine de M. Pierre Alexandre Forfait, Ingénieur de la Marine & Membre de l'Académie de Rouen. M. le Comte Guillaume Bevilacqua de Vérone, a obtenu l'*Accessit* de Physique sur cette question : *indiquer les causes de la maladie du rire, &c.* Sa Dissertation & la précédente seront imprimées dans le cours de l'hiver prochain. L'Académie n'a pas trouvé ses demandes remplies à l'égard de la *Philosophie du siècle présent* & de l'*Eloge du Comte Balthazar Castiglione*, qui sont les deux autres sujets qu'elle avoit proposés au concours; elle les propose de nouveau pour l'année 1778,

N O V E M B R E , 1777. 281

en avertissant que les Prix seront doubles. Elle fait savoir en même-tems , que de toutes les Differtations qu'on lui a envoyées sur la question philosophique , celle qui a pour devise : *Veritas filia temporis* , lui a paru la mieux raisonnée.

( *Giornale Enciclopedico.* )

X.

*ACADÉMIE d'Agriculture de Florence.*

Le six Août dernier , l'Académie a tenu une Séance publique , dans laquelle elle a adjugé le Prix double sur la question concernant les digues des Fleuves , que nous avons annoncée dans le tems , (\*) à M. le Docteur Antoine-Belloni , Membre de la Société de Padoue , & de l'Académie des *Concordi* de Rovigo. M. l'Abbé Léonard Ximenes , célèbre Géometre a obtenu l'*Accessit*.

( *Potizie del Mondo.* )

X I.

*ACADÉMIE des Arcades de Rome.*

Le 3 Août dernier , l'Académie tint une Séance solennelle dans le Bosquet , nommé *Parrasio* , que le Garde actuel d'Arcadie a fait embellir pour le rendre plus digne des Muses

---

(\*) *Esprit des Journaux* , Juin 1776 , pag. 275.

auxquelles il est consacré. Ce Théâtre pastoral étoit rempli d'une Assemblée nombreuse & choisie, dans laquelle, entre plusieurs Gens-de-Lettres distingués, & beaucoup de Prélats respectables, on comptoit les Cardinaux Corsini & Salviati. Ce dernier fut proclamé Berger d'Arcadie, avec les plus vives démonstrations de joie, sous le nom de *Timocle Pilio*, & on lui donna le département des campagnes *Piliennes*, qu'un autre Cardinal du même nom avoit déjà tenues en Arcadie. On proclama encore les Cardinaux Onorati, Marcolini, & Pallotta dernièrement reçus, le Garde ayant fait connoître leurs dénominations pastorales. Ensuite Monfignor Claude-Todeschi prononça un Discours en prose très-élégante, qui fut suivi de diverses Poésies, remplies d'allusions au principal objet de la Séance.

Le Jeudi 4 Septembre, jour de Séance publique, Monfignor de Azedo, Auditeur de Rote pour le Royaume de Castille, fut proclamé Membre d'Arcadie. On lut ensuite une Dissertation savante de Monseigneur Gerdil Barnabite, Evêque de Dibone *in partibus*, traduite du François en Toscan, par M. l'Abbé Antoine Scarpelli, Sous-Garde. A cette lecture succéda celle de plusieurs Poésies, parmi lesquelles il faut distinguer une très-belle Piece, intitulée : *Il Genio di Francia*, que récita M. le Garde-Général, pour l'inauguration du Portrait de Mde. du Bocage, envoyé de Paris à l'Académie, par cette Dame célèbre.

( *Notizie del Mondo.* )



---

---

# SPECTACLES.

---

---

## P A R I S.

### CONCERT SPIRITUEL

**L**E Lundi 8 Septembre, jour de la Nativité, il y eut Concert au Château des Thuilleries.

Le Concert a commencé par une nouvelle Symphonie del Signor Sterkel. La Signora Farnesi chanta, pour la première fois, un Air Italien de M. Aleffandri. M. Savoy chanta un air de M. Bach. Mlle. Deschamp, Eleve de M. Cappron, exécuta un Concerto de Violon, redemandé. Mlle. Balconi chanta un air de M. Prati. On avoit annoncé un nouveau Motet à grand chœur, *cum invocarem exaudivit me Deus*, de la composition de M. Sacchini. M. le Gros, Directeur de ce Concert, a eu le chagrin de ne pouvoir le donner : la plus grande partie des Musiciens, employés dans les chœurs, ne se rendirent point à la répétition qui avoit été indiquée le matin, & par respect pour le Public, on n'a pas voulu risquer une exécution qui auroit pu être imparfaite. On a été forcé de faire exécuter à la place le motet du même

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Auteur , qui avoit été précédemment très-applaudi. Cette conduite prouve le zèle & l'intelligence du Directeur , & l'on voit avec satisfaction qu'il fera dédommagé des frais considérables qu'il n'a pas craint d'avancer , & des peines qu'il prend journallement pour le choix des meilleurs morceaux des plus excellens Maîtres , & pour attirer des Virtuoses capables de les exécuter.

On a aussi entendu , dans ce Concert un Concerto de Clarinette , exécuté par M. Baer ; M. Savoy a chanté , pour la dernière fois , un air de M. Bach. Le Concert a été terminé par un air en rondeau , del Signor Traetta , chanté par Mlle. Balconi. On trouve ce Rondeau chez M. d'Enouville , Receveur de Loteries , rue de Vannes , près celle du Four , à la nouvelle Halle , & aux Adresses ordinaires de Musique. Prix 1 liv. 16 s.

( *Journal de Paris.* )

## O P É R A.

Le Mardi 23 Septembre , l'Académie Royale de Musique a donné la première représentation d'*Armide* , Tragédie en cinq Actes de Quinault , mise en Musique par M. le Chevalier Gluck.

Nous allons présenter à nos Lecteurs , le résultat des observations qui ont déjà paru dans les Journaux , sur un Opéra attendu avec impatience par les Partisans de M. Gluck , & même par ses Antagonistes.

N O V E M B R E , 1777. 285

Le lendemain de cette premiere représentation, on en rendit compte dans le *Journal de Paris* ; & les Rédacteurs de ce Journal employerent beaucoup d'art afin de diffimuler le peu d'effet que cette représentation avoit produit.

Si, comme on l'a observé souvent, disoient-ils, les meilleurs ouvrages dramatiques, n'ont obtenu que lentement le degré d'estime qu'ils méritoient, cela doit arriver aux compositions de M. Gluck, où toutes les parties étant enchainées & subordonnées l'une à l'autre avec un art aussi nouveau qu'étonnant, les plus grandes beautés doivent naître de cet accord, aussi difficile à saisir par le Public que par les Acteurs & l'Orchestre dans les premieres représentations. Quand on examine le Poëme d'*Armide*, ajoutoit-on, on ne fait ce qu'on doit admirer le plus, ou la hardiesse avec laquelle M. Gluck a conçu le plan de son Drame, ou l'art avec lequel il l'a exécuté. On voit qu'il ne s'est diffimulé aucune des difficultés de son entreprise, & qu'il les a toutes surmontées. Né pour exprimer sur-tout ce que la Tragédie a de plus sublime & de plus touchant, il a bien vu qu'*Armide* ne pouvoit lui offrir les grands effets pathétiques de l'*Iphigénie* & de l'*Alceste* ; parce qu'à l'exception du cinquieme Acte, l'intérêt y étoit trop divisé, trop lent, trop affoibli par le merveilleux ; mais il a senti en même tems qu'il pouvoit sauver ce défaut, par la richesse des détails, la variété des nuances & la rapidité de la marche.

Les Journalistes observent que M. Gluck au-

roit pu éluder une partie des difficultés qu'il avoit à vaincre en supprimant d'*Armide*, plusieurs détails languissans ou disparates. Il a voulu conserver dans son entier ce chef-d'œuvre de notre Théâtre Lyrique, & a jugé qu'il y avoit dans son Art des ressources suffisantes, non-seulement pour en rendre les beautés admirables, mais encore pour en couvrir ou même embellir les défauts. Enfin les Journalistes disoient : le tems nous apprendra jusqu'à quel point il a réussi dans cette tentative, qui mérite du moins la reconnoissance des Artistes.

Les Rédacteurs des *Avis Divers* n'ont pas cherché à se dissimuler l'effet médiocre de la première représentation d'*Armide*. L'effet que cet Opéra a produit, disoient-ils, semble annoncer qu'il éprouvera le même sort qu'*Alceste*, & qu'il faudra l'entendre plusieurs fois pour en saisir toutes les beautés. Ce n'est pas à une première représentation, ajoutoient-ils, qui n'est la plupart du tems qu'une répétition, qu'on peut porter son jugement sur un pareil ouvrage.... Nous attendons le public à la sixième, & nous osons assurer qu'il reconnoîtra toujours dans M. Gluck, l'homme de génie.

Mais c'est sur-tout, M. de la Harpe qui a prononcé avec franchise sur cette représentation, dans le N°. 28 de son Journal. L'effet en a été très-médiocre, dit-il. On a applaudi le premier Acte, & une partie du cinquième. Les trois autres ont été très-froidement reçus. Voilà l'impression générale. A l'égard des détails, il paroît qu'on a été content du chœur : *Poursuivons*

NOVEMBRE, 1777. 287

*jusqu'au trépas l'ennemi qui nous offense, &c.*  
Chœur précédé de ce mot, dont le Musicien a fait un usage si heureux, *un seul guerrier! un seul! un seul!* Ce cri d'étonnement passe de bouche en bouche, au moment où Armide apprend qu'*un seul guerrier* a délivré tous ses captifs. Cette idée est ingénieuse, & c'est une création du Musicien. Un autre Chœur, beaucoup plus beau, selon M. de la Harpe, c'est celui de la Haine au troisième Acte :

Plus on connoît l'amour & plus on le déteste :

Détruisons son pouvoir funeste :

Brisons ses traits, éteignons son flambeau.

Après cette conjuration infernale, qui est d'une expression effrayante, le Musicien met dans la bouche des démons ces paroles que le Poète fait prononcer à la Haine ;

Infortunée Armide ,

Suis l'amour qui te guide

Dans un abîme affreux.

Et des accords lugubres & sinistres, succédant à la fureur, forment une heureuse variété, & font pressentir & plaindre d'avance tous les malheurs d'Armide. C'est encore là une idée vraiment dramatique, qui appartient au Musicien.

Le *Duo* de Renaud & d'Armide dans la première scène du cinquième Acte, est du plus beau caractère, & plein de tendresse & de charme. Il est, (c'est toujours M. de la Harpe

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui parle) du très petit nombre des morceaux de chants qu'on apperçoit de loin en loin dans les compositions de M. Gluck.

Le monologue , *plus j'observe ces lieux*, &c. a réussi sur-tout par les accompagnemens. Les airs du quatrième Acte ont paru agréables, mais communs. Ce sont des Bergeres qui chantent ; mais ces Bergeres sont fantastiques , & la musique devoit avoir un air de féerie , au lieu de ressembler à une pastorale ordinaire. Il ne faut attribuer qu'au Décorateur le ridicule de faire entrer ces prétendues Bergeres dans un nuage par une porte quarrée , au moment où la baguette magique les fait disparaître : c'est la première fois qu'on a imaginé de mettre une porte dans un nuage.

Dans le rôle d'Armide , outre le *Duo* dont on vient de parler , on a applaudi cet endroit :

Le perfide Renaud me fuit,  
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le fuit;

Il y a là de ces cris de douleur qui sont un des grands moyens de M. Gluck, & qui bien placés & bien ménagés, donnent au récitatif une expression qu'il n'avoit pas avant lui. Mais quand ces cris reviennent trop souvent , quand on les entend à tout moment , comme dans *Iphigénie* & dans *Alceste* ; lorsque dans les airs mêmes ils prennent la place de ces phrases de chant , à la fois pathétiques & mélodieuses , qui vont à l'ame sans effrayer l'oreille , & telles qu'on les admire dans les beaux airs des Italiens & de leurs Eleyes ; alors ,  
dit

dit M. de la Harpe ; on est assourdi plutôt qu'ému ; ce rude ébranlement des organes nuit à l'émotion de l'ame ; on s'apperçoit que l'Auteur a mis trop souvent toute son expression dans le bruit, & tous les moyens dans les cris. Cette affectation de contrefaire la nature, est fort différente d'un art fondé sur une imitation embellie, qui doit plaire en ressemblant. Je ne viens point entendre le cri de l'homme qui souffre, continue le Journaliste, j'attends de l'art du Musicien qu'il trouve des accens douloureux sans être désagréables ; je veux qu'il flatte mon oreille en pénétrant mon cœur, & que le charme de la mélodie se mêle à l'impression que je ressens. Je veux remporter dans ma mémoire sa plainte harmonieuse, qui retentisse encore long-tems dans mon oreille, & me laisse le desir de l'entendre encore, & de la répéter moi-même. Mais si je n'ai entendu que des clameurs de désespoir, des gémissemens convulsifs, je puis trouver cela fort vrai, mais si vrai, que je n'y reviendrai pas.

Le rôle d'Armide paroît à M. de la Harpe ; presque d'un bout à l'autre un criailerie monotone & fatigante. Le Musicien en a fait une Médée, & a oublié qu'Armide est une Enchanteresse & non pas une Sorciere. D'ailleurs, il a été ici fort mal servi par le Poëme qui est plein de beautés dramatiques, mais dont la marche n'est point du tout favorable à la Musique. Ce récitatif éternel est nécessairement sans effet. J'en appelle, dit le Journaliste ;

## 290 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

à tous les Spectateurs de bonne foi, à tous ceux qui savent par cœur ce fameux monologue,

Enfin il est en ma puissance, &c.

Ce morceau, médiocrement déclamé, produiroit une impression très-vive. Il n'en a produit aucune, absolument aucune, avec la Musique de M. Gluk. Or, quel plus grand contre-sens que d'allier deux arts, dont l'un affoiblit l'autre? Qu'on se rappelle encore le songe d'Armide.

Et par un charme inconcevable  
Je me sentoîs contrainte à le trouver aimable;  
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

Déclamez ces beaux vers, ils vous enchanteront; écoutez-les dans l'Opéra d'Armide; ils vous glaceront. Voyez la première Scène, cette réponse sublime d'Armide, qui, lorsqu'on l'a entretenue long-tems de la gloire de ses charmes qui triomphent de tous les Guerriers Chrétiens, s'écrie :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Qu'une bonne Actrice prononce ce vers; il vous transportera : dans l'Opéra, lorsque ce vers a été chanté, il ne différoit en rien du long ramage que venoient de faire entendre les suivantes d'Armide, & avec lequel il devoit faire un contraste si frappant.



Je rends compte de ce que j'ai éprouvé, comme j'ai déjà fait lorsque j'ai parlé des premières productions de M. Gluck. En rendant hommage à ses talens, je me permis d'indiquer, avec beaucoup de réserve, tout ce que ses ouvrages me laissoient à desirer.

M. de la Harpe fait ensuite beaucoup d'autres observations sur l'Opéra en général; sur les obligations que l'on a à M. Gluck pour les changemens qu'il a introduits en France relativement à la Musique; enfin le Journaliste dit son sentiment sur le mérite des différentes productions de M. Gluck. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails; nous nous contenterons de placer ici un passage dans lequel il résume ses observations.

» Je m'en tiens à votre *Orphée*, dit-il à  
 » M. Gluck. Il vous a plu, depuis ce tems, de  
 » ne plus faire de chant, que le moins que  
 » vous avez pu. Vous avez laissé là ce plan  
 » vraiment lyrique d'un Drame coupé par des  
 » airs, que vous nous avez enseigné vous-  
 » même. Vous êtes revenu à *Armide*, qui est  
 » un fort beau Poëme, & un mauvais Opéra,  
 » pour établir le regne de votre *Mélopée*, sou-  
 » tenue de vos chœurs & de votre orchestre.  
 » J'admire vos chœurs, les ressources de votre  
 » harmonie. Je voudrois que votre *Mélopée* fut  
 » plus prosodique & plus adaptée à la phrase  
 » Française; qu'elle fût moins hachée & moins  
 » bruyante, & sur-tout, je voudrois des  
 » airs. Car j'aime la Musique que l'on chante  
 » & les vers qu'on retient.... Je n'igno-

» re pas que cette opinion est fort opposée à  
 » celle de plusieurs de vos amis que j'aime &  
 » que j'estime infiniment. Mais comme il n'est  
 » pas absolument nécessaire de penser de mê-  
 » me en Musique pour s'aimer & pour s'esti-  
 » mer, j'espère qu'ils pardonneront à mon igno-  
 » rance, & qu'ils se contenteront de me re-  
 » garder comme un errant, qui étant de bonne  
 » foi, ne pourra jamais faire secte, & dont  
 » l'hérésie n'est pas dangereuse."

Il nous semble que c'est sous ce point de vue  
 que M. Gluck a considéré M. de la Harpe ;  
 en répondant à sa critique dans le N°. 285 du  
*Journal de Paris*. Cette lettre de M. Gluck  
 ressemble assez à un persiflage. » Il m'est im-  
 » possible de ne pas me rendre aux judicieuses  
 » observations que vous venez de faire sur  
 » mes Opéra, dit-il au Journaliste ; je ne trouve  
 » absolument rien à y répliquer..... J'ai été  
 » confondu en voyant que vous en aviez plus  
 » appris sur mon art en quelques heures de  
 » réflexion, que moi après l'avoir pratiqué pen-  
 » dant 40 ans. Vous me prouvez qu'il suffit  
 » d'être Homme-de-Lettres pour parler de tout.  
 » Me voilà bien convaincu, que la Musique  
 » des Maîtres Italiens est la Musique par excel-  
 » lence, est la seule Musique ; que le Chant,  
 » pour plaire, doit être régulier & périodi-  
 » que, & que même dans ces momens de dé-  
 » sordre, où le personnage chantant, animé de  
 » différentes passions, passe successivement de  
 » l'une à l'autre ; le Compositeur doit toujours  
 » conserver le même motif de chant.... Je

» conviens avec vous , que de toutes mes com-  
 » positions , *Orphée* est la seule qui soit suppor-  
 » table ; je demande bien sincèrement pardon  
 » au Dieu du Goût , d'avoir *assourdi* mes audi-  
 » teurs par mes autres Opéra ; le nombre de  
 » leurs représentations , & les applaudissemens  
 » que le public a bien voulu leur donner , ne  
 » m'empêchent pas de voir qu'ils sont pitoya-  
 » bles ; j'en suis si convaincu , que je veux les  
 » refaire de nouveau , & comme je vois que  
 » vous êtes pour la Musique tendre , je veux  
 » mettre dans la bouche d'Achille furieux , un  
 » chant si touchant & si doux , que tous les spec-  
 » tateurs en seront attendris jusqu'aux larmes."

M. Gluck propose le même arrangement pour  
 l'Opéra d'*Armide*. » Alors , dit-il , le rôle d'Ar-  
 » mide ne fera plus *une criailerie monotone &*  
 » *fatigante* , ce ne fera plus *une Médée* , *une*  
 » *Sorcière* , mais une Enchanteresse ; je veux que  
 » dans son désespoir , elle vous chante un air si  
 » régulier , si périodique , & en même tems si  
 » tendre , que la petite-maîtresse la plus  
 » vaporeuse puisse l'entendre sans le moindre  
 » agacement de nerfs."

» Si quelque mauvais esprit s'avisait de me  
 » dire : Monsieur , prenez donc garde qu'*Armide*  
 » furieuse ne doit pas s'exprimer comme *Armide*  
 » enivrée d'amour ; Monsieur , lui répondrois-  
 » je , je ne veux point effrayer l'oreille de M. de  
 » la Harpe , je ne veux point contrefaire la na-  
 » ture , je veux l'embellir ; au lieu de faire crier  
 » *Armide* , je veux qu'elle vous enchante ; s'il  
 » insistoit , & s'il m'observoit que Sophocle ;

» dans la plus belle de ses Tragédies , oſoit  
 » bien préſenter aux Athéniens *Œdipe* les  
 » yeux enſanglantés , & que le récitatif ou  
 » l'eſpece de déclamaſion notée , par laquelle  
 » étoient exprimées les plaintes éloquentes de  
 » cet infortuné Roi , devoit ſans doute faire en-  
 » rendre l'accent de la douleur la plus vive ;  
 » je lui répondrois encore , que M. de la Harpe  
 » ne veut pas entendre *le cri d'un homme qui*  
 » *ſouffre* , &c. &c.

Après la première représentation d'*Armide* ; les *Anti-Glukistes* commençoient à triompher , diſent les Rédacteurs des *Affiches & Annonces* de Paris ; mais à la ſeconde , ils ont baiffé le ton , & ils n'ont pu ſ'empêcher de rendre eux-mêmes juſtice aux beautés répandues dans cet Opéra. Cette représentation a été beaucoup plus applaudie que la première , l'Orcheſtre a parfaitement rendu les intentions de l'Auteur , & a donné à tous les morceaux leur véritable expreſſion. On a ſupprimé les nuages du quatrième Acte , & la deſtruction du Palais d'*Armide* a excité les plus grands applaudiffemens.

La troiſième représentation de cet Opéra attira un concours nombreux , & les applaudiffemens qui lui furent prodigués , parurent en aſſurer de plus en plus le ſuccès , & juſtifierent l'opinion avantageuſe que quelques perſonnes en avoient conçue dès la première représentation. Le public a paru très-ſatisfait d'un léger changement qu'on a cru devoir faire au quatrième Acte , en retranchant la ſcene de *Méliſſe* , qui n'étoit qu'une répétition de celle

de *Lucinde*. On y a substitué, pour ne point abrégér la durée du spectacle, quelques airs qui embellissent le divertissement du cinquieme Acte.

Les Rédacteurs du *Mercur* de France, après avoir dit que le Poëme d'*Armide* est un de ceux que Lully a traité le plus heureusement en Musique, il y a près de cent ans, ajoutent qu'il a été repris plusieurs fois, & singulièrement en 1764, avec le plus grand succès. On se rappelle encore, ajoutent-ils, le charme de la belle déclamation, & des chants agréables & voluptueux, dont il a relevé la poésie enchanteresse de Quinault. M. le Chevalier Gluck a suivi tout un autre plan. Il nous a fait entendre une Musique *Dramatique*, où il s'est montré tel que dans ses Opéra d'*Orphée*, d'*Iphigénie* & d'*Alceste*; c'est la même énergie de style, le même art dans la distribution des instrumens, la même science d'harmonie. Mais les situations de l'Opéra d'*Armide*, n'étant ni aussi favorables à son genre, ni à la déclamation théâtrale que dans ses autres Opéra, M. Gluck, disent les Journalistes, a paru produire des sensations moins vives & moins fortes. Son génie trop vigoureux n'a pu se plier à ces molles inflexions de la tendresse, à ces douces langueurs de la volupté, à ces soupirs des amans,

Que Lully réchauffa des sons de la Musique.

Néanmoins les Journalistes admirent dans la nouvelle *Armide*, de beaux chœurs, de grands

effets d'Orchestre, une déclamation rapide & bien accentuée.

Les rôles principaux ont été parfaitement joués & chantés; savoir, *Armide*, par Mademoiselle le Vasseur; *la Haine*, par Mademoiselle Durancy; *Renaud*, par M. le Gros; *Hydraot*, par M. Gelin; les *Chevaliers Danois*, par MM. Larrivée & Lainé.

Les Ballets sont d'une composition ingénieuse & pittoresque; ils font honneur à M. Noverre. Le Spectacle a été remis avec beaucoup de pompe & de richesses.

Nous apprenons, en finissant cet article, que l'on suspendra les représentations d'*Armide*, jusqu'après le voyage de la Cour à Fontainebleau. On va remettre l'*Alceste* du même Compositeur.

(*Journal de Paris*; *Affiches* & annonce de Paris; *Journal de Politique* & de Littérature; *Avis divers*; *Mercur de France*.)

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Le 24 Septembre, les Comédiens François ont donné une représentation des *Soubrettes*, Comédie en cinq Actes & en Prose, de M. Laugeon. Elle n'a point eu de succès. L'intrigue a paru difficile à débrouiller, & le Public n'a pas manqué de saisir, à son ordinaire, tous les traits qu'il a cru susceptibles d'allusion au sort de la Piece. Des Journalistes prétendent qu'elle a été jugée avec beaucoup de rigueur; inexorable pour les défauts, le Public n'en a

pas senti les beautés, parce que la Piece n'a point été entendue. Une des choses qui a le plus nuï au succès, c'est le titre. On avoit lu sur l'affiche, *les Soubrettes*, & l'on s'attendoit à des intrigues comiques entre ces personnages subalternes : il est vrai que presque toute l'action roule sur l'une des quatre Soubrettes, mais cette intrigue est dans le genre noble & attendrissant. Mademoiselle de Valfain, réduite à l'état de Soubrette, sous le nom de Julie, est une personne malheureuse & très-intéressante, & ce n'est pas à cela qu'on s'attendoit. Ce qui sembloit encore promettre beaucoup dans les Soubrettes, c'est le mariage projeté de M. Defalluets avec Mademoiselle de S. Phard, homme inconséquent & dans ce qu'il dit, & dans ce qu'il fait, & dans ce qu'il veut faire.

Il y a trois Soubrettes arrêtées ou agréées par une Madame Dutour, femme de confiance du Marquis de Defalluets, la plus hypocrite & la plus méchante des intrigantes. Elle avoit eu des vues sur son Maître dont elle espéroit d'être la femme, mais elle l'a sacrifié à Dubois qu'elle veut faire de Valet-de-Chambre Intendant du Marquis ; Dubois secrètement attaché à la famille de S. Phard, trompe Madame Dutour pour lui arracher tous ses secrets, & lui fait accepter Lifette qu'il aime, sous le nom de sa cousine ; c'est une des Soubrettes.

Julie étoit aimée de Dorcet, neveu de Defalluets. Dorcet avoit obtenu pour M. de Valfain, pere de Julie, bon Gentilhomme, mais ruiné, un emploi dans les Finances ; les jeunes gens

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

s'aimoient à l'insu de leurs parents : Madame Dutour , pour se débarrasser du Neveu , découvrit cette intrigue à Defalluets , qui fit ôter au pere l'emploi qu'il tenoit de lui , le ruina , déshérita Dorcet & le dépaysa ; M. de Valfain qui avoit ignoré l'amour des jeunes gens , mit sa fille au Couvent , mourut peu de tems après , & sa fille resta à la merci de M. de Valfain , frere de son pere , brave & vieux Militaire retiré , & pauvre ; elle n'eut plus de nouvelles de Dorcet , qui , de son côté , n'en recevoit point de Mademoiselle de Valfain. Cependant toujours amoureux , il avoit remis secrètement cinq cents louis à la Dutour pour les lui faire passer ; mais cette femme méchante garda le dépôt ; elle n'avoit jamais vu Mademoiselle de Valfain , quoiqu'elle fût où elle étoit ; enfin , Mademoiselle de Valfain dans la misère , ayant su le mariage de Mademoiselle de S. Phard , lassé d'être à charge à son oncle , se présente à Madame Dutour sous le nom de Julie , est acceptée , & retrouve dans cette maison , Lisette , son ancienne Femme-de-Chambre , qui la console , qui lui est toujours attachée , & qui lui apprend enfin qu'elle est dans la maison de l'oncle de son Amant. Elle en est désespérée , elle veut la quitter ; mais Lisette la rassure. C'est cette intrigue qui fait tout le fonds de la Piece.

La troisieme Soubrette est une Marton assez inutile , déjà attachée à Mademoiselle de S. Phard , & qui vient solliciter l'agrément de Madame Dutour & de M. Defalluets.

Outre ces trois Soubrettes & Mde. Dutour ,



Il y a encore Fanchette, fille de Village, que la Dutour emploie dans la maison.

M. Joffe, Intendant de M. Defalluets, est un très-honnête homme qui donne à son Maître les conseils les plus sages, & qui, par cette raison, a le malheur de lui déplaire, & d'exciter la haine de la Dutour : aussi a-t-elle décidé de le faire renvoyer, pour mettre Dubois à sa place.

M. de S. Phard est un bon Gentil-homme aussi sensé que Defalluets. Son gendre futur est inconséquent & étourdi; ses inconséquences toujours raisonnées le conduisent au rebours de tout ce qu'il se propose, & ce personnage est très-comique par lui-même. Il veut par exemple que ses gens soient propres à tout; il fait de son Cocher son Jardinier, & de celui-ci son Cocher qui le verse & le fracasse. Vous croyez que son inconséquence va le corriger, point du tout; il attribue tout à ses maudits chevaux. Moi, dit-il, chasser la Brie, le punir de la faute de mes chevaux! c'est eux dont il faut se défaire. Ils vont à merveille sous la main de l'autre Cocher; ils se sont emportés sous la main de la Brie; je ne veux point de ces caprices-là, je veux des chevaux, moi, qui aillent à toutes mains. Defalluets, au lieu de chasser la Brie, veut en faire son seul Cocher; parce qu'on n'est jamais mieux instruit qu'à ses dépens, & il lui fait donner deux louis.

Dans un autre Scene, il s' imagine que S. Phard son beau-pere veut exercer le retrait de la

### 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

terre de Defalluets; il fait rassembler tous les paysans du Village, & ordonne qu'on détruise tous les embellissemens qu'il y a faits : la cour est à demi-dépavée, lorsqu'il jette les yeux sur un papier que son Intendant le pressoit de lire depuis demi-heure ; c'est un défitement en forme de toutes les prétentions de M. de S. Phard.

Nous avons dit que les amours de Dorcet & de Mademoiselle de Valfain faisoient le fonds de la Piece. En effet, Dorcet arrive chez Defalluets avec M. de S. Phard; son entrevue avec Julie est très-touchante. Defalluets qui le surprend aux genoux de la Soubrette, rit de toutes ses forces; il trouve fort plaisant que ce neveu qu'il a expatrié à cause de son amour pour Mademoiselle de Valfain, devienne fou d'une petite Soubrette; il en conclut qu'à cet âge il ne faut qu'opposer passion à passion. Julie, qui ne peut rester décemment dans cette maison, va confier ses secrets à la Dutour, qui, surprise de retrouver dans une Soubrette Mademoiselle de Valfain qu'elle a persécutée, & dont Defalluets veut réparer les malheurs en l'attachant à sa femme, lui donne les conseils les plus perfides, & la fait disparaître, quoique son Maître lui eût donné les ordres les plus précis de tâcher de découvrir cette infortunée. Dubois profite de l'amour de la Dutour pour savoir où elle l'a cachée; il conseille à Dorcet de feindre toujours que Julie lui a fait oublier Mademoiselle de Valfain; Dorcet se conduit en conséquence, Defalluets

commence à se fâcher contre la Dutour pour avoir enlevé Julie, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux que de tracasser la jeunesse sur des fantaisies d'un moment. Dubois voudroit persuader à Defalluets de faire venir Mademoiselle de Valfain pour détourner son neveu de sa nouvelle passion pour Julie; Defalluets au contraire ne veut pas qu'on la fasse chercher, de peur qu'elle ne vienne jouir de son humiliation. Il veut donner tout son bien à Mademoiselle de S. Phard, & chasser son neveu; mais vous ne l'avez pas encore vue, lui dit-on, vous ne l'aimez pas. Ce n'est pas sa faute, répond-il; je ferai sentir à mon neveu qu'on ne m'outrage pas impunément.

M. de Valfain, vieux Militaire, qui prenoit soin de sa niece, & qui a enfin appris qu'elle est chez Defalluets, vient la réclamer; cette Scene que les sentimens de Valfain rendent fort touchante, & que les méprises de Defalluets rendent comique, est interrompue par Dorcet, qui s'attache à Madame Dutour, en l'assurant qu'il n'épousera jamais que Julie. Vous l'entendez, dit Defalluets; eh bien! malheureux, soutiens donc si tu peux les regards de Mademoiselle de Valfain. Dorcet tombe à ses genoux. Il vous trompe, s'écrie-t-il. Enfin tout s'éclaircit; Defalluets embrasse de Valfain, répare ses malheurs qu'il a causés, & menace son neveu de le deshérer s'il n'épouse Julie. Toute la noirceur de l'ame de la Dutour est dévoilée, elle s'en va. On fait lire à Defalluets la lettre dans laquelle elle en faisoit le sacri-

## 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fice à Dubois, Defalluets veut la chasser, on lui dit qu'elle est partie, & il la regrette à cause de l'embarras de la nôce de son neveu.

Cette Piece est trop compliquée, on ne fait quel en est le sujet; le caractère le plus saillant est celui de l'inconséquent Defalluets, il devrait faire le fonds de la Piece; mais il est étouffé; l'intrigue de Julie & de Dorcet, qui devrait être épisodique, devient l'action principale. Cependant le caractère de l'Inconséquent offre des détails bien saisis, & qui ont été applaudis. Nous invitons l'Auteur estimable, qui a eu de grands succès sur plusieurs différens Théâtres, de rendre à cette Comédie tous le saillant & l'intérêt qu'il est en état de lui donner, en traitant essentiellement le caractère de *l'Inconséquent*, qui manque à notre théâtre.

Les rôles de cette Comédie ont été parfaitement rendus par Mesdames Drouin, Belcourt, d'Oigny, Lusy, Fannier, & par MM. Molé, Prévile, Brizard, Auger, Désessart.

( *Journal des Sciences & des Beaux-Arts ;  
Journal de Paris ; Mercure de France.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le trente Août on a donné sur ce Théâtre la première représentation de *Gabrielle de Passy*, Parodie de *Gabrielle de Vergi*, en un acte, en prose & en vaudevilles.

C'étoit une entreprise difficile que de vouloir faire une Parodie de l'horrible Tragédie de *Gabrielle de Vergi*, qui, comme on l'a vu dans

Notre dernier Journal, roule sur la galanterie cannibale d'un amant dont le cœur sanglant doit être porté, après sa mort, à sa maîtresse, & sur la vengeance, plus atroce encore, d'un mari jaloux, qui sachant le vœu de son rival, le réalise en offrant à sa femme le cœur de Couci, nageant dans une coupe de sang. La ridicule jalousie de l'insensé Fayel, qui passe alternativement de la tendresse la plus fade aux emportemens les plus fous, & hors de toute nature; l'inconcevable imprudence de Gabrielle, qui fait à un homme féroce & jaloux l'histoire de l'amour qu'elle a pour un autre que lui; la maladresse avec laquelle Gabrielle se laisse surprendre une lettre qu'elle reçoit de Couci; la témérité de ce dernier de venir deux fois dans un jour chez sa maîtresse mariée, &c. &c. : voilà un véritable fond de Parodie; & les deux Hommes-de Lettres qui sont les Auteurs de celle-ci, M. Imbert & M. Duffieu, n'ont pas manqué de jeter sur ces objets le ridicule convenable. Il n'y avoit que l'affreux dénouement dont on ne pouvoit tirer parti; & dans la crainte d'en faire renaître le goût, ils ont terminé leur parodie par des couplets ingénieux qui en font la satire, & dont le refrain heureux est :

Ah ! il n'est point de fête,  
Quand le cœur n'en est pas.

C'est une idée plaisante que d'avoir fait de l'insensé Fayel un Boucher de Passy, sous le nom de Coutel. On a aimé le tour dont se sert le confident pour expliquer le métier de

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
son maître & le sien. Celui chez qui je tra-  
vaille, dit-il, est *Anatomiste*, & nous nous amu-  
sons à disséquer.

F R I C F R A C.

Ah! Ah! cela me paroît drôle! à Passy? &  
vous trouvez des gens à disséquer?

B E R N I C.

Des gens? Non, ce ne sont pas des gens que  
nous disséquons.

F R I C F R A C.

Bon! & quoi donc?

B E R N I C.

Des veaux, des moutons....

F R I C F R A C.

Ah! j'entends! &c.

Le caractère de ce singulier *Anatomiste* est  
annoncé dans ce couplet, où l'on raconte les  
goûts qu'il avoit montrés dès son enfance.

AIR : *Ton himeur est Catherine.*

Lorsqu'il tetoit sa nourrice,  
On prétend qu'il la mordoit ;  
Pour jeu, pour tout exercice,  
A la lutte il excelloit :  
Il y faisoit des miracles,

Et ce jeune Jouvenceau  
N'aimoit de tous nos Spectacles  
Que le combat du taureau.

Bernic lui fait son portrait à lui-même de la  
manière suivante.

*Air : Quand un tendron vient en ces lieux*

Jamais vous ne vous égayer ,  
Vous grondez à toute heure ;  
Et si, par hasard, vous riez ,  
C'est de l'air dont on pleure ;  
On se doute, sans être fin ,  
De quelque chagrin  
Qui vous tient là  
Oh oh ! ah ah ah !  
Faut pas êt. grand forcier pour ça.  
Vous vous levez de grand matin,  
Ayant femme jolie ;  
On se doute, sans être fin ,  
De quelque chagrin  
Qui vous tient là, &c.

Coutel est inquiet du moment des sémef-  
tres, qui peut ramener un certain Sans-Souci,  
amoureux de sa femme. L'an passé, dit-il,  
comme il alloit joindre son régiment, ma fem-  
me étoit bien malade : croirois-tu que le drôle  
osa furtivement s'introduire chez moi ?

La scene 3e. entre Gabrielle & Coutel ;  
est plaisante : Coutel se plaint de n'être pas  
aimé ; Gabrielle lui répond sur l'air, *Le croi-*  
*rois-tu, ma chere Eléonore :*

Ah, vous voilà toujours martel en tête ?

Mais, dites-moi, de quoi vous plaignez vous ?  
 N'ai-je donc pas toujours, en femme honnête,  
 Chéri, choyé, caressé mon époux ?

Belle raison ! dit Coutel :

Un doux sourire, une caresse même  
 Prouvent souvent notre honneur offensé ;  
 Par fois on gronde un époux que l'on aime,  
 Celui qu'on trompe est toujours caressé.

Coutel convient qu'il est un peu brutal ;  
 dans un couplet qui est une très-bonne critique  
 du bizarre caractère de Fayel.

Air : *Des simples jeux de son enfance.*

En moins de rien je me mutine,  
 Je m'apaise à propos de rien.  
 Toute ma rage se termine  
 Par dire que je t'aime bien.  
 Ah ! tu fais trop que de mes crises  
 Je reviens assez brusquement ;  
 Je commence par des sottises ;  
 Je finis par un compliment.

Gabrielle s'excuse sur sa petite santé de ne  
 pouvoir répondre à l'amour de son mari. Ne  
 vous flattez pas, lui dit-elle, je me meurs,  
 vous serez bientôt veuf, M. Coutel. J'aurois  
 gagé, dit M. Coutel, que ce refrain n'étoit  
 pas loin ; quand une femme n'a plus rien à  
 vous répondre, il faut bien qu'elle se meure.

*Coutel, s'il n'eût jamais voulu parler en maître,  
 Eût commandé l'amour... Mais l'amour ne peut l'être ;*



Et il fait remarquer que , pour un homme un peu brusque , cela est assez galamment tourné.

Fricfrac , ami de Sans-Souci , se présente à Gabrielle , qui en est étonnée : Fricfrac lui dit que son mari lui a permis de la voir ; *mais il ne le doit pas* , dit Gabrielle. *Vous avez raison* , répond Fricfrac : *me connoissant pour l'ami de Sans-Souci , & du caractère dont il est , il ne devoit pas me permettre de vous entretenir en son absence...* Il fait ensuite son récit de la maniere la plus triste ; il annonce la mort de Sans-Souci.

*Air : Ce que je dis est la vérité même.*

Ce que je dis est la vérité même :

Il a péri dans les combats :

Ainsi s'en vont les amans que l'on aime ;

Et les maris nous restent sur les bras.

Gabrielle se trouve mal ; Pierrette lui présente un flacon , qu'elle repousse , en lui disant de le garder pour le dénouement , où il sera plus nécessaire. Ce trait est très-agréable pour ceux qui savent que plusieurs Spectateurs se trouverent mal , & sortirent des loges à la premiere représentation de la Tragédie. Fricfrac continue son récit ; il apprend à Gabrielle que Sans-Souci , prêt à mourir , ne sachant quels adieux faire à son amante , s'est dit que la chose dont les amans faisoient le plus de cas ; c'étoit le cœur ; que c'est pour cela qu'ils disent sans cesse : *Mon cœur , je vous donne*

### 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*mon cœur, vous vivrez dans mon cœur ; qu'il lui vint tout-à-coup une idée tendre, amoureuse ; nouvelle ; dès que je serai mort, lui dit-il,*

*Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur.*

*& tu l'iras porter de ma part à Gabrielle.*

*Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.*

*Après ce madrigal assez joli, je pense, pour un agonisant, &c. Voilà ce qu'on appelle de la critique fine, gaie, & très-à-propos ; car il n'y a rien de plus ridicule que cette fade antithèse dans la bouche d'un homme qui se meurt, ainsi que le trait suivant, aussi agréablement parodié, dans la même scène :*

*Je meurs, mon ame vit à jamais pour t'aimer ;  
J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle ;  
Ce cœur que pour toi seule elle dut animer.*

Ah ! ma chère Pierrette, dit Gabrielle de Passy... Quel langage passionné ! Il arrache à la mort son cœur..., qui est la dépouille de son ame, &c. Dans la scène suivante, Gabrielle est surprise par son mari, tandis qu'elle tient à la main la lettre de son amant. Coutel en la prenant, lui dit :

*Donne, épouse coupable, & sur-tout mal-adroite.*

*J'ai fait assez de bruit en arrivant, pour vous donner le tems de cacher votre billet. C'est dans la scène 6e. que Gabrielle fait à son mari l'a-*

veu qu'elle ne l'aime point , & quelle en aime un autre , aveu incroyable de la part de la femme du plus brutal des maris : ces ridiculités , ainsi que toutes celles de la Piece , y sont offertes au public avec beaucoup d'effet , & dans le véritable ton de la Parodie ; mais il n'y avoit aucun parti à tirer du dénouement barbare de la Tragédie , & les Auteurs ont préféré d'en badiner en le changeant , & en faisant raccommoder Coutel avec sa femme. Le vaudeville dont on a parlé , termine cette bagatelle. En voici les couplets.

*Air : Lubin à son mariage.*

Sans prendre un ton emphatique ,  
On peut dire à la rigueur ,  
Que cette œuvre dramatique  
Est le triomphe du cœur ;  
Que chacun de vous s'apprête  
A redire , au moins tout bas :  
Ah ! il n'est point de fête ,  
Quand le cœur n'en est pas.

---

Crépus , grace à sa richesse ,  
En amour s'il fait un choix ,  
Peut trouver , esprit , jeunesse ,  
Talens , grace & doux minois :  
Tout deviendra sa conquête ,  
Hors le cœur ; & dans ce cas ,  
Ah ! il n'est point de fête ,  
Quand le cœur n'en est pas.

---

Vive un amant militaire !

## 310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Qu'il ait un cœur seulement ;  
 Sans argent & sans Notaire ,  
 Il va faire un testament.  
 Est-il un den plus honnête  
 Que le cœur en pareil cas ?  
 Ah ! il n'est point de fête ,  
 Quand le cœur n'en est pas.

Faites, je vous le conseille ;  
 Un autre usage du cœur :  
 Le mot plaît à notre oreille ,  
 Mais la chose nous fait peur.  
 Si, faire une Tragédie  
 A pour vous quelques appas ,  
 Ah ! du moins, je vous prie ,  
 Que le cœur n'en soit pas.

A la première représentation , cette Parodie étoit en deux Actes ; le premier eut beaucoup de succès , & le second fut généralement désapprouvé. A la seconde représentation , les Auteurs la firent reparoître en un seul Acte , & purgée des longueurs qui nuisoient à son action. Ces changemens furent bien reçus , & sous cette nouvelle forme , le succès de la Piece a été décidé. En général , on y trouve de l'esprit , de la critique adroite & des plaisanteries heureuses ; presque tous les couplets sont bien écrits ; on a seulement observé qu'ils ressembloient plutôt à des Madrigaux qu'à des Epigrammes.

Le succès de *Gabrielle de Passy* n'empêche pas que l'on ne remette de temps en temps , à la Comédie Française , l'horrible Tragédie de

N O V E M B R E , 1777. 311

*Gabrielle de Vergy*. Il est impossible d'attirer plus de monde , & de recevoir moins d'applaudissemens , dit M. de la Harpe. On voit que c'est un objet de curiosité bien plus que de plaisir.

(*Journal des Spectacles ; Journal Encyclopédique ; Journal de Paris ; Avis divers ; Mercure de France ; Affiches & Annonces de Paris.*)

## L O N D R E S.

### H A Y - M A R K E T.

Voici les nouveautés qui ont été jouées sur ce Théâtre dans la saison d'Été, temps où les autres sont fermés.

Le Samedi 9 Août, on joua au profit de *Mistriss Gardener*, Actrice attachée à ce Spectacle, une Comédie nouvelle, intitulée : *Abold Stroke Fova Husband* ; qui est, à ce qu'on prétend, de sa composition. Le sujet de cette Piece est une Veuve, qui avertit le Public qu'elle veut faire choix d'un mari, & qui après une espece de concours entre les aspirans, se détermine pour un Irlandois. On a trouvé le Dialogue indécent & peu naturel, les caracteres peu intéressans ; & l'ouvrage en général a paru au dessous de la critique.

Le Jeudi 21 Avril, on donna la premiere représentation d'un Opéra Bouffon, en trois Actes, intitulé : *April Day*, dont la fable & les caracteres ont été trouvés également défectueux ; mais la médiocrité de cette Piece a

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

été compensée par la Musique agréable & spirituelle du Docteur Arnold.

La charmante Comédie de M. de Beaumarchais eut, l'année dernière, le malheur d'être traduite en Anglois, sous ce titre : *The Barber of Seville... or the school for Rakes*. C'étoit peut-être la première fois qu'un Traducteur présentoit son original sous un point de vue défavorable ; mais il ne faut pas s'y méprendre : à Londres, ce seul titre d'*Ecole du libertinage*, devoit faire la fortune de la Piece, que l'anonyme avouoit lui-même être très-imparfaitement traduite. Ce fut pourtant sur cette informe version qu'on jugea M. de Beaumarchais : les Journalistes les plus impartiaux de l'Angleterre, en convenant qu'il y avoit *quelques heureuses saillies*, ne virent dans cette Comédie qu'une farce indigne de la *Scene Française*, & conseillèrent très-sérieusement à l'Auteur de retourner au genre des *Drames*. Enfin, malgré l'adresse du Traducteur, & en dépit du titre, *le Barbier de Séville*, Anglois, ne fit aucune sensation.

M. Coleman, Directeur du Théâtre de Haymarket, a donc joué un tour sanglant à ses compatriotes, en les forçant d'applaudir cette même Piece qu'ils avoient traitée si dédaigneusement. Il en a changé le titre, & supprimé quelques scènes, dont il paroît n'avoir pas senti tout le mérite, ou du moins qu'il n'a pu faire passer dans sa langue ; & tout mutilé qu'il est, *le Barbier Espagnol* a eu à Londres un succès aussi brillant que *le Barbier de Séville*

à

à Paris, & sur tous les Théâtres de l'Europe. C'est ainsi que la Nation Angloise a tout récemment eu la foiblesse d'applaudir à la *Phédre* de Racine, dans la ferme persuasion que c'étoit à M. Goldoni qu'elle accordoit ses applaudissemens.

Aujourd'hui les critiques Anglois pensent sortir d'embarras, en disant que M. Coleman a rendu à M. de Beaumarchais le service de l'embellir. » Voilà, dit l'un d'eux, ce qui nous arrive toujours, lorsque nous daignons emprunter quelque chose des François. « On pourra juger jusqu'à quel point le *Barbier de Séville* a été perfectionné, par l'esquisse que nous allons donner de la Piece Angloise.

D'abord *Figaro* a quitté son nom pour prendre celui de *Lazarillo*. Le Comte *Almaviva* ne se fait pas appeller *Lindor*, mais *Carlos*. L'*Eveillé* se nomme ici *Argus*, & la Jeunesse est *Talboy* (grand garçon). Le Comte fait la rencontre de *Lazarillo*, lui confie son amour pour *Rosine*; le Barbier lui fait connoître *Bartholo*, & lui offre ses services dans la maison du Docteur; en conséquence il administre ses drogues aux deux valets, qui viennent bâiller & éternuer sur le Théâtre. Tout cela se passe au premier acte.

Dans le second, le Comte prend le nom d'*Alonzo*, élève de Don Bazile, & envoyé par lui pour donner une leçon de Musique à *Rosine*. Pour mieux gagner la confiance du tuteur, il lui livre la lettre de *Rosine* au Comte *Almaviva*, & lui demande le secret. *Rosine*

arrive en ce moment, & après une scène de surprise elle chante sa leçon. Lazarillo qui vient au secours du Comte, sous prétexte de raser le Docteur, trouve moyen d'*accrocher* la clef de la jalousie. Mais tandis que les amans se réjouissent du succès de leur entreprise, arrive Bazile : on pense bien que M. Coleman n'a pu que traduire mot à mot cette scène admirable. Bazile est congédié ; & Lazarillo entreprend de nouveau le Docteur, pour procurer aux deux amans l'occasion de s'entretenir ; Bartholo les surprend & démasque le faux Alonzo.

Le troisième acte s'ouvre par une conversation entre le Docteur & Rosine. Il lui montre sa lettre au Comte Almaviva. Rosine au désespoir d'avoir été trahie, promet à Bartholo de l'épouser. Il va chez le Notaire, pour terminer le mariage cette nuit même. Aussi-tôt qu'il est sorti, le Comte & Lazarillo entrent par la jalousie ; l'explication se fait. Le Comte découvre son rang à Rosine, & lui jure un éternel amour. En ce moment Bazile amène le Notaire, qui a deux contrats de mariage, l'un entre le Comte Almaviva & Rosine, l'autre entre Bartholo & Rosine. Ce Notaire fait quelques difficultés sur la ressemblance des noms ; Bazile ne veut pas signer ; ces obstacles sont aisément levés par le Comte ; & le contrat est passé en très-bonne forme, lorsque le Docteur arrive, apprend son défaire, & est obligé de signer lui-même le contrat. La Pièce finit par des réflexions sur la disparité d'âge dans le mariage.



On voit, par ce dépouillement, que M. Coleman a retranché quantité de scènes très-agréables, telles que la scène de la lettre entre Rosine & Bartholo au second Acte; celles d'Almaviva déguisé en soldat, celle de Bazile & de Bartholo, au 4e. Acte du *Barbier de Séville*, &c. qu'il a tronqué une partie du premier Acte, ce premier Acte unique au Théâtre François, par la gaieté qui y regne d'un bout à l'autre, & par l'adresse avec laquelle se fait l'exposition? Il est certain d'ailleurs que les scènes qui ont été le plus applaudies, appartiennent entièrement à M. de Beaumarchais; & M. Coleman n'avoit rien de mieux à faire, que de traduire tout uniment *le Barbier de Séville*, telle qu'on l'a représenté & applaudi dans toute l'Europe. M. Coleman a ajouté à la fin du second Acte, une danse de Matelots, qui viennent dire aux Spectateurs qu'il faut laisser au Comte Almaviva le temps de s'habiller; on conviendra sans peine qu'il eût beaucoup mieux fait de substituer à ce ballet, les bonnes scènes qu'il a si méchamment supprimées.

(*Gazette universelle de Littérature; Universal Magazine.*)

## DRURY-LANE.

Le Samedi 20 Septembre, l'ouverture de ce Théâtre s'est faite par la *Tempête* ou *l'Isle enchantée* de Shakespeare; le rôle d'Ariel, dans cette Piece, fut supérieurement rendu par Miss Field, jeune Actrice, qui donne les plus gran-

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des espérances; le sieur Bannister fut aussi très-gouté dans le rôle de Caliban. On vit avec beaucoup de plaisir, au quatrième Acte, un ballet de la composition du sieur Gallet, dans lequel le Sieur Slingsby & la Demoiselle Dupré remportèrent les plus grands applaudissemens. La représentation fut terminée par une Farce nouvelle, intitulée : *All the world's a stage* qui n'amusa pas moins les Spectateurs, que le reste du Spectacle.

#### C O V E N T - G A R D E N.

L'ouverture de ce Théâtre s'est faite le Lundi 21 Septembre, par le *Recruiting Officer*, Comédie de Farquhar. Cette Piece fut précédée d'un nouveau Prologue, prononcé par M. Lewis, pour prévenir les Spectateurs sur les changemens qu'on avoit faits au Théâtre depuis la dernière saison, & sur la nouveauté des décorations, qui furent trouvées très-belles, très-brillantes & du meilleur goût.

( *Universal Magazine.* )

#### N A P L E S.

Le Lundi, premier Septembre, Sa Majesté assista dans cette Capitale à la représentation de la Comédie Française intitulée : *La Partie de Chasse d'Henri IV.*

#### F L O R E N C E.

Les trois Théâtres *Della Pergola, del Cocco*

*mero*, & de *S. Marie*, sont présentement ouverts en cette Ville. On représente sur le premier le Drame sérieux, *il Medonte Re d'Epiro*, dont la Musique par le Sieur Joseph Sarti est fort applaudie, ainsi que la voix de la Signora Rosa Agostini, premiere Chanteuse, & des Sieurs Aprile, premier-dessus, & Panari, taille, qui remplissent les principaux rôles. On donne sur le Théâtre *del Cocomero*, le Drame Bouffon, *il Cavalier Magnifico*, Musique du Sieur Louis Carusio, dans lequel la signora Marianna Santoro se distingue par le goût & la douceur de son chant; & sur le Théâtre de *S. Marie*, l'Opéra *il Gelofo in Cimento*, Musique du Sr. Anfossi, qui est exécuté avec le plus grand succès, par la Signora Spighi, & par le Sieur Mengozzi.

( *Notizie del Mondo.* )



---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

CHYMIE BOTANIQUE.

---

---

## I.

SECOND PROBLEME DE CHYMIE  
A R É S O U D R E. ( \* )

*Déterminer s'il y a plusieurs espèces de Gas inflammables , ou s'il n'y en a que d'une seule espece.*

**D**E tous les fluides élastiques *aériformes* , dont on a fait la découverte & examiné les principales propriétés dans ces derniers tems , il n'y en a point qu'on puisse obtenir , d'un plus grand nombre de substances , & par une plus grande quantité d'intermedes & de procédés différens , que celui ou ceux qu'on a nommés *gas inflammables* , parce qu'en effet ils ont une très-grande inflammabilité.

On en peut obtenir en quantité plus ou

---

(\*) Voyez le Journal de Septembre , page 308.

moins grande, de presque tous les corps combustibles, sans intermede & par la seule action de la chaleur : on en retire aussi d'un grand nombre de ces mêmes corps, par l'intermede & l'action de tous les acides, excepté l'acide nitreux. Enfin, *M. de Laffone* vient de prouver par une suite d'expériences des plus intéressantes, que dans la dissolution de plusieurs métaux, & en particulier, du fer & du zinc, par les alkalis, il se dégage une quantité notable d'un gas très-inflammable.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait des différences assez sensibles entre des gas obtenus par des moyens si différens; il y en a, en effet, qui probablement n'ont pas encore été toutes observées; mais *M. de Laffone* en a fait connoître qui sont relatives au degré d'inflammabilité, & à la propriété de détourner ou fulminer plus ou moins fortement dans leur inflammation, & par leur mélange avec l'air.

Ces différences peuvent provenir de ce qu'il y a des gas inflammables, essentiellement différens les uns des autres par leur nature; ou bien dans le cas où il n'y en auroit que d'une seule espece, de ce que le gas se trouveroit mêlé de substances hétérogenes, qu'on en pourroit séparer sans le décomposer & sans altérer en rien ses propriétés de gas inflammable.

Ce point, encore actuellement douteux, est important à décider pour la théorie des gas. Le seul moyen d'y parvenir, c'est d'amener tous les gas inflammables qu'on pourra obtenir, au plus grand degré de pureté & de sim-

plicité qu'il sera possible , sans les décomposer. A l'égard des moyens particuliers de purification ou de rectification , si l'on peut se servir de ce terme , il seroit trop long de les indiquer. L'ouvrage de ceux qui voudront travailler sur cet objet , sera de les chercher & de choisir les meilleurs.

Le gas nitreux n'est-il que l'acide nitreux saturé , soit par le principe de l'inflammabilité , soit par quelqu'autre substance que l'air commun peut en séparer , ou ce gas n'est-il qu'un fluide élastique dans l'aggrégation aérienne , capable de se transformer en acide nitreux , par la seule combinaison avec une quantité d'air déterminée ?

On ne fait qu'énoncer ici ce problème , parce qu'il sera suffisamment entendu de cette manière par les Chymistes qui ont étudié les gas , & qu'il faudroit de trop longues explications pour le faire bien entendre aux autres. Ceux qui voudront acquérir les connoissances les plus précises sur l'objet dont il s'agit , pourront consulter les ouvrages de M. Lavoisier , & ceux de M. l'Abbé Fontana.

( *Journal de Physique.* )

## I I.

### *LETTRE sur un fait curieux concernant l'Histoire - Naturelle.*

Plus on cherche à étudier la nature & à connoître sa marche , & plus elle semble se plaire

à nous mettre en défaut , en s'affranchissant des limites dans lesquelles nous croyons pouvoir la resserrer. M. le Comte de Buffon dit , dans son Histoire Naturelle , qu'il n'a jamais pu parvenir à faire accoupler fructueusement le *lievre* & le *lapin* , malgré l'analogie que l'on croit appercevoir entre ces deux especes ; & l'on peut bien s'en rapporter à l'œil pénétrant de ce célèbre Naturaliste. Voici cependant l'histoire d'un accouplement plus extraordinaire , puisque les especes sont infiniment moins analogues. Il s'agit de l'union d'un *lapin d'Angora* avec une *chatte commune* , & qui a eu le succès le plus complet. Je puis garantir la vérité du fait , fort aisé d'ailleurs à constater , puisque l'animal produit par cette liaison , existe actuellement au Village de *Villeron* près *Louvres* , à cinq lieues de Paris.

Soit besoin , soit caprice , ces deux animaux qui habitoient la même maison , se sont appareillés , & voici les singularités qu'offre le fruit de cette étrange copulation. Cet animal a la tête si conforme à celle du chat , qu'il seroit peut-être difficile d'en saisir la différence extérieure : seulement ses yeux sont placés un peu moins de front que dans les chats ordinaires , en sorte qu'il voit très-imparfaitement devant lui , mais très-bien des côtés. Il a les dents du chat & , comme lui , est carnivore. Il est placé fort bas sur ses pattes qui sont absolument conformes à celles du lapin ; le train de derriere entier ressemble tellement à celui de ce dernier animal qu'il peut à peine l'élever , ce qui lui donne une marche gauche lorsqu'il se promene

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à pas comptés , & l'oblige à prendre l'*allure* du lapin , lorsqu'il veut courir , c'est à-dire , qu'il ramene en un tems & subitement tout le train de derriere sur celui de devant. Ses ongles sont *mouffes* comme dans le lapin , & n'ont pas la faculté de sortir facilement de leurs *tuniques* , comme dans le chat. Sa queue , qui n'a que deux pouces de longueur , est recourbée comme celle du lapin , & quoique semblable en apparence , est beaucoup plus forte en vertebres & bien moins en poil. L'épine du dos ne se sent pas dans toute sa longueur , comme dans les chats , mais paroît interrompue à la partie des reins. Je ne doute pas que l'intérieur de cet animal ne présentât des particularités tout aussi remarquables. Il me paroît être *mulet* , & probablement incapable de se reproduire. Il est tout blanc comme son pere , & son poil est fort doux , sa voix est celle du chat , seulement un peu plus grêle. Ce singulier animal , qui a quatre mois , est assez joli & fort familier , il se dresse souvent sur ses pattes de derriere , & dans cette attitude fait sa toilette avec celles de devant , à la maniere des lapins. Mais le plus étonnant de tout ceci , est que sa mere a mis bas quatre petits , & qu'un seul est venu avec cette bizarre conformation. Y auroit-il eu superfétation ?

J'ai l'honneur d'être, &c. ALIX , *Avocat au Parlement.*

D'après le compte rendu par M. Alix , nous croyons devoir inviter le propriétaire du lapin



N O V E M B R E , 1777. 323

& de la chatte , à les conserver & à les priver de toute communication avec d'autres animaux , pour avoir , s'il est possible , un second produit , & être assuré qu'il n'y aura point eu superfétation.

( *Journal de Paris.* )

I I I.

*EXTRAIT d'une Lettre de Sette en Languedoc , du vendredi 12 septembre 1777.*

» On a éprouvé ici , il y a quelques jours ,  
» un Phénomene surprenant. La mer groffit  
» tout-à-coup prodigieusement , s'éleva à une  
» toise au-dessus de son niveau ordinaire , &  
» versa dans le port. Elle se retira bientôt  
» après , & reprit son état naturel. Le temps  
» étoit calme & serein avant & pendant cette  
» crue d'eau ; on fait d'ailleurs que la Mer  
» Méditerranée n'a point de flux & reflux :  
» nous avons lieu , par conséquent , d'être  
» fort surpris d'un semblable événement ; &  
» nous pensons que les Physiciens ne le feront  
» pas moins. «

( *Affiches de Dauphiné.* )

I V.

*MÉTÉORE ou Trombe céleste , aux environs  
d'Arras.*

Le 21 Juillet dernier , sur les deux heures

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

après-midi , le Ciel étant fort obscur , un nuage blanchâtre jeta l'effroi dans tout le Village de Billi-Berclos , proche de la Bassée ; le bruit étoit semblable à celui des plus grandes eaux ; on voyoit s'élever de la terre une fumée très-épaisse , qui occupoit environ dix pieds de large & qui alloit en diminuant jusqu'en haut ; le nuage étoit poussé du sud au nord. Il renversa une muraille de briques de la maison de Nicolas Pannier ; il découvrit une partie de la couverture & éleva à huit pieds de terre une grange qui n'étoit pas encore couverte , la fracassa totalement. Il est heureux que ce Météore n'aie pas passé sur le Village , car plus de cent maisons auroient été renversées. Ce Phénomene dura plus d'une demi-heure. Il n'y eut qu'un jeune homme de blessé , d'une brique qui lui tomba sur la tête tandis qu'il vouloit se sauver de l'écurie du susdit Nicolas Pannier. Ce nuage renversa tous les grains qui se trouverent sur la ligne qu'il décrivit. Il jeta très-loin une partie des colfats du Sieur Delebarre. On n'avoit pas encore vu pareille chose dans le Pays , & tous le monde en fut fort effrayé. Ce nuage se dissipa aux environs d'Anthé. La colonne de vapeurs répandoit une odeur de soufre insupportable ; & par l'épouvante qu'elle occasionna , on fut obligé de saigner plusieurs personnes.

( *Affiches & Annonces de Picardie , &c.* )

V.

*PHÉNOMÈNE de Végétation.*

Dans une des leçons du cours public d'Histoire Naturelle qui se fait à Paris au Collège de Pharmacie, M. Parmentier, l'un des Démonstrateurs, a montré plusieurs épis de bled pris sur des touffes composées de cinquante tiges, produites chacune par un seul grain : ce prodige de fécondité est dû aux soins de M. l'Abbé Poncelet, qui a entrepris sur cet objet un travail suivi.

( *Gazette de Santé.* )

VI.

ARTICLE DE BOTANIQUE.

*LETTRE à Messieurs les Rédacteurs de l'Esprit des Journaux.*

M E S S I E U R S ,

Depuis quelque tems, on parle de la moëlle d'un végétal peu connu, & dont par amour du bien public, on vante les vertus admirables dans les maladies de poitrine, en faisant connoître l'endroit où est le magasin de cette moëlle salutaire ; on doit être surpris que le panégyriste de la moëlle *béchique*, ne veuille en donner d'autre connoissance que celle de ses vertus.

Ne feroit-ce pas concourir aux vues bienfaisantes de cet ami de l'humanité, si l'on entroit dans des détails qui pussent contribuer à répandre quelques connoissances sur l'histoire de la moëlle du végétal peu connu ?

La comparaison que j'ai faite des grains de cette moëlle avec ceux du *Sagou*, la ressemblance que je leur ai trouvée ; & les mêmes propriétés qui les caractérisent en les soumettant aux mêmes épreuves, ne laissent aucun doute qu'ils ne soient une seule & même substance. Ainsi, en lisant l'histoire du *Sagou*, on acquiert la connoissance de celle des grains de la moëlle en question. En voici un précis d'après des ouvrages d'Auteurs respectables ( \* )

Le *Sagou*, *Sagu*, *Zagoe* ou *Sego*, est une substance farineuse en grains de la forme de ceux du miller, qu'on nous apporte des Indes Orientales, des Isles Moluques, Celebes, & de Java. On le retire d'une espece de palmier épineux, dont Ray, Parkinson & Boerhave ont parlé : & si l'on doit croire le Voyageur & Botaniste Jonston, il y a trois sortes de palmiers à *Sagou*. Il est reconnu que le *Sagou* est une préparation que l'on fait avec la moëlle de ces palmiers. Au reste, quoi qu'il

( \* ) *Précis de la matiere Médicale*, de M. Lieutaud, Médecin du Roi.

*Pharmacopée de Wittemberg*. Edition in-fol. 1760, pag. 141.

*Analyse des Bleds*, par Mr. Sage, des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, &c., *Dictionnaire d'Histoire - Naturelle* de Bomare, &c.

N O V E M B R E , 1777. 327

en soit de la façon dont le médicament se prépare , on en fait usage dans la soupe , comme du riz , de l'orge , ou du vermicelle. Cette pâte , cuite dans le lait avec du sucre , est très-recommandée dans la fièvre lente , le marasme , & dans la phthisie pulmonaire. La dose est de deux gros à une demi-once par chaque livre d'eau ou de lait , ou de bouillon. Ces grains se renflent à la grosseur de l'orge mondé. Ils fournissent un aliment assez agréable , mais peu nourrissant. *Seba* le recommande comme une nourriture assez utile aux enfants.... Voilà ce qu'il y a de plus intéressant à connoître de l'Histoire du *Sagou* , & qui peut s'appliquer à celle de la moëlle qui a donné lieu à cette Lettre.

J'ai l'honneur d'être ,

*Messieurs ,*

Votre très - humble &  
très-obéissant serviteur  
L. F. D. S.

*A Liege , le 10 Octobre 1777.*



---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

## I.

*HISTOIRE d'une Fille du Comté de Ross, qui a vécu sans boire ni manger. Par le Docteur Mackenzie, Médecin à New-Tarbat. Communiquée par M. Mackenzie, Garde du petit Sceau d'Ecosse, à M. le Chevalier Pringle, président de la Société Royale de Londres.*

*Premiers Détails écrits le 21 Octobre 1767.*

**J**eanne Mac Leod, fille de Donald Mac Leod, Fermier à Croick dans la Paroisse de Kincardine, Comté de Ross, âgée de trente-trois ans & quelques mois, non mariée, éprouva dans la quinzième année de son âge, une légère attaque d'épilepsie ; elle avoit joui jusqu'alors d'une santé parfaite, qu'elle conserva encore pendant quatre ans ; au bout de ce tems, elle eut une seconde attaque qui dura un jour & une nuit, & quelques jours ensuite elle fut saisie d'une fièvre qui la tint au lit plusieurs semai-

nes , & dont elle ne parvint à se remettre qu'à près une convalescence de plusieurs mois.

Dans cet intervalle , elle perdit la faculté de remuer les paupieres , de façon qu'elle étoit obligée de les tenir ouvertes d'une main , lorsqu'elle avoit quelque chose à faire de l'autre ; du reste sa guérison paroissoit complete & elle étoit en fort bon état. Je dois seulement remarquer ici qu'elle n'avoit jamais eu la moindre apparence de regles , mais qu'elle avoit un crachement de sang périodique très-considérable , accompagné d'un saignement de nez. Ce genre d'écoulement revenoit régulièrement tous les mois , suivant le rapport de sa mere , & cela dura ainsi plusieurs années.

Ce phénomène disparut il y a environ cinq ans , & peu de tems après elle eut une troisieme attaque d'épilepsie qui fut courte , à la vérité , mais qui ne cessa que pour faire place à une fièvre de longue durée , & dont elle se remit si lentement qu'elle ne put sortir de sa maison que six semaines après cette crise ; sa sortie fut très-singuliere , & personne ne s'y attendoit ; ses parens qui étoient occupés dans les champs à faire la moisson , l'avoient laissée au lit , & ils ne furent pas peu surpris de la voir tout à coup au milieu de moissonneurs , travaillant avec tant d'ardeur qu'elle avoit déjà eu le tems de lier plusieurs gerbes avant d'en être apperçue. Le soir du même jour elle se mit au lit en se plaignant beaucoup de la tête & d'un grand mal de cœur ; & depuis ce tems elle ne s'est jamais levée , si ce n'est lorsqu'on la por-

toit hors du lit pour le refaire , elle a rarement parlé , & elle a montré si peu d'envie de manger , que dans les commencemens il faisoit toute l'autorité de ses parens pour lui faire prendre autant de nourriture qu'on en donne à un enfant à la mamelle , & dans la suite elle n'a pu supporter même cette petite quantité d'alimens. En 1763 elle a refusé entièrement de boire & de manger , & ses mâchoires devinrent si serrées , que son pere avoit la plus grande peine à les entr'ouvrir avec un couteau , pour y faire passer un peu de gruau ou de petit lait , qui refluoit ensuite par les deux côtés de la bouche , de maniere qu'il étoit impossible de s'assurer si elle en avoit avalé une goutte.

Quatre mois après l'époque dont je parle ; ses parens acheterent une bouteille de l'eau minérale de *Brea-Mar* , dont ils tâcherent de lui faire avaler une partie en versant cette eau avec une cuiller entre ses levres (ses mâchoires étoient toujours serrées ) mais elle s'écoula extérieurement comme ci-dessus ; voyant cela , ils lui en frotterent la gorge & les mâchoires ; ils firent pendant trois matins les mêmes tentatives pour lui faire avaler de cette eau , finissant toujours par lui frotter la gorge de celle qui s'écouloit de sa bouche. Le troisieme matin, elle cria : *donnez moi plus d'eau* , ils lui donnerent tout ce qui restoit dans la bouteille , & elle l'avalait facilement. C'étoient les seuls mots qu'elle eût dits depuis près d'un an , & elle continua de murmurer quelques paroles (que ses parens en-



tendoient) pendant douze ou quatorze jours, après quoi elle ne parla plus & refusa, comme auparavant, toute sorte de boisson & de nourriture, jusqu'au commencement de Juin 1765, qu'une de ses sœurs conjectura par quelques signes qu'elle faisoit, qu'elle desiroit qu'on ouvrit sa bouche, ce que son pere fit non sans peine, en poussant entre ses dents le manche d'une cuiller. Elle dit alors très-intelligiblement : *donnez-moi à boire* ; on lui en donna, & elle avala d'un seul trait près d'une pinte d'eau (mesure d'Angleterre), son pere lui demanda pourquoi elle ne faisoit pas quelques signes quand elle avoit besoin de boire, pour se faire entendre au défaut de la parole ? Et elle lui répondit que c'étoit inutile quand elle n'en avoit point envie. A cette époque ils lui tinrent les mâchoires entr'ouvertes en laissant dans ses dents un petit morceau de bois, ils s'imaginèrent lui procurer par ce moyen la facilité de parler, & ils continuèrent cette épreuve pendant vingt jours, quoiqu'elle eût entièrement perdu la parole dans les cinq premiers. A la fin ils oterent ce morceau de bois, s'apercevant qu'il la gênoit. Cependant elle paroissoit entendre tout ce qui se disoit ou se faisoit autour d'elle ; quand on lui ouvroit les paupieres, elle reconnoissoit tout le monde, & lorsque les voisins venoient la visiter & laissoient échapper quelques plaintes sur son triste sort, on voyoit rouler des larmes dans ses yeux.

Dans les différentes tentatives qu'on avoit faites pour entr'ouvrir ses mâchoires, on avoit

cassé deux de ses dents inférieures ; ses parens voulurent se prévaloir de cet accident pour faire passer par l'intervalle que laissoient les dents cassées, quelque boisson nourrissante, mais ce fut inutilement, la liqueur refluoit toujours par les côtés de la bouche. Il y a environ douze mois qu'ils essayèrent encore de faire passer par la même ouverture un peu de gruau d'avoine ; elle le garda dans sa bouche pendant quelques secondes, mais elle le rendit ensuite avec quelques signes de vomissement, sans qu'il en descendît rien dans l'estomac, & sa famille qui l'a observée avec bien de l'attention, ne lui a vu rien avaler pendant ces quatre années, que le reste de la bouteille d'eau de *Brea-Mar* & la pinte d'eau commune. Pendant les trois dernières années elle n'a eu aucune évacuation soit par les selles soit par les urines, si ce n'est qu'une ou deux fois la semaine elle lâchoit quelques gouttes d'urine, à peine suffisantes, comme ses parens me l'ont dit expressément, pour humecter la surface d'un demi-sou (*Half-Penny*), & cependant quelque petite que fût cette quantité, elle en sentoît du mal-aise jusqu'à ce qu'elle l'eût rendue ; car ses parens devinoient tous ses mouvemens, & quand elle donnoit des signes de peine, ils la portoient à la porte de leur maison où elle lâchoit ces petites gouttes d'urine ; ils n'ont jamais vu qu'elle ait mouillé son lit le moins du monde pendant ces trois années, & ce qui prouve encore mieux ce fait, c'est qu'ayant été si long-tems allitée, il n'y a jamais eu la moindre excoriation, quoiqu'on ne

la voye ni se tourner , ni faire aucun mouvement , de la main , de la tête , ou des pieds , & qu'elle reste immobile comme une fôuche. Son poulx que j'ai eu quelque peine à sentir ( sa mere la soulevant dans son lit ) est distinct , régulier , lent & extrêmement petit. Son teint est clair & assez frais , ses traits ne sont ni déformés ni enfoncés ; sa peau est dans un état naturel quant au tact & à la chaleur , & quand je vins à examiner son corps , croyant que j'allois voir un squelette , je trouvai , à mon grand étonnement , ses mamelles rondes & prominentes comme celles d'une jeune fille en bonne santé ; ses bras , ses jambes , ses cuisses , n'étoient point du tout décharnés ; l'abdomen étoit un peu enflé , & les muscles tendus ; ses genoux étoient pliés & les fibres de ses jarrers serrées comme des cordes d'arc ; ses talons étoient presque contigus à ses fesses. Quand ses parens lui font une espece de violence pour faire passer un peu d'eau entre ses levres , ils sentent quelquefois sur sa peau comme une douce rosée ; elle dort beaucoup & fort tranquillement ; mais quand elle s'éveille , elle pousse constamment des cris plaintifs , semblables à ceux d'un enfant nouveau-né & très-foible , & quelquefois , elle fait un effort pour tousser. A présent aucun degré de force ne peut entr'ouvrir ses mâchoires. J'ai fourré le bout de mon petit doigt dans l'intervalle de ses dents , & j'ai trouvé la langue , autant que j'ai pu l'atteindre , molle & moite. Elle ne peut pas rester un moment couchée sur le dos , mais elle retombe toujours sur un coté ou sur l'au-

tre, & quand sa mere s'affit dans le lit derriere elle pour la soutenir droite, tandis que j'examinois son corps, sa tête se pencha en avant de maniere que son menton touchoit à sa poitrine; je ne pus jamais venir à bout de la redresser, quelque force que j'y employasse, les muscles antérieurs du cou étant roides comme dans l'*emprosthotonos*, & elle reste constamment dans cette position.

Les détails ci-dessus ont été écrits aujourd'hui, à côté du lit de la malade, sur le rapport de son pere & de sa mere, qui sont connus pour des gens d'une grande véracité, & qui n'ont aucun motif d'en imposer; car ils ne demandent ni n'attendent rien; la situation de leur fille leur cause un chagrin très-sensible, & elle est connue & plainte généralement de tous leurs voisins. J'avois avec moi, comme interpretes, M. *Henri Robertson*, jeune homme de discrétion éprouvée, fils aîné du Ministre de la paroisse, & *David Ross*, voisin des parens, & un des anciens de la paroisse, qui ont certifiés tous les faits ci-dessus, comme étant de leur connoissance.

*Signé Alexandre Mackenzie, Docteur en Médecine à New-Tarbat.*

*SUITE par le même Médecin.*

Dans le mois d'Octobre 1772, on vint me dire que la malade reprenoit l'usage du boire & du manger; j'allai la visiter, & je m'assurai de ce qui suit. Environ un an avant ma nouvelle visite, ses parens revenant de leurs

travaux un jour qu'ils l'avoient laissée dans son lit comme de coutume , furent très-surpris de la trouver accroupie sur ses jambes , dans un coin de la chambre opposé à l'endroit où son lit étoit placé , & filant avec la quenouille de sa mere. Je demandai si elle avoit jamais bu ou mangé ? si elle avoit eu quelque évacuation naturelle ? si elle avoit jamais parlé ou tenté de parler ? On me répondit que quelquefois elle émiettoit un morceau de gâteaux d'avoine ou d'orge dans la paume de sa main , comme pour donner à manger à un poulet ; qu'elle faisoit passer ces petites miettes dans l'intervalle de ses dents , qu'elle les rouloit pendant quelque tems dans sa bouche , & qu'alors , elle sucoit dans la paume de sa main un peu d'eau , de petit lait , ou de lait ; qu'elle faisoit cela une ou deux fois par jour , & qu'il falloit même l'en presser ; que les *éjections* étoient en proportion des *injections* ; qu'elle ne tentoit jamais de parler ; que ses mâchoires étoient toujours étroitement serrées , ses jarrets comme auparavant , & ses yeux fermés ; ayant ouvert ses paupieres , je lui trouvai les prunelles tournées en haut , sous le bord de l'os frontal ; son air étoit hideux , son teint pâle , sa peau sèche & ridée , & tout son corps très-décharné ; son pouls ne se faisoit sentir qu'avec la plus grande difficulté ; elle paroissoit en pleine connoissance , & elle étoit traitable sur tous les articles , excepté sur celui de la nourriture ; car , à ma demande , elle fit ses différens exercices , filant avec la quenouille de sa mere , & ram-

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pant sur ses jambes repliées à l'aide de ses mains, le long des murs de la maison ; mais quand je parus desirer qu'elle mangeât, elle montra la plus grande répugnance, & elle cria avant de se rendre : encore tout se borna, comme on me l'avoit dit, à prendre quelques miettes qui auroient à peine rassasié un oiseau, & à sucer dans la paume de sa main une demi-cuillerée de lait. Tout considéré son existence étoit un peu moins prodigieuse à cette époque, que lorsque je l'avois vue pour la première fois, puisqu'alors, elle avoit passé plusieurs années sans avaler le moindre aliment. J'attribuai sa maigreur & la pâleur de son teint, qui étoient les plus grands changemens que je remarquasse en elle depuis que je ne l'avois vue, à la perte de salive qu'elle faisoit en filant du lin, & je recommandai en conséquence qu'on la réduisît entièrement à filer de la laine, ce dont elle s'acquitta avec la même dextérité. Telle étoit sa situation en Octobre 1772 ; & il y a huit jours qu'un voisin de son pere m'a dit, qu'elle continuoît toujours de même, sans prendre aucun surcroît de nourriture.

SIGNÉ *Alex. Mackenzie, &c. le 3 Avril 1775.*

*CERTIFICAT des Juges de Paix & autres Notables du canton. Donné à Croick, le 5 Juin 1775.*

Pour donner l'authenticité nécessaire à l'Histoire précédente, *Donald Mac Leod de Grannies, Ecuyer, Sheriff, Député de Rosshire ; George Munro, Ecuyer de Cuteain ; Simon Ross, Ecuyer*

Ecuyer de *Gladfiel* ; le Capitaine *George Sutherland* d'*Flphin* , tous Juges de paix ; & Messieurs , *William Smith* , Prédicateur de l'Evangile ; *John Barclai* , Ecrivain à *Tain* ; *Hugh Ross* , étudiant en Théologie , & *Alexandre Mac Leod* , se sont rendus en cet endroit , accompagnés du Docteur *Alexandre Mackenzie* , Médecin à *New-Tarbat* ; & après avoir expliqué la teneur & le sens de l'histoire ci-dessus à *Donald Mac Leod* , pere de *Jeanne Mac Leod* , & à *David Ross* , ancien de la paroisse de *Kincardine* , qui est son proche parent , & qui a été un des interpretes du Médecin dans sa premiere visite ; ils ont voulu , pour leur entiere satisfaction , vérifier par un examen exact & scrupuleux , tous les faits contenus dans ladite histoire ; & pour leur plus grande satisfaction , ils se sont faits présenter *Jeanne Mac Leod* en plein air , où le Médecin a trouvé un changement très-avantageux dans son extérieur & dans sa santé , & elle marcha droite passablement , en s'appuyant un peu au mur ; & quoique , sur la recherche qui en fut faite , son âge fut trouvé tel qu'il est marqué dans l'histoire ci dessus , son air n'annonçoit pas qu'elle eût plus de 20 ans à présent ; la quantité de nourriture qu'elle prend , n'excede pas ce qu'il en faudroit pour un enfant de deux ans. Ainsi ils certifient , d'après leur propre connoissance , que foi doit être ajoutée à chaque Article de l'histoire ci-dessus.

Signé *William Smith* , &c. &c. &c.

( *Universal Magazine.* )

## I I.

**OBSERVATION** *sur une plaie considérable du cerveau, faite par un coup de fusil. Par M. R. DE LIMBOURG, le jeune, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Membre de l'Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, résident à Theux, au Pays de Liege.*

LES exemples de plaies du cerveau, guéries sans laisser aucun accident, sont si rares, ils présentent quelquefois des sujets de réflexions si propres à perfectionner l'important art de guérir, que je me crois obligé de donner au public la relation du cas suivant.

Le nommé Hubert-François Chalesèche, jeune homme, âgé d'environ vingt ans, d'une bonne constitution, natif de Winanplanche, village éloigné d'une demi-lieue de Spa, au Pays de Liege, reçut le 24 Avril 1774, vers le soir, une blessure considérable à la tête. Un de ses camarades, qui étoit proche de lui, dans la même place de la maison, bourant son fusil chargé sans plomb, en y poussant, à plusieurs reprises, la baguette qui étoit de fer, malheureusement le fusil prit feu, & la baguette fut lancée contre Chalesèche, qui n'étoit qu'à quelques pas devant le fusil : la baguette entra dans la tête un travers de



doigt , à côté & autant au-dessous de l'angle externe de l'œil gauche , à l'endroit de la pommette où commence l'arcade zygomatique , & sortit par les tégumens derrière la tête , à cet endroit du pariétal droit , qui forme son angle postérieur , supérieur , un travers de doigt à côté de la suture sagittale , & autant d'espace au-dessus de l'angle supérieur de l'os occipital , la tubérosité moyenne de la face postérieure de cet os étant trois bons travers de doigt plus bas que cette ouverture du pariétal , comme je l'ai observé.

Ainsi il y avoit deux ouvertures au crâne ; l'une antérieure , dont le siege est facile à déterminer ; l'autre postérieure , dont j'ai reconnu le siege par les mesures exactes que j'ai prises sur la tête du blessé avec un fil , & que j'ai comparées ensuite à la table anatomique de M. Gautier , dans laquelle est représentée la tête de grandeur naturelle , mi-partie. Nombre de témoins dignes de foi , qui étoient présens , lorsque l'accident est arrivé ; & enfin M. Virigarous , Docteur en Médecine de Montpellier , qui possède à fond l'anatomie qu'il a démontrée , & qui a vu les cicatrices récentes du blessé , étant à Spa au mois de Septembre 1774 , peuvent attester la situation & qualité de cette plaie.

Le siege de chacune des ouvertures du crâne étant tel que je viens de le rapporter , la baguette traversa donc toute la partie de la tête ; contenue dans les deux ouvertures ; savoir , la dure-mere , la pie-mere , la substance corticale , & probablement la substance médul-

laire du lobe gauche du cerveau ; le repli membraneux de la dure-mere , que l'on nomme *la faulx* ; enfin , le lobe droit du cerveau , &c. enforte que le cerveau étoit enfilé obliquement presque par le milieu de son volume.

On voit bien que cette plaie étoit très-considérable ; & très-dangereuse ; cependant elle a été suivie d'une guérison prompte & parfaite , au moyen d'un traitement fort simple , mais méthodique ; & c'est pour imposer silence à quelques envieux qui ont répandu que cette plaie n'intéressoit pas le cerveau , que j'ai rapporté le fait avec toutes ses circonstances , & toutes ses preuves.

Le blessé ne fut point d'abord renversé par le coup , il tâcha même , à l'instant , d'arracher la baguette ; ce fut inutilement , parce qu'étant un peu conique , elle étoit serrée dans les ouvertures du crâne ; mais un de ses camarades en vint à bout , en y employant assez de force : on reconduisit ensuite le blessé , on le fit marcher , en le soutenant par les épaules , jusqu'à la maison de son pere , qui n'étoit qu'à quelques pas de-là. Il vomit dès-lors à plusieurs reprises , perdit ensuite connoissance , & tomba dans un profond assoupissement , qui dura plusieurs jours. Le blessé n'a perdu que fort peu de sang , & seulement par les ouvertures de la plaie.

Il fut saigné le soir même de l'accident ; & encore le lendemain ; on le mit au simple bouillon , qu'il avaloit par gouttes , sans négliger les lavemens : la plaie fut pensée par

M. Beauvois, Chirurgien de Vervier, avec de la charpie sèche, soutenue par une compresse & un bandage convenable, légèrement mouillé dans le vin chaud. Ce traitement fut continué jusqu'au mardi, troisième jour de la blessure, qui étoit le 26 Avril, auquel jour je fus appelé.

Étant arrivé avec M. Beauvois, je me fis montrer la baguette; elle étoit cylindrique, un peu conique, & toujours aussi droite qu'en sortant des mains de l'ouvrier; elle se terminoit au bout le plus mince par un plan circulaire de 2 lignes de diamètre: ceux qui étoient présens, quand le blessé reçut le coup, assurèrent avoir vu que le bout de la baguette outrepassoit la tête de plus de trois pouces, & qu'il fallut beaucoup de force pour l'arracher, en la retirant par sa base ou par le plus gros bout.

On visita ensuite le blessé; il étoit toujours dans un profond assoupissement, sans connoissance; le visage étoit rouge, le pouls fréquent, & assez plein; les régumens, à l'ouverture antérieure, étoient presque entièrement rejoints par l'inflammation & la contraction: pour voir les trous faits dans le crâne à découvert, & faciliter le pansement, je fis donc dilater, par une incision allongée vers le bas d'environ un pouce, l'ouverture antérieure, (m'étant borné à cette longueur, pour ne point pénétrer jusqu'au-dedans de la bouche), & la postérieure d'un pouce & demi. Le blessé, quoique toujours fort assoupi, & sans connoissance, jeta alors quelques soupirs, entr'ouvrit

les yeux , & fit même quelque mouvement pendant cette opération : il parut aux affistans , qui l'avoient vu auparavant , n'être plus si affoupi ; on continua toujours le même panfement que les jours précédens.

Vendredi 29 du même mois , & le fixieme de la blessure , je me rendis , encore avec M. Beauvois , auprès du blessé : il étoit à-peu-près comme le mardi. Ayant levé l'appareil , nous vîmes un peu de pus à l'ouverture antérieure , mais point à la postérieure ; nous remarquâmes que l'ouverture postérieure du crâne étoit bouchée par un morceau de l'os pariétal , à-peu-près circulaire , d'environ trois lignes de diametre , ayant du côté de l'angle de l'occiput un angle saillant d'une demi-ligne , & adhérent toujours , par son bord supérieur , au péricrâne. Je fis enlever , sur le champ , ce morceau d'os , & alors nous vîmes distinctement la dure-mere percée près de l'ouverture du crâne : pendant qu'on enlevoit cet os , le blessé jeta une voix foible de gémissement , & fit quelque mouvement plus fort que les jours précédens , pour se soustraire à la douleur : d'où je conclus , & par quelques autres signes , que les symptômes commençoient à diminuer. On pansoit l'ouverture antérieure , le blessé étant couché , pour déterminer le pus vers l'ouverture postérieure que l'on pansoit , le blessé étant assis.

On continua le régime au simple bouillon : on appliquoit toujours sur l'ouverture du crâne de la charpie sèche , sur laquelle on mettoit

aussi un peu de charpie imbibée de la teinture de myrthe & d'aloës, & ensuite le bandage ordinaire. On renouvelloit l'air, en ouvrant de tems en tems portes & fenêtres, hors le tems du pansement : on fut cependant obligé d'appliquer sur le bord de la plaie quelque plumaceaux chargés d'un peu d'onguent, moins pour aider la guérison, qu'en vue de contenir des personnes prévenues par des envieux, qui se mêlant de l'art, sans l'avoir appris, se vantoient de pouvoir tirer d'affaire, par leurs onguens, le blessé, qui, selon eux, n'exigeoit que le soin d'un Maréchal ferrant ; mais qui, disoient-ils, périroit, parce que nous n'avions point jugé à propos d'introduire la sonde dans le cerveau, comme ils prétendoient qu'il eût fallu le faire, ignorant le danger d'ouvrir le sinus veineux, & d'autres inconveniens.

Le Chirurgien continua de panser le blessé ; ( dont il étoit éloigné de trois lieues ), de deux jours en deux jours, & le plus souvent de trois en trois jours, jusqu'environ la mi-Juillet, auquel tems l'ouverture postérieure étoit déjà consolidée, & l'autre prête à l'être également ; le blessé sortoit alors de tems en tems de la maison : ainsi la plaie fut presque guérie au bout de quatre-vingt jours.

Je fus le revoir vers ce tems-là, & j'appris qu'au bout de quinze ou vingt jours de la blessure, il étoit sorti de l'ouverture postérieure quelques petites esquilles d'os de la grosseur d'environ une ligne, entraînées en-de-

hors par le pus qui fut toujours en quantité modérée, & de bonne qualité. Si j'avois été présent lorsque la baguette étoit encore engagée dans la tête, peut-être me serois-je avisé, avant que de la retirer, d'y attacher un fil ciré qui, en passant par le cerveau, auroit servi à faciliter la sortie du pus & des esquilles, en le laissant dans la tête pendant quelques jours.

Enfin j'ai revu, à Spa, en Septembre, le blessé entièrement rétabli, & je le fis voir à M. Vigarous, qui jugea que le cas méritoit d'être publié.

Les conséquences qui se présentent, en réfléchissant sur le fait que je viens de rapporter, sont :

1°. Que les plaies les plus graves du cerveau ne sont point toujours mortelles, & n'exigent quelquefois qu'un pansement très-simple, mais prudent; bien que des plaies légères en apparence, aient été très-souvent suivies de la mort. Dans le cas ci-dessus rapporté, le bout de la baguette du fusil a emporté une portion de l'os de la pommette, parmi ou à travers la substance de cerveau; elle s'est portée contre la face interne du pariétal, en a emporté une piece encore plus grande que celle de la pommette, & le blessé est guéri, ( observons qu'il seroit mort sur le champ par une hémorrhagie, si le sinus longitudinal qui étoit tout proche, eût été ouvert ); par conséquent, on ne doit pas désespérer tout-à-fait; lorsque ces parties sont entamées. Ce doit donc

être un précepte de Chirurgie , qu'il faut quelquefois percer ces différentes parties du cerveau , & même faire le trépan aux pareils endroits dans certain cas , tel que celui où il y auroit un amas de pus renfermé , qui ne peut s'évacuer avant que le malade meure ; alors il faut percer le crâne & le cerveau qui , dans ce cas , l'ont été dans deux différens endroits , pour le bonheur du blessé , (\*) en facilitant la sortie du pus ; desorte qu'il est vrai de dire ici avec Boerhave , § 24 , *vulneris magnitudo hic rarissime vel nunquam nocet* : quoique cette opération apporte un très-grand danger , mais moins à craindre que l'abandon du blessé au hasard , car dans un cas désespéré , selon Celse , lib. II. *satius est anceps auxilium experiri , quàm nullum*. C'est conformément à ce principe que je me serois déterminé à passer la sonde dans le cerveau du blessé , si je ne m'étois aperçu que son état empirait de jour en jour , & qu'en même tems il étoit survenu subitement une suppression du pus ; mais le malade a paru être mieux les jours suivans ; & le pus s'est écoulé sans aucun inconvénient : enfin , on étoit fondé en espérance par ce passage d'Hippocrate , *de vulnerib. capit. C. XV. optimum quidem est illum qui vulnus in capite habet , non febricitare , neque*

---

(\*) Le blessé ayant été comme trepané dans deux différens endroits par la blessure même , cela a favorisé la suppuration & son rétablissement , sans qu'il fût besoin de la sonde.

*sanguinem ipsi erupisse, neque inflammationem; neque simul ullum aliquem dolorem accessisse: si verò quid horum apparuerit, securissimum est, ut in principio fiat & paucò tempore permaneat. At incipere febrim in capitis vulnere quartâ aut septimâ die aut undecimâ, valde letale est.*

Cependant, s'il eût fallu sonder le cerveau, ce n'étoit point sans de grands inconvéniens; il est probable que la baguette, en frappant par son bout obtus la pommette, en a détaché une portion circulaire, l'a poussé devant elle, en passant à travers le cerveau, l'a écrasée contre la face interne du pariétal, & en a laissé les esquilles près de l'ouverture postérieure, raison pourquoi l'ouverture faite dans le pariétal, étoit plus large que celle faite dans la pommette. Il est même à penser que le bout de la baguette poussé sans doute, eu égard à son poids, plus lentement, mais aussi plus efficacement qu'une balle qui auroit plus de vitesse, après avoir traversé la pommette & le cerveau, aura d'abord heurté le pariétal un peu plus bas que l'endroit de l'ouverture, que de là il aura remonté, y étant dirigé comme par un plan incliné, quelques lignes plus haut avant que de sortir; la façon dont on conçoit que la baguette part du fusil, dans ce cas, le persuade également: il étoit donc vraisemblable que le trajet que la baguette avoit fait par le cerveau, n'étoit pas exactement en ligne directe, & que la partie du cerveau qui étoit alors la plus comprimée, ayant changé de place, ou par son ressort,



ou par l'inflammation & l'évacuation d'un peu de sang, cela auroit pu donner lieu de faire une fausse route avec la sonde, qui, d'ailleurs, supposé la plus grande dextérité pour la conduire, y auroit irrité ou détruit des parties saines, & peut-être même ouvert le sinus longitudinal qui étoit proche de l'ouverture postérieure, & dont le déchirement auroit été suivi infailliblement d'une hémorrhagie promptement mortelle. Il eût donc été téméraire de se servir de la sonde tant que le malade alloit mieux, & que la fièvre, l'assoupissement & les autres symptômes paroissent se dissiper, quoiqu'il eût été nécessaire de sonder, si le contraire fût arrivé.

Le salut du blessé n'est donc pas tant dû au hasard, qu'à la conduite tenue dans le pansement. Cette plaie si considérable exigeoit plus de prudence que de drogues ou d'onguens. D'ailleurs, on a fait précisément tout ce qu'il y avoit à faire; on a saigné le blessé, on n'a pas négligé les lavemens, on l'a tenu à un simple régime de bouillon, on a dilaté les ouvertures; les pansemens ont été prompts & assez rares, & tout cela a été fait en temps opportun: on s'est abstenu de cataplasmes, d'onguens, de sonde; on s'est conformé en tous points aux principes confirmés par l'expérience des grands maîtres: *raro deligari & citissime . . . defendi cum cura à nimium humidis aut laxantibus & oleosis ipsoque aere.* (Boerhave, §. 245). *Capitis vulnus nullâ re malefaciendum, neque cataplasmata postulat.* Hippocr. de vulne. capitis,

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

C. XVII. Je n'ai même employé aucun remède interne, rien de ce qu'on nomme minoratif, atténuant, résolutif, &c. comme on fait souvent en pareil cas, & quelquefois mal-à-propos. Si le malade eût été attaqué de la toux, s'il y eût eu des signes qui indiquassent la nécessité des purgatifs, s'il fût tombé dans la consomption, le marasme, l'œdème, la cachexie, la fièvre lente, &c. je n'aurois pas manqué de prescrire des rafraîchissans antiseptiques, purgatifs, diurétiques, &c. les acides, l'oxymel scillitique, la rhubarbe, le quinquina, &c. selon les indications & les règles de l'art.

Une autre réflexion à faire sur le cas rapporté, c'est que les portions affectées du cerveau ne sont pas absolument si nécessaires à la vie, pas même aux fonctions de l'ame, que ce qu'il en est resté n'ait pu y suffire; car le blessé est aussi libre, quant à la mémoire, entendement, inclination, que si rien ne lui fût arrivé. C'est ainsi qu'une portion du poumon étant retranchée, dans les grandes blessures & suppurations de la poitrine, ce qui en est resté a suffi pour l'usage de la respiration. On fait même depuis long-temps, que les enfans font passer une aiguille par le cerveau des oiseaux, sans qu'ils en meurent sur le champ, & sans qu'ils paroissent en être fort dérangés, &c.

*L'Auteur joint à son observation l'extrait suivant d'une Lettre que lui a écrite M. FRANQUINET, Chirurgien à Vervier, au sujet de son observation.*

## L E T T R E.

J'AI lu, Monsieur, votre Mémoire, au sujet d'une plaie à la tête, il est certainement curieux & intéressant pour le progrès de l'art, & il mérite l'attention des Chirurgiens.

On trouve dans un Mémoire de M. Quesnay, touchant les plaies du cerveau, inséré parmi ceux de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, 1er vol. in-4<sup>e</sup>. quantité d'observations sur des corps étrangers, qui ont traversé de haut en bas, de bas en haut, & d'un côté à l'autre, toute la substance du cerveau; ces plaies ont été guéries en très-peu de tems, avec des pansemens aussi simples que ceux que vous avez ordonnés à votre blessé. Il est arrivé même que des corps étrangers se sont égarés, & restés pendant plusieurs années dans le cerveau sans causer le moindre accident; ils ont été retrouvés après la mort de ces blessés : on en trouve, dans *Rhodius*, un exemple qui est aussi rapporté par Bonnet, *Bibl. de Chir.* centur. 2 observ. 72. Il concerne un soldat qui fut guéri d'un coup de javeline qui avoit passé entre les deux yeux, & qui étoit sortie par le sommet de la tête. M. Bagieu a communiqué de même une observation faite sur un jeune homme de 17 ans, grand & robuste, qui fut blessé d'une balle de fusil, qui entra de bas en haut, lui perça la levre supérieure, passa dans la narine droite, & vint percer la voûte de l'orbite,

### 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour entrer dans le crâne , d'où elle sortit par le haut de la tête à la partie supérieure de la suture sagittale , & fit dans cet endroit une fracture qui s'étendit jusqu'au pariétal ; ce malade fut guéri sans difformité & sans le moindre dérangement dans le cerveau. M. Bagieu conseilla , comme vous , au blessé , de prendre les situations convenables pour l'écoulement des matieres par en haut & par en bas ; il ne se servit ni d'injections , ni de sétons , seulement de petits plumaceaux appliqués à l'extérieur des deux plaies.

On a aussi observé que l'esprit-de-vin étoit contraire à la régénération des pertes de substance dans les plaies du cerveau , mais que l'huile de térébenthine , le baume de Fioravanti étoient des médicamens propres à régénérer cette substance.

( *Journal de Médecine , Chirurgie , Pharmacie , &c.* )

#### I I I.

*LETTRE aux Auteurs du Journal de Paris.*

Le 4 Octobre 1777.

MESSIEURS ,

Recueillez je vous prie , dans votre Journal ; un fait bien précieux pour la conservation de l'espèce humaine ; cette découverte intéresse trop la société & les individus , pour ne pas vous engager à y donner la plus grande publicité.

Vous savez que toutes les fois qu'aux termes de l'accouchement , l'enfant ne peut fran-

chir les voies naturelles , même aidé des manœuvres usitées ; l'art n'a trouvé que deux moyens , ou de massacrer de sens froid l'enfant aux portes de la vie , pour l'arracher avec la plus grande violence , ou de recourir à l'opération Césarienne , qui consiste à ouvrir le ventre sur le côté , pour en extraire le fœtus. Le nom seul & les détails de ces deux meurtrieres opérations , dont le travail est si difficile , & le succès si rare , font frémir l'imagination & frissonner l'humanité.

Mais M. Sigault , Docteur-Régent de la Faculté de Paris , très habile Accoucheur de cette Capitale , vient de tenter une opération , dont l'exécution annonce , & les connoissances les plus profondes en Anatomie , & le courage heureux qui brave les préjugés & dédaigne de l'asservir aux routines.

Il y a neuf ans qu'il s'étoit élevé avec force contre ces usages barbares , & qu'il avoit proposé de substituer à ces deux cruelles opérations , la section de la symphise cartilagineuse des os pubis. Cette section d'une partie presque inerte , devoit , selon lui , procurer un écartement qui pouvoit être d'une très-grande ressource en pareil cas.

Cette idée eut dans son tems des partisans & des adversaires ; mais la pratique manquoit à la théorie , & il falloit un succès bien complet , bien authentique , pour la confirmer ; c'est , Messieurs , ce qui vient d'arriver , & ce qui a réussi au-delà de ce qu'on pouvoit espérer.

La femme du nommé Souchor , Soldat de la

garde de Paris , demeurant rue S. Denis , cul-de-sac des Peintres , âgée d'environ 39 ans , petite & très-difforme dans sa stature , fit appeler M. Sigault , le premier de ce mois , pour l'accoucher de son cinquieme enfant. Les quatre premiers ont été massacrés en les arrachant , & les plus habiles Accoucheurs de cette Capitale avoient unanimement décidé qu'elle ne mettroit jamais d'enfant vivant au monde que par l'opération césarienne.

Accompagné de M. Alphonse le Roi , son confrere , M. Sigault a tenté sur cette femme la section de la symphise. L'écartement a été de deux pouces & demi , l'enfant est sorti ; l'opération & l'accouchement n'ont duré que quatre minutes & demie. La Faculté de Médecine , instruite par M. Sigault de cet événement , à nommé MM. Descemet & Grandclas , Commissaires pour suivre le traitement ; plusieurs Docteurs ont assisté le lendemain à la levée de l'appareil , ont vérifié le fait , & voient tous avec satisfaction , de jour en jour , le rapprochement successif & sensible des parties. L'enfant & la mere se portent au mieux.

Cette opération simple , facile , point douloureuse , & indiquée par la nature , va donc faire disparaître tout-à-fait , & suppléer l'opération césarienne ; que d'enfans , que de meres conservés par cette découverte de M. Sigault , & combien il mérite de notre reconnoissance !

Je ne doute pas que le Gouvernement ne s'empresse de répandre avec la plus grande profusion dans la Capitale & dans les Provinces , les

procès-verbaux que la Faculté de Médecine ne manquera sûrement pas de publier à cette occasion.

Il ne me reste qu'à vous dire que cette pauvre femme a présenté sur le champ le sein à ce petit garçon si désiré par elle. Sa mere a prié de si bonne grace M. Sigault d'en être le parrain, qu'il n'a pu s'y refuser; il a exigé d'elle pour prix de sa complaisance qu'elle en fût la nourrice, & il s'est chargé à cet égard de tous les frais. Je n'insiste pas sur ce trait de générosité : les gens médiocres le sont en tout; mais l'homme de génie qui se dévoue aux travaux utiles, semble avoir reçu en partage le privilege de l'extrême sensibilité. Cette heureuse qualité semble encore plus précieuse dans un Médecin, sur-tout lorsque, comme M. Sigault, elle se trouve réunie aux plus grands talens, comme à l'extrême modestie.

Cette opération faisant du bruit dans mon quartier, j'ai demandé ce matin la permission d'assister à la levée de l'appareil. Le fait me paroît si merveilleux, que je ne puis tenir à l'impatience d'en instruire le public.

Je suis, &c.

Pr. de St. Louis



---

---

AGRICULTURE.  
ECONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

---

---

## I.

LETTRE à l'Auteur des Affiches de Picardie,  
*sur le Rouissage du Chanvre & du Lin.*

J'Ai fait, Monsieur, quelques réflexions & quelques recherches sur le Lin & sur le Chanvre, plantes auxquelles il faut tant de façons avant qu'elles soient rendues propres à notre usage, *Semper injuriâ melius*, dit Pline, en son Hist. Nat.

Je me bornerai aujourd'hui à la question de savoir, si effectivement le rouissage du Chanvre dans les étangs & rivières, est nuisible aux poissons & à la salubrité de l'air. Les Réglemens rendus à ce sujet ne permettent guere d'en douter.

La Police doit veiller à ce qu'on ne laisse pas roir le Chanvre dans les eaux courantes; car celles dans lesquelles on le macere, deviennent si puantes, que c'est un poison dangereux pour ceux qui en boivent.



Les feuilles de Chanvre paroissent contenir une vertu enivrante & assoupissante.

Lorsque l'on fait sécher le Chanvre qui a été roui, il s'en élève une vapeur forte & stupéfiante, dont on doit toujours se méfier, quand on le dessèche dans un lieu fermé ou peu aéré.

Aussi l'Ordonnance des eaux & Forêts défend expressément de mettre rouir le Chanvre dans les Eaux courantes qui servent de boisson.

Suivant plusieurs Coutumes, & notamment celle d'Amiens, art. 243, nul n'a droit de mettre rouir les Chanvres ou Lins dans les rivières, sans la permission des Seigneurs : ce qui suppose dans ces Seigneurs la faculté de refuser cette permission, s'ils jugent que le rouissage puisse nuire à l'eau ou à l'air.

Arrêt du Parlement de Rouen en 1719, & du Parlement de Bretagne en 1735, qui font défenses à toutes personnes de faire rouir Chanvres ou Lins dans les rivières.

Arrêt de la Table de Marbre à Dijon en 1746, qui, sur la demande d'un Seigneur, condamne un Particulier en 20 liv. de dommages & intérêts pour avoir fait rouir des Chanvres dans la rivière, *sauf*, ajoute l'Arrêt, *à se régler avec la Communauté, & aviser au moyen de faire rouir les Chanvres.*

Ce sont ces moyens de concilier le rouissage des Chanvres avec la pureté des eaux & la salubrité de l'air, qu'il faudroit trouver; par exemple, on pourroit faire des creux pour attirer l'eau hors des rivières, & mettre rouir le Chanvre dans ces creux.

## 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il faut encore observer qu'il y auroit du danger à faire rouir le Chanvre au milieu des habitations , à cause des exhalaisons malfaisantes qui sortiroient de l'eau que cette plante auroit corrompue.

C'est sur quoi , Monsieur , nous devons inviter les Economistes & autres personnes attentives à réfléchir & à nous faire part de leurs réflexions. C'est un objet Féodal ; c'est un objet d'Histoire - Naturelle ; c'est un objet du bien public ; & j'ai cru que cet article méritoit une place dans vos *Feuilles* , recommandables , surtout , par les articles utiles qu'elles présentent, J'ai l'honneur d'être , &c.

### I I.

#### *S U R les Pommes de terre.*

On fait que la pomme de terre est originaire du Chily , où les naturels l'appellent *Papas* ; que sa racine leur sert de pain , qu'ils la mangent bouillie ou rôtie , & ne la conservent qu'après l'avoir exposée au soleil ou à la gelée. Par tout ce qui a été écrit depuis quelques années sur ses qualités , on voit que c'est peut-être le meilleur présent que nous ait fait le nouveau-monde ; & il y a lieu de s'étonner que ce n'ait été qu'au commencement du dix-septieme siecle , long-tems après la découverte de l'Amérique , que les Européens aient pensé à en faire usage. Les Irlandois commencerent les premiers cette culture. La Bretagne est , après

l'Irlande, l'endroit où elle réussit le mieux. De l'Irlande, cette plante a passé bientôt en Angleterre, delà successivement, en Flandre, en Picardie, en Franche-Comté, en Alsace, en Bourgogne, en Languedoc & en d'autres endroits de la France; enfin en Suisse, où depuis vingt-cinq à trente ans, la culture s'en est tellement accrue, que cette manne fait en hyver la nourriture du peuple, sur-tout des enfans, qui, comme l'on fait, ne deviennent pas des hommes moins robustes que nos François nourris avec le plus beau froment. Il a paru de nos jours, divers Mémoires sur la maniere d'en faire du pain. La recette suivante montre qu'elle peut être encore employée utilement à d'autres usages.

*FROMAGE de Pommes de terre.*

» On fait cuire les pommes de terre jusqu'à  
 » ce qu'elles s'amollissent, mais non pas assez  
 » pour qu'elles crevent. Ensuite on les pele  
 » promptement, & on les rape pour en faire  
 » une espece de farine grossiere. On jette sur  
 » cette farine une certaine quantité de lait caillé;  
 » & c'est de cette proportion que dépend la  
 » qualité du fromage : quatre livres de lait sur  
 » deux livres de pommes de terre, suffisent  
 » pour le plus délicat. On pêtir cette pâte :  
 » on la couvre ensuite & on la laisse reposer  
 » trois jours, après lesquels on la pêtir de  
 » nouveau, & on fait le fromage à l'ordinaire.  
 » Si on craint que la chaleur ne le fasse cre

### 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

” ver, on l'arrose de biere ; & on l'enveloppe  
” dans du mouron , en le plaçant dans les for-  
” mes. On le rend meilleur , en y mêlant une  
” cuillerée de crème. Plus ce fromage vieillit ,  
” plus il est délicat : mais on ne peut le gar-  
” der que dans un endroit bien sec. “

( *Avis divers.* )

#### I I I.

### *NOUVELLES Tables , à l'usage des Poi- trines délicates.*

Le Sieur Dufour , Maître Menuisier , Mécha-  
nicien , demeurant à Paris , rue des Fossoyeurs ,  
près de Saint-Sulpice , vient d'imaginer une  
Table qui se hausse & s'abaisse à volonté ,  
en faisant tourner une simple manivelle à la-  
quelle on adapte des tiroirs ; cette Table est  
très-commode pour les Asthmatiques qui ne  
peuvent guere écrire que debout.

( *Journal de Paris.* )

#### I V.

### *H Y D R A U L I Q U E.*

Le Sieur Thillaye Fils , breveté du Roi ;  
pour la fabrique des Pompes , annonce dans  
un papier qu'il fait distribuer , que ses Pom-  
pes viennent de recevoir un plus grand de-  
gré de perfection , parce qu'il y a ajouté des  
soupapes d'une nouvelle invention , approuvées  
par l'Académie Royale des Sciences , le 11

Mars 1777. Il ajoute que ses Pompes ne peuvent rien laisser à desirer pour la sûreté de leur service dans un incendie , où tous les instans sont précieux ; qu'elles peuvent être démontées & remontées en moins d'un quart-d'heure ; enfin, qu'elles élèvent aussi facilement les eaux sales des ruisseaux, que les eaux ordinaires. Comme ce n'est que par des expériences qu'on peut constater la propriété de ces machines, le Sieur Thillaye en a fait chez lui des épreuves publiques dans le courant du Mois de Septembre. Il demeure rue du faux-bourg Montmartre, la cinquieme porte cochere à gauche , après le Boulevard.



---



---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---



---

## I.

*LETTRE aux Auteurs de l'Année Littéraire.*

M E S S I E U R S ,

**J'**AI lu, en son temps, dans quelque-une de vos Feuilles, & j'y ai lu avec tout l'intérêt & tout l'attendrissement du citoyen & du Chrétien, le détail touchant des différentes Fêtes instituées, & célébrées avec le plus grand éclat, à la gloire des mœurs. Je vous avoue cependant, Messieurs, que ma satisfaction n'étoit pas entière, en voyant ce genre sublime & religieux d'encouragement & de récompense des mœurs, s'adresser toujours & s'adresser uniquement aux campagnes. Est-ce donc, me disois-je, que nos Villes, la Capitale sur-tout, ne présenteroient pas d'aussi puissans motifs à la munificence & au zèle patriotique de ces Instituteurs, amis & apôtres de la vertu, ou les mêmes occasions à la sagesse, à l'utile & à la chrétienne dispensation de leurs bienfaits?

Tout dans les campagnes inspire, persuade & facilite la simplicité, l'innocence, l'intégrité  
des

des mœurs, & tout presque s'y oppose, les blesse, ou les rend plus difficiles dans nos superbes & immenses Cités ! Qu'au milieu des champs on honore, on célèbre, on récompense la vertu, & que par cette solennité de triomphes on en ressuscite, on en réchauffe dans tous les cœurs le sentiment & le goût, on en accrédite & on en persuade universellement la pratique; mais que dans le sein des Villes, on ne néglige pas cette intéressante & efficace méthode de l'inspirer & de la répandre : qu'elle ne manque ici ni de ces Apôtres Citoyens qui la persuadent, ni de ces encouragemens triomphans qui l'affermissent, ni de ces hommages religieux qui la relevent & l'honorent, ni de ces récompenses solennelles qui la dédommagent de ses sacrifices & de ses efforts.

Placé depuis peu de tems à la tête d'une paroisse de Paris, j'y ai la consolation de voir mes vœux, à cet égard, remplis en partie; & je me fais un devoir, Messieurs, de vous en faire part, pour que vous publiez dans vos Feuilles une de ces institutions utiles, ignorée peut-être dans le reste de Paris; cette publication honorera la mémoire du patriote religieux à qui elle se doit, distinguera la paroisse où a existé la première fondation de ce genre, & où elle se remplit si fidèlement; sur-tout elle inspirera à tant d'illustres amis & de protecteurs bien-faisans de la vertu, de suivre ce grand exemple, & de multiplier ce vrai bien. De telles institutions, plus intéressantes encore & plus éclatantes dans la Capitale que dans les campa-

### 362 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gnes , y conserveront des mœurs , y encourageront des vertus , que plus d'une fois l'obscurité & l'indigence, l'oubli & l'indifférence exposent , ébranlent & perdent entièrement ; elles contrebalanceront du moins ces attraits trop puissans , ces charmes séducteurs de faïte & d'opulence , qui trop souvent récompensent le vice , & commandent avec trop de succès les passions.

L'établissement fait dans ma paroisse , & que j'assimile pour le fond , si ce n'est pas pour l'éclat , aux Fêtes des Mœurs , que vous avez annoncées , Messieurs , est une loterie instituée en l'année 1744 , par le Sieur *Jean Artan* , Greffier au Parlement de Paris , en faveur des filles sages de la paroisse Saint Severin ; le premier tirage s'en est fait en 1751.

Il y a quatre lots de cent livres chacun , & tous les deux ans on en forme un cinquième d'une somme de cinquante livres , laissée par le Fondateur , pour les frais à faire dans l'exécution de la fondation ; frais dont Messieurs les Curés & Marguilliers se sont toujours chargés pour concourir à cette bonne œuvre & l'accroître.

Un mois ou six semaines avant le tirage de la loterie , on l'annonce au Prône. Toutes les filles domiciliées depuis un an sur la paroisse , âgées au moins de 15 ans & pas plus de 30 , ont droit à cette loterie : les prétendantes viennent se faire inscrire chez le Curé ou chez l'Ecclesiastique , à qui le Curé a confié le registre ; on y marque exactement les noms , surnoms , âge , demeure & état des personnes qu'on inscrit.



Le Curé lui-même , ou des Prêtres sur qui le Curé puisse compter , font les plus soigneuses informations sur les mœurs & la conduite des filles inscrites : & d'après les bons ou mauvais témoignages reçus , on laisse concourir ou on exclut celles que des informations exactes approuvent ou blâment : l'exclusion toutefois , lorsqu'elle est nécessaire , ne blesse & ne compromet la réputation de personne ; elle se borne à effacer du registre celle des filles sur le compte de laquelle on a reçu des plaintes ou des témoignages défavorables.

Tous ces préliminaires remplis , on annonce encore au Prône le jour choisi pour tirer la loterie ; & ce tirage se fait publiquement au bureau de la Fabrique , en présence de Messieurs les Curé , Marguilliers & du Peuple qui veut y assister. Les fonds de la loterie sont remis aux mains du Sieur Curé , qui ne distribue les lots , échus aux filles sages , qui ont gagné , que sous les yeux de leurs plus proches parens. Le Dimanche qui suit le tirage , on nomme les Demoiselles que le sort a favorisées , afin que cette nomination publique , plus encore que la somme gagnée , soit un hommage public rendu à leur sagesse.

Sensiblement touché d'une institution si digne des mœurs , de la religion & de la patrie , dès lors que je l'ai connue , je me suis fait un devoir de la publier , dans le doux espoir qu'un exemple si précieux sera suivi , & que peut être dans ma paroisse , il se fera une nouvelle fondation , qui accrédite & honore parmi les gar-

# 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

çons, comme parmi les filles, la sagesse & les mœurs. Quel fond même de solidité ne donne pas à mon espoir l'établissement d'une société auguste de bienfaisance, qu'on m'a assuré depuis peu, conçu, formé & présidé par un de nos Princes & une de nos Princesses, les plus chers à notre cœur, & les plus dignes de notre profond respect (\*) ?

Du reste, que ce soit dans ma paroisse ou dans les autres que le bien se fasse, pourvu que la patrie y gagne des citoyens, la vertu des disciples, les familles de l'édification, & notre sage, notre pieux instituteur un plus éclatant, un éternel hommage de reconnoissance, mon zele sera satisfait, & je vous serai singulièrement obligé d'y avoir concouru.

J'ai l'honneur, d'être,

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

C A N T U E L D E B L É M U R ,

*Archiprêtre de Paris,*

*Curé de St. Severin.*

I I.

Une Société composée d'hommes de tous les rangs, qui rassemble les agrémens de l'esprit avec les qualités du cœur, s'est fait un devoir

---

(\*) Monseigneur le Duc & Madame la Duchesse de Chartres.

d'unir aux plaisirs que produisent la présence & les talens des *Neufs Sœurs* ou des *neuf Muses*, les vertus de bienfaisance, d'humanité & de protection prévenante, inspirées par la sensibilité & par la jouissance si bien entendue de son propre bonheur, né de celui des autres. Cette loge Franc-Maçonne des *Muses & des Vertus*, a déjà signalé les motifs de ses institutions & ses promesses, en allant au secours de la veuve & de l'orphelin; en délivrant des fers de la captivité, la pauvreté gémissante; en intéressant aux malheurs d'une famille honnête, la confraternité des hommes bienfaisans, répandus en différentes Provinces; enfin, en honorant & cultivant les talens aimables, & les vertus secourables. Nous ne citerons, en ce moment, que le bienfait si bien entendu de la loge des *neufs Sœurs*, en faveur du Collège de Montaigu. Informée du succès de ce Collège, & sachant qu'il est l'asyle des jeunes gens qui sont peu riches, elle a fait remettre au Principal de ce Collège une somme pour être distribuée à ceux de ses écoliers qui se sont le plus distingués à la distribution générale des prix, qui a été faite à l'Université, le 7 d'Août, & dont les besoins sont les plus pressans.

(*Mercur de France.*)

### III.

On a déjà eu occasion de remarquer que lorsque les traits de lumière émanent du trône, ils se propagent avec la plus grande rapidité.

### 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

C'est ainsi que l'esprit de bienfaisance qui caractérise le regne de l'Impératrice de Russie, a passé de sa Cour dans la plupart des Provinces de son vaste Empire, sur-tout depuis l'introduction de la nouvelle administration. La Maison générale d'économie & d'industrie que S. M. I. a établie dans la Province de Kaluga & Tula, a excité la reconnoissance de plusieurs citoyens. M. Timothée Schemakin a cédé gratuitement à cet établissement une belle maison qu'il possède à Kaluga, avec un grand terrain adjacent. M. Antoine Chliastin, Marchand, a donné mille roubles, & s'est engagé à bâtir un hôpital dans la Ville de Massalsk, où il demeure. M. Gerasime Tschernoy, aussi Négociant à Kaluga, s'est également offert à y faire construire un hôpital à ses frais.

( *Journal Encyclopédique.*

#### I V.

M. de Gros, Ministre de Russie au cercle de la Basse-Saxe, a fait insérer dans les papiers publics l'avis suivant.

» L'Impératrice ma Souveraine, qui assigna,  
» l'année dernière, des récompenses à tous  
» ceux qui se sont distingués dans l'affaire de  
» Tschesmé contre les Turcs, informée que  
» le Sieur Louis le Fort, qui étoit passé du  
» service de France à celui de sa flotte, au  
» mois d'Avril 1770, avoit péri dans l'action  
» sous Tschesmé, le 24 Juin de ladite an-  
» née, & qu'il pourroit avoir encore des

» parens, une femme ou des enfans à Mar-  
 » seille , a voulu que ses bienfaits s'éten-  
 » dissent jusqu'au dernier de ses héritiers. Ainsi  
 » ceux qui lui sont attachés par les liens du  
 » sang , après avoir légitimé leur parenté ,  
 » pourront s'adresser à ses Ministres aux Cours  
 » étrangères , pour tirer du College de l'Ami-  
 » rauté la quote-part de 312 roubles qui  
 » étoient adjugés audit Sieur Louis le Fort ;  
 » & il leur est accordé pour la réclamation  
 » de cette somme une année , à commencer  
 » du 1er. Juillet. «

V.

M. le Comte de Lansac a établi dans sa  
 terre d'Ortaffa , une fête à l'imitation de celle  
 de la Rosiere de Salency ; le prix qu'il a destiné  
 à la fille reconnue pour la plus sage , consiste  
 en trois charges de bled , & en quatre pour  
 le jeune homme le plus laborieux. Elle a été  
 célébrée , le 13 Août , jour de la fête de ce  
 Seigneur , que l'on comptera parmi ceux qui  
 auront contribué à l'entretien des bonnes  
 mœurs , & à l'amour du travail.

V I.

Le 16 Août , à minuit & demi , le feu-se  
 manifesta dans l'écurie d'un Aubergiste d'Arc  
 en Barrois , petite Ville de Bourgogne , & se  
 communiqua tout-à-la fois à la maison & à un  
 magasin contenant 60 milliers de foin qui fu-  
 rent totalement embrasés avant qu'on pût y

apporter des secours. La conservation de la Ville est due à la vigilance & à l'intrépidité de M. Rougé , Curé ; de son Vicaire ; de M. de Thomassin , Maire perpétuel ; de M. Dépredot , Exempt des Gardes-du-corps & de M. le Vicomte de Champagné , chevalier , qui , par leur exemple & le bon ordre qu'ils établirent , en se portant par-tout où le danger étoit le plus pressant , parvinrent à arrêter le progrès de l'incendie. M. Thomassin eut le courage de se jeter deux fois dans la maison embrasée , & réussit à en enlever la femme de l'Aubergiste , qui périssoit sans ce secours. La servante , qui , en voulant descendre par une fenêtre , y étoit restée accrochée , fut également délivrée par M. le Vicomte de Champagné. Après ce beau trait de courage & d'humanité , ce fut toujours de dessus les toits voisins menacés d'un embrasement , que le Maire & son frere , Capitaine de Cavalerie , donnerent des ordres pour couper toute communication à l'activité des flammes

## V I I.

Le Roi d'Angleterre vient d'indiquer l'application de 10 , 000 liv. sterl. par an , au projet d'encourager les Lettres. Cette somme sera partagée en rentes de 300 l. sterl. , distribuables à ceux qui se feront le plus distingués , & par préférence à ceux qui auront peu d'autres ressources.

---

---

## ANECDOTES. SINGULARITÉS.

---

---

### I.

UN Médecin de Dublin , homme d'un certain âge , très-en réputation & fort riche , alla un jour recevoir dans un endroit une somme assez considérable en billets de banque & en or. En retournant chez lui avec sa somme , il fut arrêté par un homme , qui paroissoit hors d'haleine à force d'avoir couru , & qui le pria de vouloir bien venir voir sa femme attaquée d'un flux violent. Il ajouta que le besoin de secours étoit pressant , & que le Docteur seroit content , puisqu'il ne lui promettoit pas moins d'une guinée pour une seule visite. Le Médecin , qui étoit fort avare , s'empressa de la gagner ; il dit à l'homme de marcher , de lui montrer le chemin , & qu'il le suivoit. On le conduisit dans une maison située dans une rue écartée ; on le fit monter à un troisième étage , où on l'introduisit dans une chambre dont la porte fut soudain fermée à clef. Alors le conducteur présentant d'une main le bout d'un pistolet au Docteur , & de l'autre une bourse vide & ouverte : » Voilà ma femme , lui dit-

» il ; elle eut hier un flux qui l'a réduite à  
 » l'état où vous la voyez ; vous êtes un de  
 » nos plus habiles Médecins , & je fais que  
 » vous êtes , plus que personne , en état de  
 » la guérir ; vous venez sur-tout de tirer  
 » d'un endroit le remède nécessaire , dépêchez-  
 » vous de l'appliquer , si vous n'aimez mieux  
 » avaler deux pillules de plomb qui sont dans  
 » cet instrument ». Le Docteur fit la grimace ,  
 mais obéit. Il avoit quelques billets de ban-  
 que , & cent vingt-cinq guinées qui étoient  
 en rouleaux. Il mit docilement ces dernières  
 dans la bourse , & voulut sauver les billets ;  
 mais le filou les savoit dans sa poche. » At-  
 » tendez , lui dit-il , il n'est pas juste que vous  
 » ayez fait une si belle cure pour rien ; je  
 » vous ai promis une guinée pour votre vi-  
 » site ; je suis homme d'honneur , la voilà ;  
 » mais je fais que vous avez sur vous quel-  
 » ques petites recettes très efficaces contre le  
 » retour du mal que vous venez de guérir ;  
 » il faut que vous ayez la bonté de me les  
 » laisser ». Les billets prirent le chemin des  
 guinées. Alors , le filou cachant son pistolet  
 sous son manteau , reconduisit le Médecin en  
 le priant de ne point faire de bruit , le laissa  
 au coin d'une rue , lui défendant de le sui-  
 vre , & courut brusquement chercher un nou-  
 veau logement dans un quartier éloigné.

## I I.

Louis XIV ayant permis au Comte de Gran-



mont, qui avoit été disgracié, de revenir à la Cour, lui montrait un jour Versailles : » Grammont, lui dit-il, reconnoissez-vous » cet endroit ? Il y avoit là un moulin à vent. « Sire, répondit Grammont, *le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore.*

I I I.

Un Anglois d'une figure intéressante, & s'exprimant très-facilement en François, est arrivé à Calais le jeudi matin 31 Juillet 1777. Sortant du paquebot, il s'est rendu à l'Hôtel d'Angleterre, tenu par le Sr. Dessen; un enfant portoit sa valise. Conduit à son appartement, il a demandé un lit & un bouillon. Il s'est couché, & ne s'est levé que vers huit heures du soir. Il est descendu de son appartement pour se promener au jardin; il s'est fait donner une pipe & du tabac, & a causé fort tranquillement avec l'Hôtesse. Il n'a touché qu'avec des croûtes mitonnées, & deux bouteilles de vin, l'une de Bourgogne, & l'autre de Champagne. Le lendemain il a été se promener dans la Ville pendant la matinée: il a demandé à dîner. On l'a servi, & il a bu encore une bouteille de vin de Bourgogne, & une de Champagne. Le soir il n'a voulu que ses croûtes mitonnées, & la même quantité de vin. On le croyoit couché, lorsque, vers minuit, le bruit a fait courir aux appartemens un des domestiques du Sr. Dessen. Ayant reconnu que celui de l'Anglois étoit exactement

fermé , & craignant quelque événement sinistre , il a été éveiller son maître. Ce dernier ayant reconnu que l'Anglois s'étoit tué , a eu la précaution d'imposer silence à tous ses domestiques.

Le 2 Août , la Justice vint , sur les 5 à 6 heures du soir , constater l'état de l'Anglois , de son appartement & de ses effets , & pourvut à ce qu'il fût enterré , sans que la tranquillité de la maison fut troublée.

La belle inscription latine & en lettres d'or qui se trouve dans la Cour de l'Hôtel d'Angleterre , au-dessus de la boîte ou tronc des pauvres malades , n'avoit pas échappé à l'Anglois , comme on va le voir par son testament écrit en Latin , & dont on donnera la traduction. On a trouvé dans la valise de l'Anglois deux guinées & de fort beau linge , marqué d'un double W , en coton rouge. Ses boucles à fouliers & jarretieres en argent étoient à un coin de la table ; la boucle de col , montée en belles pierres , étoit à un autre coin ; son porte-feuille , dont tout étoit retiré , même les tablettes écrites , étoit au milieu de cette table. On a remarqué qu'il avoit bonne provision de balles , & qu'il avoit brûlé ses papiers dans la cheminée de son appartement. Il s'étoit mis en robe-de-chambre ; & , suivant les apparences ; il s'étoit tué devant une glace , ayant mis le bout de ses deux pistolets dans la bouche. L'un d'eux étoit si fort chargé , qu'il a éclaté , & l'exposition de la poudre a tellement ébranlé l'appartement , qu'on a trouvé les flami-

beaux sur le parquet, & les bougies éteintes. Voici le testament.

*Forſan aderit liberalis quidam , qui ſuprà cœde jacentem hæc diſturus eſt : Ne cives , ne contumeliis proſequamini ! Ignotus licet , terrâ in alienâ jacet : ſuis charus vixerit , flebilis occiderit.*

*Decem nummos aureos in ciſtulâ pauperibus ſacrâ depoſuit , duosque in propriâ arcâ reliquit , ut cæteris ſumptibus ſatisfaciatis.*

» Peut-être viendra-t-il un homme bien né ;  
 » qui , en voyant ce corps mort & ſanglant ,  
 » dira : Citoyens ne lui faites point d'outrage.  
 » Il meurt inconnu , dans une terre étrangère ;  
 » mais il aura vécu chéri des ſiens , & ſa mort  
 » aura laiffé des regrets. »

» J'ai dépoſé dans le tronc conſacré aux pau-  
 » vres 10 pieces d'or , & l'on en trouvera  
 » deux dans ma valife pour ſatisfaire à tous  
 » les frais. »

## I V.

Une jeune Demoifelle , deſtinée par ſa mere à épouſer un jeune homme qu'elle aimoit , crut voir ſon attente trompée par l'arrivée de ſon pere , qui étoit un Marin franc & bruſque. Celui-ci arrive avec un de ſes camarades , auquel il avoit promis auffi ſa fille ; & en le préſentant , il lui dit : *Tu as 20 ans , il te faut un mari , en voici un , que tu épouſeras mardi prochain , parce qu'il faut que nous repar-tions enſemble jeudi.* Le ton impétueux de ce bon pere jetta la conſternation dans toute la famille , qui ſe crut obligée d'obéir. Le jour

### 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de la Cérémonie arrivé, les futurs vont à l'Eglise ; l'amoureux étoit dans un coin à pleurer. Le Curé demande à la jeune personne si elle veut un tel pour époux. La pauvre fille tremblante, au lieu de dire *oui* , dit naïvement : *M. le Curé , j'aimerois mieux l'autre.* Le pere accourt tout en colere , & demande quel est cet autre. On le nomme... *Où est il ? Il est là.* Le pere va à lui , le prend brusquement par la main , & il consent qu'ils se marient ensemble. Le futur-éconduit se pique de générosité , fait son présent à la mariée , & part tout de suite avec son prétendu beau-pere , qui n'eut que le tems de souhaiter du bonheur à ses enfans. Ce souhait a été accompli.



---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

MARZIALE in Albion di Paolo Rolli, &c. *Martial en Albion, de Paul Rolli, précédé des Mémoires de sa vie, recueillis par M. l'Abbé Jean-Baptiste Tondini, de l'Académie de Florence, Professeur public de Belles-Lettres & d'Eloquence, à Jesi, &c. in-8v°. Florence, 1776, de l'Imprimerie de François Moucke.*

**P**AUL Rolli naquit à Rome l'an 1687, de Philippe Rolli, Architecte ; il fut disciple du célèbre Gravina, & il se distingua de bonne heure par son goût pour les Lettres, & ses talens pour la Poésie. Le Lord Sembuck, savant Seigneur Anglois, l'emmena avec lui à Londres, & l'introduisit auprès de la Famille Royale, à laquelle il fut attaché en qualité de maître de Langue Toscane. Rolli resta en Angleterre jusqu'à la mort de la Reine Caroline, qui le protégeoit, & il y composa la plus grande partie de ses Poésies, entre autres, l'Ouvrage que nous annonçons. C'est un Recueil d'Epigrammes Italiennes, auquel on peut appliquer,

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ainsi qu'à tous ceux de ce genre, ce que Martial disoit du sien. Rolli revint l'an 1747 en Italie, où il est mort l'an 1767, laissant un cabinet très-curieux, & une Bibliothèque très-riche, fournie des meilleurs Ouvrages de toutes les Langues. Il est regardé comme un des bons Poètes Italiens de ce siècle; ses principales productions, outre ses Epigrammes, sont des Odes non rimées, des Elégies, des Chansons, & des hendéca syllabes dans la maniere de Catulle, qu'on estime beaucoup en Italie; il a composé aussi plusieurs Pièces pour l'Opéra de Londres, & une Grammaire Italienne à l'usage des Anglois. Nous ne parlons point de ses traductions, qui sont en grand nombre, ni des éditions qu'il a données à Londres, des Auteurs Italiens les plus célèbres. Si on veut un détail exact & circonstancié de ces différens objets, on peut consulter les Mémoires que Mr. l'Abbé Tondini a mis à la tête de cette édition.

( *Novelle Letterarie.* )

JOANNIS Mariæ Lampredi Florentini in Pisana  
Academiâ antecessoris Juris publici universalis  
sive Juris naturæ & gentium theorematâ, quæ  
ab eo in eadem Academiâ exponuntur & declarantur. Pars prima in-8°. Liburni an. Dom.  
MDCCLXXVI. Excudebat Vincentius Falurnus, &c.

Après les grands Ouvrages de Grotius, de Puffendorf, de Burlamaqui &c., on pourroit regarder celui de M. Lampredi comme au moins superflu, si l'on ne pensoit que les profondes discussions de ces fameux Publicistes, ne sont

pas à la portée des commençans , & que dans toutes les Sciences , les Ouvrages savans sont moins rares que les Elémens bien faits. Considéré sous ce dernier point de vue , le Livre de Mr. Lampredi mérite l'attention du Public & les suffrages des Jurisconsultes. Il réunit la clarté , la méthode & la précision.

(*Efemeridi di Roma.*)

**SAGGIO** di una difesa , &c. *Essai d'une défense de la révélation divine , par Leonard Euler ; traduit de l'Allemand : auquel on a ajouté l'examen de l'Argument que l'Auteur tire de l'Abbréviation de l'année solaire & planétaire.* Pavie ; 1777 , chez Joseph Bolzani.

Quand un Docteur en Théologie fait un Livre en faveur de la Religion , les incrédules vous disent qu'il fait son métier , & ils ne s'en mettent pas d'avantage en peine ; mais que peuvent dire ces esprits indociles & superbes , quand un homme , dont tout le monde s'honoreroit d'avoir les lumieres , humilie sa raison sous le joug de la foi ; quand un Géometre nourri de vérités & de démonstrations , reconnoît l'évidence du Christianisme ; quand un Laïque , qui vit dans l'Empire de la tolérance , & à qui on ne peut supposer d'autre intérêt que celui de la vérité , consacre une partie de ses veilles à la défense de la Religion , & non content de croire , expose publiquement les motifs de sa croyance ? Il semble qu'il n'y a rien de plus propre à confondre les impies & à raffermir les foibles , que de pareils exemples , & par cette raison — là seule , l'Ouvrage de Mr.

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Euler mérite d'être traduit dans toutes les langues. Il se trouve par une rencontre heureuse & digne de remarque, que le Traducteur Italien est le célèbre M. Fontana; ainsi le plus grand Géometre du Nord a pour second dans la défense de la bonne cause, un des premiers Physiciens de l'Italie. Ce n'est pas cependant que M. Fontana s'accorde sur tous les points avec M. Euler; par exemple, il ne trouve pas fort concluant l'argument que ce dernier tire de l'abréviation de l'année solaire, pour prouver la création & la destruction future de l'espèce humaine. Rien de plus judicieux que la réflexion par laquelle le Savant Traducteur termine l'examen de cette preuve : *vouloir appuyer, dit-il, deux vérités qui sont d'ailleurs évidemment démontrées, sur un argument tiré du sein de l'astronomie, c'est-à-dire, tout-à-fait neuf & très-étranger, c'est toujours une entreprise dont le succès est très-douteux & très-incertain; parce que dans une question tant rebattue & tant de fois discutée, la nouveauté même de l'Argument est un préjugé contre sa bonté.*

( *Giornale Enciclopedico.* )

DELL' influsso Lunare , &c. *De l'influence Lunaire : Dissertation de M. le Comte Charles Maggi, avec deux opuscules sur le même sujet, ajoutés par forme de supplément. In-8vo. Brescia, 1776.*

Il semble qu'à beaucoup d'égards, les connoissances humaines forment un cercle dans lequel nous tournons sans cesse. L'opinion de l'influence de la Lune, si bien établie chez les an-



ciens, n'étoit plus regardée par les modernes, que comme un de ces préjugés populaires qui s'évanouissent au flambeau de la saine physique; cependant cette opinion rencontre aujourd'hui des Partisans illustres parmi les savans d'Italie. M. Toaldo est le premier qui l'a renouvelée dans sa *météorologie appliquée à l'agriculture*, où il rapporte plusieurs observations qui semblent prouver d'une manière très-pausible, que la Lune à une action *physique & mécanique* sur notre atmosphère, ainsi que sur les végétaux & les animaux de notre globe. M. le Comte Maggi soutient le même système dans cette dissertation, & dans les deux opuscules qui l'accompagnent, au sujet desquels il a adressé la Lettre suivante aux Auteurs du Recueil Périodique, imprimé à Milan sous le titre de *Choix d'Opuscules intéressants, &c.* » Les résultats favorables à l'action de la Lune, que vous avez extraits de mon Ouvrage & insérés dans votre Volume d'Avril (\*), me procurent l'occasion de vous adresser cette Lettre dont vous ferez l'usage que vous jugerez le plus convenable. J'observe d'abord que M. Toaldo est l'Auteur de ce système, & que je n'aspire qu'à l'honneur de le suivre. Défendre une opinion qu'on ne tourne en ridicule que parce qu'on la connoît mal, tel a été l'objet de mes discussions dans notre Académie Agraire. Présenter au Public l'examen d'un système trouvé par un Italien, mais plus connu & mieux apprécié par-delà

---

(\*) Nous avons indiqué cet article dans le tems, en rendant compte des cinq premiers Volumes de l'année. *Esprit des Journaux*, Août 1777, pag. 351.

» les monts qu'en Italie, c'est ce que j'ai cru  
 » faire dans ma dissertation & dans les deux  
 » opuscles que j'y ai ajoutés. Ce qui est donc  
 » de la plus grande importance, c'est que les  
 » Philosophes se forment une idée juste d'une  
 » influence qui mérite aujourd'hui toute leur  
 » attention.... Je commence par l'action *phy-*  
 » *sique*, & sans rien répéter de ce qu'on peut  
 » lire dans l'extrait que vous avez fait de ma  
 » dissertation, je dis qu'une chose très-remar-  
 » quable est le thermometre organique de M.  
 » l'Abbé Fontana, dont il est dit dans le Nu-  
 » mero XVIII de l'*Anthologie*, année 1775, qu'on  
 » découvre enfin par le moyen de cet instrument  
 » la variation produite par la chaleur lunaire,  
 » qui, jusqu'à présent recueillie dans les meilleurs  
 » miroirs ardents, n'avoit donné aucun signe de va-  
 » riation. Mais j'ai une preuve plus forte de  
 » cette chaleur dans une Lettre que m'a adref-  
 » sée M. Toaldo, dont il paroîtra un Mémoire  
 » sur ce sujet, dans les Commentaires de Bolo-  
 » gne. Il a comparé dans une suite d'observa-  
 » tions qu'il possède & qui embrasse quarante  
 » années, le degré moyen de chaleur dans la  
 » *semilunaison* de la pleine Lune, avec le de-  
 » gré moyen de chaleur dans la *semilunaison*  
 » de la nouvelle Lune ; & il a eu pour résultat  
 » un excédent considérable du côté du premier ;  
 » marque indubitable que la Lune échauffe plus  
 » ou moins l'atmosphère.

» On voit par les mêmes expériences que la  
 » lumière lunaire, & par sa chaleur & par son  
 » mouvement, doit produire des phénomènes  
 » & des effets sensibles tant dans les végétaux  
 » que dans les animaux. Cette conséquence ne  
 » peut en général, se nier d'aucune façon ; &  
 » je l'ai encore confirmée par quelques faits

» particuliers. Il paroît, relativement à l'agri-  
 » culture, que pour planter, pour semer, pour  
 » tailler les arbres, il faut avoir égard aux  
 » phases de la Lune. Cependant je ne l'assure  
 » pas précisément, & je crois même qu'il y  
 » auroit de la témérité à le faire. Je dis seule-  
 » ment que la chose n'est pas indigne de l'at-  
 » tention des Philosophes, & qu'ils doivent  
 » apprendre à ne pas trop mépriser le Peuple.  
 » En voilà assez sur l'action *physique*.

» A l'égard de l'Action *mécanique*, le point  
 » le plus intéressant de mon Livre est l'exa-  
 » men de la méthode qu'a suivie M. Toaldo  
 » pour s'assurer de l'influence des phases lu-  
 » naires dans les changemens de tems: chose  
 » qui au jugement de plusieurs illustres Philoso-  
 » phes, & principalement de M. de la Lande,  
 » peut être d'une grande utilité pour l'agricul-  
 » ture, & encore plus pour la médecine, &  
 » pour la navigation. Je n'ai pas seulement exa-  
 » miné cette méthode qui par elle-même ne  
 » me paroît pas suffisante, mais j'ai fait voir  
 » encore comment on peut parvenir à une en-  
 » tière évidence, en comparant les changemens  
 » de tems dans les phases lunaires, avec l'é-  
 » tat général de l'atmosphère. Dans le fait, M.  
 » Toaldo, Philosophe aussi infatigable que rai-  
 » sonnable & honnête, a trouvé mes observa-  
 » tions justes, & a bien voulu me répondre ces  
 » propres mots : *je ne desire rien tant que d'a-*  
 » *voir assez de loisir pour reprendre cette matiere,*  
 » *& je me servirai très-utilement du moyen que vous*  
 » *me suggérez avec beaucoup de raison.* Qu'on me  
 » permette d'observer ici que c'est de cette mé-  
 » thode & de la comparaison proposée par moi à  
 » M. Toaldo, que dépend tout le système, &c."  
 Cette Lettre est trop longue pour la trans-

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» crire ici toute entiere; d'ailleurs le morceau  
 » que nous avonstraduit, suffit pour remplir les  
 » deux objets que nous avons en vue, de met-  
 » tre nos Lecteurs au fait de l'état de la ques-  
 » tion, & de leur faire connoître en même  
 » tems l'Ouvrage de M. le Comte Maggi.

(*Novelle Letterarie.*)

DI un Sigillo, &c. *Lettre sur un cachet relatif  
 à l'ancien & célèbre Evêque de Brescia, Do-  
 minique de Domenici, par M. Sébastien  
 Caprini de Pesaro, Professeur d'Eloquence à S.  
 Angiolo in vado, petit in-4to. Fano, 1776.*

M. Caprini ne s'étoit fait connoître jusqu'à  
 présent que par quelques pieces de Poésie fa-  
 vorablement accueillies du Public, & il avoue  
 lui-même qu'il n'est point antiquaire. Cepen-  
 dant il a très-bien traité le sujet de cette petite  
 dissertation, & il y a mis autant d'érudition  
 qu'il en falloit; il a même trouvé le moyen  
 de paroître neuf, après les vingt-cinq Volumes  
 que M. Manni a publiés sur tous les cachets  
 possibles.

(*Efemeridi di Roma.*)

LE Avventure di Pirro Figliuolo d'Achille, &c.  
*Les Aventures de Pyrrhus, Fils d'Achille, Ou-  
 vrage posthume de M. de Fenelon, pour servir  
 de suite aux Aventures de Télémaque, traduction  
 du François, in-8vo. Venise, 1777, chez  
 Dominique Pompeati.*

*On reconnoît, dès la premiere vue, dans ce*

*nouvel Ouvrage, la main de l'immortel Auteur du Télémaque, & le but de l'un est peut-être en général plus utile que celui de l'autre. Voilà ce que dit une Dame très-aimable qui préside à la rédaction du Journal de Venise, & à qui nous devons des égards particuliers, pour s'être donné la peine de traduire plusieurs de nos Drames modernes, tant lugubres que moraux. Trop polis pour la contredire formellement, nous nous contenterons de citer le jugement que les Journalistes de Florence portent du même Ouvrage. Il faut, disent-ils, être bien simple pour se laisser persuader que ce soit une production de l'éloquent Fenelon. Son Télémaque condamne le Pyrrhus d'imposture. Le Télémaque a la propriété d'inspirer la vertu; le Pyrrhus n'inspire que l'ennui. La variété de l'invention, la beauté de la morale, la noblesse de l'élocution, sont les caractères du premier; le second est languissant & insipide. C'est une grande hardiesse de la part d'un Éditeur d'usurper ainsi des noms consacrés dans le Temple de la Gloire, par le suffrage de toutes les Nations; mais l'Imprimerie est devenue maintenant un commerce où l'on ne considère que la facilité du débit, elle n'est plus ce qu'elle paroissoit devoir être, un dépôt des productions des grands hommes, & le garant d'une immortalité méritée. Un fait certain, c'est que cet Ouvrage dont on vient d'enrichir la Langue Italienne, se trouve imprimé à la suite du Télémaque dans des éditions de Hollande; comme on voit dans des éditions de Boileau faites en même lieu, la Misérable Satyre qui commence par ce vers : Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse, & d'autres pauvretés semblables. Et c'est ainsi qu'on écrit l'Histoire, diroit avec raison un Auteur célèbre.*  
*(Nouvelle Letterarie; Giornale Enciclopedico.)*

### 384 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

DELL' antico Battistero , &c. *De l'ancien Baptistere de l'Eglise de Pesaro , in-4to. Pesaro , 1777 , chez Gavelli.*

Voilà le troisieme Ouvrage que l'infatigable M. Olivieri publie cette année sur les Antiquités Ecclésiastiques de Pesaro. On trouve dans cette nouvelle Dissertation tout ce qui peut se dire sur les Baptisteres & autres objets relatifs. Il existe deux Baptisteres à Pesaro , qui étoient destinés autrefois , l'un pour les hommes , & l'autre pour les femmes ; du moins M. Olivieri fait voir que telle étoit l'ancienne discipline de l'Eglise.

( *Efemeridi di Roma.* )

RACCOLTA di Opuscoli Fisico-Medici , &c. *Recueil d'Opuscules Physico-Médicaux , vol. XVI , dédié à M. le Baron de Meidinger ; vol. XVII , dédié à M. Laurent-Octave del Rosso , Bailli de l'Ordre Royal & Militaire de St. Etienne , &c. in-12. Florence , 1777 , de l'Imprimerie de Joseph & Pierre Allegrini.*

Le premier de ces deux volumes , contient une Lettre de M. Targioni à M. Mocchetti , sur l'air inflammable ; la suite des *Recherches expérimentales sur les propriétés du sang* , par le Docteur Hewson ; une observation de M. Macquer , sur la dissolution des sédimens & incrustations pierreuses que forme l'urine dans les vases où elle demeure ; une Lettre de M. Pistoï à M. l'Abbé Rozier , sur la chute de la foudre à Sienne , le 18 d'Avril dernier , événement dont nous avons parlé dans le temps , & que M. Pistoï regarde  
comme

comme une preuve incontestable de l'efficacité des barres électriques.

On trouve dans le second, la suite des *Recherches expérimentales*, &c. une Lettre de M. Macquer à M. le Docteur Nicolas Bartoccini, Professeur à Mantoue, sur les propriétés du feu renfermé dans les corps; & un Discours académique de M. Targioni sur les somnambules. Il est beaucoup question dans ce Discours, d'un Religieux Dominicain qui vit encore, & dont le Pere Dominique Pino, Religieux du même Ordre, a déjà donné l'histoire dans un Ouvrage imprimé à Milan en 1770. Ce singulier somnambule passa, il y a quelques années, à Florence, & resta quelques jours au Couvent de *S. Marie-Nouvelle*. Si on l'appelle durant son sommeil, il se leve & s'habille en dormant, ouvre la porte de sa chambre, salue les étrangers qu'il croit l'avoir appelé, se met à raisonner avec eux, répond à leurs questions & même à leurs plaisanteries, leur parle dans les trois Langues qu'il fait, en Italien, en Latin & en François, écrit des Lettres, fait des comptes, soutient des Theses de Théologie & de Philosophie, fait comme si il se mettoit à table, & ensuite comme si il servoit ses convives, chante des Ariettes seul & accompagné, suit les pas de ceux qui lui parlent, & va & vient avec eux dans quelque endroit que ce soit, n'y eût-il jamais été auparavant. M. Targioni cherche à expliquer ces phénomènes par des raisons très-ingénieuses qu'il faut voir dans son Ouvrage.

(*Novelle Letterarie.*)

INSTITUTIONES Juris Naturales, Auctore  
*Vincenzio Micelio*, Metropolitanæ Ecclesiæ  
 Tome XI. R

Montis Regalis Canonico Parocho, & ejusdem Archiepiscopalis Seminarii studiorum Præfecto, in-4to. Neapoli, M. DCC. LXXVI. Ex Typographiâ Parsilianâ.

Ces Institutions sont divisées en trois Livres, qui comprennent les Chapitres suivans : *Pars prima, de officiis erga Deum. Cap. I. De Fundamento Juris Naturalis, scilicet de existentia Religionis. II. De rerum divinarum meditatione. III. De necessitate inferiori parte vim inferendi, ut lex naturalis impleatur. IV. De amore Dei. V. De gloria divinâ promovendâ, seu de naturalibus signis amoris divini. VI. De cultu divino. VII. De spe fiduciâ ac pietate. Pars secunda. Cap. I. De cultu corporis. II. De cultu mentis. III. De cultu voluntatis. Pars tertia. De officiis erga alios. Caput unicum, De fundamento societatis naturalis, &c.*

(Giornale Enciclopedico.)

**RIFIORIMENTO** della Sardagna, &c. *Plan pour faire refleurir la Sardaigne en améliorant son Agriculture : en trois livres, par François Gemelli, Professeur-Émérite d'Eloquence Latine dans l'Université Royale de Sassari, &c. volume II, in-4to. Turin, 1776, chez Jean-Michel Briolo.*

Ce volume, comme nous l'avons dit, en annonçant le précédent dans notre Journal de Juillet dernier, ne contient qu'un seul livre où M. Gemelli indique les moyens de faire refleurir l'Agriculture en Sardaigne. C'est ici proprement que l'Auteur entre en matière. Le



## N O V E M B R E , 1777. 387

volume précédent sur la décadence de la Sardaigne & ses causes, ne peut être regardé que comme une introduction.

*FR. THOMÆ MARIÆ MAMACHII*, Ordinis Prædicatorum Theologi Casanatensis Epistolarum ad Iustinum Febronium Jurisconsultum, de ratione Regendæ Christianæ Reipublicæ, de que legitimâ Romani Pontificis potestate, Liber secundus. *In-8vo.* Romæ MDCC. LXXVII. Ex Typographiâ Salvioni.

Nous avons annoncé le premier livre au mois d'Août de l'année dernière, & nous exposâmes alors le sujet de cette discussion. Le Pere Mamachi poursuit le Jurisconsulte Febronius avec toute l'ardeur d'un Théologien aguerri & enflammé du zèle de la bonne cause. Febronius prétend que la puissance des clefs a été immédiatement accordée à l'Eglise Universelle; le savant Dominicain prouve que cette Doctrine est manifestement hérétique, & la même qui fut condamnée en 1728 par une assemblée du Clergé de France, consistant en trente & un Evêques.

(*Efemeridi di Roma.*)

*SERIE de' Duchi e Marchesi, &c. Suite des Ducs & Marquis de Toscane; par Hippolyte Camici, &c. in-4to.* Florence, 1777, de l'Imprimerie d'Albizzini.

C'est le onzième cahier de la continuation de *Côme della Rena*, dont nous avons parlé au

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mois de Mars dernier , page 369. Il contient la fin du premier veuvage de la Comtesse Mathilde.

( *Novelle Letterarie.* )

COMPENDIO d'Astronomia , &c. *Abrégé d'Astronomie , avec les Tables Astronomiques de M. de la Lande , Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris , & de toutes les plus célèbres Académies de l'Europe ; traduit en Italien : premiere édition très-correcte , avec des additions & des corrections , par l'Auteur lui-même. 2 vol. in-4to. Padoue , 1777 , de l'Imprimerie du Séminaire , chez Jean Manfré.*

Si le nom de l'Auteur suffit pour faire l'éloge de cet ouvrage , comme le Traducteur le dit très-bien dans sa préface ; le nom de ce dernier suffit aussi pour faire l'éloge de la traduction. C'est M. l'Abbé Toaldo , Professeur d'Astronomie à Padoue. Les savans les plus distingués d'Italie ne croient point déroger en traduisant les ouvrages des Savans étrangers.

( *Giornale Enciclopedico* )

LA Campagna , Poemetto per nozze , &c. *La Campagne , Poème composé pour un mariage : in-8vo. Sienne , 1777 , chez Vincent Pazzini Carli & ses Fils.*

Le pere Bertola est l'Auteur de ce petit Poème plein de délicatesse , de graces & de fraîcheur , digne en un mot du sujet & de la circonstance.

( *Efemeridi di Roma.* )

# N O V E M B R E , 1777. 389

**STORIA** Generale della Cina, &c. *Histoire Générale de la Chine, ou grandes Annales Chinoises, traduites par le Pere de Mailla, &c. publiées par M. l'Abbé Grosier & Deshautesrayes, &c. Traduction Italienne dédiée au Grand-Duc de Toscane, &c. Tom. I & II, in-8vo. avec des gravures.* Sienne, 1777, chez François Rossi.

Cette traduction est exacte & beaucoup mieux écrite que ces sortes d'ouvrages de Librairie n'ont coutume de l'être : l'édition est belle pour le papier & le caractère ; mais les gravures sont manquées. ( *Nouvelle Letterarie.* )

**VITA** di San Domenico, &c. *Vie de S. Dominique, Fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, par Fr. François M. Polidori, du même Ordre, Pénitencier Apostolique de l'Eglise de Ste. Marie-Majeure.* Rome, 1777, aux frais de Michel Ange Barbiellini.

Cette vie est bien écrite, & n'en est pas moins édifiante. ( *Efemeridi di Roma.* )

**STORIA** critica, &c. *Histoire critique des opinions philosophiques de chaque siècle, sur l'Ame, sur la Cosmologie, sur Dieu & sur le Droit Naturel. Tom. I & II, 1776 ; Tomes III & IV, 1777, in-8vo.* Padoue, chez les Freres Conzatti.

Cet Ouvrage peut être considéré comme une Bibliothèque & une Encyclopédie de Métaphysi-

## 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que. Le Pere Don Basilio Terzi , Moine du Mont-Cassin , qui en est l'Auteur , expose & discute dans le plus grand détail , les différentes opinions des Philosophes anciens & modernes , sur les objets énoncés dans le titre , chacune à son rang , & toutes suivant les époques où elles ont été soutenues. L'Ouvrage n'ira pas à moins de dix-huit volumes. C'est l'Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences intellectuelles , faite sur un plan plus étendu.

( *Novelle Letterarie.* )

*MICHAELIS Angeli Giacomelli* , Prologi in Terentium , ab *Antonio Matanio* Illustrati. Pistorii , 1777.

En donnant dans notre Journal de Janvier dernier , page 242 , le Catalogue des Ouvrages de M. Giacomelli , nous avons annoncé ces Prologues , que M. Matani vient de redonner au public avec de très-longues notes. Que M. Giacomelli ait mis de nouveaux Prologues aux Comédies de Térence , pour les faire jouer sur les Théâtres de Rome , il y a là quelque apparence d'utilité : mais que ces Prologues aient besoin de commentaires , c'est ce qui paroît difficile à comprendre , quoique les Journalistes de Rome louent beaucoup le travail de M. Matani.

Paul Giunchi , Imprimeur à Rome , a publié au mois de Juillet dernier , un *Prospectus* , dans lequel il annonce qu'il a entrepris d'imprimer les actes sinceres des premiers Martyrs , recueillis par Don Ruinart , traduits en Italien par M. l'Abbé François-Marie Luchini , Sous-Bibliothécaire du Collège Romain. A la tête de cette traduction , on mettra , au lieu de préface , une

Histoire générale des persécutions que les Chrétiens eurent à effuyer de la part des Empereurs Payens, jusqu'à la mort de Julien l'Apostat. Chacun des actes ci-dessus nommés sera précédé d'une dissertation critique, sans compter les notes qui seront répandues dans le corps de l'ouvrage. L'édition sera de 4 volumes in-4to. Le premier a dû paroître au mois d'Août dernier, les autres paroîtront successivement de cinq en cinq mois. On peut encore se procurer cet Ouvrage chez le Sieur Antoine Bonaiuti, Libraire à Florence.

*Avis sur l'Eloge de Barthelemi Ferracino, qui est annoncé dans le Journal de Septembre dernier, page 367.*

Nous avons dit en annonçant cet éloge que Barthelemi Ferracino étoit mort, & en cela nous suivions le Journal de Venise qui suivoit l'Auteur de l'éloge. Le même Journal nous a avertis depuis que cet homme célèbre est encore plein de vie, & nous ne croyons pas devoir laisser ignorer à nos Lecteurs une rétractation aussi singulière.

## A N G L E T E R R E.

TRAVELS through Spain and Portugal &c.  
*Voyages en Espagne & en Portugal, en 1774, avec une courte relation de l'expédition des Espagnols contre les Algériens en 1775; par le Major William Dalrymple, in-4to. Londres, chez Almon.*

Les détails de ces voyages, sont contenus dans une suite de seize Lettres; une des plus

intéressantes est la dixieme, où le Major Dalrymple fait la description d'une race d'Espagnols distinguée par le nom de *Mauregats*, qu'il a vue à Astorga.

„ Je vis le matin un grand nombre de femmes d'un costume tout particulier; je demandai qui elles étoient, & on me dit qu'on les appelloit *Mauregats*. Elles portent de larges boucles d'oreilles, & une espece de chapeau blanc qui, à quelque distance, ressemble pour la forme & la position à la coëffure des femmes Maures; leurs cheveux sont séparés sur le front & retombent sur chaque face; elles ont un grand nombre de petites images de Saints encadrées dans de l'argent, & d'autres breloques suspendues à de larges chapelets de corail qui sont passés autour de leur cou & qui descendent sur leur sein; leur chemise est cousue à l'endroit qui couvre la gorge, & elle se boutonne au collet; elles ont un corset & une jupe de laine brune; les manches du corset sont très-larges & ouvertes parderriere. Les *Mauregats* portent de très-larges haut-de-chausses qui se nouent au genou, & qui retombent par dessus ce nœud, jusqu'au gras de jambe; le reste de leur habillement est une espece de juste-au-corps avec une ceinture au milieu.

„ Je me suis adressé à toutes les personnes de quelque apparence que je rencontrois, pour avoir des éclaircissements sur ce peuple, mais je n'ai pas été fort heureux dans mes recherches; tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il y a plusieurs grands villages autour de cette Ville qui sont habités par ces *Mauregats*; qu'ils sont assujettis, par une convention faite en-

„ tre eux, à de certaines regles dont ils  
 „ ne s'écartent jamais ; qu'ils se marient les  
 „ uns avec les autres ; & que s'il s'en trouve  
 „ quelqu'un qui change son habillement ou qui  
 „ viole les coutumes établies chez eux , ils le  
 „ chassent de leur société, Ils ne different pas  
 „ moins des autres habitans du Royaume par  
 „ leurs coutumes & par leurs mœurs que par  
 „ leur maniere de se mettre. Quand une jeune  
 „ fille est fiancée, il lui est défendu de par-  
 „ ler à aucun autre homme qu'à son futur  
 „ époux , jusqu'à la célébration du mariage ,  
 „ sous peine d'être condamnée à une amende  
 „ qui consiste en une certaine quantité de  
 „ vin ; c'est une raison de plus pour les jeunes gar-  
 „ çons du village, de la suivre & de la tourmenter  
 „ sans cesse , afin de la faire parler. Les filles qui  
 „ sont une fois mariées ne peuvent plus pei-  
 „ gner leurs cheveux. Les femmes sont occu-  
 „ pées dans les champs à tous les travaux de  
 „ l'agriculture , tandis que les hommes ser-  
 „ vent de guides & de voituriers dans les mon-  
 „ tagnes de Galice. . . .

„ Je trouve dans Mariana , que Don Alonzo ,  
 „ Roi de Léon, Oviedo , &c. qui regnoit vers  
 „ le milieu du huitieme siecle , eut d'une fem-  
 „ me de naissance obscure , un bâtard nom-  
 „ mé *Mauregat*. Peu d'années après la mort  
 „ d'Alonzo, son petit-fils Don Alonzo ayant été  
 „ placé sur le trône, Mauregat prétendit qu'il  
 „ avoit droit à la Couronne de préférence à  
 „ son neveu, parce que tous ses freres avoient  
 „ été successivement Rois. Il fut soutenu  
 „ dans ses prétentions par quelques-uns de  
 „ ces esprits turbulens , qui avides de nou-  
 „ veautés sont toujours disposés à la sédition ;  
 „ & par leur conseil , trouvant peu d'appui

## 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ chez les Chrétiens, il eut recours aux Mau-  
 „ res , & s'engagea à payer leur secours  
 „ d'un tribut annuel de cinquante filles de  
 „ haute naissance & d'autant de basse extrac-  
 „ tion ; par ce moyen il obtint une armée de  
 „ leur Roi Abderrahman ; & Don Alonzo  
 „ fut obligé de lui céder le trône, & de s'en-  
 „ fuir dans la Biscaye. Mauregat regna cinq  
 „ ans & six mois dans Léon , & durant le  
 „ cours de son regne il y attira beaucoup de  
 „ Maures , à qui il donna des terres pour s'é-  
 „ tablir.

„ Je ne prendrai pas sur moi d'affurer que  
 „ les habitans actuels de ce territoire , soient les  
 „ descendans de ceux qui suivirent la for-  
 „ tune de Mauregat, & à qui ce Prince aura  
 „ probablement donné cet établissement pour  
 „ récompense de leurs services, de maniere  
 „ que leur race s'y sera perpétuée depuis ce  
 „ ce tems , formant au milieu de l'Espagne  
 „ un peuple tout-à-fait différent , pour les  
 „ coutumes , les mœurs & l'habillement, qui  
 „ dans les femmes se rapproche beaucoup de  
 „ celui des Maures. Je ne propose cette idée  
 „ que comme une conjecture , jusqu'à ce  
 „ que quelqu'un rende un compte plus satisf-  
 „ faisant de l'origine de ce peuple, qui est digne  
 „ d'exercer l'esprit des curieux. ”

En général ces voyages n'offrent rien de bien  
 neuf ni de bien piquant. Ce que l'Auteur a le  
 mieux vu & dont il parle le mieux , c'est ce  
 qui concerne les établissemens militaires ; on  
 reconnoît l'homme du métier dans cette par-  
 tie de ses observations , ainsi que dans la re-  
 lation de l'expédition d'Alger, qui est , au ju-  
 gement d'un Journaliste , la meilleure & la plus



exacte qu'on ait encore donnée en Angleterre.

(Critical Review.)

A Practical Treatise, &c. *Traité pratique sur les cheminées, contenant des moyens efficaces pour prévenir ou faire cesser la fumée, in-12. avec des planches.* Edimbourg, 1776; & se trouve à Londres, chez Cadell.

L'Auteur remarque au commencement de son Ouvrage, que la plupart de ceux qui ont jusqu'à présent cherché des moyens de prévenir la fumée, étant ignorans en Physique, & ne connoissant pas les causes de l'ascension de la vapeur, il n'est pas étonnant que leurs efforts aient été inutiles ou leurs inventions imparfaites: lui au contraire, ajoute à ses préceptes une théorie fort étendue & fort claire où il donne la raison physique de chacun des procédés qu'il prescrit. Ainsi ce n'est point un Charlatan qui annonce une recette, c'est un Artiste éclairé qui expose une méthode raisonnée, & à qui l'on doit savoir gré d'un travail utile.

(Monthly Review)

THE true principles of gunnery, &c. *Les vrais principes de l'artillerie expliqués, auxquels on a ajouté plusieurs remarques & explications nécessaires, avec des tables pour la pratique, &c. in-4to.* par Hugues Brown. Londres, chez Nourse.

Mr. Robbins, savant Géometre Anglois, publia en 1742 sous le titre de *nouveaux prin-*

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*cipes d'artillerie*, une théorie vraiment nouvelle ; que Mr. Euler, dont il avoit critiqué l'ouvrage sur la mécanique, traduisit en Allemand avec un commentaire très-étendu, où il releva un grand nombre de fautes. Mr. Brown a traduit de l'Allemand ce commentaire & une autre dissertation du même Mr. Euler, insérée dans les Mémoires de Berlin ; & joignant ces deux ouvrages à celui de Mr. Robbins avec ses propres remarques, il en a fait le livre que nous annonçons, & qu'il n'est pas besoin de recommander aux gens du métier.

(*Critical Review.*)

'A Discourse, &c. *Discours adressé aux Etudiens de l'Académie Royale, pour la distribution des prix, le 10 Décembre 1776, par le Président. In-4to. Londres, 1777, chez Davies.*

Ce discours contient de très-bons préceptes & des notions très-saines sur les arts & sur leur Histoire. C'est tout ce qu'on peut desirer dans un pareil Ouvrage.

(*Monthly Review.*)

'A Journey from Gibraltar to Malaga, &c. *Voyage de Gibraltar à Malaga, enrichi des Médailles de chaque Ville municipale ; d'une carte & de plusieurs perspectives, tirées l'an 1772 par François Carter, Ecuyer, 2 vol. in-8vo. Londres, chez Cadell.*

M. Carter a voyagé moins en Observateur qu'en Antiquaire ; on diroit qu'il ne s'est mis

en route que pour voir des types & des revers de Médailles ; il n'est à-peu-près question que de cela dans les deux volumes de son voyage.  
(Critical Review.)

POEMS supposed to have been written at Bristol, &c. *Poèmes qu'on suppose composés à Bristol par Thomas Rowley, & autres, dans le quinzieme Siecle, dont la plus grande partie est maintenant publiée pour la premiere fois, d'après les copies les plus authentiques, avec un essai gravé d'un des manuscrits. On a ajouté une préface, des détails préliminaires, pour chaque piece, & un glossaire. In-8vo. Londres, 1777, chez Payne.*

» Les Poèmes, disent les Editeurs, qui for-  
» ment la principale partie de cette collection,  
» ont excité pendant quelque temps la plus  
» grande curiosité, comme étant l'ouvrage de  
» Thomas Rowley, Prêtre à Bristol sous les  
» regnes de Henry VI & d'Edouard IV. Ils  
» ont été imprimés fidèlement sur les manus-  
» crits les plus authentiques qu'on ait pu se  
» procurer. . . .

Voici l'Histoire de la découverte de ces manuscrits. Un M. Chatterton Maître d'Ecole de la Paroisse de *St. Mary Redcliff* à Bristol, cherchoit dans la Sacristie de cette Eglise, de vieux papiers pour en faire des couvertures aux livres de ses écoliers ; le Marguillier lui indiqua pour cet usage de vieux parchemins qui étoient au fond d'un coffre, & qui, lui dit-il, ne servoient à rien. M. Chatterton les ayant pris, trouva

## 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans le nombre, en les feuilletant, les Poèmes de Rowley, & comme il avoit des Lettres & du goût pour la Poésie, il se mit à les copier. A sa mort il laissa ces manuscrits & les copies qu'il en avoit faites à son fils, jeune homme de quinze ans qui en fit peu d'usage jusqu'en 1770 qu'il vint à Londres; il présenta ses manuscrits à Sir Horace Walpole, & ce Savant les ayant refusés, il en conçut un tel désespoir qu'il mit fin à sa vie après avoir déchiré tous ceux qu'il avoit apportés. Deux ans auparavant un M. Catcott se trouvant à Bristol, entendit dire que le jeune Chatterton possédoit des manuscrits précieux; il lia connoissance avec lui, & celui-ci lui donna plusieurs copies & deux manuscrits. C'est d'après les unes & les autres qu'on a fait cette édition, qui contient les Pièces suivantes : *trois Eglogues : Elinoure & Juga : vers à Lydgate : chant à Ælla : réponse de Lydgate : le Tournoi : la mort de Sir Charles Bawdin : Epître à Maître Canynge sur Ælla : Lettre au digne M. Canynge : Introduction : Ælla, Intermede tragique* : (On trouve dans cette Piece beaucoup de morceaux de chant, & notamment un très-long duo d'un homme & d'une femme, à qui le héros de la piece dit de chanter leur chanson.) *Goddwin, tragédie* : (il n'en reste qu'un fragment) *Métamorphose Angloise, Ballade premiere : Ballade sur la Charité : Bataille d'Hastings, N<sup>o</sup>. 1 : Bataille d'Hastings, N<sup>o</sup>. 2 : sur nos Dames d'Eglise : sur le même sujet : Epitaphe de Robert Canynge : Histoire de William Canynge : sur le bonheur, par William Canynge : sur Jean Dalbenie, par le même, &c.* On convient généralement du mérite de ces Pièces. A l'égard de la question qu'on peut élever sur leur authenticité, les Auteurs du *Critica Review* conviennent qu'il y a

beaucoup à dire pour & contre ; les Auteurs du *Monthly Review* croient qu'elles sont véritablement de ceux à qui on les attribue , mais que Chatterton s'est donné la liberté de les retravailler en plusieurs endroits , & d'y interpoler des vers & des morceaux entiers de sa façon.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

**THE** State of the Prisons, &c. *Etat des Prisons d'Angleterre & de la Principauté de Galles ; avec des observations préliminaires , & la description de quelques Prisons étrangères ; par M. Jean Howard In-4to.* Londres , 1777 , de l'Imprimerie de Warrington, & se trouve chez Cadell.

C'est l'humanité qui a dicté cet ouvrage qu'on ne peut lire sans gémir sur le sort de tant de malheureux que renferment les prisons , & sans desirer ardemment qu'il produise le même effet sur ceux qui ont le pouvoir de remédier à des abus aussi affreux qu'invétérés. M. Howard s'est trouvé à portée de les bien connoître & de remonter jusqu'à la source , ayant été Shériff du Comté de Bedford en 1773 ; mais non content des connoissances qu'il avoit puisées dans l'exercice de son emploi , il a visité depuis toutes les prisons d'Angleterre , & il a voyagé dans les mêmes vues en France , en Flandre , en Hollande , & en Allemagne. Il y a tout lieu de croire que s'il revenoit en France dans quelques années , il n'auroit que des éloges à faire & des bénédictions à donner au jeune Monarque , qui vient d'annoncer dernièrement les vues les plus sages & les plus bienfaisantes ,

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

relativement à la structure & à l'administration des Prisons.

### OBSERVATIONS on ancient Castles, &c.

*Observations sur les anciens Châteaux ; par Edouard King, Ecuyer, lues devant la Société des Antiquaires en 1776. In-4to. Londres, 1777, chez Bowyer & Nichols.*

Parmi ces observations il y en a beaucoup de très-judicieuses, il y en a d'autres qui sont plus spécieuses que solides. M. King donne hardiment le plan & la description de plusieurs anciens châteaux dont il n'existe plus que quelques ruines, & il lui arrive alors de prêter aux Fondateurs & aux Architectes, plus d'esprit & des vues plus fines & plus étendues qu'on n'en avoit probablement dans ce temps-là. Mais dans ces sortes de conjectures, on cherche moins la vérité que la force de l'imagination & l'art de rassembler les probabilités.

( *Monthly Review.* )

### LETTERS , from the Island of Teneriffe , &c.

*Lettres écrites de l'Isle de Teneriffe , du Brezil , du Cap de Bonne-Espérance , & des Indes Orientales , par Mistriss Kindersley. In-8°. Londres , chez Nourse.*

Ces Lettres, qui sont au nombre de quatre-vingt-six , prouvent que Mistriss Kindersley examiné avec plus d'attention , qu'on n'en exige communément de son sexe , sur-tout dans ce genre d'observation , l'état des différentes Con-

trées qu'elle a visitées. Un mérite moins particulier à l'aimable voyageuse, est l'agrément du style, qui est vif, facile & coulant. Voici comme elle peint en peu de mots les mœurs des Brasiiliennes.

» Élevées dans l'indolence sans qu'on prenne  
 » aucun soin de cultiver leur esprit, elles ont  
 » une vivacité naturelle, qui s'exerce dans la  
 » ruse & l'artifice. Comme les hommes n'ont  
 » aucune confiance dans leur vertu, elles, de  
 » leur côté, mettent tout en œuvre sans scrupule pour éluder la vigilance de ceux qui ont  
 » intérêt à les observer; & pour en parler de  
 » la manière la plus favorable, l'esprit d'intrigue regne généralement parmi elles. Si je  
 » vous disois comment telle femme qu'on ne  
 » voit le jour qu'à l'Eglise, met à profit l'obscurité de la soirée, j'aurois l'air de faire une  
 » satire contre mon sexe.

A Year's journey, &c. *Voyage d'un année en France & dans une partie de l'Espagne, par M. Philippe Thickness. 2 vol in-8vo. Londres, chez Brown.*

Ce voyage est souvent l'histoire du Voyageur, plutôt que le résultat de ses observations sur les lieux où il a passés : il contient quelques incidens assez piquans; un des meilleurs morceaux est une peinture naïve des dangers auxquels un Anglois nouvellement débarqué est exposé dans les grandes Villes de France.

(Critical Review.)

A Letter to Richard Price , &c. *Lettre à Richard Price , contenant une entière réfutation de son Traité intitulé : Observations sur les payemens réversibles, &c. Par Samuel Clarck. In-8vo. Londres, 1777 , chez Laidler.*

On sent que pour faire connoître un pareil Ouvrage , il faudroit entrer dans de très-longes détails , & même dans des calculs qui seroient en pure perte pour la plupart des Lecteurs. D'ailleurs , suivant un Journaliste Anglois , cette Lettre fourmille d'erreurs ; il n'y a guere de pages où l'on ne trouve plusieurs fautes ; M. Clarck est si loin d'avoir réfuté le Docteur Price , qu'il ne l'a pas même entendu , & il est impossible d'annoncer plus de confiance avec moins de raison.

( *Monthly Review.* )

CAMPI Phlegrei , &c. *Les Champs Phlégréens , ou Observations sur les Volcans des deux Siciles. en Anglois & en François , par Sir William Hamilton. 2 vol. in-fol. , format d'Atlas.*

Quoique cet ouvrage ait été imprimé à Naples , cependant ce n'en est pas moins une production Angloise , & nous croyons devoir par cette raison , l'annoncer avec les autres Ouvrages du même pays. Le premier volume contient une suite de Lettres à Sir Pringle , Président de la Société Royale , au Docteur Morton & au défunt Docteur Maty , qui ont paru d'abord dans les *Transactions Philosophiques* , & qui ont été réimprimées l'an 1772 en un vo-



lume, petit in-8v°. Ces Lettres, dont il ne manque qu'une seule dans cette Edition, ont pour objet, outre quelques particularités concernant le Vésuve, un volcan éteint entre Albano & Radicofani, dont M. de la Condamine a découvert le premier les vestiges. Le second volume contient un grand nombre de planches coloriées, représentant les vues du Vésuve, de l'Etna & des Contrées adjacentes : ces planches sont de la plus grande beauté. Il y a encore quelques autres Gravures représentant les différentes pierres qu'on vend à Naples, comme des productions du Vésuve, & dont Mr. Ferber a décrit & classé la plus grande partie avec beaucoup de succès dans ses lettres sur l'Italie. A toutes ces planches, M. Hamilton a ajouté des explications instructives & détaillées, qui, comme les lettres, sont imprimées en deux colonnes, l'une pour le texte Anglois, & l'autre pour la traduction Françoisse. Dans une de ces explications, il prétend avoir découvert le premier la singulière métamorphose de la lave en argille, par le moyen de l'acide vitriolique, que M. Ferber s'est attribuée dans son ouvrage, & dont il a donné un détail très-étendu ; mais un Journaliste Anglois, qui examine de bonne foi les preuves de cette réclamation, la trouve peu fondée, & convient que tout l'honneur de la découverte, quoi qu'en dise son compatriote, doit rester au Minéralogiste Allemand.

( *Critical Review.* )

THE History of great Britain, &c. *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la premiere invasion des Romains sous Jules - Cesar, composée sur*

*un nouveau plan. Par Robert Henry , Ministre à Edimbourg. Vol. III, in-4°. Londres , 1777 , chez Cadell.*

Les premiers volumes de cette histoire ont été très-bien accueillis en Angleterre ; & ce troisième , est , au jugement d'un Journaliste , encore mieux travaillé que les autres. Il est distribué sur le même plan , que Mr. Henry appelle nouveau , & qui l'est réellement , par rapport à l'Histoire de la Grande-Bretagne , qu'on n'avoit pas encore traitée de cette manière. Ce plan consiste à distribuer chaque volume en un certain nombre de chapitres , dans lesquels on traite séparément les différens objets qu'offre l'Histoire à chaque époque. Ainsi dans le volume que nous annonçons , on trouve sept chapitres , le premier , sur l'Etat Civil & Militaire de la Grande-Bretagne , depuis la descente de Guillaume , Duc de Normandie , en 1066 , jusqu'à la mort du Roi Jean en 1216 ; le second , sur la Religion ; le troisième , sur la Constitution , le Gouvernement & les Loix ; le quatrième , sur les Sciences ; le cinquième , sur les Arts utiles & d'Agrément ; le sixième , sur le Commerce , la Navigation , la Monnoie ; le septième , sur les Mœurs & les Coutumes. C'est une grande question , si un pareil plan est préférable à celui sur lequel ont travaillé les Thucydide & les Tite-Live. Il paroît du moins , que si le premier est plus commode pour les Ecrivains & pour les Lecteurs , le second suppose plus de génie dans les uns , & dans les autres , plus de goût pour la véritable instruction.

( *Monthly Review.* )

THE Sublime and Beautiful of Scripture, &c.

*Le Sublime & la Beauté de l'Ecriture, ou Essais sur des passages choisis des Ecrivains sacrés, par Courtney Melmoth. 2 vol. petit in-8vo. Londres, chez Murray.*

M. Melmoth nous apprend que ces Essais sont l'ouvrage de sa jeunesse, & qu'il les composa d'après l'impression que faisoient sur lui les Passages de l'Ecriture, à mesure qu'il les lisoit. On remarque en effet dans son Livre un sentiment vif des beautés qu'il met sous les yeux de ses Lecteurs ; mais l'expression n'en est pas toujours heureuse ni de bon goût, comme quand il dit dans ses remarques sur le premier Chapitre de la Genèse : *le troisieme Verset remplit l'esprit humain d'une image aussi magnifique, qu'il puisse en concevoir une : c'est quelque chose de si brillant qu'éblouis de tant d'éclat, nous devons chercher un abri dans la foiblesse de notre entendement mortel, qui ne peut supporter la splendeur céleste déployant tous ses rayons.* Tout le monde conviendra que c'est-là du Phébus, & ce ton de déclamation emphatique est d'autant plus déplacé dans un pareil Ouvrage, qu'on est porté à présumer qu'un homme, qui met si peu de goût dans sa maniere d'écrire, n'en met pas davantage dans ses jugemens. Heureusement ces fautes de goût qui sont assez fréquentes dans l'Ouvrage de M. Melmoth, sont rachetées par beaucoup de remarques judicieuses ; & il est seulement à regretter que l'Auteur qui s'est fait connoître par plusieurs productions estimées, n'ait pas revu avec plus de rigueur ce premier fruit d'une imagination jeune & exaltée.

(Critical Review.)

## A L L E M A G N E , &amp;c.

Dans notre Journal du mois d'Avril de cette année, en annonçant la *Feuille Périodique d'une utilité générale*, nous avons promis de nous occuper, dans le Journal suivant, d'une autre Feuille Périodique, qui, comme la précédente, a commencé de paroître en Allemand à Dusseldorf, au mois de Janvier dernier: des circonstances imprévues nous ont fait différer. Cette Feuille s'est annoncée sous le titre modeste de *Bagatellen*: Bagatelles: elle peut en quelque façon être considérée comme une suite de la Gazette du Théâtre, *Theater-Zeitung*, qui, ayant commencé d'être publiée à Cleves en Janvier 1775, n'a point été continuée au-delà du 39e. N°. On s'est plaint avec sujet de l'interruption d'un Ouvrage si agréable aux Auteurs, aux Acteurs & aux Amateurs, & annoncé avec tant de pompe & de si belles promesses. C'est en partie pour le remplacer que les Bagatelles ont été entreprises. L'Auteur qui étoit un des Associés au travail de la Gazette du Théâtre n'a point été satisfait, ni du Calendrier du Théâtre: *Theater-Kalender*, par M. Reichard, ni des nouvelles de Théâtre qu'on rencontre quelquefois dans le Mercure Allemand de M. Wieland, qui, souvent ne rend aucun compte des bonnes Pièces, & a donné quelquefois des détails fastidieux des médiocres: par exemple, d'*Alceste*. A la faveur de la correspondance qu'il se procurera & des conseils qu'il demande, il se flatte de contenter davantage le Public. Il remontre que c'est une injustice trop commune, de rendre un Journaliste responsable de tout ce qu'il infere, A-t-il toujours

le temps & le pouvoir de vérifier sur les ouvrages les extraits & les jugemens qu'on lui fournit, sur-tout à l'égard des nouvelles de Théâtre qu'on exige souvent avant que les Pièces soient imprimées ? Il devroit suffire pour un pareil Journaliste qu'il fut honnête, impartial, & ne fît pas de son Journal un champ de bataille ouvert aux satyres. On veut plus. On s'en prend à lui de toutes les critiques. A quoi M. Nicolai n'a-t-il pas été exposé à Berlin en sa qualité d'Editeur de la *Bibliothèque universelle* d'Allemagne, de la part de certains Théologiens qui ont voulu se venger sur lui du peu de cas qu'on a fait de leurs foibles productions ? Cet inconvénient inévitable ne doit pas faire abandonner des entreprises utiles. C'est pourquoi l'Auteur, attaché à son projet, n'en fera pas détourné par le ridicule qu'on peut répandre même sur son titre. Il ne se borne pas aux Théâtres, mais il rapporte dans l'occasion des Anecdotes & des Historiettes. Il se permet de petites excursions en pays étranger, & informe quelquefois de l'état des Arts & de la Littérature en Hollande.

Il paroît deux fois par semaine une demi-Feuille in-8vo. des *Bagatelles*. Elles parviennent franches de port dans tout le district des Postes Impériales pour le prix annuel de quatre écus qu'il faut adresser au Bureau d'expédition des *Bagatelles*, à Dusseldorf.

Le Bureau de la Poste Impériale établi à Dusseldorf se charge aussi de livret, franche de port, dans la généralité des Postes Impériales, la *Feuille d'une utilité générale*, dont il paroît toutes les semaines une Feuille in-8vo. pour le prix annuel de 2 rixdales.

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

KOMISCHES theater der Franzesen , &c.

*Théâtre comique des François , à l'usage des Allemands , publié par M. J. G. Dyk. A Leipzig, chez Dyk. 1777.*

Les Comédies doivent , en peignant les mœurs de la nation pour laquelle on les compose , contribuer à les réformer. En supposant que ce soit là le but de la Comédie , ce dont bien de gens ne conviennent pas , lorsqu'ils considèrent la forme que ce genre de Spectacle a eue chez les anciens , & celle qu'elle a encore parmi nous , forme qu'ils prétendent être très-oppoſée à un but si utile , il est ridicule , contre la nature & cet objet des Spectacles , d'introduire sur le Théâtre d'un Peuple les Pièces Dramatiques d'un autre qui en diffère essentiellement par le caractère , les usages , &c. , à moins qu'on n'y fasse les changemens nécessaires , & relatifs au génie de la nation pour laquelle on veut travailler. C'est ce que se proposent les Editeurs de ce Théâtre. Le défaut d'encouragement est cause , en Allemagne , que les Auteurs Dramatiques ne peuvent pas s'attacher exclusivement à ce genre de composition , & devenir Créateurs. Ils font donc très-bien d'emprunter les meilleures Pièces de leurs voisins , & de les adapter à leurs besoins par une traduction libre , & des changemens convenables. Les Comédies contenues dans cette première partie sont , 1°. *Le Gentilhomme Campagnard* , en 3 actes , de Destouches ; 2°. *Le Bal* , en un acte , d'après Collet ; 3°. *Julie* , en un acte , d'après Saint-Foix ; 4°. *Les deux chapeaux* , en un acte , de Collet , 5°. *Le Célibataire* de M. Dorat.

( *Journal Encyclopédique.* )

DE

De naturâ cholicorum, five de vitâ, fanitate ,  
formâ, morbis , moribus & morte illorum  
quibus temperamentum cholicum tribui so-  
let , commentatio. A Vienne, chez Græffer.  
1777.

Depuis que M. Lavater s'est avisé d'écrire  
sur la *Physionomie*, il paroît qu'on s'attache à  
perfectionner cette Science, ou plutôt cette  
sœur cadette de l'Astrologie judiciaire, afin,  
sans doute, que le Siècle de la Philosophie  
ait aussi sa tâche comme les autres. L'écrit  
que nous annonçons a été composé il y a plus  
de 20 ans, dit l'Editeur; & il seroit resté  
dans le porte-feuille, si l'on n'y avoit pas trouvé  
des choses dignes de compléter les ouvrages  
de M. Lavater. Il est divisé en 2 parties : dans  
la première, l'Auteur décrit la constitution du  
colérique, traite de son tempérament en gé-  
néral, de sa forme, de sa santé, & de ses  
maladies. Dans la 2e., il s'occupe d'abord  
de l'ame, de son action & de ses facultés;  
ensuite il parle du caractère extérieur, de ses  
différences, enfin de la mort. Le sang d'un  
colérique, dit-il, contient beaucoup de sels  
& de soufre, mais plus d'alkali que d'acide,  
beaucoup de terre légère, peu de parties  
aqueuses; il se meut facilement & librement  
dans les vaisseaux. L'Auteur attribue la diffé-  
rence entre les hommes au calibre des vais-  
seaux lactés. Leur diamètre, dit-il, a une ligne  
chez les phlegmatiques, deux dans ceux du  
tempérament sanguin, trois dans les colériques,  
& quatre chez les mélancoliques. Y eut-il ja-  
mais un Physiologiste si éclairé?

## 410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

BRIEFVE an aerzte , &c. *Lettres aux Médecins. Première collection ; par M. Marc Hertz , Docteur en Médecine. A Berlin , & se trouve à Mittau , chez Hinz. 1777.*

Ce volume ne contient que trois lettres : dans la première , l'Auteur suit les effets des lavemens de vinaigre. Ils ont réussi dans des cas où des clystères très-âcres n'ont eu aucun succès. On fait que ces lavemens ont déjà été administrés par M. Portal. M. Hertz parle ensuite de l'usage externe de l'eau froide , & rapporte , à cette occasion , plusieurs observations intéressantes ; puis il passe aux guérisons opérées par l'application de la flanelle & des diaphorétiques. Un malade souffroit des douleurs de rhumatisme très-violentes & très-opiniâtres , avec contraction & enflure des extrémités ; il fut soulagé en peu d'heures , & guéri par l'application d'un morceau de flanelle trempée dans de l'eau bouillante , puis exprimée , dont on enveloppa ces extrémités , & le bas ventre. Elle excita une sueur des plus abondantes. Enfin , il s'agit du musc contre une oppression convulsive , de la *Lyfimachia vulgaris* dans une diarrhée causée par la foiblesse ; des fleurs de zinc & de l'huile animale de Dippel dans les maladies spasmodiques. Dans la 2e. lettre on rapporte l'Histoire d'un mal de tête cruel & opiniâtre , qui a disparu après avoir évacué par les narines une très-grande quantité de vers , & d'une affection de l'estomac guérie par les seuls efforts de la nature. Le malade étoit tourmenté de rots si violens qu'ils ressembloient à des coups de pis-



tolet , & si fréquens qu'il n'y avoit pas une seconde d'intervalle entre eux. Dans la 3e. l'Auteur s'occupe du café de glands. Il ne lui a réussi que dans les affections phlegmatiques , où il a plus agi par la transpiration que par les urines.

**AGERDISKNINGS Catechismus , &c. Catéchisme d'Agriculture à l'usage des Cultivateurs de Bornholm , publié , à l'invitation de la Société d'Agriculture de Copenhague ; par M. Jacques Pierre Prahl. A Copenhague. 1777.**

L'Auteur pense très-sensément qu'on ne pourra faire une instruction générale pour tous les Pays soumis au Roi de Danemark , qu'on n'ait préalablement achevé des Catéchismes particuliers pour chaque canton de ces mêmes Domaines , & alors point de doute que l'instruction générale ne soit absolument inutile , si toutefois elle n'est pas un être de raison. La vraie méthode d'accélérer les progrès d'un Art qui nourrit les hommes , c'est , sans contredit , d'exposer dans chaque district les préceptes directs & qui lui conviennent , & de les détailler avec clarté , afin que la simple lecture puisse guider la main du Laboureur. C'est pour ne l'avoir pas suivie qu'on a une foule d'écrits , & presque point de nouvelles lumières sur cet objet important. Le Catéchisme que nous annonçons paroît conforme à cette méthode *régionelle* , si on nous permet de faire ce mot. L'Auteur y traite de tous les points dont la connoissance est nécessaire à un Propriétaire de fonds , & aux progrès de l'économie rurale.

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Donatius, Libraire à Lubeck, a mis en vente la 4me. partie des *Mémoires choisis de Médecine & de Chirurgie-pratique, tirés des Transactions Philosophiques pour les années 1751-1757*. Cette partie contient 82 Mémoires. Il suffit de connaître la source où les Rédacteurs ont puisé pour être persuadé que les morceaux en sont des plus intéressans.

### P A Y S - B A S.

*ENCYCLOPÉDIE de Jurisprudence, ou Dictionnaire Complet, Universel, Raisonné, Historique & Politique de Jurisprudence Civile, Criminelle, Canonique & Bénéficiale, de toutes les Nations de l'Europe, par une Société de Jurisconsultes, de Publicistes & de Gens-de-Lettres. In-4to. Tome second. A Bruxelles, chez J. L. De Boubers, Imprimeur-Libraire. 1777.*

Ce second volume de l'*Encyclopédie de Jurisprudence* contient 628 pages; il commence par l'article *Accusé* & finit par l'article *Actions, qui naissent de la négociation des Lettres-de-Change*. Le 3me. volume paroîtra incessamment, chacun des articles de ce second volume contient les différens sentimens des Jurisconsultes qui ont écrit sur l'objet qu'on y traite, les jugemens de différens tribunaux, & les Loix sur lesquelles ces jugemens sont fondés. Toutes les formules des actes sont rapportées avec la plus grande exactitude, ainsi que tout ce qui s'observe dans les différentes procédures. Les principales loix s'y trouvent en entier, de même que plusieurs Arrêts des Cours Souveraines. Cet ouvrage important ne peut être que d'une très-grande utilité, il tiendra lieu d'un nombre con-

fidérable de volumes , dont plusieurs font devenus très-rares , & qu'on ne peut se procurer qu'à grands frais. Nous sommes persuadés que ce second volume que nous annonçons , recevra du public , & particulièrement des Jurisconsultes , le même accueil qu'a obtenu le premier.

F R A N C E.

*EXPÉRIENCES propres à faire connoître que l'Alkali volatil-fluor est le remede le plus efficace dans les Asphyxies ; avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la Vipere, dans la Rage, la Brûlure, l'Apoplexie, par M. Sage. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1777. Brochure In-8vo. de 72 pages.*

*Contraria contrariis curantur. ARIST. Probl. I.*

En annonçant la *Minéralogie* de M. Sage ; dans le Journal de Septembre , page 399 , on a fait part aux Lecteurs des différentes propriétés que ce Savant Académicien attribue à l'*Alkali volatil-fluor*. La Brochure que l'on annonce aujourd'hui , & dont M. le Noir, Lieutenant-Général de Police , toujours occupé du bien Public , a fait tirer un grand nombre d'exemplaires , contient les expériences destinées à prouver , non-seulement l'efficacité de l'Alkali volatil-fluor dans les différentes circonstances dont nous avons fait mention , mais encore combien ce même remede est utile aux apoplectiques & aux NOYÉS.

Nous avons osé dire , d'après M. Sage, que le vinaigre n'avoit d'autre effet que celui d'accélérer la mort , lorsqu'on s'en servoit pour secourir les personnes suffoquées par l'*Acide méphitique*, improprement appelé *Air fixe*. Les expériences qui suivent viennent à l'appui de cette assertion , & lui donnent tous les caractères de l'évidence.

M. Demeste, Liégeois, Docteur en Médecine, & habile Anatomiste, avoit dit à M. Sage, qu'ayant fait périr des poulets dans la vapeur ou moufette si connue de la *grotte du chien* près de Naples (\*), il avoit remarqué une saveur manifestement acide dans les poumons de ces animaux, qu'il avoit ouverts après la suffocation. M. Sage crut devoir répéter cette expérience avec M. Demeste, en présence de M. le Marquis d'Aoult & de M. Romé de Lisle à qui nous devons d'excellens ouvrages, entr'autres une *Cryсталlographie* & une très-bonne *Minéralogie*. On fit donc mourir des Amphibies, des Quadrupèdes & des Oiseaux dans l'acide volatil qui s'échappe de la bière en fermentation : ayant ouvert ces animaux, on goûta leurs poumons, auxquels on trouva une saveur bien plus piquante qu'aux poumons des autres animaux de la même classe, qu'on ouvroit en même tems tous vivans.

M. Sage a mis trois oiseaux dans un bocal où il y avoit de l'acide méphitique; il les en a retiré lorsque, tombés sur le côté, ils respiroient très-difficilement, quoiqu'ils ouvrirent de

---

(\*) Ces expériences ont été faites en 1775, vers le Mois de Juin.

larges becs. Il mit du *vinaigre radical* dans la main, & y présenta le bec d'un de ces oiseaux, qui tomba presqu'aussi-tôt en convulsion, respira plus difficilement & demeura sur le côté sans pouvoir se relever. On le porta une seconde fois au vinaigre radical, il périt quelques minutes après.

Cependant, le second oiseau, auquel on n'avoit rien présenté depuis sa sortie du bocal, se traînoit lentement sur ses pattes; & comme au bout de 20 minutes il étoit dans une espece de paralysie, on le présenta à l'alkali volatil-fluor, & bientôt il secoua la tête, battit des ailes & se redressa. On lui fit sentir une deuxième & une troisième fois de l'alkali volatil-fluor, il reprit toutes ses forces, on le mit en cage, où il s'est bien porté.

Le troisième oiseau fut laissé simplement exposé à l'air : il y vécut douze heures dans une espece de paralysie qui ne lui permettoit de se mouvoir que de côté, & cet état de langueur fut bientôt terminé par la mort.

Cette expérience a été faite en présence de MM. les Marquis d'Aoust & de la Billarderie, de M. le Comte de Quitri, & enfin de MM. Demeste, de Romé de l'Isle & Faujas de Saint-Fond.

C'est d'après de semblables expériences que M. Sage assure que l'alkali volatil agit dans toutes ces circonstances, en *neutralisant* l'acide méphitique qui irritoit & crispoit les poumons.

Pour prouver qu'il ne présente pas l'alkali volatil-fluor comme un remede universel, l'Auteur dit, dans son avertissement, qu'il est utile, pour prévenir la contagion des maladies putrides, de se frotter soir & matin devant un feu clair, & d'y chauffer ses vêtemens. L'A-

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cide, dit-il, qui émane des corps combustibles purifie l'atmosphère & détruit les miasmes. Enfin M. Sage conseille le vinaigre pris sous la forme de limonade & en lavement dans les accidens causés par le cuivre, l'antimoine, l'arsenic & le plomb, & ajoute même qu'on l'emploie aussi avec le plus grand succès contre les effets Mortels de la *Bella-donna* (\*).

M. Cadet le jeune, maître en Pharmacie, rue St. Antoine à Paris, a fait préparer de l'alkali volatil-fluor conformément au procédé de M. Sage, lequel ne diffère guère des procédés connus, afin que ceux qui voudront répéter ces expériences soient sûrs d'avoir un alkali volatil, absolument le même que celui qu'a employé M. Sage.

M. Defaive, Apothicaire à Liege, en a préparé suivant le même procédé, & nous avons trouvé cet alkali volatil d'une activité frappante.

*BIBLIOTHEQUE du Nord, ouvrage destiné à faire connoître en France tout ce que l'Allemagne produit d'intéressant, d'agréable & d'utile dans tous les genres de Sciences, de Littérature & d'Arts; pour servir de suite au Journal Littéraire de Berlin; douze volumes par an. Par une société d'Hommes-de-Lettres.*

### P R O S P E C T U S.

» Tout Homme-de-Lettres, après avoir rempli

---

(\*) Voyez son *Analyse des Bleds*, page 112 & suivantes.

les devoirs que lui impose sa qualité de citoyen , est encore obligé de se rendre aussi utile qu'il lui est possible dans l'état qu'il a embrassé par goût. Il doit compte à ses compatriotes du fruit de ses études. Les travaux de son cabinet doivent tourner à l'avantage de la société. C'est sans doute servir utilement une nation , que de lui mettre sous les yeux les découvertes , les pensées , le goût même des autres peuples. Cette connoissance peut contribuer à sa perfection & à son bonheur. *On ne se polit , on ne devient tout ce qu'on peut devenir , qu'en frottant sa cervelle contre celle des autres , comme dit Montaigne* Ce sont ces vérités incontestables qui nous ont engagés à entreprendre l'ouvrage que nous présentons au public sous le titre de *Bibliothèque du Nord*. En France , on ne connoît presque point tous les bons livres que l'Allemagne produit ; si quelques-uns de nos Journaux en font mention , ils n'en annoncent gueres que les titres , ou n'en disent pas assez pour donner aux François une idée satisfaisante du goût de cette nation , qui est notre voisine , avec laquelle nous avons les relations les plus étroites , à laquelle nous devons une Reine qui a fait notre félicité : d'une nation , sur-tout , qui a si bien mérité de la république des lettres. Quand nous ne devrions aux Allemands que l'invention de l'Art Typographique , & la découverte de la saine Astronomie , c'en seroit assez pour les rendre recommandables à nos yeux ; mais on sçait combien leur pays possède actuellement de génies & de beaux-esprits qui excellent dans les Sciences , dans la Littérature & les Arts. «

» Pour réussir dans une entreprise que nous

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

regardons comme vraiment honorable pour nous, puisqu'elle sera utile au progrès des connoissances humaines, nous avons formé une société de personnes très-versées dans la langue Allemande, ainsi que dans la langue Françoisse, sans parler des autres, soit mortes, soit vivantes, & usitées dans le Nord, lesquelles ne leur sont pas non plus étrangères. Ces personnes, du nombre desquelles sont quelques-uns des Académiciens qui travaillent au *Journal de Berlin*, sont répandues dans les principales villes d'Allemagne; & c'est par leur secours que nous nous flattons de procurer à nos Lecteurs la connoissance la plus parfaite de l'état où sont actuellement les Sciences & les Belles-Lettres dans cette vaste & florissante partie de l'Europe; en sorte que nous pouvons dire avec vérité, que si la *Bibliothèque du Nord*, est rédigée & imprimée à Paris, elle sera composée toute entière en Allemagne. «

» Nous ferons donc connoître les meilleurs ouvrages sortis de nos jours des presses germaniques, & qui traiteront de quelqu'un des objets suivans; savoir, de Philosophie, de Physique, d'Histoire-Naturelle, de Botanique, de Chymie, de Médecine, de Logique, de Métaphysique, de Morale, de Religion, de Droit naturel ou civil, de Politique, d'Economie, de Gouvernement, d'Histoire, de Géographique, des Fictions romanesques, d'Eloquence & de Poésie en tout genre; enfin des Arts quelconques, soit libéraux, soit mécaniques. «

» De ces différens ouvrages nous fournirons ou des extraits étendus, ou des traductions fidelles, ou des analyses propres à en don-



ner une idée juste, selon qu'ils nous paroîtront susceptibles de l'une ou l'autre de ces méthodes. Nous y joindrons quelques réflexions nécessaires pour mettre le Lecteur en état d'apprécier le mérite de l'Ouvrage dont nous rendrons compte; mais elles ne ressembleront en rien à cette critique amère, impérieuse & indécente, qui n'auroit jamais dû infecter la République des Lettres, & qui, au lieu d'élever le talent, l'étouffe & l'écrase. Nos jugemens seront accompagnés de la douceur & de la modération, de l'impartialité & des égards que l'on doit à des personnes toujours dignes d'estime, dès qu'elles consacrent leurs veilles à l'instruction du genre humain. «

» Nous ne pensons pas que les livres Allemands doivent seuls entrer dans notre plan. Nous croyons, au contraire, que nos Lecteurs François seront bien aise de connoître aussi les Ouvrages Latins, ainsi que les Livres François, qui sont composés & imprimés en Allemagne, lesquels y restent souvent renfermés pour toujours. Nous y ajouterons les extraits ou analyses des Livres sortis de la Suede, du Danemarck, de la Russie, &c. nous ferons même des excursions en Hollande & en Angleterre; mais nous n'oublierons jamais que nos travaux sont destinés à l'Allemagne proprement dite. «

» Pour satisfaire pleinement la curiosité de nos Lecteurs, en les mettant au courant des productions littéraires que le Nord enfante journellement, nous ne négligerons point de leur faire connoître les livres moins modernes du même pays, lorsque nous présumerons qu'ils ne sont pas encore parvenus à leur connoissance, & que nous les jugerons propres à les intéresser.

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Si le succès de notre entreprise ne répond point à notre attente , on ne nous reprochera pas du moins de n'avoir point donné à notre travail tout le soin qu'il mérite , & dont nous sommes capables. Aucun de nos Ecrivains ne fera imprimé qu'après avoir été sévèrement examiné & corrigé par ceux de nos *Colaborateurs* que nous avons chargés de les revoir. Nous faisons trop de cas de l'approbation du Public, pour ne pas sacrifier à l'avantage de lui plaire les petites délicatesses de l'amour-propre & de la vanité. «

» Chaque volume de la *Bibliothèque du Nord* sera composé d'environ 200 pages in-12 même format que le *Journal de Berlin*. Le prix de l'abonnement pour cet ouvrage , rendu franc de port par-tout le Royaume , sera de 24 livres pour Paris , & de 30 liv. pour la Province. Le Sieur *Quillau*, imprimeur, rue du Fouare, recevra les souscriptions. Le premier volume paroîtra le premier Janvier 1778. On aura soin d'affranchir le port des lettres & de l'argent. «

**HISTOIRE & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences**, in-12. depuis son origine en 1666 , jusques & compris 1772 , en 156 volumes , proposés par Souscription à 312 liv. A Paris, Hôtel de Thou, Rue des Poitevins, 1777.

Ce grand & précieux Ouvrage , est la Bibliothèque la plus complète que nous ayons sur toutes les Sciences ; c'est l'ouvrage de plus d'un siècle de travaux & des hommes les plus célèbres par le génie , l'esprit , le savoir & les lumières.

Les brillants extraits de M. de Fontenelle, qui n'ont jamais été imprimés séparément, se trouvent en entier dans ce Recueil, & comprennent un espace de 44 années; il fut nommé Secrétaire de l'Académie des Sciences, au commencement de 1697, & il ne quitta cette fonction distinguée qu'en 1740 : ainsi, toute l'Histoire de cet ouvrage, depuis 1697 à 1740, est de la main de Mr. de Fontenelle.

L'édition in-4to. étant d'un prix excessif, & presque entièrement épuisée, le Sieur Pancoucke a acquis des Libraires d'Hollande, tout le fonds de cet Ouvrage in-12. Cette édition est commode, portative & correcte. Voici en quoi elle differe de l'édition in-4to.

Les Hollandois n'avoient point réimprimé les années 1666 à 1698. Ils ne commencerent qu'à l'année 1699, où les Mémoires prirent une forme plus régulière, & furent constamment précédés de l'Histoire & des Eloges des Académiciens. Quoique l'établissement de l'Académie date de l'année 1666 & que les volumes imprimés depuis 1666 à 1698, au nombre de 14, soient à la tête de ce grand Ouvrage dans l'édition in-4to, il eût été cependant ridicule de les réimprimer en entier dans le format in-12. parce que, dans ces 14 volumes, il y a des traités entiers d'Anatomie, de Géométrie, d'Algebre. Le tome troisieme, par exemple, qui forme 3 volumes, est un Traité Anatomique des animaux, de Mr. Perraut : le tome IX, un Traité de Méchanique; le tome XI, l'Analyse générale de Mr. de Lagny. Ainsi, il eût été aussi déplacé de réimprimer ces volumes, qu'il le feroit de réimprimer les Ouvrages séparés des Académiciens, comme l'Aurore Boréal, l'Astronomie de Cassini, le Voyage de Mr. de la Condamine, &c. Car, quoique

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tous ces Ouvrages soient excellents en eux-mêmes, ils ne peuvent que faire suite aux Mémoires de l'Académie, & ne doivent point y être intercalés; cependant, comme il y a dans les Ouvrages imprimés depuis 1666 à 1698, nombre de Mémoires excellens, on les a réunis, soit en entier, soit par extrait; & c'est ce choix qui forme les trois premiers volumes de cette collection in-12.

Les années 1699 à 1757, sont telles que les Libraires d'Hollande les ont publiées. Quoique les années 1709 à 1721, aient été réimprimées à Paris, on a suivi, page pour page, l'édition de Hollande, *à cause des Tables.*

Les années 1758 à 1772 compris, ont été imprimées à Paris. Dans ces dernières années, on a supprimé les Mémoires de Mathématiques, en laissant subsister en entier *l'Histoire de l'Académie, les Eloges & les Mémoires de Physique.* Ceux de Mathématiques sont à la portée d'un si petit nombre de Lecteurs, que, sur cent, il n'y en a peut-être pas un qui soit en état de les entendre. Par cette suppression, cette édition qui devoit avoir 170 volumes, n'en a que 156, & elle n'est que du prix de 312 liv. au lieu de 370 liv.: &, afin que les acheteurs fussent exactement ce qu'on a supprimé, & que ceux même qui s'occupent des Sciences Mathématiques, pussent, au besoin, recourir à l'édition in-4to. on a imprimé, à la suite des Tables de chaque vol. in-12. à commencer depuis 1758, une Table des Mémoires de Mathématiques, *qui se trouve dans l'édition in-4to. & que l'on a supprimé dans l'édition in-12.*

Par cette suppression de la partie Mathématique, on a été en état de devancer les promesses qu'on a faites au Public; cette édition

## N O V E M B R E , 1777. 423

*in-12.*, qui ne devoit être complete qu'à la fin de l'année, paroîtra dans les premiers jours du mois de Mai.

On continuera cet Ouvrage à mesure que l'*in-4<sup>o</sup>*. paroîtra.

Les volumes de Tables, V. VI. *in-12.*, paroîtront avec les années 1773, 1774.

*N. B.* Les personnes qui pourroient desirer la partie Mathématique, pourront se faire inscrire; & si le nombre suffit seulement aux frais, on s'obligera de l'imprimer séparément, & d'en publier 4 volumes chaque année; de sorte que, dans quelques années, cette partie seroit aussi complete.

---

## G R A V U R E S.

*L'É* retour au Hameau, beau paysage d'environ 19 pouces & demi de largeur, & 14 de hauteur; d'après le dessin de M. Pilman, Peintre du Roi de Pologne, gravé avec beaucoup de soins & de talent, par M. Godefroy, de l'Académie Impériale & Royale de Vienne; & se vend, prix 4 livres, à Paris, chez l'Auteur, rue des *Francs-Bourgeois*, Porte Saint-Michel, vis-à-vis celle de Vaugirard.

*Portrait de Victor Amédée III, Roi de Sardaigne*, Estampe de 18 pouces de haut, sur 13 de large. Ce Monarque y est représenté de profil; la tête est d'une forte proportion. Gravé par A. de Saint Aubin, de l'Académie Royale, & Graveur de la Bibliothèque du Roi. S. M., pour témoigner à cet Artiste sa satisfaction,

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tant de la ressemblance , que de l'exécution de la gravure , lui a fait remettre par M. le Comte de Viry , son Ambassadeur , une Médaille d'or.

Cette Estampe se trouve à Paris , chez l'Auteur , rue des Mathurins , au petit Hôtel de Clugny. Prix 10 livres.

*Portrait en Médaillon de M. L. Dupuy , Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres , Membre de celles de Gottingue , &c. Dédié à Madame son épouse. Ce portrait , parfaitement ressemblant , & très-bien gravé par M. Parisot , d'après le dessin de M. Pujos , se vend chez M. Pujos , Quai Pelletier , Maison de M. le Quin , Orfèvre. On lit au bas du portrait , ces Vers de Mr. de Sacy.*

Des Chef-d'œuvres d'Athene , il enrichit la France ;  
Et des vertus de Sparte il a rempli son cœur ;  
Le siècle de Voltaire admire sa science ,  
Le siècle de Bayard eût chéri sa candeur ;  
Formé par la nature , & pour l'un & pour l'autre ,  
Ses mœurs sont du vieux tems , son esprit est du nôtre ;



**LIVRES NOUVEAUX**, *Extraits du Catalogue des Livres qui se sont vendus à Francfort, & à Leipfick, à la Foire de Pâques, & qui se trouvent à Cologne, chez HENRI-JOSEPH SIMONIS.*

**LIVRES ALLEMANDS.**

**A** Vis d'un Citoyen à un Chef de Police d'Allemagne, *In-8vo. A Francfort 1777, prix. 40 Stubers.*

Méthode pour apprendre à lire & à écrire aux sourds & muets, *in-8vo. A Gieffen 1777, 10 S.*

Description d'un nouveau quart de cercle à l'usage de l'Astronomie & de la Géométrie, travaillé par George Frédéric Brander, suivant la Théorie d'Hadley, *in-8vo. A Augsbourg 1777, 10 Stubers.*

Traité des Signes de vie & de mort des Enfants nouveaux nés, par Campers, *in-8vo. Francfort 1777, 20 Stubers.*

Observations sur la ferrure des chevaux & les maux qui leur viennent aux pieds par Clarcks, *in-8vo. Leipfick, 1777, 34 Stubers.*

Journal d'un voyage qui contient plusieurs Observations Minéralogiques, particulièrement sur l'Agate, &c. par Collin. *A Manheim, 1777, In-8vo. 2 Rixdales.*

Du mercure & de ses vertus pour la guérison

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

son de plusieurs maladies, par Falck. *In-8vo.*  
*Leipsick*, 1777, 45 Stubers.

Choix de découvertes faites avec le microscop  
pe sur les plantes, les fleurs, les insectes, &c.  
par le Baron de Gleichen, *in-4to.* *A Nuremberg*,  
1777, une Rixdale 20 Stubers.

Méthode générale pour mesurer & rapporter  
sur la terre, & le papier, toutes sortes d'an-  
gles sans graphometre ni récipiangle, *In-8vo.*  
*A Breslau*, 1777, 50 Stubers.

Mémoires pour servir au progrès de l'Agricul-  
ture & de l'Economie, par Jean Fréd. Mayer,  
6me. & 7me. suites, *in-8vo.* *Francfort*, 1777.  
2 Rixdales.

Abrégé du voyage de Pallas dans plusieurs  
Provinces de l'Empire de Russie. 2me. par-  
tie, *in-8vo.* enrichie de 22 Planches. *Franc-  
fort*, 1777, 2 Rixdales.

Recueil de Sermons choisis sur les principaux  
Sujets, 16 vol. *in-8vo.* *Augsbourg*, 1777, 24  
Stubers le vol.

Petit Manuel de Médecine, dans lequel on trou-  
ve la maniere de guérir sûrement les mala-  
dies communes & de les connoître par l'u-  
rine, *in-8vo.* *Augsbourg*, 1777, 8 Stubers.

Des maladies des Juifs par Wolff, *in-8vo.* *Man-  
heim*, 1777, 13 Stubers.

Code de Catherine II, Impératrice de Russie,  
pour le Gouvernement de ses Etats, *in-4to.*  
50 Stubers. 1777,



---



---

# T A B L E

## D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<b>P</b> <i>Rincipes de Morale , de Politique &amp; de Droit Public , puisés dans l'Histoire de notre Monarchie , ou Discours sur l'Histoire de France ; par M. Moreau Tome I. Pag.</i>	3
<i>Description de toutes les Nations de l'Empire Russe , où l'on rend compte de leur maniere de vivre , de leur Religion , de leurs usages , de leurs demeures , de leurs habillemens &amp; des autres particularités remarquables qui les concernent. I. Recueil. Nations d'origine Finnoise.</i>	30
<i>Mélanges &amp; Fragmens poétiques , en François &amp; en Latin ; par M. de Marvielles.</i>	37
<i>Histoire de Lorraine ; par M. l'Abbé Bexon. Tome I.</i>	43
<i>Avis aux bonnes Ménageres des Villes &amp; des Campagnes , sur la meilleure maniere de faire leur pain ; par M. Parmentier.</i>	71
<i>Continuation de l'Histoire des Révolutions de Suede ; par M. l'Abbé de Vertot. Histoire d'Eric XIV , Roi de Suede , écrite sur les actes du tems ; par M. Olof Celsius ; traduite du Suédois par M. Genet le fils.</i>	82

- L'Académie Militaire, ou les Héros subalternes ; par un Auteur suivant l'armée.* 98
- Essais sur la nature & l'immuabilité de la vérité, en opposition à la fausse subtilité & au septicisme ; sur la Poésie & la Musique, par rapport à la manière dont elles affectent l'ame ; sur le rire & les compositions propres à l'exciter ; sur l'utilité du savoir classique ; par M. James Beattie.* 103
- Discours Economiques sur l'état actuel de l'Espagne ; par Don Philippe-Argenti Leys.* 116
- Traité de la construction des Théâtres & des Machines Théâtrales ; par M. Roubo le fils.* 121
- Tragédies de M. le Comte Ange-Marie d'Elci.* 136
- Lettre de M. de Tresseol à M. \*\*\*, Directeur de l'Ecole Militaire, sur l'Education Militaire.* 140
- Histoire de la Colonisation des Etats libres de l'Antiquité, appliquée à la présente Contestation entre la Grande-Bretagne & ses Colonies d'Amérique.* 146
- Lettres sur l'origine des Sciences & sur celles des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly ; & précédées de quelques Lettres de M. de Voltaire à l'Auteur.* 152
- De la Vanité & de l'insuffisance de l'ancienne Philosophie Payenne, comparée avec les maximes & les préceptes de la Morale Chrétienne. Essai historique & critique de M. l'Abbé D. Gaetan Sertor.* 173
- Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées. Tome XXXII.*
- LXXXIIIe. CAUSE. Affaire du Sieur de Poilly.** 178

## MÊLANGES.

- Dialogue entre Hypermnestre & Andromaque;* 194  
*Anecdote historique sur la Compagnie des Œuvres-  
 Fortes.* 198  
*Lettre à M. Rousseau, Auteur du Journal En-  
 cyclopédique, sur la Langue particuliere à  
 Courtisou.* 201  
*Le Village désert. Poème de M. Goldsmith, tra-  
 duit de l'Anglois.* 204  
*Lettre sur la Restauration du College Royal, adres-  
 sée à MM. les Auteurs du Journal des Savans;  
 par M. de la Lande.* 219  
*Réflexions envoyées au Journal de Politique & de  
 Littérature; par M. le Ch. de C.* 229  
*Projet de peser les Membres de l'Etat. Tiré des  
 Œuvres mêlées du Comte de Chesterfield.* 231

## POÉSIES FUGITIVES.

- Au Ruiffeau de Dame-Marie-les-Lys; par M.  
 Ducis.* 239  
*Couplets chantés par Mlle. Jenny W\*\*\*; par M.  
 Roman.* 241  
*A une jolie Dévote qui vouloit me convertir; par  
 M. Hermite de Maillane.* 243  
*L'Amour & les Oiseleurs, Idylle; par M. le Brun.* 244  
*Vers à M. de Voltaire, qui avoit envoyé à l'Au-  
 teur une Montre d'or à répétition & à quantieme,  
 ornée de son portrait, de sa Manufacture de Fer-*

<i>ney ; par M. le Marquis de Villette.</i>	245
<i>Réponse de M. de Voltaire.</i>	247
<i>Le jeune Amant ; par Mde. la Marquise d'Antremont.</i>	248

## ACADEMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie Française.</i>	249
II. <i>Académie Royale des Sciences de Paris.</i>	252
III. <i>Société Royale de Médecine de Paris.</i>	259
IV. <i>Académie Royale d'Architecture de Paris.</i>	262
V. <i>Société libre d'Emulation, &amp;c.</i>	ibid.
VI. <i>Académie Royale des Belles-Lettres de Caën.</i>	274
VII. <i>Société Royale d'Agriculture d'Auch.</i>	278
VIII. <i>Académie Royale des Sciences, Arts &amp; Belles-Lettres de Mantoue.</i>	280
IX. <i>Académie d'Agriculture de Florence.</i>	281
X. <i>Académie des Arcades de Rome.</i>	281

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Concert spirituel.</i>	283
	<i>Opéra.</i>	284
	<i>Comédie Française.</i>	296
	<i>Comédie Italienne.</i>	302
LONDRES.	<i>Hay-Market.</i>	311
	<i>Drury-Lane.</i>	315
	<i>Covent-Garden.</i>	316
NAPLES.		ibid.
FLORENCE.		ibid.

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.  
CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Second Problème de Chymie à résoudre. Déterminer s'il y a plusieurs especes de Gas inflammables, ou s'il n'y en a que d'une seule espece.* 318
- II. *Lettre sur un fait curieux concernant l'Histoire-Naturelle; par Mr. Alix.* 320
- III. *Extrait d'une Lettre de Sette en Languedoc, sur un Phénomene surprenant.* 323
- IV. *Météore ou Trombe céleste, aux environs d'Ar-ras,* ibid.
- V. *Phénomene de Végétation.* 325
- VI. *Article de Botanique. Lettre à MM. les Rédacteurs de l'Esprit des Journaux; par M. L. F. D. S.* ibid.

## MÉDECINE CHIRURGIE.

- I. *Histoire d'une Fille du Comté de Ross, qui a vécu sans boire ni manger; par le Docteur Mackensie, &c.* 328
- II. *Observation sur une plaie considérable du cerveau, faite par un coup de fusil; par M. R. de Limbourg, le jeune, &c.* 338
- III. *Lettre aux Auteurs du Journal de Paris, sur la section de la symphise cartilagineuse des os pubis, dans l'accouchement.* 350

AGRICULTURE. ECONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

I. <i>Lettre à l'Auteur des Affiches de Picardie ; sur le Rouissage du Chanvre &amp; du Lin.</i>	354
II. <i>Sur les Pommes de terre.</i>	356
III. <i>Nouvelles Tables à l'usage des Poitrines dé- licates.</i>	358
IV. <i>Hydraulique.</i>	ibid.
TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	360
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	369
BLIBIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	375
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	391
ALLEMAGNE.	406
PAYS-BAS.	412
FRANCE.	403
GRAVURE.	423
CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX.	425

Faute à corriger dans ce Volume.

Page 280 , ligne 22 , *du rire* , lisez *du riz*.



